LES

ÉQUIPES D'AMITIÉ

PRÉSENTÉES PAR

LE GROUPE DE TRAVAIL ET DE RECHERCHES (G.T.R.)

Deuxième Edition

A J.D., F.Y. et J.V.
qui vivent dans notre souvenir.
Ils nous auraient aidés.

E. A. M.
25, rue des Ecoles. Paris 5e

PRÉFACE A LA DEUXIÈME ÉDITION

La première édition de cette monographie est épuisée, la persistance de la demande nous incite à la réimprimer.

Une refonte complète aurait permis de combler des lacunes tout en améliorant la forme, mais nous risquons d'altérer ce caractère de "témoignage" qui demeure actuel et qui constitue le principal intérêt.

Nous reproduisons donc simplement le texte primitif et projetons de consacrer un ouvrage ultérieur à une étude plus méthodologique.

Les modifications essentielles apportées à cette seconde édition sont de deux ordres :

— les unes se rapportent à la présentation des textes, l'étude synthétique générale des divers groupes étant nettement séparée des divers documents que nous avons cru judicieux de regrouper en fin de volume. Ceux-ci rapportent des témoignages vécus d'un groupe déterminé aussi comportent-ils des redites ; par contre, ils peuvent se révéler intéressants pour ceux qui projettent de lancer des initiatives de même ordre ; or, notre souhait le plus cher est de les aider.

— les autres visent à guider le lecteur à travers cet ouvrage : une table des matières détaillée et un index par sujet sont placés à la fin du livre.

Enfin, nous apportons quelques précisions sur des sujets qui nous paraissent tout spécialement actuels en 1965 :

l'évolution des clubs (voir III - Bilan : 1 B)
le rôle des permanents (voir III - Bilan : 3)
les isolés (voir III - Bilan : 1 C).

Nous tenons à remercier notre éditeur, ami très fidèle et très compréhensif des Equipes d'Amitié, qui a consenti à ne faire aucune publicité pour assurer la vente de cet ouvrage dont nous voulons limiter la diffusion.

INTRODUCTION

Les adolescents qui nous ont connus savent que nous n'avons jamais utilisé leur amitié. Ces pages veulent respecter leur confiance, ce qui nous impose de nous expliquer sur le motif de leur publication.

— Ce témoignage est celui de notre travail, de nos essais, de nos résultats, de nos échecs : nous voulons relater ce que nous avons cherché à faire, et non pas faire une nouvelle description des bandes dont on parle beaucoup sans les aider, souvent sans les connaître, ce qui permet de tirer des conclusions hâtives et erronées.

— Nous voudrions continuer ... pour cela de nombreux responsables seraient nécessaires et il nous faut pouvoir compter sur une aide accrue. Plus notre action augmente et plus nous découvrons l'immensité de ce qu'il y aurait à faire.

Nous voudrions susciter en d'autres endroits le lancement de tentatives similaires et aider à leur orientation, afin que soient toujours moins nombreux les adolescents qui traînent leur solitude et leur dégoût, ignorés de tous hormis des services où ils sont fichés, mais non réellement connus. Nous n'avons donc pas hésité à aborder certaines questions d'organisation administrative.

La situation privilégiée que nous avons eue grâce à la confiance que les garçons et les filles nous ont témoignée nous a permis de découvrir bien des aspects d'un problème souvent abordé d'une manière théorique. Nous espérons ainsi apporter des matériaux utiles pour l'élaboration de mesures qui seraient prises à l'avenir en faveur de la prévention. Après une phase d'orientation éducative dans la lutte contre la délinquance juvénile, on est revenu, très rapidement, à l'idée que la répression serait la solution radicale et efficace. Nous désirons, par notre témoignage, prendre parti sur cette orientation qui engage tout l'avenir. Enfin, nous avons besoin de confronter notre travail avec les réalisations diverses menées simultanément dans le domaine de la prévention ; d'autres, nous l'espérons, apporteront le fruit de leurs efforts.

Il s'agit d'un témoignage ; nous rapporterons avant tout des faits concrets : nous n'avançons pas une idée qui ne soit le fruit d'une expérience vécue. Nous avons fait de nombreuses transpositions de lieux, de personnes..., car la discrétion vis-à-vis des adolescents nous semble un devoir impérieux. Nous avons même tenu à faire lire le texte avant son impression par plusieurs anciens pour qu'ils soient garants que nous n'avons pas utilisé leur amitié dans un sens qui pouvait les blesser.

C'est pour la même raison que nous n'avons pas inclus de bibliographie, car il ne s'agit pas d'une étude générale du problème de la prévention. Nous plaçant sur le plan de l'observation psychologique, nous nous sommes abstenus de toute interprétation explicative basée sur les connaissances actuelles de l'évolution psychologique de l'enfant. Nous avons exclu également le vocabulaire spécialisé auquel nous avons fait le moins d'emprunts possible : mais nous serons obligés de préciser la signification de certains termes, à commencer par celui de prévention, dont l'emploi courant recouvre des sens fort différents.

Cette étude est la somme des actions diverses de tous les membres des Equipes d'Amitié : nous avons puisé dans un certain nombre de textes plus ou moins importants, résumant à une époque ou à une autre le point de vue de chacun. Nous avons essayé de faire notre profit de nombreuses discussions que nous avons eues entre nous. Cependant cette étude ne peut avoir la prétention d'être le reflet d'une opinion commune. Dans un tel domaine, en effet, c'est la confrontation entre les opinions et expériences différentes qui importe : et il n'est pas question, aux Equipes d'Amitié, d'imposer une doctrine uniforme ; il faut se méfier de tout point de vue doctrinal en ces matières. Chacun a donc exposé ce qu'il a vu et ce qu'il pense personnellement, sans se préoccuper d'exposer une opinion unanime. Malgré cela, il est certain que le travail en équipe a forgé une sorte d'esprit commun et que les différents membres responsables des Equipes d'Amitié se trouvent en accord sur les points les plus importants.

Nous devons mentionner la part qui revient aux échanges que nous avons eus avec les éducateurs d'autres clubs de prévention, et nous citerons tout spécialement ceux de Rouen et de Villeurbanne avec qui nous avons des contacts très étroits.

Dans la présentation générale de cette monographie, nous relatons "la vie avec les bandes", nous en analysons les "aspects psychologiques" et nous présentons un "bilan" sommaire de notre action. Travail de club et travail de rue étant associés, nous voulons souligner d'une part l'intérêt particulier des clubs en tant que moyen et d'autre part la valeur primordiale que constitue pour la prévention le "travail de rue". Ceci met de plus en valeur la découverte progressive que les Equipes d'Amitié ont faite du problème et de sa complexité. Cette découverte continuelle et enrichissante doit se retrouver dans toute expérience de prévention, car il s'agit d'un domaine essentiellement vivant. Le témoignage d'expériences particulières, et leur contraste fera saisir la variété des situations où nous nous trouvons, ainsi que des méthodes employées. Cette notion est capitale : il y a toujours nécessité d'une adaptation à une situation concrète particulière, qui exclut toutes possibilités de copier une autre expérience.

Cette monographie a été écrite par plusieurs membres des Equipes d'Amitié, bénévoles et éducateurs : ils ont apporté leur contribution à la composition de chaque chapitre : le caractère vivant des témoignages est ainsi garanti, mais non l'unité du style et l'absence de répétitions. Tous continuent à l'heure actuelle une action quotidienne auprès de nombreux adolescents, ce qui doit sans doute transparaître de leurs réflexions.

Bien modeste est l'expérience des Equipes d'Amitié. Nous n'ignorons pas le caractère limité et partiel de nos observations. Elles ont porté sur une vingtaine de bandes situées dans Paris et dans la proche banlieue. Les bandes asociales d'adolescents constituent un phénomène sociologique indéniable et quasi universel. Il était contesté, il y a 15 ans ; actuellement, par contre, il est amplifié démesurément à la suite de l'importance toute première que lui a conférée la presse trouvant là un thème facile à exploiter. Dans cette cellule sociologique qui supplée la famille, nombre d'adolescents inadaptés ont trouvé pendant plusieurs années, trouvent ou trouveront leur place. Dans un avenir proche, ces groupes ne peuvent qu'être plus nombreux si rien n'est fait : les chiffres parlent.

Les statistiques des tribunaux pour enfants sont bien loin de dénombrer tous les inadaptés et même tous les délinquants mineurs... L'ordonnance de décembre 1958 en a apporté la preuve dès son application : dans certains secteurs, les juges pour enfants ont vu parfois le nombre de leurs cas se multiplier brusquement par dix. Songeons qu'à Paris près de 400 000 personnes vivent en hôtel meublé. Où iront leurs enfants, sinon dans la rue pour chercher l'évasion ? En 1958, la France comptait 2 731 000 adolescents entre 16 et 20 ans : elle en aura 4 043 000, soit près du double en 1968. L'adaptation sociale juvénile est donc un problème crucial pour la nation. La construction de ces énormes ensembles immobiliers aux environs de Paris risque de favoriser la création de bandes : parmi elles, certaines sont déjà très asociales.

Malgré ses limites, l'action des Equipes d'Amitié, fondées il y a 17 ans, représente par son ancienneté et sa continuité une expérience de vie auprès de ces jeunes, d'une valeur certaine sur un plan général.

Quelques points de l'historique des Equipes d'Amitié préciseront assez bien l'atmosphère, les buts, les notions directrices de ce groupe.

Elles sont nées d'une initiative individuelle : J..., après une expérience prolongée avec des jeunes, se voit confier par le Tribunal pour Enfants de la Seine un garçon en liberté surveillée. En octobre 1948, tout en bavardant avec lui dans la rue, il l'invite à venir camper : et le samedi suivant ils sont trois à partir, trois inséparables : la Première Equipe d'Amitié est fondée.

Quelques lignes tirées d'un des premiers tracts de propagande imprimé au début de 1949 nous éclaireront sur la signification de ce terme et sur l'orientation primitive.

"Les Equipes d'Amitié furent fondées en 1948 dans l'esprit de la législation sur la Liberté Surveillée, mais en toute indépendance de quiconque. La première idée des fondateurs était de compléter le travail des délégués en organisant d'une façon saine et éducative les loisirs d'un certain nombre de mineurs délinquants. Très rapidement, il apparut que cette conception était trop étroite et les cadres des Equipes furent amenés à prendre en charge les aspects les plus divers de la vie des garçons (placement, logement, vêtements, nourriture même)."

"Dans le même temps apparaissait l'importance du phénomène bande. Comment ? Cela se passa fort simplement : dès les tous premiers camps, pour éviter aux garçons un trop grand dépaysement, nous les avions invités à amener leurs camarades. Ce qui fut fait. Ainsi, à partir de quelques garçons confiés par le tribunal, nous prenions contact avec des groupes spontanés, formés antérieurement à notre intervention. Ensuite, commença le travail "normal" de bande."

En centrant leur action sur la bande, en découvrant le rôle capital qu'elle joue dans la vie de chaque garçon, les Equipes d'Amitié vont passer ainsi très rapidement d'un travail parajudiciaire à un travail de prévention. La mise en évidence de la bande et de son rôle était un fait majeur, mais beaucoup restait à découvrir et ce fut une découverte progressive.

Pour s'attaquer à ce problème, il fallait faire appel à des volontaires puisqu'aucun organisme n'était prêt à financer les frais d'une telle expérience et que des spécialistes autorisés déclaraient au même moment qu'il n'y avait pas de bandes d'enfants dans Paris (sic!!!). Nous reviendrons plus tard sur ce problème des bénévoles. Dès le début un accent tout à fait particulier a été mis sur l'importance de l'Amitié : amitié avec les gosses, amitié entre les membres. L'amitié se présentait donc comme le ciment des Equipes. En fait, il n'y avait aucun plan officiel, aucun principe ; chacun avait à faire son expérience et à s'adapter à la découverte qu'il faisait. Ces tâtonnements, cette recherche de méthodes nouvelles devant des problèmes nouvellement apparus, donnent l'impression de l'improvisation. Elle est essentielle dans un tel travail de prévention qui est adaptation à un milieu de vie. L'élément de base du travail, "l'Equipe", avait la charge d'une bande :

— Pour des raisons uniquement pratiques (manque de temps du fait du travail professionnel), la bande n'était pas confiée à un "responsable", mais à une équipe, idéalement de 3 ou 4 membres : ce point, comme nous le verrons, se révèlera d'un grand intérêt.

— l'Equipe ainsi constituée cherchait à entrer en amitié avec une bande, à modifier son caractère asocial, mais surtout, grâce à cette prise en charge, cherchait à faire évoluer chaque garçon individuellement.

— Les bandes choisies devaient être celles qui en avaient le plus besoin : les plus misérables, les plus asociales.

Dès leur fondation, plusieurs points sont précisés : l'Association des Equipes d'Amitié est une association privée, ni politique, ni confessionnelle, qui n'est rattachée à aucun organisme administratif ; elle n'a donc aucune étiquette. Ces caractères essentiels, presque nécessaires, n'ont pas facilité l'apport de soutiens de toute nature, qui étaient utiles. En conséquence, au départ, les Equipes d'Amitié n'eurent ni foyer, ni budget, et la nécessité de chercher de l'argent, des aides multiples, pesa et pèse encore lourdement sur l'activité des responsables (1).

Plusieurs caractères du début des Equipes d'Amitié semblent devoir être retenus :

— le fait de l'initiative privée, ignorée des responsables officiels ;

— l'organisation basée sur le volontariat et sur des équipes de 3 ou 4 membres ;

— l'accent mis sur l'amitié et la liberté des adolescents d'établir ou non une relation avec les responsables ;

— la découverte progressive de l'importance du phénomène "BANDE" d'abord, puis de ses multiples faces. Les Equipes d'Amitié se sont définies par la réalisation d'une vie avec des jeunes : elles n'ont jamais eu le caractère d'une "expérience" : une expérience précise à l'avance ses buts, ses moyens et se propose l'étude de diverses méthodes adaptées à ces buts.

Après cette présentation un peu schématique de la structure initiale des Equipes d'Amitié, nous allons essayer de voir vivre ces équipes très diverses, car dans la réalité elles ont été très mouvantes, très "personnelles". Les grandes lignes de leur évolution se dégageront progressivement à travers ces pages.

Nous tenons à souligner ici la compréhension rencontrée auprès des Pouvoirs Publics depuis plusieurs années. Leur aide efficace et respectueuse de nos méthodes de travail a permis et permet encore de développer notre action.

---

(1) Au cours de cette étude, nous appellerons "responsables" les membres des équipes qui sont personnellement en contact avec les jeunes. Nous préciserons, lorsque le besoin s'en fera sentir, s'il s'agit de responsables bénévoles ou rétribués (cf. Ch. III - 3 - Les responsables).

Il est curieux de noter que nous n'avons jamais eu à nous poser le problème de notre dénomination par les jeunes, ceux-ci nous appelant toujours par nos prénoms.

LA VIE AVEC LA BANDE

I

LA RENCONTRE

Nous aurions pu faire des tableaux séduisants, indiquer les règles du milieu avec les termes du milieu, décrire la façon dont les coups se préparent, les différentes armes employées, les procédés utilisés pour se tirer des "flics", etc...

Mais nous avons trouvé plus vrai de vous présenter "La vie avec la bande" telle qu'elle demeure dans nos souvenirs et les leurs, telle qu'elle se déroule tous les jours.

Nous verrons donc successivement comment s'est concrétisée notre présence dans la bande à travers les loisirs, le travail, le logement et les relations avec les adultes.

ⓐ PHYSIONOMIE D'UNE BANDE

La "bande" ... ce mot évoque d'emblée (à nos imaginations) un monde mystérieux et barbare, très éloigné de la réalité. Il serait faux d'en conclure que, pour y pénétrer, des qualités du type "Western" sont indispensables. Néanmoins, c'est parfois avec cette coloration romantique que des responsables ont envisagé la prochaine prise de contact avec "leur" bande. Nous connaissons la bande des "infaillibles", des "Corsaires", la bande à Totor, de la rue du Poivre, du square Archimbaud, etc... Si parfois, ce terme de "bande" est utilisé par les garçons eux-mêmes, il arrive qu'ils n'éprouvent pas le besoin de se désigner collectivement ; à Issy, à Asnières, jamais ce mot n'a été prononcé.

DESŒUVREMENT DES JEUNES

Les caractères les plus frappants d'une bande sont le désœuvrement et l'oisiveté. Il faut l'avoir vu vivre pour s'en faire une idée et s'en convaincre. Ils passent leur temps à flâner, restent pendant une heure au coin d'une rue, vont chercher un copain de l'autre côté de la place, puis reviennent en attendre un autre. Lorsque nous fixons un rendez-vous, la réponse fréquente, qui nous étonne les premiers temps, est simple : "Tu nous trouveras, on est toujours là". Pour être sûrs de nous rencontrer, ils nous précisent : "Tu passeras dans la journée ?". Ils se lèvent très tard, prennent un casse-croûte et vont retrouver les copains. On se raconte les dernières histoires : Jojo a eu une "touche" hier au "ciné" ; longue description de la "gonzesse" ; et chacun en profite pour raconter ses propres exploits ; la même histoire racontée pendant des mois se transforme avec le temps. Celui qui sait raconter des blagues meuble les temps vides. On interpelle une fille ; puis, longs commentaires ; on relate les discussions avec le "vieux" et la "vieille". Enfin, histoire de se détendre les muscles, on se fait une vague prise de judo ; la bagarre simulée commence ; puis longs palabres sur les prises de judo que connaît Freddy, aux yeux de tous judoka expert, à la suite des leçons qu'il a prises, deux au plus !

LEURS CONVERSATIONS

Parfois, on discute sérieusement sur les astuces pour se procurer du fric sans se faire prendre. On prépare un coup ou l'attaque d'une autre bande. La façon de décrocher une serrure, faire démarrer une voiture, récupérer des parties de "flipper", sont autant de sujets de conversation. Quand ils viennent à parler de leur

famille, c'est pour la rejeter ; mais ils ne tarissent pas d'éloges ou critiquent avec envie la jeune sœur ou le jeune frère qui vient d'être reçu au C.E.P. Telles sont les conversations d'une journée qui ressemble étonnamment à celle de la veille ou du lendemain. Une casse, une rencontre avec plusieurs bandes, une histoire avec les "poulets", un film "à suspense", nourrissent les commentaires pendant plusieurs semaines... Au café, même programme, avec l'avantage du juke-box, du "flipper ", de la glace pour se redonner un coup de peigne (une coiffure étudiée demande un entretien constant).

LEURS LIEUX DE RENCONTRE

Etre à l'abri est une chose non moins négligeable. Ils peuvent avoir un café attitré : ils y passent de longues heures et y donnent tous leurs rendez-vous. D'autres, moins chanceux, vont d'un café à l'autre. Ceux qui se font "virer" régulièrement ont l'avantage d'être moins repérés par la police, en même temps que moins "utilisés" par les adultes ; mais, pour le responsable, les rencontres sont moins commodes. Une grande partie de leur temps se passe en bagarres, dans les bandes de garçons de 12 à 16 ans en particulier. Cela n'a rien d'étonnant : n'est-ce pas l'âge où les garçons se passionnent pour ce genre d'activité s'ils sont livrés à eux-mêmes ? Il est des quartiers où les bandes sont particulièrement vindicatives. De véritables rencontres périodiques sont organisées. D'autres s'attaquent à des passants égarés, ou profitent des terrains vagues pour détrousser les homosexuels, ce qui, entre autre avantage, leur assure une quasi impunité. Pour s'assurer quelque argent, le vol "à la tire" est l'un des procédés commodes. Parfois, ils font un travail temporaire : porteur aux Halles par exemple ; ils l'abandonnent très vite et l'argent est aussitôt dépensé : ils s'offrent alors une "bagatelle" ou une bonne "biture". Cette dernière habitude tend à devenir moins fréquente. Cette oisiveté, cette passivité incompréhensibles aux yeux de l'adulte, ont bien des côtés séduisants. Nombre d'étudiants aussi, pendant des mois, et certains des années, ne font rien dans tout le sens du terme.

LEUR ARGENT

ⓑ LA PRISE DE CONTACT

La prise de contact avec une bande se présente de façon très variable, et ne peut obéir à des règles précises. De nombreux facteurs interviennent :

— les caractères de la bande repérée (âge moyen des garçons, nombre, cohésion, dynamisme) ;

— le lieu de rencontre ;

— le quartier où ils vivent ;

— le tempérament de chaque responsable ;

— le fait d'être introduit ou non dans la bande par un de ses membres ;

— enfin, l'originalité des situations qui modifient considérablement toutes les normes établies.

REPERAGE D'UNE BANDE

Les premières bandes nous furent présentées par un garçon confié à un responsable, délégué bénévole à la liberté surveillée. Trois fois, ce fut une fille qui nous fit connaître la bande qu'elle fréquentait ; mais, deux fois, cette introduction se révéla assez inopportune : Marc et Antoine furent considérés comme suspects par plusieurs garçons avec lesquels ces filles avaient eu de nombreuses histoires. La prise de contact, sans aucune présentation, est finalement la solution la meilleure. On peut repérer l'existence de tels groupes si l'on fréquente assidûment un quartier : sur telle place, à tel coin de rue, ces trois ou quatre garçons désœuvrés appartiennent vraisemblablement à un groupe plus ou moins asocial. D'autres fois, l'existence d'une bande à tel ou tel endroit nous fut signalée par un juge d'enfant, un délégué auprès du tribunal, une assistante sociale, ou des habitants du quartier dans lequel évoluait la bande.

ACTIVITES DE CONTACT

Le jardin public est un lieu de rencontre privilégié, surtout pour les jeunes. Pouvoir s'asseoir sur un banc, sans avoir à payer un café est un avantage à ne pas dédaigner. Dans un jardin, "on est moins repéré" et "on peut se bagarrer" parfois en toute tranquillité. Venir souvent dans ce square, se mêler à leurs conversations, partager leurs jeux, fumer une cigarette sont autant d'activités qui s'inscriront dans l'emploi du temps du futur responsable qui désire "accrocher" ces garçons. De même, la fréquentation assidue d'un café où des adolescents se trouvent à toute heure du jour permet d'entrer en rapport avec une bande : quelques parties de football de table, de 421 facilitent le contact. Savoir se faire "plumer" aux dés, ou aux cartes, parce qu'ils trichent, sont des aventures qu'il faut savoir supporter avec le sourire. L'un de nous a acquis rapidement un certain prestige auprès des garçons grâce à sa connaissance de tous les classiques du jazz. C'est en faisant quelque chose ensemble qu'on est amené à bavarder avec eux ; et là est l'essentiel.

ATTITUDES DU RESPONSABLE

Offrir un café, des cigarettes, des parties de flipper sont des menues largesses qui peuvent être de mise au début avec des garçons démunis qui ont de grands besoins. Mais savoir se limiter pour éviter de passer pour une "poire" est non moins important. On discute d'un disque qui hurle, on lance quelques blagues discrètes. Les responsables se mêlent, de façon sympathique, aux discussions, aux plaisanteries, en sachant que les garçons écoutent et interprètent tout ce qu'ils peuvent dire. Dans le même temps, ils se familiarisent avec le milieu, avec ses goûts, son vocabulaire, l'argot de la rue ; à plusieurs d'entre nous il est arrivé de se trouver dans des situations gênantes, voire ridicules, à la suite d'expressions mal comprises. On apprend quelles sont les habitudes de la bande, les traits propres du quartier qui sont de toute première importance pour les responsables ; ainsi l'on fait connaissance.

LA PRESENCE

Notre seule préoccupation, au début, est d'être présent. Il faut que cette présence devienne normale pour eux, et pour le quartier. Notre tête doit faire partie du décor du coin. Une seule chose importe : être là. Avant tout, il faut savoir se taire, observer. Cette présence répétée permet d'épouser le rythme de la bande. On déambule si elle déambule ; on reste au café si elle y reste. Ce n'est qu'après plusieurs mois, parfois quelques semaines si les garçons sont jeunes, qu'on peut organiser une première activité de groupe, un camp par exemple ou une soirée au cinéma. Il faut être patient, ne pas se hâter de vouloir exercer une influence. Nous ne sommes pas là pour les diriger, mais pour faire connaissance ; et cela demandera des mois. Nous nous mêlons à eux, mais nous devons être prudents dans nos réactions. Nous n'avons pas à les juger et nous ne pouvons encore prendre position. Nous avons surtout à créer l'amitié, sans laquelle nous ne pouvons rien faire.

ATTITUDES DES GARCONS

Si l'humour est fort utile dans bien des circonstances, nous devons éviter de blesser leur susceptibilité. Par contre, il ne faudra pas se vexer de leurs réactions à notre égard. Pendant des mois l'un de nous qui portait une gabardine type américain fut pris pour un "flic", et ce quolibet lui resta longtemps attribué. Le "flic" est d'ailleurs pour eux le symbole officiel de la société organisée, dont ils ont l'impression de ne pas faire partie. Il est presque équivalent de se faire traiter de "mouchard" ou de "donneur". Selon l'allure qu'ils croient reconnaître au responsable, compte tenu d'expériences personnelles antérieures, le nouveau venu peut se voir étiqueter de "pédale"; un autre sera considéré comme le "bon bougre", le type sans genre, un peu "cloche" qui se fait avoir. Au début, nous avions tendance à penser que c'était notre tête qui "ne leur revenait pas" et puis, nous nous sommes aperçus qu'il s'agissait d'une réaction banale chez eux, devant tout adulte : la méfiance.

Il ne faut pas oublier que les garçons nous étudient ; leur réaction est d'abord de méfiance et parfois d'hostilité ; beaucoup de leurs gestes, de leurs attitudes, inconsciemment ou non, visent à nous tester. Ils vérifient notre identité. Maintes fois, nous avons su qu'ils avaient téléphoné à notre domicile ou à notre employeur,

qu'ils étaient venus à notre lieu de travail ou avaient interrogé une personne susceptible de nous connaître. L'un de nous a subi un véritable examen, assez comique, par l'intermédiaire d'un copain de la bande qui avait travaillé quelques mois dans la même spécialité. Ils cherchent à nous choquer en parlant de façon grossière, en chahutant, ou en chantant des chansons obscènes, ou encore ils quémandent de façon outrancière, ceci toujours pour juger de nos réactions.

LA MEFIANCE

Ils ne passent pas tout leur temps à nous tester, et bien des réactions sont spontanées ou manifestent une indifférence totale. Par contre, susceptibles, ils interpréteront à tort une parole ou une attitude qu'ils n'auront pas comprise. Il importe donc, au début, de nous contrôler constamment et de les admettre tels qu'ils sont, à égalité, en acceptant leur méfiance tout en leur faisant confiance. Pour la même raison, il est essentiel de nous définir ; et le fait d'être engagé dans la vie sur un plan professionnel facilite toute présentation (1). Nous donnons peu d'explications sur notre raison d'être là. S'ils nous posent des questions sur ce point, le plus souvent ils se contentent de réponses simples, comme le prouvent les vérifications auxquelles ils se livrent. Se présenter comme neutres, absolument indépendants de toute organisation, est infiniment précieux. Nous ne sommes délégués ni par les tribunaux, ni par la mairie, ni par une organisation confessionnelle, ni par un parti politique. Si dans certaines circonstances un responsable est délégué par un tribunal auprès d'un garçon, l'équipe n'en est pas une émanation. Nous sommes d'autant plus neutres que nous nous sentons l'être réellement.

Nous nous présentons peu à peu comme des copains et les considérons eux-mêmes comme de vrais copains. Ceci est important. Si nous les abordons avec naturel, en camarades, sans les étudier ni nous pencher sur eux, ils deviennent rapidement des amis. Mais cela ne sera que si nous avons pour eux une amitié véritable sans laquelle toute technique est vouée à l'échec. Songeons combien leur vie est différente de la nôtre, quelles misères ils ont connues, combien leur façon de penser, de juger, leurs principes de vie, sont fondamentalement étrangers aux nôtres ! L'amitié permet les échanges humains entre hommes de milieu, de religion, de race ou de conceptions différentes. *"Mon vieux Marcel, tu ne comprends pas ? Tiens..."* un autre, quelque peu éméché, quelques mois après avoir fait la connaissance d'un responsable, déclare : *"Moi, j'veux voir mon pote Antoine, ça c'est mon pote ; et le reste, j'm'enfous"*. L'amitié seule rend nos gestes et nos paroles naturels, adéquats, dans un milieu différent du nôtre : elle seule répare les erreurs que nous commettons du fait de notre incompréhension réciproque et assure une pénétration profonde. L'amitié est un lien unique.

L'AMITIE

Peu à peu une connaissance réciproque s'établit, après six mois ou un an, car c'est toujours long. La confiance s'établit à un point tel que nous faisons réellement partie de la bande et que ses lois internes nous sont appliquées. Il est très suggestif de constater que la plupart des responsables n'ont été vraiment dans le bain qu'après un gros coup dur : une "casse" faite par un garçon ou une partie de la bande, ou un conflit familial avec mise "à la rue". Ces situations éprouvent la valeur de cette amitié que nous prétendons donner en même temps qu'elles sont un test sans discussion pour les autres garçons du groupe. Encore plus que ce que l'on fait, la façon de réagir importe. Il faut relever le moindre appel ; l'entendre est difficile, mais savoir y répondre ne l'est pas moins.

(1) L'évolution actuelle des Equipes d'Amitié, nécessite l'activité d'éducateurs professionnels ; leur situation vis-à-vis des jeunes est assez différente et pose d'autres problèmes.

© LA PRÉSENCE

LES PRINCIPES DE L'ACCROCHAGE

A partir de faits concrets, nous pouvons affirmer que la pénétration des bandes d'adolescents asociaux ne nous fait plus peur. Elle n'est pas plus difficile que la pénétration de groupes d'adolescents normaux, mais les moyens sont différents. Pour éviter un échec, il semble que la condition nécessaire soit qu'une équipe responsable réalise une amitié par une présence suffisamment constante. Même si l'accrochage est moins satisfaisant avec tel ou tel garçon, nous réussissons toujours à accrocher profondément la bande. La présence est par elle-même une action.

EQUIPE DE RESPONSABLES

Elle est découverte réciproque, on apprend à se connaître. Il faut écouter ces adolescents pour les comprendre. Ils en ont besoin ; combien d'adultes les ont écoutés dans leur vie ? En les écoutant, nous apprenons beaucoup sur les réactions du "milieu", sur les lois internes qui régissent la bande. Nous découvrons ce qui est

CONNAISSANCE PROGRESSIVE

admis et ce qui ne l'est pas: cette présence permet de participer à leur vie pendant quelques heures de la journée et favorise l'apprentissage de l'amitié. Notre sympathie réciproque sera étayée par des souvenirs communs. La présence nous donne l'occasion de saisir l'opportunité d'une intervention active ; il ne s'agit en aucune façon d'appliquer un programme préétabli. Cette présence régulière, plus que continue, est la base de tout travail de prévention dans la rue, comme l'exprime notre réponse spontanée à ceux qui cherchent à comprendre l'action des Equipes : " Qui êtes-vous ? " " Qu'est-ce que vous faites ? " - " Rien, on est là ".

Au début, on ne peut pas faire grand'chose devant leur oisiveté ; il faut se contenter de quelques remarques, faites avec humour et discrétion. Ils admettent

SAISIR LES OCCASIONS

difficilement que l'on ait un travail à faire, nous contraignant à les quitter ;cependant, ce qui importe, c'est de suivre le rythme quand on est avec eux ;que l'on soit assez "c... " pour travailler les soucie peu ; et dans la mesure où l'on est admis, notre vie en dehors d'eux peut prendre à leurs yeux une importance qu'elle n'avait pas auparavant.

Tout en admettant cette oisiveté, lorsque l'occasion se présente (et ceci est important, il ne faut pas rechercher des résultats rapides), nous devons être l'élément qui suscite, encourage ou organise toute démarche, toute activité, si minime soit-elle. Pour les obliger à sortir de leur torpeur, les leviers utilisés sont multiples. C'est la personnalité du responsable et les tendances caractéristiques du groupe qui les déterminent et donnent la priorité soit aux activités de loisirs, soit au travail. L'un de nous a participé à maintes formes de loisirs et en a inventé pendant plusieurs mois avant de pouvoir prononcer le mot "travail".

II

LES LOISIRS

Occuper ces immensités de temps libre, les distraire de leurs "ruminations", nous apparaît comme un impératif. Les loisirs, par leur attrait et leur gratuité, jouent un rôle important dans la réalisation d'une personnalité, tant sur le plan individuel que social.

Chez l'enfant, le jeu n'est pas simple passe-temps, mais apprentissage ; chez les adolescents, la pratique des loisirs les contraint à admettre, voire à excuser, des règles individuelles et collectives. Cette pratique peut leur être judicieusement adaptée, de façon à les orienter vers une auto-organisation qui les aidera ultérieurement à acquérir leur indépendance à l'intérieur de la société. Nous devons à la fois participer à leur façon de se distraire et, par nos attitudes ou nos propositions, essayer de la modifier.

ⓐ NOUS PARTICIPONS A LEURS LOISIRS

LES MOINS DE QUATORZE ANS

Les moins de 14 ans shootent encore dans tout ce qui peut servir de ballon et ont besoin de se dépenser physiquement : se "courser" entre les voitures stationnées sur la place est le jeu favori. Le responsable qui arrive avec un ballon les voit se grouper autour de lui, avant même qu'il ait pu se demander quelle technique employer. Dans ces groupes, presque quotidiennement, le responsable participe dans la rue aux jeux des garçons. Obtenir qu'ils n'abandonnent pas à tout moment une partie soit parce qu'ils perdent, soit parce qu'ils voient d'autres jouer à un jeu différent ou simplement parce qu'il leur passe une idée dans la tête et qu'ils veulent changer pour changer, est une règle qui ne sera admise que très progressivement.

LES PLUS DE QUATORZE ANS

Pour les plus de 14 ans, le cinéma est l'unique distraction. Ils vont voir un film chaque fois qu'ils le peuvent. La cadence varie donc entre une fois par semaine et trois fois par jour. Généralement, ils ne choisissent pas ; exception faite pour les "interdits au moins de 16 ans" et les films "à suspense" ou de science-fiction. Actuellement, les "fans" du rock se déplacent volontiers pour applaudir pour la dixième ou quinzième fois Elvis Presley. Le bal est le moyen de trouver des filles ou l'occasion de se soûler ; généralement ils ne savent pas bien danser. Faire quelques parties de flippers, jouer au 421, enfin faire un tour à la foire, voilà tout le bilan de leurs distractions. Suivant les groupes, l'une ou l'autre de ces distractions est plus ou moins en vedette. Ils admettent très bien que notre responsable se mêle à ces distractions, sont ravis de lui indiquer des "trucs" pour gagner au flipper, explosent de contentement quand ils le "coincent" dans les petites autos, et sont tous prêts à l'inviter à faire une virée avec eux à Pigalle, à Deauville même. Si l'on veut profiter de ces diverses occasions pour influer sur leur comportement, être soi-même suffit.

Une seconde étape consiste à les sortir de ce circuit de distractions si passives.

ⓑ NOUS PROPOSONS D'AUTRES ACTIVITÉS

ACTIVITES ACCESSIBLES AUX JEUNES

Chez les très jeunes, qu'une activité de piscine ou une sortie aux environs de Paris vienne à être proposée, tous répondent avec enthousiasme. De plus, n'ayant pas encore acquis une complète liberté vis-à-vis de leurs parents (quand ils en ont) ce sera l'occasion pour notre responsable de les connaître.

"La bourse aux échanges" organisée dans un groupe eut un succès incontestable. Jean se présente avec son paquet d'illustrés sous le bras et de tous côtés on voit arriver les jeunes des rues environnantes venant échanger leurs illustrés (proscrits sur le plan éducatif) contre Tintin, Pilote ou Top. Excellent procédé de contact : il apporte aux jeunes, en même temps, une lecture avec des centres d'intérêt positifs. Si le responsable possède une grosse moto, les ballades sur "deux roues" seront toujours appréciées. Tout jeune garçon à qui l'on confie la conduite d'une mobylette ou d'une moto est au comble de la gloire, qu'il soit inadapté ou adapté ! Une réelle activité de groupe ne sera admise que si le responsable sait saisir l'occasion pour leur en proposer une : vacances, muguet, anniversaire, Noël. Parfois, il devra tenir compte du "meneur" et susciter en premier lieu son adhésion ; d'autres fois, c'est en lançant sur le ton de la blague et à tout le groupe une idée de virée inhabituelle qu'il remportera une acceptation unanime. Comme tous les autres jeunes, ils se passionnent du moment qu'il y a de la fantaisie, de la nouveauté et de l'ambiance. Malheureusement, il y a leur instabilité, leur mollesse, leur fausse conception de l'indépendance, leur besoin de satisfaction immédiate qui sont de sérieux obstacles à la réalisation de tout projet ; et notre responsable aura bien souvent l'impression que tout échoue. Car proposer une activité et rencontrer l'enthousiasme n'est pas tout. La réalisation est, de beaucoup, la tâche qui demande le plus de patience et d'acharnement.

LES CAMPS

Brosser le tableau de la façon dont se déroule généralement l'un de nos camps indiquera mieux que tout commentaire, et plus concrètement, la façon dont ils participent à une activité, et notre façon de vivre cette activité avec eux, tout en essayant de la diriger. Nos camps sont tous obligatoirement plus ou moins anarchiques. L'emprunt des moyens de locomotion pose quelques problèmes : l'un de nos responsables dut faire descendre ses garçons avant la gare d'arrivée prévue, tant le chahut de sa bande avait provoqué de réactions parmi les voyageurs.

Plutôt que d'aider à monter les tentes, ils shootent dans les piquets et s'amusent à les virer. S'il pleut, ils se précipitent dans la première tente montée et, si l'on veut à tout prix les faire sortir, il faut faire violemment acte d'autorité, et encore... Un groupe de huit se regroupe souvent dans une tente de cinq. Il n'y a pas de tente de "chefs"; les responsables se répartissent dans chaque tente afin d'éviter les bagarres, le feu, la destruction de la tente ou les expériences sexuelles. Les nuits sont courtes. Les garçons n'aiment pas se coucher de bonne heure, ils sont habitués à vivre la nuit, et le soir, ils vont faire un petit tour ; si leur succès auprès des filles n'a pas été ce qu'ils espéraient (c'est très fréquent) et lorsqu'ils ont encore de l'argent, une saoulerie collective est de rigueur. Connaître quelques moyens pour désaouler et savoir comment réagit tel ou tel dans cet état, sont des notions fort utiles pour un responsable.

Nous ne voulons pas qu'ils nous considèrent comme une entreprise charitable destinée à les équiper en matériel de camping. Les plus grands dépensent parfois cent francs en une soirée, mais n'ont jamais l'idée de s'acheter un duvet. Aussi, nos groupes n'ont-ils que le strict minimum de matériel. L'inconfort aidant, ils se réveillent tôt, et ceux qui ont le malheur de dormir sont aussitôt ramenés à la réalité par des moyens plus ou moins saugrenus : le chahut, sinon la bagarre, commence.

La discipline, dans la journée, laisse encore plus à désirer. Ils aiment rester sous la tente, fumer en racontant des blagues, en position demi-allongée ; ils chantent, jouent de l'harmonica, de la guitare. Beaucoup prétextent la chaleur ou le froid pour s'y réfugier avec leur gamelle pleine de nourriture. Sous cet abri de prédilection, les boîtes de sardines voisinent avec les couvertures étalées en tous sens. L'aspect intérieur de la tente traduit une bonne part du comportement de la bande. C'est un test pour évaluer l'évolution d'une bande d'une année sur l'autre. Par inattention et maladresse, ils se prennent constamment les pieds dans les tendeurs des tentes qui ont alors un aspect croulant.

LES JEUX

Lorsque les responsables organisent des jeux avec les plus jeunes, ils se retrouvent souvent seuls à la fin du jeu, non pas tant à cause de mauvaise volonté de leur part, mais parce que suivre des règles, si simples soient-elles, ne pas arriver immédiatement au but, sont des efforts insurmontables pour eux.

CAMPS VOLANTS

Dans la journée, ils sont habitués à ne rien faire. Pourquoi ne pas continuer ? Seule la formule du camp volant les contraint à vivre différemment. Cette formule a un triple avantage :

— ces garçons adorent le changement ;

— le fait de devoir faire une longue marche à pied pour se rendre à la prochaine étape est excellent pour créer un "esprit de corps" ;

— ne sachant pas toujours où sera la prochaine étape, ils suivent tant bien que mal le responsable ; or, sur le plan juridique, social et civil, nous sommes responsables d'eux.

COMPORTEMENTS DES GARCONS EN CAMP

Enfin, pour éviter des démêlés désagréables avec les habitants, il est préférable de ne pas stationner longtemps au même endroit ... Pour réussir, cette formule demande beaucoup d'intuition de la part du responsable : il faut savoir doser l'effort de marche demandé afin d'éviter de les voir rester sur place, refusant désormais d'avancer. Plusieurs d'entre nous ont eu la surprise de voir certains de leurs garçons passer devant eux dans un camion allant dans une direction inconnue. Fatigués, ils étaient montés dedans, sans même s'inquiéter si le lieu de camp était proche de l'endroit où se rendait ledit camion. Les uns, décident de s'arrêter à l'endroit même où ils ressentent cette fatigue, tandis que deux autres, ayant mis en commun leur spleen de la vie parisienne, décident de se rendre à la bourgade voisine pour boire "un pot". Durant une partie de la journée et même durant deux jours, certains peuvent disparaître ; ce laps de temps n'est guère dépassé ; ils reviennent pour manger. Dès leur retour, quelle que soit l'heure, ils réclament à manger.

LES REPAS ET LA TOILETTE

La toilette et les repas sont des moments assez caractéristiques. La préparation des repas incombe plus ou moins totalement aux responsables. Si ces derniers ne recourent pas au chantage, déclarant que personne ne mange, aucun volontaire ne se présente pour les aider. Nous sommes pour eux des "copains" et non des chefs, surtout s'ils ont plus de quinze ans. Il faut mesurer ce que nous sommes en fonction de leur demande. Le repas prêt, ils se précipitent sur la nourriture sans aucun souci du voisin, "engouffrant" tout ce qu'ils aiment et qui tombe sous leur main. Leur "capacité" de manger, surtout les premiers jours, est incroyable. Si, pour une raison ou une autre, route en montagne par exemple, nous devons garder des provisions, il est très difficile de les sauvegarder. Il est fréquent que des garçons cachent des "quignons de pain", bien qu'ils sachent pertinemment qu'ils auront de quoi satisfaire leur appétit tout au long du camp. Une nourriture insuffisante ou un retard d'horaire lors d'un repas déclenchent une mauvaise humeur générale, voire des attitudes agressives qui semblent provoquées par un besoin vital non satisfait. Après le repas, il y a souvent un temps d'énervement et d'hyper-activité désordonnée, propice aux bagarres. A la toilette, ceux qui aiment l'eau l'utilisent pour doucher ceux qui refusent énergiquement de toucher ce liquide infect ; l'amour-propre oblige certains à faire un semblant de toilette. Prudence et paresse expliquent partiellement ce comportement.

DIFFICULTES D'UN CAMP POUR LE RESPONSABLE -

Ce tableau montre combien les premiers jours de camp, avec une bande que l'on emmène pour la première fois, sont une véritable épreuve de force pour les responsables. Ils ne peuvent compter que sur une aide très limitée de la part des garçons et ils assurent les corvées. Simultanément, ils doivent demeurer très attentifs pour stopper les grosses "blagues" qui font courir des dangers réels et pour ne jamais se trouver dépassés par les garçons. Nous ne pouvons les laisser tout faire, mais nous demeurons le "grand copain". Il faut, tout en nous affirmant à leurs yeux, qu'ils continuent à nous admettre. Ainsi, une expérience, malencontreuse pour un "caïd" qui divisait l'esprit du camp depuis le début, permit au responsable de s'imposer. Tony, qui n'acceptait pas de suivre un chemin muletier, s'aventura dans la caillasse croûlante. Dans cette situation qui aurait pu être tragique, il fut obligé de tendre la main au responsable venu le sortir de cette impasse, au risque de débouler lui-même. Depuis ce jour, il n'y eut plus aucun problème avec le groupe entier. Sans devoir toujours faire de telles expériences, l'endurance d'un responsable, ou son humour, arrivent à bout des plus grandes oppositions.

Il ne faut pas croire que les camps des Equipes se résument à une lutte entre des garçons ne faisant que des sottises et un moniteur exténué s'efforçant de limiter les dégâts. Nos garçons comprennent et admettent très bien que le copain qui a fourni le matériel et organisé le départ du camp ne saurait tolérer que ce matériel soit abîmé volontairement, ni que ce camp soit l'occasion de vols ou d'exercices sexuels scandaleux. Ceci posé, l'attitude du responsable doit être telle que les garçons le considèrent non comme le directeur du camp, mais comme un copain, campant avec eux non par dévouement mais par goût. Le secret est de sentir ce qu'ils ont envie de faire, et de le faire avec eux. Ne rien imposer, suggérer discrètement, et se rallier à la tendance du moment. Vouloir les faire chanter alors qu'ils ont envie de jouer au football, ou organiser un grand jeu s'ils souhaitaient aller à la pêche, est aller au-devant d'un échec certain. De plus, l'influence que nous pouvons avoir risquerait d'être anéantie pour la durée du camp.

Nous avons réussi à avoir, dans nos camps, quantité d'activités : grands jeux type scout, football, volley-ball, baignade, chant, excursions, pêche à la ligne... Tous nos camps posent des problèmes. Peu se sont déroulés sans histoires invraisemblables, mais nous en conservons en général un bon souvenir.

EVOLUTION DES COMPORTEMENTS

Tous ces comportements se modifient très sensiblement au fur et à mesure que la bande évolue : si nous avons déjà campé plusieurs fois avec eux, ils coopèrent davantage, deviennent moins agressifs et moins occupés d'eux-mêmes. Avant le départ, il est parfois possible d'arrêter avec eux un programme de vacances qui est exécuté ensuite en grande partie. Les journées s'organisent mieux, il y a un esprit de groupe qu'on peut utiliser comme un aiguillon. Bien que l'apparence extérieure soit peu modifiée (ils adorent se distinguer soit par le débraillé, soit par une allure très "blouson noir"), la vie avec eux est tout autre.

© COMMENT LES JEUNES RÉAGISSENT-ILS AUX ACTIVITÉS PROPOSÉES

Suivant la personnalité des responsables, la mentalité des groupes et leur âge, il y eut aux Equipes d'Amitié un grand échantillonnage d'activités.

Nous avons connu des groupes dont les plus beaux souvenirs furent la confection de crêpes, d'autres de longues randonnées en montagne où, vingt quatre heures sur vingt quatre, les jeunes déclaraient mener une vie de chien, un match de foot à l'étranger, un Noël chez un responsable, une soirée de guitare et d'audition de disques, un bain forcé en piscine, une randonnée dans un viel autocar dont nuit et jour il fallait réparer le moteur, une ascension, une sortie à l'Opéra un jour de gala, un bal, etc...

ART DRAMATIQUE

A l'occasion de fêtes ou de feux de camp, de véritables maîtres en l'art du mime ou du sketch se révélèrent... Même maladroits, ces jeux scéniques spontanés, dans la mesure où nous laissons à ces jeunes le maximum d'initiatives, nous renseignent beaucoup sur leur personnalité. Sans faire du psychodrame (notre vie avec le groupe n'étant pas menée dans le but d'une observation), avec des responsables compétents nous aimerions développer cette activité : jouer un rôle même fictif est important pour les jeunes, qui trouvent difficilement leur place dans la société.

NATATION

Durant deux ans, des séances de piscine furent fréquentées régulièrement. Nombreux étaient ceux qui, pour la première fois faisaient connaissance avec l'eau. Constater que de "gros durs" osaient à peine s'aventurer dans le petit bain n'était pas rare. Par contre, de très jeunes, timides, se révélaient rapidement des cracks du plongeon. Ce fut l'occasion pour un grand nombre d'apprendre à nager, tout en participant à de bonnes parties de chahut. Actuellement, cette activité a un très grand succès dans l'un des groupes.

A titre individuel, les sorties-piscine, pour des garçons ou des filles dont la personnalité est très perturbée, sont révélatrices de bien des comportements. Pour ce motif, deux garçons veulent essayer de mettre de l'argent de côté pour faire disparaître leurs tatouages.

SORTIES CULTURELLES

Les sorties culturelles, sont très appréciées dans certains groupes (1).

CAMPING

Le camping est l'activité qui rencontre le plus d'amateurs dans toutes les équipes ; dans chaque bande, il y a eu des garçons qui n'avaient jamais quitté Paris et jamais marché sur une route de campagne. La vie communautaire du camp et le dépaysement des adolescents nous permettent de mieux les connaître. Pour les responsables, c'est aussi l'occasion de se retrouver parmi les garçons qu'ils suivent pendant l'année.

Que ce soit pour leurs week-ends, à Pâques ou durant les grandes vacances, les lieux de camp sont variés : terrains vagues, terrains de camping, terrains appartenant à des membres sympathisants des Equipes. Nous ne pouvons pas toujours utiliser les terrains de camping, car ils favorisent les "blagues" et délits.

Tenant compte de leurs préférences, les camps d'été ont lieu en général en montagne ou au bord de la mer. Quelques groupes seulement vont à l'étranger, les papiers d'identité en règle ne pouvant toujours nous être fournis. Nombre de nos camps ont lieu en montagne. L'effort que les randonnées nécessitent crée l'ambiance, et l'anarchie dissipée n'enlève rien au dynamisme et à l'enthousiasme. Les responsables, s'ils ont fait de l'alpinisme, voient leur accrochage avec les garçons simplifié du fait de leur compétence technique.

Les camps nous posent toujours le problème des risques, car ces adolescents ont une absence complète de toute notion de danger, et tout ce qui semble saugrenu et impensable les séduit !

Les Equipes ne sont pas une organisation de camps de vacances. Le camp est la continuation naturelle du travail de l'année.

La vie en commun n'est-elle pas la seule véritable façon de se bien connaître ? Chaque groupe organise donc son propre camp. Bien entendu, un responsable peut se faire aider par les volontaires qui se proposent. C'est, pour ceux qui se posent la question de devenir responsable, une excellente occasion de faire connaissance *(celui qui écrit ces lignes a commencé ainsi : prudemment il avait dit, il y a dix ans, ne vouloir s'engager aux Equipes que pour la stricte durée du camp).*

Participent au camp d'été, avant tout, ceux de la bande qui ne peuvent participer aux activités proposées par d'autres organismes. Nous emmenons parfois des jeunes du quartier qui, par leur asocialité, ne peuvent être rattachés à aucun autre groupe. C'est à titre tout à fait exceptionnel que nous acceptons de prendre des jeunes étrangers au secteur.

(1) Cf. témoignage 1

III

LE TRAVAIL

Lors d'un premier contact avec une bande, évitons de prononcer le mot travail... qui risque de ne plus faire l'objet de leurs préoccupations.

ⓐ COMMENT LEUR APPARAIT LE TRAVAIL

Avant quatorze ans, il ne leur vient même pas à l'esprit qu'il est nécessaire de travailler dans la vie ; les bagarres, les jeux sont plus importants et plus séduisants que l'école qui n'attire que des ennuis.

MAUVAISE ADAPTATION SCOLAIRE

A ce stade, ils vivent dans un cadre : que ce cadre soit plus ou moins valable, qu'ils le rejettent, qu'ils soient considérés par les instituteurs comme des perturbateurs , des indésirables, des praticiens de l'école buissonnière, qu'ils soient mis dans une classe de perfectionnement, il n'en reste pas moins qu'ils font partie d'une société. Lorsque cet enfant quitte l'école, entrer dans le monde du travail est une épreuve très difficile, et sa vraie solitude sociale commence. Que l'enfant soit paresseux, insupportable, insolent, l'école est obligée de le garder. L'employeur, lui, le renvoie si le rendement est insuffisant !

MEPRIS DU MILIEU POUR LE TRAVAIL

Or, à quinze ans, ils ont la vague notion que le travail est dans l'ordre naturel des choses, mais spontanément ils en excluent la nécessité. N'y-a-t-il pas des quantités "d'astuces" qui rapportent de l'argent, même si elles comportent quelques risques et ne sont utilisables que de temps en temps. Cette idée est d'autant plus ancrée dans leur esprit que le milieu dans lequel ils vivent (chiffonniers, gitans, vendeurs à la sauvette) utilise ces expédients et vit à la petite semaine. Dans un milieu plus privilégié, pour beaucoup d'adolescents, qu'il soit nécessaire de travailler dans la vie est une notion morale périmée et peu attrayante. Si à cette époque cruciale la famille est défaillante, ou si l'adolescent à fait plusieurs expériences qui l'ont conduit à des échecs, l'oisiveté s'installe dans sa vie automatiquement. Le fait d'entrer en contact avec des membres de la société : patron, contremaître, camarade d'atelier, lui devient désagréable. Son instabilité, son agressivité, son vocabulaire et ses attitudes ne sont pas tolérés : s'il n'est pas renvoyé, il s'en va de lui-même.

DIFFICULTES DU TRAVAIL : SALAIRE, REGULARITE, HORAIRE, ENTRAINEMENT RECIPROQUE...

Les salaires pour les moins de dix-huit ans sont faibles. Livrés à eux-mêmes, ils ne comprennent pas que pour s'acheter un vêtement, il faille économiser. S'ils vivent chez leurs parents, bien souvent, tout leur salaire passe dans la caisse commune. Il y a des petites sœurs à élever, il y a des parents qui comptent sur eux plutôt que de travailler. S'ils n'ont même pas d'argent de poche, alors que les copains se "débrouillent", la conclusion se comprend.

En outre, un travail régulier où l'on doit arriver à l'heure est difficilement à leur portée : ils se réveillent trop tard plusieurs fois de suite et n'osent se présenter à l'atelier, de peur d'entendre une remarque brutale qu'ils ne supporteraient pas. Ils sont impulsifs, ne savent pas se maîtriser et les réelles bagarres avec les contremaîtres sont plus fréquentes qu'on pourrait le penser.

Le dégoût du travail est encouragé par quelques copains qui veulent justifier leur oisiveté. Il arrive que "travailler" soit considéré par tout un groupe de la bande comme le propre des gens "cloches" qui ne savent pas se débrouiller pour trouver de l'argent. Nos responsables les désillusionnent... Pour tous, il y a donc un réel problème de mise au travail.

ⓑ COMMENT LES AIDER A TROUVER DU TRAVAIL

DECOUVERTE PROGRESSIVE DES AVANTAGES DU TRAVAIL

Les premiers temps, nos ambitions sont modestes ; des mises en boîte sur leur vie harassante, faites avec sympathie, les font sourire et leur confirme notre position... A l'occasion de vacances, leur faire découvrir que gagner de l'argent régulièrement permet les voyages en voiture, ou des circuits à l'étranger par exemple, les réveille parfois de leur torpeur ; ils sont jeunes et ont des possibilités d'enthousiasme. Ajoutons qu'ils sont secrètement honteux de ne pas pouvoir participer aux dépenses communes.

ENCOURAGER LEUR DESIR DE TRAVAIL

Si des velléités de travail sont exprimées (mais pas avant), il peut être nécessaire de les aider dans leurs recherches pour de multiples raisons ; certains ne le feraient jamais seuls. Il faut trouver une place, de préférence dans le quartier où vit l'intéressé, de façon à éviter que la distance ne soit un motif supplémentaire de découragement. Le carnet d'adresses du responsable est particulièrement précieux pour tous les renseignements intéressants qui lui ont été signalés par les membres actifs ou sympathisants des Equipes, par les gens du quartier (lorsque notre responsable est "admis"), par les garçons eux-mêmes : certains, très débrouillards, connaissent des bons "tuyaux". Des patrons ou des contremaîtres compréhensifs sont pour nous de très précieux collaborateurs.

INDICATIONS POUR LE CHOIX DES PLACES

Les places de coursiers, de conducteurs de triporteurs, de vendeurs, sont très recherchées ; elles demandent des initiatives, et procurent parfois une chambre. Manutentionnaires dans l'alimentation ou dans de petites entreprises sont des places également appréciées. Certains, désirant travailler en plein air, trouvent aisément une place de manœuvre sur un chantier. Très souvent, dans ce corps de métier, ils trouvent des excuses pour arrêter leur travail (intempéries) ou en changer (les chantiers ont une main-d'œuvre très instable). Il faut rechercher des places où le travail est individualisé : le travail en usine nécessite une trop grande stabilité. Le travail avec un compagnon est pour nombre d'entre eux très profitable ; il en est ainsi dans la plomberie ou les entreprises de montage d'ascenseurs. Cette formule a l'avantage d'être un travail individualisé (compagnonnage) n'exigeant qu'une relative régularité (horaires souples, un chantier dure de deux semaines à un mois) intéressant (on constate le résultat), avec une promotion possible (monteurs, puis compagnons). Suivant les garçons, des métiers plus originaux sont envisagés : jockeys, scaphandriers, monteurs dans les cirques, bergers, mécaniciens de petites voitures dans les foires, photographes...

Un travail sans intérêt décourage et on va au-devant de l'échec. Par ailleurs, proposer une place intéressante en sachant que huit jours plus tard ou même une heure après, notre garçon tournera plus ou moins poliment ses talons à l'employeur est une erreur si le marché du travail est restreint. Il faut éviter à tout prix de les faire travailler avec un salaire trop bas, dans de mauvaises conditions (irrégulières ou asociales). Ceci est à souligner particulièrement en ce qui concerne les filles ; par exemple, le nombre de places que nous pourrions leur proposer dans la confection serait doublé, si nous n'exigions pas l'inscription à la sécurité sociale. Il arrive cependant que la non-inscription à la sécurité sociale soit au contraire recherchée par un garçon en situation irrégulière de façon, du moins le pense-t-il, "que les poulets ne le coincent pas".

Cherchons des places qui les valorisent : ne craignons pas de miser sur leurs compétences. S'ils ont des capacités, ils répondent avec enthousiasme à la confiance faite. Par contre, n'essayons pas de leur faire quitter le milieu qu'ils connaissent ; une prostituée ou une entraîneuse peut mieux s'adapter à être serveuse dans un bar, que bonne à tout faire chez des patrons pleins de sollicitude.

Il est des moments où la raréfaction des offres d'emploi rend très difficile le placement des jeunes. Nous ne pouvons les envoyer dans les grandes entreprises qui embauchent des manoeuvres quotidiennement et, dans les périodes creuses, la petite entreprise embauche peu.

LES EMPLOYEURS

Lorsque nous trouvons une place à un garçon ou une fille qui vient de sortir de prison, qui commet des délits ou qui a une attitude inadaptée dans certaines circonstances, notre conduite quant aux renseignements à fournir à l'employeur est différente suivant le degré de compréhension de celui-ci et la gravité du préjudice qu'il peut courir si nous nous taisons. Généralement, nous choisissons un travail où notre jeune ne peut commettre que peu de préjudice et ainsi nous ne parlons pas de son passé. X... est commis dans une charcuterie ; il a fallu lui trouver ce travail en 24 heures pour diverses raisons. Son employeur, très compréhensif, tout à fait par hasard a appris qu'il sortait de six mois de détention à Fresnes. Nous l'encourageons néanmoins à accepter la place. Ce fut une erreur : tous les gestes du patron furent interprétés comme dictés par la suspicion, quand, en fait, c'étaient des gestes de gentillesse. L'échec fut complet.

Devant leurs échecs, rappelons-nous, sans le leur faire voir bien entendu, qu'ils ne sont pas responsables, que leur psychologie actuelle les empêche de demeurer longtemps à la même place. Beaucoup changerons dix fois de place avant de trouver ce qui leur convient. Lorsque nous récapitulons avec les anciens le nombre des employeurs qui les ont embauchés, des chiffres proches de la vingtaine ne sont pas rares... Il est souhaitable que s'accroisse le nombre d'employeurs à qui nous pouvons demander service. Nous connaissons des patrons, des chefs du personnel et des contremaîtres qui sont d'une tolérance admirable.

L'ADAPTATION AU TRAVAIL

Une grande partie de l'adaptation du garçon à son travail dépend d'eux. Si ceux qui le commandent lui sont sympathiques, il peut, à l'étonnement de tous, se révéler bon travailleur. Si un obstacle survient, une maladie, une arrestation pour un délit ancien, il est capital d'apporter rapidement une solution à l'impasse dans laquelle il pense se trouver. Nos garçons, profondément touchés, ne peuvent se prendre en charge complètement. En gardant le souci de leur autonomie, n'ayons pas la prétention de leur faire passer toutes les étapes d'un seul coup. Il arrive ainsi qu'un garçon se fixe à son travail sans qu'on puisse toujours en préciser les raisons : la jouissance d'une chambre, la présence d'un copain, d'une fille, d'un contremaître, une maturité nouvellement acquise, sont autant d'explications possibles.

TROUVER EUX-MEMES LEUR EMPLOI

Nous ne pouvons pas être pour eux un service de placement providentiel. Après une première phase où tout en leur proposant des places nous relevons avec eux les offres de travail dans les journaux et les stimulons à s'y rendre, nous devons progressivement leur apprendre à trouver du travail. C'est leur affaire à tous, et non la nôtre exclusivement. Bien souvent, l'adolescent est plus stable dans l'emploi qu'il a trouvé lui-même. Nous avons donc intérêt à être toujours discret dans nos propositions et lui donner l'impression d'avoir trouvé lui-même.

LA PROMOTION

Si un examen d'orientation professionnelle approfondi s'avère nécessaire, le choix de l'orienteur est primordial ; sinon, nous risquons de saccager la seule possibilité qu'il avait de se réaliser : jamais il ne retournera devant un autre orienteur.

Que les jeunes réussissent à avoir un métier spécialisé est une seconde étape et nous l'avons un peu négligée, faute de temps et d'organisation. A côté des F.P.A., des cours du soir, il existe des maisons de commerce, des industries ou des services publics dans lesquels il est possible d'acquérir une formation donnant accès à des postes intéressants : P.T.T., hôpitaux, etc...

C'est à la longue, en profitant d'occasions diverses, de discussions, que nos responsables peuvent faire prendre conscience à l'adolescent de ses possibilités et du danger pour lui de demeurer manœuvre toute sa vie s'il refuse de faire l'effort nécessaire pour accéder à un autre stade. L'exemple de leurs camarades est très parlant. Dans un groupe, trois se sont ainsi retrouvés à la Régie Renault.

Si les garçons se stabilisent dans leur travail, un grand pas vers leur réadaptation est fait ; mais ne concluons pas que tout est résolu.

IV

LE LOGEMENT

PROMISCUITE INTOLERABLE

Lors d'un premier contact avec une bande, on nous présente un immeuble délabré comme domicile d'un des garçons. Nous sommes choqués, mais nous pensons qu'il est d'autant plus utile de ne pas laisser tomber Jacky. Un an plus tard, Jacky, que nous voyons deux ou trois fois par semaine, est un vrai "copain" pour nous. Il partage ses loisirs avec nous ; si nous le rencontrons à l'heure des repas, nous prenons un bifteck frites ensemble. Pour lui faire savoir quelque chose, nous escaladons jusqu'au cinquième un escalier croulant, et là, nous trouvons le tableau classique du taudis : Jacky a seize ans, et derrière lui il y a six frères et sœurs ; pour tout ce monde : une pièce basse avec lucarne.

Imaginez que l'un de vos amis vive dans de telles conditions. Rapidement, cette idée vous deviendra insupportable et le problème des mal logés sera votre hantise. Il l'est pour nous. Nous cotoyons quotidiennement des jeunes qui vivent dans des conditions de promiscuité déplorables ; dès leur jeune âge, ils sont témoins d'actes ou de jeux sexuels, souvent ils couchent, jusqu'à un âge avancé, dans le même lit que les adultes, ou il n'y a qu'un seul lit pour tous les enfants, même s'ils sont de sexes différents. Rentrer dans une pièce infecte et unique n'est pas propice au calme, et beaucoup de garçons ne connaissent comme vie familiale que la violence entretenue par un alcoolisme chronique. Doudou vit avec son grand'père qui lui prend une partie de sa paie et se soûle deux à trois fois par semaine. C'est lui qui l'a élévé et il n'y a qu'une mansarde pour eux deux.

Nos deux exemples illustrent des situations où nous ne pouvons rien faire : Doudou ne veut pas abandonner son grand'père qui irait aussitôt à l'hospice. Jacky, qui n'a que seize ans est solidaire de ses frères et sœurs, et nous n'avons pas la possibilité de reloger les familles... Mais il y en a d'autres...

DIFFICULTES A TROUVER DES LOGEMENTS

Roger s'est remis au travail dans une fonderie ; il loge chez un camarade qui doit partir au service militaire. Il espère garder la chambre, des démarches ont été faites avec notre responsable auprès de la propriétaire de l'hôtel meublé. Le jour du départ arrive ; tout bien réfléchi, elle préfère garder la chambre. Roger est "à la rue". Il a été cinq ans à l'A. P., puis deux ans en prison, il ne veut envisager aucune solution de vie collective... c'est son droit, et on ne peut pas imposer cette solution à certaines personnalités. Pendant deux mois, notre ami Jacques a pu l'héberger dans sa chambre d'étudiant, boulevard Saint-Germain, puis un mot du gérant l'a mis en demeure de ne recevoir personne "d'un genre douteux". Roger a été accueilli quelques jours chez un copain, a dormi dehors quelques semaines au Club Banlieue Nord, et ainsi jusqu'à son départ à l'armée (il a devancé l'appel). Il n'a rien trouvé de stable, malgré ses recherches et les nôtres.

L'une de nos responsables est témoin du mariage de deux jeunes, âgés de 18 et 19 ans. Depuis un an, ils travaillent régulièrement tous les deux, mais ne savent pas équilibrer leur budget : quoi d'étonnant, un apprentissage est toujours nécessaire. Ils peuvent néanmoins verser un loyer de cinquante à soixante francs ; or, ils n'ont trouvé, dans un hôtel meublé de la rue de Bordeaux, qu'une chambre avec une lucarne. Elle est si petite qu'ils seront obligés de vendre leur seule table pour mettre le berceau du bébé. A partir de ce moment, ils ne nous ont plus invités à

venir manger chez eux, mais nous les rencontrions mangeant un bifteck frites, au café, à quelques dizaines de mètres de leur maison. Peu après la naissance de l'enfant, les services sociaux leur retirent leur bébé par mesure d'hygiène et les deux adolescents en sont réduits au désespoir, auquel succède le dégoût de la société qui leur avait fait croire qu'ils en étaient sortis. Nous avons vécu cela avec eux, leur avons prodigué des paroles d'encouragement qui devaient sonner faux à leurs oreilles puisque nous n'avons rien fait ... Ils continuent à nous sourire. Aurions-nous cette attitude à leur place ?

RISQUES DE DECOURAGEMENT

Nono est le type même du clochard alcoolique, et ceci depuis cinq ans, instable, vivant toujours dans un mythe. Après une F.P.A. faite avec combien de difficultés, il rencontre une jeune fille très sympathique et toute spontanée. Depuis six mois, ils se connaissent et sont décidés à se marier. Depuis trois mois, nous leur promettons de leur trouver quelque chose ... et toujours rien. Nono a fait des efforts surhumains à tous points de vue et il ne comprend pas pourquoi, lui, n'a pas droit à un toit, ne serait-ce que de six mètres carrés. Au moment où nous écrivons ces lignes, nous sommes très inquiets quant à leur avenir ; tous deux se découragent. Nono aime réellement quelqu'un pour la première fois et, surtout, est aimé par quelqu'un pour la première fois. Arriveront-ils à surmonter cette difficulté ? Nous en doutons. Nous lui avons dit qu'il aurait un toit, s'il faisait de réels efforts. Il les a faits et nous n'avons pas tenu notre promesse.

Maria vit avec une belle-mère qui lui reproche d'être la maîtresse de son père; elle quitte le domicile familial après une violente discussion. Nous l'hébergeons et le lendemain essayons d'arranger les choses avec son père, mais la belle-mère refuse toute réintégration de Maria. Accueillie dans un foyer, son caractère est tellement odieux que la directrice, pour éviter une bataille rangée entre filles, nous demande de trouver autre chose pour elle. Les quinze jours de délai expirent. Maria débarque chez notre amie responsable, un après-midi ; ce n'est pas la directrice qui a exigé le jour même qu'elle prenne sa valise, mais elle-même. *" Une parole, c'est une parole, déclare-t-elle, tant pis, je me placerai comme bonne à tout faire".* Elle a toujours travaillé en usine, a en horreur le ménage et la cuisine. Elle commence une série de places, plus d'une dizaine en deux ans. Elle dépose alors un dossier pour entrer comme fille de salle à l'A.P. Deux mois plus tard, ravie, elle entre dans un hôpital parisien, déclarant qu'avec son dernier mois chez "sa bonne femme", elle peut se payer l'hôtel, huit francs par jour. Quinze jours plus tard, le patron de l'hôtel s'aperçoit qu'elle est mineure et la renvoie. Elle est hébergée chez des amies, et la ronde infernale recommence. Elle change si souvent d'endroits qu'elle ne prend plus que sa brosse à dents dans son sac ; sa valise est chez une collègue de l'hôpital. Plusieurs services sociaux lui cherchent une chambre sans aucun résultat. Elle présente bien, ce qui est rare chez nos jeunes, mais a un léger type martiniquais. Par chance, son travail à l'A.P. ne permit pas que, par solution de facilité, on lui propose à nouveau un poste d'employée de maison. A l'heure actuelle, elle a repris la solution de l'hôtel, dans un de ceux où l'on n'exige pas de papiers, et continue à être très bien notée dans son travail. Là non plus, nous n'aurons rien fait de durable pour elle tant qu'elle n'aura pas sa chambre.

ROLE DU LOGEMENT

Ce sont des dizaines de cas aussi lamentables, sinon plus, que nous pourrions vous décrire. Après treize ans de vie avec nombre d'entre eux, nous sommes convaincus qu'il existe des moments-clefs qui impriment une orientation décisive à leur vie, suivant que telle ou telle circonstance aura ou non joué en leur faveur. A cet égard, un minimum de logement, une chambre indépendante, sont des éléments prépondérants.

Cet exemple, vécu heure après heure avec nous, nous confirme dans cette idée. Lucette et Janot se sont mariés en octobre dernier dans une petite ville de la Côte-d'Or, pays de Lucette. Trois jours plus tard, Janot est retourné fièrement reprendre son travail d'O.S., dans une grande usine de la banlieue de Paris. C'est la

première fois qu'il demeure plus de six mois dans un même emploi, et à tout prix il veut le garder. Aussi s'installent-ils tous deux chez sa mère pour qui il n'a que des sentiments de haine (elle l'a fait enfermer dans un centre de rééducation à 12 ans et il en est ressorti à 19). Un bébé naît en mars et a 15 jours lorsqu'une discussion s'élève entre eux. Par réelle peur ou non, Madame X...fait appeler Police Secours par une voisine. Janot passe une nuit au commissariat et un agent l'accompagne pour qu'ils prennent toutes leurs affaires au domicile de sa mère. Les voici tous trois débarquant chez l'un de nous. Le campement dure cinq jours, puis ils trouvent une chambre d'hôtel, et le petit n'y étant pas admis continue à dormir chez notre responsable. Cette situation se prolonge quinze jours. Tous nos amis cherchent une solution, mais rien n'est trouvé. Janot, découragé, redevient maussade ; chez notre responsable, il rencontre d'anciens copains et s'en va avec eux ; que faire, quand toutes vos affaires sont dans des ballots qu'on ne peut ouvrir ? Lucette veut retourner dans son petit village, lui parisien 100 % refuse cette solution, et réellement nous avons pensé que ce ménage si sympathique allait se dissoudre, lorsque, questionnant une boulangère, Lucette découvre une loge de concierge. En 10 ans, dans nos différents groupes, ce fut la sixième fois seulement, que sans faire jouer aucune relation, ni aucun service, et sans verser de reprise, un couple réussit à se loger. Aujourd'hui, Janot met ses pantoufles tous les soirs, bricole son intérieur, et joue avec le petit Daniel.

Moins que tous autres, ils peuvent résister à des conditions de vie déséquilibrantes : une fille instable, frustrée affectivement toute son existence, ballottée de droite et de gauche, se voyant encore "à la rue" à dix-neuf ans, après avoir vécu toute sa jeunesse dans des centres ou des orphelinats, ne peut croire aux bonnes paroles que lui prodiguent tous les services dont le rôle est de l'aider ; un garçon qui couche dehors souvent n'a pas un rythme de vie normal et ne peut travailler régulièrement. Nous ne nous occupons que d'un petit nombre d'adolescents en essayant d'éviter le plus possible qu'ils ne couchent dans la rue plusieurs jours de suite, et pourtant cela arrive fréquemment. Compte tenu de ceux que nous connaissons en dehors de la bande et que nous dépannons à l'occasion, nous pouvons assurer que toutes les nuits il y a des garçons qui couchent dehors. Lucien, avant de nous rencontrer, couchait tous les soirs dans une bouche de métro et a dû être soigné pour une histoire pulmonaire. Gilles et Titi étaient des habitués des ponts et des quais de la Seine lorsque périodiquement une histoire éclatait entre eux et leurs parents.

SELON LES CAS NOUS AVONS TENTE DES SOLUTIONS DIFFERENTES

Il est des jeunes qui, parce qu'ils vivent dans des conditions matérielles ou morales lamentables (promiscuité, bagarres) quittent périodiquement ce qui leur sert de domicile. S'ils vivent avec des membres plus ou moins proches de leur famille, nous essayons, dans l'extrême limite du possible, qu'ils réintègrent ce domicile. Sinon, nous savons trop bien qu'une vie errante se prépare pour eux. Notre responsable joue souvent un rôle de conciliateur, discutant avec le jeune, puis avec les membres de ce qui est sensé être sa famille. Si réellement la situation est trop infernale, nous essayons de trouver une place dans un foyer de jeunes travailleurs ; les parents semblent à première vue tout à fait d'accord, puis souvent quelques jours plus tard, pour des motifs financiers ou même affectifs, ils viennent convaincre leur garçon de revenir, lui font de telles promesses que ce dernier quitte le foyer...

CEUX QUI QUITTENT PERIODIQUEMENT LEUR DOMICILE

CEUX QUI N'ONT AUCUN POINT DE CHUTE

Il en est d'autres qui n'ont plus aucun point de chute possible. H...est renvoyé de chez lui irrémédiablement, le père est placé dans un asile, le logement repris par le propriétaire, et la mère est partie en province avec un des beaux-pères. Pour sortir du centre de rééducation, G... a accepté de réintégrer le domicile de sa mère qui change d'amant périodiquement ; la situation s'est maintenue plusieurs mois, puis il a fait 6 mois de prison pour coups et blessures sur la personne de sa mère. Y..., vingt ans, vient de passer aux Assises pour crime et est condamné à perpétuité ; il a couché dehors six mois avant de commettre ce crime !

Nombreux sont ceux qui sont logés chez les uns et chez les autres. Etre accueilli deux ou trois jours chez l'un de nous est très bien pour un jeune. Il est très important que nous le considérions comme l'un de nos amis, qu'il déjeune à table avec nos parents ou nos enfants. Il aide à mettre la table, voit que nous dédoublons l'un de nos lits pour qu'il dorme normalement, l'aidons à repasser sa chemise qu'il vient de laver, profitant de l'occasion qui lui est donnée. Ils sont ravis d'aller faire des courses dans le coin pour participer à la vie de la maison. Cette vie familiale les détend généralement beaucoup et leur permet d'accepter ensuite une solution valable pour eux, mais qu'ils n'auraient pu admettre dans un état de "révolte".

Il y a quelques temps, un de nos ménages amis reçoit une lettre d'une jeune de quatorze ans qui a passé seulement trois jours chez eux. Elle écrit de la prison cellulaire de Nantes où elle vient d'être arrêtée : *" Je suis là pour cambriolage, j'ai attendu longtemps avant de t'écrire, mais tu as été pour moi si sympathique, ne me connaissant pas, tu m'as témoigné certainement plus d'amitié que ma mère..."*.

NECESSITE D'UN ACCUEIL TEMPORAIRE PAR DES MENAGES AMIS

Nous regrettons de n'avoir pas suffisamment de ménages amis qui accepteraient d'héberger, même provisoirement, celui qui extérieurement a une allure de clochard ou arbore un blouson de cuir noir. Ce sont toujours les mêmes à qui nous nous adressons, et il arrive que nous soyons obligés de faire coucher chez la même personne trois garçons ou filles que nous ne voudrions pas voir se rencontrer. Ces dépannages de quelques jours ne doivent pas se prolonger. Il faut rapidement trouver une solution.

S'ils acceptent la vie collective, le foyer ou l'hôtel de jeunes travailleurs est une formule qui nous rend de réels services ; il ne faut pas que notre sujet soit trop difficile, car la plupart des foyers exigent, et à juste titre étant donné leur organisation, des garanties sur le jeune qu'on leur envoie... L'extension des foyers de jeunes travailleurs est donc très souhaitable pour les garçons, le foyer à atmosphère familiale est d'ailleurs tout autant indispensable que le foyer plus grand et plus anonyme. Tout dépend de leur personnalité. Une place logée peut résoudre le problème momentanément.

CEUX QUI SORTENT DES INTERNATS

Parmi ceux qui n'ont aucun point de chute possible, il y a tous ceux qui ont passé leur jeunesse dans des internats, qui s'en sont sauvés plusieurs fois et à qui il est impensable de proposer une discipline collective. Nombre de jeunes rejettent systématiquement tout règlement collectif et seule une solution individuelle peut leur convenir ; d'autres sont saturés de la vie en groupe et veulent expérimenter leur liberté. Mais ceci leur est quasiment interdit : nous cherchons une chambre pendant des mois, faisons des quantités de démarches et n'aboutissons à rien.... Durant ce temps, c'est toujours cette vie errante, couchant chez un copain, chez l'un de nos responsables, à l'hôtel, dehors à nouveau... Ces dépannages temporaires ont bien des inconvénients : nous connaissons des jeunes qui, pendant des mois, n'ont jamais couché plus d'une semaine de suite à la même place. Nous le savons, cela est déplorable. Nous développons ainsi leur instabilité déjà grande, mais que pouvons-nous faire ?

En supposant, comme il est déjà arrivé, qu'un dépannage chez un ménage ami puisse durer longtemps, nous installons ce jeune dans une situation qui ne sera pas la sienne ensuite, tant sur le plan affectif *(il est appelé dans la conjoncture actuelle de la prévention à vivre seul pendant tout son temps de réadaptation)* que sur le plan matériel *(un appartement pour loger une famille est plus confortable qu'une chambre de célibataire)*.

Chez les plus de dix-huit ans, avouons que, plus que la chambre, même la plus minable, c'est souvent l'armée (nombreux engagements) ou la prison qui les dépanne temporairement. Les chambres que nous avons pu obtenir pour eux se comptent. Or, notre association fontionne depuis treize ans et nous avons aux Equipes d'Amitié près d'une centaine de membres actifs et sympathisants qui ont été mis à contribution. Parmi les chambres trouvées, plus de la moitié furent louées à titre provisoire.

LES JEUNES MENAGES

Enfin, se présentent à nous les jeunes ménages. Rien n'est alors plus lamentable ; ils ont toujours un espoir de trouver quelque chose, nous aucun, parce que nous connaissons trop la réalité.

Un de ces ménages vivait dans une pièce humide et insalubre, avec deux petits et cinq autres personnes. Les enfants devaient être retirés et placés à l'Assistance, nous les connaissions, savions comment ils étaient élevés et ne pouvions admettre cette décision. Bien qu'une telle acquisition ne figure absolument pas dans les buts que poursuit notre association, nous avons acheté une chambre de sixième, cédée à très bon compte par une personne compréhensive. Un autre ménage a été hébergé avec ses deux enfants chez l'un de nos membres sympathisants, pour trois mois. Une solution vient d'être trouvée après deux ans de recherches !!

Courant 1963, nous avons cautionné le bail de cinq chambres et depuis elles peuvent être louées à des jeunes célibataires ou ménages que nous présentons au gérant. Par ailleurs, nous avons acquis une autre chambre spacieuse et actuellement une famille de 8 enfants y demeure à titre temporaire.

Voici, récapitulées, les solutions trouvées, en treize ans alors qu'il nous aurait fallu plus d'une centaine d'offres de ce genre...

Des locations à des étudiants bénéficient de quantités d'avantages ; si celles de nos garçons avaient elles aussi des modalités spéciales, peut-être pourrions-nous trouver quelques solutions avant trente ans. Ce serait en quelque sorte des logements de transit, permettant de donner ses chances à celui qui commence à se stabiliser, aux jeunes couples qui n'ont pour références qu'une instabilité et des familles inexistantes. Les propriétaires pourraient avoir des garanties légales pour de telles locations, souscrites par une association immobilière, dont le but serait de venir en aide à tous les jeunes qui répondraient à certains critères.

Est-ce là encore une utopie, mais alors que faire ?

Nous demandons ceci non pas seulement pour les jeunes ayant appartenu à une bande, mais pour tous ceux qui partent dans la vie avec de sérieux handicaps, et que les services sociaux et services de suite connaissent ...

V

LE NIVEAU DE VIE ET L'ARGENT

LEUR STANDING

Les bandes dont nous nous occupons ont des "standing" de vie très différents. Dans certaines, les garçons sont vêtus comme des clochards, même le dimanche. Ils mangent peu et mal, ne fréquentent que des cinémas "pouilleux"... Ils vont à l'hôpital, en reviennent, y retournent... C'est le quartier des mornes taudis, des mauvaises santés et des bas salaires. Ils sont les descendants résignés de plusieurs générations de miséreux. Dans d'autres bandes, en revanche, les garçons sont correctement habillés, ont scooters ou mobylettes, fréquentent les cafés et les cinémas des boulevards. Ils ont l'air bien nourris et bien portants. Leur révolte contre la société est virulente, et leur misère plus morale que matérielle. La plupart des nôtres ont un standing intermédiaire. Si certains garçons ont des familles qui ont de l'argent et qui leur en donnent, une bonne moitié cache une misère quasi constante mais connait, parfois, des moments où l'on consacre beaucoup d'argent à des dépenses qui ne nous semblent pas indispensables.

Il faut souvent longtemps pour pénétrer la réalité de leur vie, que leurs camarades eux-mêmes ignorent. Les questionner à ce sujet serait très maladroit ; ils sont susceptibles et cachent, si besoin est, leur misère. Nos responsables bénévoles ne sont pas chargés de faire des observations, ni des enquêtes. Il est normal que nous respections leur pudeur et que nous ne cherchions pas à connaître ce qu'ils ne veulent pas nous montrer. Sinon, comment créer une ambiance de réelle camaraderie ? A l'occasion, nos responsables se rendront compte que Félix et Roland ne quittent pas le square de toute la journée et qu'ils ne mangent que si leur mère, vendeuse à la sauvette, est revenue dans le coin. Fanfan se déplace toujours à pied, n'ayant pas un sou pour acheter un ticket de métro ; plus jeune il osait le demander à des passants ; adolescent, sous ses dehors de caïd, il aurait honte ; les filles font plus facilement la "manche" (quémandage sous diverses formes, mais sans contrepartie, auprès d'éléments masculins). Les filles qui gravitent autour de la bande se sont souvent échappées de centres de rééducation et préfèrent ne pas manger, passer la nuit dans les cafés, chez l'un ou chez l'autre, plutôt que de dévoiler leur situation ; et notre responsable ne peut intervenir que s'il est sollicité.

Pour tous, à ce stade, on comprend qu'il existe un mot magique, un mirage... l'argent.

UN MIRAGE : L'ARGENT

Il y a ceux qui sont "pleins de fric" et les "paumés", les "cloches". Les premiers ont de grosses "bagnoles" et ne "foutent" rien, les seconds sont assez bêtes pour travailler. Dans cette dernière catégorie figure d'ailleurs souvent notre responsable et, sur ce point, les jeunes affichent à son égard, au début, un certain mépris.

Avec l'argent, ils pensent avoir tout ce qui leur manque, ils pensent pouvoir s'étourdir et ne plus sentir leur solitude affective... Se procurer de l'argent est le sujet de bien des conversations et le mobile de la plupart des délits. En avoir peu, régulièrement, ne les intéresse pas, le principal est d'en avoir beaucoup de temps en temps. Lorsqu'ils en ont effectivement, après un cambriolage par exemple, ils se soûlent, achètent à la rigueur une voiture étincelante, ou le cachent et sont encore plus sombres et insatisfaits.

APPRENDRE A MANIER L'ARGENT

Le rôle du responsable est primordial. D'abord son exemple compte : même s'il a une situation modeste ou s'il poursuit ses études en travaillant, il semble heureux de vivre ; on passe de bons moments ensemble. Les discussions, avec lui, sur ce sujet ne sont pas de moindre importance.

Sans faire des cours de morale, il peut profiter d'un moment de dégoût pour prouver aux jeunes que leur intérêt n'est peut-être pas là où ils pensent, qu'être sûr de toucher une paie régulièrement n'est pas désagréable...

Dès qu'ils commencent à travailler, ce mot argent devient une réalité plus tangible ; ils le dépensent toujours aussi rapidement (cent francs pour une soirée est classique), mais ils savent qu'ils peuvent en gagner et l'ont expérimenté.

Calculer le prix de revient de tel achat pour essayer d'équilibrer un budget est impensable. Dans la mesure où ils ont de l'argent sur eux, ils le dépensent, pas toujours égoïstement d'ailleurs : le dépenser pour un copain en panne, pour un pauvre vieux ou même pour un enfant, leur fait plaisir. Il en est qui attendront longtemps avant de l'utiliser pour l'achat d'une chose utile ; il en est d'autres qui, au contraire, commenceront par s'acheter un costume, premier signe d'émancipation.

Les prêts d'argent sont très délicats ; n'oublions pas que nous mettons le jeune dans une situation très difficile. Réussira-t-il à rembourser ? Pour certains tempéraments c'est au-dessus de leurs forces et toute une amitié risque d'être compromise. Il est préférable parfois de le donner, mais là encore nous devenons celui qui donne ; le mieux, quand on le peut, est de lui faire faire en contrepartie une tâche précise.

VI

L'HYGIENE DE VIE

ⓐ L'ALIMENTATION

Les jeunes mangent à des heures irrégulières et peu. Ils se contentent d'une demi-baguette avec un morceau de fromage ou de pâté. Le copain qui travaille offre volontiers un sandwich ou un cornet de frites à celui qui n'a rien. S'ils ne sont pas solidaires, lorsque la distance les sépare, ils admettent difficilement de manger sans inviter celui qui n'a rien. Lorsqu'ils ont fait une "fauche" ou sont invités chez quelqu'un, ils mangent très abondamment. Par contre, pour pouvoir dépenser davantage à la foire du Trône, ils se contenteront d'une baguette et d'un verre de lait ou de bière.

ABSENCE D'HYGIENE ALIMENTAIRE

Parler d'hygiène alimentaire chez ces adolescents serait utopique ; ils sont mal alimentés depuis des années ! Ces privations expliquent en partie les réactions qu'ils ont devant la nourriture, au cours des camps par exemple. Dès qu'ils commencent à se mettre au travail, il faut dans la mesure du possible les inciter à s'inscrire à la cantine. Ils vivent sans se soucier de l'heure. Ils dorment peu la nuit, accumulent un long retard de sommeil et récupèrent par moments dans la journée. Lorsqu'ils ont décidé de se mettre au travail, il est donc prudent de leur permettre de dormir quarante huit heures avant de commencer. Les premiers jours, il sera utile de les réveiller ; ils doivent retrouver un rythme de vie.

LA BOISSON

Il y a plus de réadaptation possible dans un groupe où se commettent de nombreux délits que dans un groupe où l'alcoolisme est la principale cause d'asocialité.

CELA FAIT HOMME DE BOIRE DU VIN

Ce ne sont pas les "cuites" collectives qui sont graves, bien que spectaculaires... ce sont les jeunes qui, dès l'âge de quatorze ans, prennent l'habitude de boire de la bière, du vin ou des alcools. Dans certains cafés, il est classique que des adultes considèrent le jeune qui prend un verre comme un homme, ils trouvent normal et gentil de lui en offrir un. Au départ, aucune mauvaise intention mais, l'habitude aidant, c'est quotidiennement une dose de plus en plus forte qui sera absorbée. D'une part cela fait "homme" de boire un verre de vin, d'autre part c'est la boisson la plus économique : même l'eau minérale est plus chère, sans parler des jus de fruits.

Au début, nous ne mesurions pas suffisamment le danger... Huit ans plus tard, le tableau de plus de la moitié de ces habitués est catastrophique : c'est parmi eux que se trouvent tous ceux qui nous préoccupent encore. Ils sont réellement intoxiqués et plusieurs parmi eux ne peuvent plus absorber deux ou trois verres sans perdre quasiment conscience, ou être d'une excitabilité dangereuse.

Beaucoup pensent que la bière est actuellement à la mode et que le danger est moins grand, rien n'est plus faux. Au lieu de boire un litre de vin, on boit trois litres de bière et le résultat est le même.

ⓑ TOILETTE ET TENUE VESTIMENTAIRE

Il y a ceux qui par tempérament ont horreur de l'eau, ceux qui n'ont jamais su ce que c'était que d'être propres, ceux enfin qui depuis qu'ils mènent une vie errante ont abdiqué sur ce point comme sur bien d'autres.

FAMILIARISER LES JEUNES AVEC L'EAU

Pour l'habillement il en est de même : il y a ceux qui par tempérament se moquent de la façon dont ils sont mis, ceux qui n'ont jamais eu les vêtements neufs qu'un enfant est si fier d'arborer, ceux qui menant cette vie errante renoncent à s'habiller et se mettent à afficher une tenue qui soulignera leur séparation de la société.

C'est en vivant avec eux au cours d'un camp où s'ils sont hébergés chez l'un de nous, qu'on peut se rendre compte de la crasse de certains, souvent bien camouflée par des vêtements sombres qu'on ne retire jamais... sauf pour les jeter quand ils sont trop sales et qu'on a l'occasion d'en avoir d'autres : un blue jean qu'un copain revend pour dix francs ou que l'on troque, un pull extrait d'une devanture, etc... Sinon, comment en changer ? Leur garde-robe est réduite à ce qu'ils ont sur le dos. Leur peu d'affaires est abandonné ou déposé chez les uns ou les autres (consigne, copain, café), parfois en gage ; on ne va jamais les reprendre. La plupart n'ont donc aucune idée sur la façon dont on entretient les affaires. A quoi bon ?

Dans l'ensemble, bien qu'ayant l'air de s'en foutre, ils souffrent de cet état qui les sépare encore plus des autres, témoin cette phrase classique : *"Non, mon pauvre vieux, je suis trop mal sapé"*. A l'entrée d'un petit théâtre parisien, Gaston fut pris de panique parce qu'il était mal habillé et il fallut toute la persuasion du responsable pour le faire avancer jusqu'au fauteuil que lui indiquait l'ouvreuse.

CREER DE NOUVELLES HABITUDES : AU CAMP, CHEZ DES AMIS ...

Si la crasse de certains est trop particulièrement démonstrative, il est des plaisanteries répétées par les responsables ou des copains de la bande qui, à la longue, portent. La douche qui est obligatoire dans les piscines avant d'entrer dans l'eau peut être une bonne occasion de décrassage collectif. La pratique de la douche municipale est un point à faire acquérir. Le camp peut permettre quelques toilettes énergiques ; on s'arrange à plusieurs pour les rendre inévitables. Enfin, il arrive que, par identification au responsable, des efforts soient faits par certains.

Ainsi, il en est pour qui la propreté est une réelle rééducation (par exemple, ceux pour qui l'usage du slip ou du pyjama est méconnu). C'est après un long séjour chez des amis où il prit une douche tous les jours que Pierrot s'habitua à cette pratique hebdomadaire. Il faut refamiliariser les jeunes avec l'eau, et, pour l'épanouissement de leur personnalité, il faut créer de nouvelles habitudes. Les habituer à changer de vêtements quand ils sont sales est une œuvre de longue haleine, même si leur valise, à côté de leur lit, est pleine de linge de corps propre. Mais tous ne sont pas sales, il y a des maniaques du lavage qui ne peuvent supporter tel ou tel de leurs camarades tant ils sont "crasseux".

ROLE POSITIF DE L'HABILLEMENT

Leur stabilisation, ainsi qu'une meilleure situation matérielle, s'accompagne généralement d'un souci d'élégance et de propreté. Lorsqu'ils travaillent et qu'ils sont capables d'acheter des affaires neuves dans un magasin au lieu de s'adresser à des organisations charitables ou de faire du troc, un grand pas est fait... Ils abandonnent leur mentalité de quémandeurs.

Le jour où, tout habillé de neuf avec son argent, l'un d'eux se présente à nous pour se faire admirer, une réelle joie éclaire son visage : il est comme les autres et a l'impression d'en être sorti... C'est une étape importante, mais ce n'est qu'une étape....

© LES CONSULTATIONS ET LES SOINS MÉDICAUX

Si le médecin a plus de faveurs auprès des jeunes que l'assistante sociale, il n'en reste pas moins qu'ils ne vont jamais le trouver d'eux-mêmes. Ils demeurent sur ce point comme sur bien d'autres, à l'âge infantile où le médecin, malgré son magnifique prestige, est identifié à la piqûre qui fait mal ; et vaincre sa peur est plus difficile que supporter sa souffrance. De plus, voir un médecin, c'est faire une démarche auprès d'une personne qui fait partie de la Société organisée.

LA CONNAISSANCE DE LA PERSONNE QUI SOIGNE DIMINUE L'APPREHENSION

Il est arrivé que l'un de nos cadres soit étudiant en médecine. Le fait qu'un "toubib" soit copain avec eux diminue beaucoup l'appréhension qu'ils ont de se faire soigner. Ils parleront volontiers avec lui de la santé des membres de leur famille, lui demanderont des conseils et iront le chercher si l'un d'eux est souffrant. Ils seront fiers alors de présenter leur "copain" comme un "grand toubib" ! Pour eux personnellement, ils resteront plus discrets, tant ils craignent que leur copain, devant lequel ils pourraient difficilement se défiler, leur conseille d'aller à l'hôpital. Sauf s'il s'agit de quelque chose de bénin, le responsable aiguille le sujet souffrant vers un médecin ami, ou dans un service hospitalier qu'il connait, car il est très difficile de jouer à la fois le rôle du médecin et du copain. C'est au cours de conversations que les responsables découvrent la nécessité de faire passer un examen médical à tel ou tel garçon. Il faut de la patience et de la finesse pour convaincre l'intéressé de se faire soigner. Il est fait allusion à un toubib "très sympa", et ainsi on parvient généralement à le mener devant lui.

Il est important que le responsable ne prenne pas à la légère les douleurs, maladies ou blessures qui affectent un des garçons ou un des membres de sa famille. Souvent, c'est à lui seul que cette confidence sera faite. S'il y a des comédiens qui s'inventent des affections imaginaires, il y a beaucoup plus souvent de véritables malades qui n'osent parler, de peur d'entrer dans un circuit qui bouleversera leur vie et leur coûtera cher. Qu'une allusion à des ennuis de santé soit faite sur le ton de la plaisanterie ou sur celui de la confidence, le responsable doit les inciter à passer un examen médical. Il doit également leur proposer d'y aller avec eux, si cela doit achever de les décider. Si une maladie grave est décelée, le responsable est mieux placé que quiconque pour inciter la famille à faire ce qui est nécessaire, faciliter les choses au besoin et remonter le moral.

L'obstination est grande parfois ! Il nous a fallu plusieurs années pour convaincre Didou et sa famille de la nécessité d'une opération et d'un appareillage pour une malformation congénitale importante qui avait de multiples conséquences sur son comportement physique et moral.

Devant un service social ou un service de santé, les garçons ont une réaction de panique : ils sentent confusément qu'il faudra se soumettre sans comprendre, qu'ils vont être considérés comme un numéro. Cette "considération individuelle", sur laquelle nous avons tant insisté, n'est pas respectée.

LE RESPONSABLE AMELIORE LES RELATIONS ENTRE LES JEUNES ET LES SERVICES HOSPITALIERS

Combien se sont fait rabrouer ou renvoyer d'un hôpital parce qu'ils trouvaient que l'attente était trop longue, qu'ils ont mis le nez dans un couloir et ont répondu aux remarques que les infirmières ont cru bon de leur faire ; ils se sentent mal à l'aise dans des salles d'attente d'hôpital. Ils sont mal habillés, présentent mal, sont gauches au milieu de ces murs tout blancs, ont un vocabulaire peu choisi. Ces détails suffisent pour que le personnel de service, les infirmières ou les médecins, leur parlent durement, alors qu'ils auraient besoin d'un peu plus de compréhension que les autres. Si les règles de la discipline hospitalière leur sont rappelées gentiment, ils les respectent très bien, à l'exception des papiers à remplir auxquels ils ne comprennent rien. Cette question de l'accueil est d'autant plus importante que,

s'ils ont été mal reçus la première fois, il est très difficile de les faire retourner à une autre consultation. Etre seuls devant le médecin qui doit les examiner est primordial : leur pudeur et leur dignité doivent être respectées. Un de nos amis gynécologue a su ainsi être sympathique aux adolescentes les plus difficiles à aborder, étant à la fois respectueux de leurs craintes, de leur découragement et très simple avec elles.

Si nous pouvons accompagner l'un des garçons, bien des heurts seront évités. Si nous ne le pouvons, il demandera peut-être à l'un de ses copains de l'accompagner. Ce dernier comprend si bien cette inquiétude qu'il sera prêt à abandonner son travail pour aller avec lui à la visite. Le jeune ira rarement au premier rendez-vous fixé. Le responsable devra alors faire preuve de diplomatie pour l'excuser... et obtenir un second rendez-vous. Nous pouvons nous permettre de lui faire quelques remarques qui seront mieux admises venant de nous et qui, en tout cas, feront porter son mécontentement sur nous et non sur le personnel d'un service qui n'est pas habitué à jouer ce rôle. L'important est que le garçon, ou la fille, soit soigné.

Le médecin qui, après avoir examiné l'un d'eux, tient à ce qu'il suive un traitement devra user de toutes ses qualités de persuasion, et quelquefois fournir les médicaments. Ceci d'ailleurs ne signifie pas toujours qu'il les prendra ; quant aux prescriptions de garder le lit pour une bronchite ou une angine, d'appliquer des compresses sur un anthrax, etc... elles sont rarement suivies et le responsable retrouve souvent le garçon la "mine à l'envers", le soir même, au café. Dans la mesure du possible, il est préférable que les garçons payent eux-mêmes leurs médicaments, car dans ce cas, on est plus certain qu'ils les prendront.

Plutôt que de suivre un traitement long, les jeunes préfèrent les solutions radicales. Si vraiment ils ne peuvent plus tenir, ils iront se faire arracher une dent ; mais se rendre trois fois de suite chez un dentiste, pour un plombage, est impensable. Ils ont une appréhension insurmontable pour tout ce qui est piqûres ou anesthésie. L'un d'eux a ainsi préféré se faire régulariser une phalange d'un doigt écrasé, sans anesthésie, pour éviter la piqûre.

ⓓ L'HOSPITALISATION

Pour une chose sérieuse, il faut sans nul doute recourir à l'hôpital. Il leur est difficile de s'y adapter ; mais s'ils ont la chance de tomber dans un service sympathique, il est étonnant de constater combien ils sont sensibles à la gentillesse de ceux qui les entourent et, souvent, ils s'y font des copains. Il arriva même que ce fut un "flic".

Il faut aller les voir souvent, même si leurs copains y vont. Le responsable peut, par sa présence, améliorer les relations entre le personnel du service et eux. C'est souvent par les caractères simples et un peu frustes que leur genre est le moins admis. Ils distraient parfois le médecin et les infirmières qui savent mieux les comprendre.

Il est arrivé qu'ils signent une feuille de sortie alors qu'ils sont dans un état lamentable ; et ceci sans savoir où ils vont coucher le soir même. Signalons d'ailleurs qu'un service hospitalier fort compréhensif s'est débrouillé alors pour joindre notre responsable, afin qu'il y ait quelqu'un pour récupérer le jeune inconscient.

L'anonymat qui existe dans certains services hospitaliers, l'accueil glacial qui est réservé aux malades, révoltent les adultes les mieux équilibrés. Comment s'étonner du problème que pose l'hospitalisation des garçons ? Les Equipes seraient très désireuses de compter parmi leurs sympathisants des médecins hospitaliers ou des infirmières qui, par leur compréhension et leur gentillesse, aideraient les jeunes à supporter l'hôpital.

Il n'y a qu'un seul cas pour lequel les garçons font eux-mêmes une démarche auprès d'un médecin, sans y être contraints ; c'est pour obtenir un certificat de complaisance. Avant de s'y rendre, ils se renseignent auprès des copains pour connaître le nom et l'adresse de celui avec qui cela marche toujours. Ils ont recours à ce procédé en dernier ressort, quand ils ne voient plus quelle excuse imaginer pour se présenter chez le patron, après trois ou quatre jours d'absence.

L'un de nos responsables, médecin, a vu ainsi défiler à tour de rôle à peu près tous les garçons de son groupe, pour lui parler personnellement... Après une courte conversation, déboutés, ils repartaient déçus, mais jamais réellement mécontents. Parfois, ils revenaient narguer gentiment notre responsable, avec un beau certificat en règle. Bien que copains, nous ne faisons rien d'irrégulier pour leur rendre service. Eux-mêmes, bien qu'ils fassent semblant de ne pas la comprendre, trouvent cette attitude normale.

VII

RELATIONS AVEC LES ADULTES

Les jeunes entrent quotidiennement en relation avec les adultes dont ils sont plus ou moins dépendants et ils établissent avec eux des rapports difficiles : que ce soit dans leur famille, à l'école, au travail ou dans le quartier. De plus, du fait de leur comportement antisocial, d'autres adultes interviennent dans le circuit de leur vie.

La vie avec la bande nous impose d'établir des relations avec ces adultes que côtoient volontairement ou involontairement les garçons et les filles, dans la mesure où ils l'acceptent tacitement ou explicitement. Nous indiquerons donc d'une part comment les jeunes les considèrent, et d'autre part, quelle peut être notre action auprès d'eux.

ⓐ LES FAMILLES

L'INTRODUCTION DU RESPONSABLE AUPRES DES FAMILLES SE FAIT PAR LES JEUNES

Si les jeunes se regroupent, c'est bien souvent parce qu'ils ont un conflit familial à résoudre. Ne voulant pas trahir la confiance qu'ils nous font, il faut donc que notre intrusion dans la famille soit réclamée par eux. Pour les moins de quatorze ans, la phrase classique : *"Tu n'as qu'à demander à ma mère"* est fréquente à l'occasion de sorties projetées. Aves les plus grands, il faut attendre parfois plusieurs années avant qu'ils nous présentent ceux avec lesquels ils vivent.

Il est très important que nous sachions respecter leur volonté sur ce sujet : c'est par les jeunes que nous abordons la famille et non le contraire. Il est rare que nous rencontrions le père et la mère, mais la plupart du temps la mère et son ami, le père seul ou avec une amie, une grand'mère impotente, une belle-mère, une tante, un cousin. Tous ces noms cachent une réalité dramatique. Ils n'ont pas, à proprement parler, de foyer. Etant tous très impulsifs et se supportant mal, les bagarres sont fréquentes, les scènes d'alcoolisme sont habituelles. Constatant la misère dans laquelle certains vivent, nous nous apercevons que les parents eux-mêmes sont isolés de la société.

EVOLUTION DES ADULTES A L'EGARD DU RESPONSABLE

Aux yeux de la famille nous figurons, les premières fois, comment un être suspect, plus ou moins attaché à un service social, voire à la police ; puis comme un original avec lequel leur fils sympathise, ce qui n'est pas une meilleure référence.

Rapidement, ils s'aperçoivent que nous occupons ce bon à rien, et pendant ce temps il ne les gêne pas. Ils acceptent donc assez facilement que nous l'emmenions camper vingt-quatre heures. Notre responsable devient celui qui va les débarrasser momentanément de ce garçon qui les encombre. A ce sentiment se mêle la crainte de l'intrusion d'un étranger dans les relations avec leurs enfants, ce qui d'ailleurs se comprend parfaitement.

Les familles des plus grands nous considèrent avec encore plus de méfiance : nous mêler à cette bande qui est cause de tous les méfaits de leur garçon est le signe que nous ne valons pas plus cher que les autres ; puis ils sont étonnés que leur fils ait comme copain un "jeune homme" qui semble poli et gentil. Une année plus tard, il est bien rare que, nous rencontrant dans la rue, ils ne s'arrêtent pas pour nous

donner une poignée de main et bavarder, oubliant que l'on ne s'est pas toujours bien compris. La confiance ainsi faite à nos responsables nous étonne : ils n'ont aucun titre, se font appeler par leur prénom et, s'ils prétendent faire des études ou travailler, quelles preuves en ont les parents ?

Avec beaucoup, les relations finissent par devenir simples, voire amicales ; on se trouve présenté aux voisins comme un ami ; et, pour les fêtes, on est invité. Ainsi, notre responsable apprend à connaître leurs difficultés et leur façon de penser.

LES JEUNES ET LEUR FAMILLE

MECONNAISSANCE PAR LES ADULTES DES DIFFICULTES DE LEUR ENFANT

Il est des familles où l'adolescent a été et continue à être considéré comme un élément embarrassant, dont on n'a jamais eu le temps ou le souci de se préoccuper et à qui aucune affection n'est accordée. Leur garçon est un "bon à rien", leur fille une "moins que rien". Cette déclaration, faite une fois pour toutes, est irrévocable; aucun effort ne sera reconnu, aucune qualité non plus ; rien n'est plus pénible pour l'adolescent que d'entendre son comportement publiquement reproché, tandis que l'un de nos responsables essaie en vain de placer un mot, prouvant que ce malheureux Fernand n'est pas affligé de toutes les tares du monde. Ou encore, les parents déclarent leur petit innocent à tout coup ; ce sont ses camarades les seuls responsables ; l'assistante sociale, dans son enquête, n'a écouté que les mauvaises langues.

Il est d'autres familles où les parents sont dépassés par les évènements ; ils sont impuissants à empêcher leurs enfants de "mal tourner" et en sont désespérés. S'ils s'occupent mal de leurs enfants, ils les aiment néanmoins. Il est dur pour une mère de famille seule d'élever correctement ses enfants dans un tel milieu, et notre présence est accueillie avec soulagement. Nous avons connu plusieurs mères qui, ayant un attachement quasi-pathologique pour leur fils, oscillaient sans aucune logique entre la tolérance la plus complète et l'agressivité la moins contrôlée. Beaucoup se rendent très bien compte de ce que leurs enfants font au lieu de ce qu'ils devraient faire ; mais ils ont à leur égard des sentiments très partagés, variant suivant qu'ils rapportent ou non de l'argent, qu'ils sont près ou loin. Ainsi, Jeannot fut mis à la porte de chez lui plus de quinze fois ; néanmoins, dès qu'il se retrouve à la Santé ou dans un centre, sa mère se précipite pour le voir chaque semaine. A sa sortie, par contre, les bagarres recommencent ...

DISCRETION DES JEUNES QUANT A LEURS PARENTS

Dans les conversations, les garçons parlent peu de "leur vieux" ou de "leur vieille" et, s'ils en parlent, c'est pour rapporter les termes d'une discussion, d'une bagarre, ou encore pour projeter de leur demander quelque chose. La façon dont ils parlent de "leurs vieux" choque. Il y a souvent de la rancœur dans le ton de leur voix ; mais jamais nous n'apprenons par eux, ou très rarement, dans une conversation individuelle, une histoire qui puisse salir la conduite de leurs parents. Les saouleries du père ou du beau-père ne sont pas décrites. Deux ans après avoir connu Alfred, nous apprenons par un de ses camarades que sa grand'mère mendie à la porte des églises du quartier.

Personne ne peut jamais remplacer leur famille, si peu valable soit-elle. C'est vers elle qu'ils retournent toujours, ou voudraient retourner... Nous avons ainsi connu une demi-douzaine d'exemples de grands de vingt-deux ans environ, placés à l'Assistance Publique alors que nous les connaissions ou connaissions leur frère, il y a dix ans. Vers l'âge de dix-huit ans, les uns après les autres, ils sont revenus dans "leur rue". Chaque fois, ils ont voulu revoir leur mère ou leur père avec des yeux neufs. L'un d'eux s'est rendu compte que l'agressivité de sa mère à son égard n'avait pas changé ; il a mis néanmoins deux ans à quitter son domicile. Un autre a réussi à composer avec un père ou une belle-mère, parvenant à une entente relativement valable. Enfin, un troisième a eu l'heureuse surprise de retrouver une mère toute autre à son égard ; il avait été placé, avec sa sœur, après une en enquête prouvant qu'elle les "utilisait" pour certains clients... Il a retrouvé sa

mère mariée avec un ouvrier spécialisé qui l'a adopté comme son enfant. Dans une conversation, il déclarait : *" Jamais je n'aurais pensé cela ; je ne recevais pas de lettre, si ce n'est de ma sœur. Vraiment, maintenant, mes parents sont formidables pour moi".*

NOTRE ACTION AUPRÈS DES FAMILLES

NECESSITE DE CONNAITRE LE MILIEU FAMILIAL

Nous devons donc entrer en relation avec leur famille. D'ailleurs, si nous connaissons les frères et sœurs, ils peuvent nous aider en cas de conflit avec les parents.

En fréquentant les familles, nous avons appris que Fernand volait parce qu'il était encouragé à le faire par son père, depuis l'âge de huit ans ; qu'Henri ne va pas à l'école pour vendre à la sauvette avec sa mère ; que Daniel trouve avec les pédérastes le moyen de rapporter de l'argent à la maison pour ne pas "se faire taper dessus" ; que si Jean-Pierre fréquente des femmes mariées, ce sont les amies de sa mère, présentées par elle.

DISPONIBILITE DES RESPONSABLES

Dans la mesure où les parents nous admettent avec sympathie, il arrive fréquemment qu'ils nous demandent un conseil pour eux ou leurs enfants. En conversant, on peut essayer de leur démontrer qu'il y aurait intérêt à modifier leur attitude vis-à-vis de leur garçon. Même si la figure du père ou de la mère est à nos yeux lamentable, nous devons toujours rechercher le moindre élément constructif qu'on peut utiliser dans leur personnalité, et leur souligner combien ils ont de valeur pour leur fils ou leur fille.

Nous devons admettre leur situation, leur mésentente, ne pas être ulcérés lorsqu'ils s'opposent à nos suggestions, soit en notre présence, soit une fois que nous sommes partis. Mais il faut veiller à ne pas nous laisser utiliser par des parents habiles, se servant de nous comme de croquemitaines. Les connaissant, on peut prévoir leurs réactions dans telle ou telle situation et intervenir utilement si un conflit s'élève entre parents et enfants.

Sauf de rarissimes exceptions, deux règles doivent toujours être respectées :

— nous ne devons jamais, dans nos discussions, discréditer leurs parents ;

— si nous devons leur apprendre que tel de leur enfant a fait une blague, ce dernier doit être consentant.

ⓑ LES INSTITUTEURS

Les garçons, pour la plupart, ont déjà quitté l'école ; les autres en parlent très peu. Ils n'ont pas de griefs sévères contre leurs maîtres qui, fréquemment, préfèrent les ignorer que les punir. Comment s'occuper d'eux individuellement, lorsqu'on a une classe de quarante ou cinquante élèves ?

Les instituteurs connaissent bien le problème de ces jeunes pour qui le groupe scolaire ne peut rien et qui le quittent pour mener une vie d'oisiveté, favorisant les actes délictueux. Ils sont conscients de leur impuissance à les aider. Une démarche discrète auprès de plusieurs a permis d'éviter des erreurs.

ⓒ LES PATRONS OU LES COMPAGNONS DE TRAVAIL

Il est fréquent de voir revenir les jeunes très souriants de leur première journée de travail. Ils découvrent un autre milieu (surtout s'ils sont embauchés en dehors du quartier) où ils ne sont pas étiquetés "bons à rien". Le patron n'a pas l'air

"vache"; parfois même, il est sympathique. Les jours suivants, le tableau s'assombrit ; de sympathique, le contremaître ou le patron passe dans la catégorie des "peaux de vache". Une remarque sur son travail lui a été faite et, dans son vocabulaire fleuri, l'adolescent n'a pas choisi les termes les plus délicats pour répondre... Néanmoins, au départ, ils admettent ces adultes qui leur parlent comme on parle à tout le monde.

L'ATTITUDE DE L'EMPLOYEUR A L'EGARD DU JEUNE CONDITIONNE LA DUREE DE L'EMPLOI.

Quant aux employeurs, il en existe deux catégories. Les jeunes sont embauchés:

— soit par des entreprises où il y a un fort mouvement de personnel, ce qui signifie travail dur, mal rémunéré : l'employeur est alors dur avec eux comme avec les autres ;

— soit dans une petite entreprise : dans ce dernier cas, il faut reconnaître que, généralement, contremaîtres et patrons sont compréhensifs à leur égard ; s'ils les renvoient, c'est rarement en des termes peu courtois, comme ils le mériteraient bien souvent.

Parfois, ce sont les garçons eux-mêmes qui viennent nous demander d'entrer en relation avec leur employeur. Notre présentation est difficile : à quel titre connaissons-nous ce jeune ? Pourquoi intervient-on dans sa vie ? Nous ne sommes ni assistants sociaux, ni éducateurs ... Il en est qui ont été pris pour des comparses de leurs garçons et renvoyés purement et simplement, alors qu'ils venaient pour leur éviter une sanction ou un renvoi. Il est étonnant de constater qu'uniquement sur notre "bonne mine" bien des employeurs ont été conciliants. Les conversations avec les employeurs ou compagnons de travail sont très instructives pour nous. Leur comportement peut nous placer devant des réalités dont nous n'avions pas conscience. Voici un exemple : B..., à la suite d'une petite annonce, travaille comme employé aux écritures dans une maison de confection. Les services qui se sont "occupés" de lui et qui ont passé des heures à se demander s'il était psychopathe ou non, s'étonnent de son initiative et de sa réussite. Une éducatrice va voir le patron et s'apprête à excuser le comportement de ce garçon nerveux, impulsif, etc... A son étonnement, la conversation est tout autre : *" C'est un bon petit gars, avec un sale caractère, bien sûr, mais j'en ai vu d'autres... etc.... "*.

DIFFICULTE MAIS PARFOIS UTILITE POUR LE RESPONSABLE DE PRENDRE CONTACT AVEC L'EMPLOYEUR

Cette objectivité toute naturelle d'un adulte non spécialiste des inadaptés est pour nous une découverte importante. Il juge l'adolescent presque exclusivement sur son travail et a très souvent pour lui une optique de jugement très différente de la nôtre. Le collègue de travail qui sympathise avec notre ami ne connaît rien de son passé et rien n'est plus valorisant pour lui. Ces relations le dépolarisent de la bande et sont, à cet égard, très positives.

ⓓ LES ADULTES DU QUARTIER

Dès que les jeunes se trouvent groupés, peu leur importent les adultes.....ils se sentent forts et les nôtres ne craignent pas d'être insolents afin de souligner davantage leur mépris.

Il est des adultes qui, indulgents, sourient ou oublient rapidement ; il en est d'autres qui prennent n'importe quelle interpellation au sérieux. Nous avons dit combien de ces enfants passent par une phase de langage "ordurier" et il suffit que l'un d'eux fasse un échantillonnage de son vocabulaire pour que tout le groupe soit immédiatement qualifié des noms les plus péjoratifs du monde. Si l'un d'eux a commis quelques incartades ou vols, si les inspecteurs sont venus chez lui, par la concierge et les commerçants questionnés, tout le quartier est mis au courant. Ce groupe devient aux yeux de tous une bande de jeunes voyous, de bons à rien, de sales graines ; encore ces qualificatifs anciens possédaient-ils une nuance d'indulgence

SOUVENT LES ADULTES REAGISSENT SANS NUANCES A L'EGARD DES JEUNES

imperceptible. Aujourd'hui, on ne parle plus de petits vauriens, mais de "blousons noirs", de gangs d'adolescents, ce qui donne tout de suite un ton plus "série noire", mais classe aussi ces gosses dans une catégorie d'êtres que l'on n'ose plus aborder sinon pour les punir. Comment ces conditions n'élargissent-elles pas l'immense fossé existant entre le monde des adultes et eux ?...

Actuellement, nos responsables sont étonnés de voir la façon dont les adultes sont agressifs vis-à-vis de tous ces jeunes. Autrefois, on excusait une partie de leurs "blagues", on parlait de péchés de jeunesse, le chahut faisait davantage sourire que peur ; actuellement, tout est condamné et il n'y a plus de distinction entre le chahut et le délit réel. Ces gosses sont devenus des êtres hybrides et dangereux, depuis que le blouson noir et une chevelure *ad hoc* ne peuvent induire en erreur...

Notre action

Nous avons beaucoup à faire pour modifier cette attitude. Un patron de café peut nous aider à sa façon : il évite que tel ou tel se soûle, nous indique que tel autre nous cherche parce qu'il a perdu l'adresse de l'employeur chez qui il doit se présenter, etc... Nos conversations avec des marchands de journaux, des gardiens de square et même des concierges ont modifié leur attitude vis-à-vis d'un jeune que nous connaissions en commun. Un marchand de journaux nous a ainsi téléphoné un soir de nouvel an pour que nous venions : il y avait un début de grosse bagarre.

"METTRE LES ADULTES DU QUARTIER "DANS LE COUP"

Si nous habitons le quartier, cette influence est très efficace, les commerçants nous connaissant nous font plus facilement part de leur façon de voir les choses. Nous allons faire des courses avec l'un de ces garçons sur qui le discrédit est mis et le réhabilitons un peu, simplement par le fait qu'il nous accompagne. Il est vrai que nous passons pour des "hurluberlus", néanmoins polis et gentils. Nous devons être soucieux de toujours mettre les adultes du quartier "dans le coup". Nous avons connu plusieurs adolescents qui retournaient volontiers voir à titre personnel Mademoiselle X..., assistante sociale, ou Monsieur M..., orienteur professionnel. Délaissant ces cas particuliers, nous décrirons leur attitude générale vis-à-vis de ces "professionnels" que leur inadaptation leur fait connaître.

ⓔ LA POLICE

RECUL INSTINCTIF DEVANT TOUT REPRESENTANT DE L'ORDRE PUBLIC

Le "poulet" est "la peau de vache" avec qui il faut avant tout éviter d'avoir à faire. Le recul est instinctif devant tout "flic" que l'on rencontre, même s'il s'agit du paisible représentant de l'ordre qui fait traverser la rue aux enfants de l'école. Comment pourrait-il en être autrement ? La police est le premier rouage du système répressif dans lequel ils peuvent tomber à tout instant. Le "passage à tabac" pour les mineurs, bien qu'interdit par la loi, est fréquent ; ce procédé les révolte à juste titre et ne fait qu'accroître leur haine. Certaines pratiques policières entretiennent un profond mépris à l'égard de tous : ainsi les tolérances accordées aux "interdits de séjour" acceptant de devenir des "donneurs".

Notre action

Dans ce corps de fonctionnaires, nous trouvons quelques personnes compréhensives qui, à leur échelon, font preuve de beaucoup d'humanité dans l'application des mesures disciplinaires envers un mineur. Nous rencontrons des inspecteurs qui essayent de nous faire participer à leurs méthodes par des procédés odieux, mais nous en rencontrons aussi qui admettent notre rôle et prennent congé de nous

en disant : *"Il est normal que vous ne donniez aucun renseignement ; notre travail et le vôtre sont tout à fait différents, mais tous deux sont utiles"*. Ceci est vrai, nous ne pouvons envisager de collaboration entre certains membres, même compréhensifs, de la police et nous : il ne faut pas mélanger les rôles ; la crainte de la police est très valable, notre amitié aussi. Signalons néanmoins que l'un de nos responsables a eu l'occasion de rencontrer lors d'un dépannage un véritable assistant social, dans tout le sens du mot, qui, bien qu'occupant une fonction d'agent de police dans le quartier, aidait des adolescents particulièrement désorientés, les hébergeant et leur cherchant du travail ...

Des conversations avec un commissaire de police de quartier peuvent être intéressantes. Lui seul connaît concrètement quantité d'aspects de la vie du quartier, bals, disputes, pétitions des adultes..., il vit près des problèmes et donc les comprend mieux.

Nous sommes amenés à aller au commissariat le trouver, pour arranger des histoires plus stupides que graves où se trouvent mêlés des garçons de nos groupes. Sans chercher à les défendre, il est nécessaire d'intervenir parfois pour éviter qu'un dossier ne soit ouvert et que le jeune, pour une bêtise, se trouve pris dans tout un engrenage. Chacun de ses actes sera enregistré ; si, par tempérament, il est indiscipliné et individualiste, il se soumettra difficilement à la vie en internat, fera fugue sur fugue et se retrouvera ainsi à Fresnes.

ⓕ LES ASSISTANTES SOCIALES

ILS NE CONNAISSENT L'ASSISTANTE SOCIALE QU'A TRAVERS SA TACHE ADMINISTRATIVE

Pour eux, l'assistante sociale c'est l'enquête. Elle a déclenché une mesure qui devrait être prise à leur égard ; cette mesure, bien souvent, les retirait de leur famille, de leur quartier. On ne pense pas à lui rendre visite pour lui demander un service, mais on l'évite de façon "qu'elle ne se mêle pas de nos histoires". Se mêler de ce qui ne la regarde pas, voilà avant tout ce qu'ils lui reprochent. A leurs yeux, elle ne sert qu'à "em..." les gens. Ils ne comprennent absolument pas son rôle dans le quartier. Donner une layette ou un lit, quel intérêt pour eux ? Par contre, si pour une raison ou pour une autre un séjour à l'hôpital est nécessaire, l'assistante de l'hôpital qui remplit les papiers ou leur cherche un placement à la campagne, etc... est très bien admise.

Les assistantes sont compréhensives à leur égard, mais elles travaillent dans de telles conditions que les mesures qu'elles prennent sont quelquefois fâcheuses. Submergées par leur travail administratif, elles n'ont pas le temps de vraiment connaître ces garçons, qu'il faut aborder sans brusquerie ni familiarité. Ne les connaissant pas, elles prononcent des phrases plus ou moins malhabiles qui sont prises à la lettre. Nous-mêmes les prononçons, mais ils ne les relèvent pas ou ne les interprètent pas de la même façon.

Notre action

Pour diminuer leur agressivité, nous essayons de faire comprendre aux jeunes les difficultés que les assistantes sociales rencontrent dans leur travail. S'il nous est demandé d'entrer en contact avec l'une d'entre elles, nous cherchons à faire en sorte qu'ils se comprennent mieux. Dans la mesure où l'assistante est efficace, ils révisent parfois leur jugement.

⑨ LES JUGES

La figure du juge est très variable suivant que les jeunes ont déjà eu affaire à lui ou non. Il n'y a pas de caricature du juge ; les qualificatifs à son égard changent suivant sa renommée dans le secteur et son comportement avec le jeune.

"ETRE PASSE DEVANT LE TRIBUNAL SERA TOUR A TOUR UNE HONTE ... UNE GLORIOLE ... UNE TARE ...

Les garçons sont pétrifiés de crainte la première fois qu'ils comparaissent devant le tribunal. Cette inquiétude est souvent cachée par des fanfaronnades. "Etre passé devant le tribunal" sera tour à tour une honte vis-à-vis des autres membres de la famille dont ils aimeraient avoir l'estime, une gloriole vis-à-vis des camarades, de la bande, une chose qu'ils voudront cacher plus tard lorsqu'ils commenceront à se réadapter, une tare qu'il faudra parfois les aider à oublier.

A quel titre nous demandent-ils une aide quand un de leurs camarades ou eux-mêmes sont arrêtés ? C'est assez difficile à définir ; ils savent que Jean connaît beaucoup de monde, qu'il a arrangé une histoire avec un commerçant du coin ; alors, automatiquement, c'est à lui que l'on pense.

L'accompagner près du juge ou, s'il est majeur pénal, être présent au moment de l'audience, sont des démarches très importantes. Le plus fanfaron, le plus dur sera sensible à notre présence, et la façon dont il se comporte devant le juge est souvent intéressante à observer : pour défendre un camarade, Jeannot qui risque le "chapeau de paille" (relégation) se charge de façon très ostensible et enfantine ; le juge lui-même s'aperçoit du jeu. De très fanfarons ne prononcent même pas une parole pour se justifier ; des durs "présentant bien" attirent automatiquement l'indulgence tant par leur attitude que par leur façon de parler.

Le juge a un rôle primordial. De plus, étant maître de sa décision, il apparaît à juste titre au jeune comme étant celui dont il dépend entièrement. Suivant l'estime, la confiance, ou au contraire la haine qu'il lui portera, les mesures prises seront acceptées ou rejetées par le garçon. A partir de cas dramatiques, il nous semble évident qu'une formation très spécialisée pour les magistrats d'enfants s'impose, permettant d'associer autorité et discernement de la situation psychologique actuelle de l'adolescent. Il nous paraît, en effet, aussi grave de clore le dossier d'un adolescent jugé trop facilement irrécupérable (la continuité des décisions prises par une même personne étant une de ses meilleures chances de récupération) que de prendre une sanction pour affirmer l'autorité à partir de l'aspect extérieur d'une attitude.

N'oublions pas que le juge ne doit pas seulement "se pencher sur ce pauvre petit" mais est là pour lui rappeler les règles de vie de la société, dimension indispensable de la réalité. Ceci est particulièrement important entre 18 et 21 ans, où on constate que, bien souvent, les mesures prises ne se réfèrent pas à des critères élaborés en fonction de la personnalité d'un jeune adulte ; le juge pour enfants n'est plus compétent, diverses mesures interviennent dont les jeunes et parfois même les responsables ne comprennent ni la finalité, ni le fonctionnement.

Notre action

IMPORTANCE DES JUGES DES ENFANTS POUR L'AVENIR DU JEUNE

Auprès du juge pour enfants, le responsable trouve souvent le meilleur accueil; lui seul connaît parfois le contexte dans lequel il faut replacer l'adolescent qui vient de commettre un délit, avant de prendre toute mesure à son égard. Si une liberté surveillée est prononcée, et que le rôle de délégué bénévole nous est proposé, généralement nous refusons même si c'est l'adolescent qui sollicite cette mesure. Ce titre confère une position hiérarchique qui risque de détruire le sentiment d'égalité entre l'adolescent et nous en même temps qu'il risque de rendre suspecte notre attitude de neutralité vis-à-vis de la bande.

Il n'y a pas d'attitude de principe ; tout dépend de la personnalité du responsable, de la façon dont il est considéré, par le garçon pour qui est prise cette mesure, et par la bande. Quoiqu'il en soit, le responsable doit préciser avec le garçon intéressé, à quoi l'engage cette fonction et il lui fera lire les rapports mensuels qui sont exigés.

La majorité pénale étant de dix-huit ans, il nous arrive souvent de demander à des amis avocats de défendre l'un des garçons, en effet, l'avocat commis d'office est pour eux un signe supplémentaire leur prouvant qu'ils sont des "pauvres types", mal défendus, puisque toute justice s'achète.

ⓗ LES PSYCHIATRES, LES PSYCHOLOGUES, LES ORIENTEURS PROFESSIONNELS

Autant le médecin jouit d'un préjugé favorable, autant le psychiatre, lui, apparaît aux jeunes comme un personnage qui vient en intrus dans leur vie. C'est "le médecin des fous". Par des procédés machiavéliques, ils ont l'impression qu'il va trouver, en les observant, en les questionnant, des raisons motivant un placement dans un centre, qui sera considéré plus ou moins comme une mesure répressive ; et l'on comprend que l'inquiétude s'empare d'eux quand ils doivent se présenter devant ce personnage. Par contre, les garçons, majeurs pénaux, apprécient souvent l'expertise d'un médecin psychiatre, sachant que cette expertise ne peut qu'adoucir la peine encourue à la suite d'un délit.

Généralement, ils parlent plus facilement entre eux de leur jugement que de leur entrevue avec un médecin psychiatre. Il arrive néanmoins que plusieurs mettent en commun leurs souvenirs ou leurs impressions sur ce sujet et miment même certaines séances avec beaucoup d'esprit. Il serait instructif, pour les médecins de cette spécialité, d'être présents.

Les procédés employés, que ce soit par le psychologue, le médecin psychiatre ou l'orienteur professionnel, leurs semblent "loufoques". Pour ces examens qui leur sont imposés, ils se découvrent des talents de comédien insoupçonnés. Les tests sont l'objet de commentaires dignes d'un sketch de chansonnier. Combien en avons-nous entendu parler de "tours qu'ils ont joués" au psychiatre ou au psychologue qui ne se sont pas toujours rendus compte que les garçons se payaient leur tête. Leurs histoires étaient certainement exagérées, et nombre d'entre-elles fausses. Néanmoins, nous sommes restés quelquefois songeurs quant aux indications qu'avaient pu fournir de tels examens.

Notre action

Sur leurs conceptions toutes faites concernant tous ces adultes à qui ils n'ont "pas demandé de venir", nous pouvons essayer de leur montrer les côtés positifs de leur action, et leur faire admettre mieux les décisions qui ont été prises.

Les plus durs, les plus asociaux de nos groupes sont conscients de l'inefficacité de tous ces services vis-à-vis d'eux. Ils vont de l'un à l'autre sans qu'aucune solution valable leur soit proposée. Ils ne croient plus en rien, d'autant qu'ils connaissent parfaitement leurs propres faiblesses.

ⓘ LES ÉDUCATEURS

Les jeunes qui sont dans nos groupes risquent d'aller en internat de rééducation. Le fait de revenir dans la bande, d'y avoir séjourné, qu'ils en soient sortis légalement ou qu'ils aient fugués, prouve qu'ils n'ont pas su bénéficier de l'internat. Nous ne parlons pas de tous les jeunes inadaptés qui sont passés dans les

centres, mais de ceux que nous connaissons. N'en concluons pas que tous les jeunes des centres pensent ainsi et qu'il faille lire ci-dessous un procès de l'internat ; nous ne raconterons que les " échecs ".

Le tableau qu'ils font des éducateurs est mal défini ; ils en parlent beaucoup moins que des flics, des juges ou des psychiatres. Dans l'ensemble, ceci signifie peut-être qu'ils les admettent. Ceux qui sont restés plusieurs années dans un centre de rééducation de bonne renommée gardent un bon souvenir de leurs éducateurs, même s'ils trouvent à se plaindre de la longueur de leur séjour. Ils les estiment, mais il ne leur vient pas souvent à l'idée de s'adresser à eux s'ils ont encore de sérieuses difficultés. Ils leur semblent appartenir à un autre milieu.

Ainsi, celles qui sont restées plusieurs années dans un centre appliquant des méthodes très classiques (nous pensons ici à de nombreuses adolescentes) critiquent leurs éducatrices et les religieuses, mais, en fait, gardent un bon souvenir de cette vie où il n'y avait " qu'à se laisser vivre ".

Il y a enfin tous ceux, ne voulant pas, ou ne pouvant pas supporter la vie d'internat, dont l'estime se porte difficilement sur ceux qui régentent cette vie. Ils rejettent en bloc ces " gars qui ne savent rien foutre et sont payés pour les em... ". Ils les rejettent même davantage que les surveillants de prison, lorsqu'ils ont eu les deux expériences.

Notre action

Entrer en contact avec les éducateurs des centres où sont placés nos garçons n'est pas obligatoire.

Dans la mesure où notre responsable est réellement admis, sa démarche n'apparaît pas aux yeux du jeune comme un abus de confiance, et le fait que son copain ait parlé avec sympathie avec celui dont il dépend momentanément peut faciliter leurs rapports mutuels.

De son côté, l'éducateur peut se rendre compte, par l'intermédiaire de notre responsable, de la situation réelle dans laquelle vivait cet adolescent (genre du quartier, esprit des jeunes dans le coin, etc...) et des problèmes de "l'extérieur". En revanche, il lui apporte les données d'une observation plus précise et parfois d'une technicité. Au moment de sa sortie, une liaison est encore infiniment souhaitable, si l'on veut donner au jeune son maximum de chances.

Pour conclure, nous voulons insister sur un point important. Même exerçant sa fonction, tout adulte (commerçant, éducateur, assistante sociale ou juge), s'il s'adresse à eux comme à une personne ayant sa propre valeur, voit leur attitude se transformer rapidement. Leur agressivité ou leur indifférence peut même faire place à de l'estime ou de la sympathie. Ajoutons que fréquemment, la perspicacité des jeunes pour juger une personne ou une situation nous étonne.

ASPECTS

PSYCHOLOGIQUES

I

COMMENT ILS NOUS APPARAISSENT

Sans vouloir présenter une étude psychologique approfondie, nous voudrions aborder successivement les principaux traits psychologiques qui découlent de nos observations : sur le plan de l'individu, sur le plan du groupe, puis sur le plan du quartier.

ⓐ CARACTÉRISTIQUES PSYCHOLOGIQUES INDIVIDUELLES

1° Chez nos jeunes les troubles psychonévrotiques ou biologiques ne sont pas caractéristiques.

RARETE DES TRAITS PSYCHOPATHOLOGIQUES

Si nous avons pu relever chez des sujets des troubles d'ordre névrotique : névrose de caractère, manifestations hystériques, ces faits n'ont pas pour autant un caractère général. Chez tous, par contre, l'anxiété est plus ou moins manifeste, bien que parfois soigneusement camouflée ; elle est un des témoignages de leur inadaptation.

Hormis deux cas de mythomanie vraie, les tendances mythomaniaques sont à mettre sur le compte des rêveries imaginatives, de besoins de compensation, d'aventures provenant du décalage existant entre leurs désirs et la réalité qu'ils vivent. Nous n'avons pas rencontré de pervers vrais. A maintes reprises, nous avons pu juger combien des "durs" affichant une inaffectivité totale étaient sensibles aux réactions de nourrissons ou de jeunes enfants.

Quant aux débiles, ils ne nous ont pas paru proportionnellement plus nombreux dans nos groupes que dans l'ensemble de la population ; ils sont tolérés dans les bandes passives, éliminés dans les groupes dynamiques. Parmi les filles inadaptées, qui restent sur le pourtour de la bande, les débiles sont plus nombreuses. Nombre d'adolescents intégrés dans ces groupes sont même d'intelligence supérieure à la moyenne ; sans doute y trouvent-ils une compensation à un sentiment d'infériorité entraîné par la misère, leurs échecs, leur handicap physique, ou leur solitude affective.

A part quelques cas à tendances cyclothymiques, nous n'avons pas rencontré de psychoses; probablement pour des raisons voisines de celles qui expliquent l'absence de débiles profonds : la psychose entraîne une inadaptation à la vie de groupe ; perversité constitutionnelle, alcoolisme héréditaire, malformations physiques ou tares psychiques ne peuvent être retenus qu'individuellement et non en tant que caractères communs aux individus formant ces groupes.

2° La délinquance ne peut être un critère les définissant sur le plan individuel, non seulement parce que nombre de délits passent inaperçus, mais surtout parce que, du point de vue caractériel, le fait de la délinquance ne change pas fondamentalement le problème ; il est surtout une "question d'occasions". Le fond psychologique de l'adolescent d'une bande est le même, qu'il soit ou non délinquant ; ce qui ne signifie pas que le passage au délit ou la comparution devant le juge n'ait pas de répercussions profondes sur certaines personnalités.

LA DELINQUANCE EST UN EPIPHENOMENE

Malgré sa fréquence, la délinquance ne peut servir à délimiter ni un groupe psychologique, ni un groupe social. La délinquance est uniquement un épiphénomène qui traduit une manifestation de l'enfant inadapté et asocial.

3° Les caractères psychologiques propres aux membres des bandes nous semblent mieux définis par un ensemble d'attitudes, de besoins en rapport avec leur inadaptation sociale, leur "asocialité" ; ce comportement est l'expression de leur mise en marge de la société.

a) Leur passivité est généralement très grande. Elle s'exprime dans leur oisiveté, longuement décrite dans les pages précédentes, dans leur difficulté à exécuter une décision prise, dans leur ennui. Ce sont le plus souvent des fétus de paille qui se laissent manœuvrer par le dernier qui a parlé et ne peuvent rien entreprendre seuls. S'ils font du stop, ils iront là où l'auto s'arrête, se laissant mener par les circonstances.

ATTITUDES
ET COMPORTEMENT

b) Leur instabilité est très grande. Elle intéresse l'ensemble de leur personnalité ; leur humeur se modifie très vite, aussi ont-ils beaucoup de difficultés à poursuivre une activité quelconque. Cette instabilité s'étend à la motricité et ceci explique en grande partie leur maladresse manuelle : ils travaillent par à-coups, sans méthode et sans précision. Leur travail est souvent assez fantaisiste et malpropre ; n'ayant jamais été éduqués manuellement, ils ont du mal à bien exécuter une tâche, la fréquence des accidents professionnels en témoigne. Une meilleure réussite manuelle permettra d'apprécier, à la manière d'un test, l'acquisition d'une plus grande stabilité.

c) Leur agressivité se manifeste différemment suivant le dynamisme des personnalités : même chez les plus amorphes se retrouve un potentiel latent d'agressivité qui se dévoile à l'occasion. Elle s'exprime très diversement : entre eux, ce sont les bagarres ; vis-à-vis des filles, c'est le mépris allié aux violences sexuelles ; vis-à-vis des adultes, ce sont la méfiance, l'hostilité, les vols et les violences.

d) L'impulsivité est un trait de caractère de bien des adolescents. Dans nos groupes il prédomine. Ils n'ont jamais reçu une formation leur permettant de contrôler leurs pulsions ; autour d'eux, bien souvent les adultes ne savent pas eux-mêmes se maîtriser. Comme le jeune enfant, tout ce qu'ils ressentent violemment s'exprime violemment.

Ainsi les vols, les fugues seront souvent marqués par cette impulsivité : même s'il a pris un engagement auparavant, notre garçon ne pourra échapper à ses réactions premières. Les vols seront importants ou non, suivant l'effet du hasard. Bien des fois, ceux-ci auront une signification différente de celle que nous leur attribuons. Ainsi, s'ils prennent une moto et la replacent abîmée ou non dans une autre rue après avoir fait un tour, pour eux, c'est une "blague pour rigoler". Beaucoup le feront même s'ils ont du travail, trouvant que la "ballade" vaut le risque. Jusqu'à quel point peut-on qualifier cela de vol, lorsqu'on connaît les motifs psychologiques qui les dirigent ? Comment ne pas être surpris d'apprendre qu'à la suite d'actes semblables, un tel a cinq ans de prison et tel autre risque la relégation ?

e) Le besoin de satisfaction immédiate renforce cette impulsivité ; ils n'acceptent pas de voir différer leurs désirs et ils désirent beaucoup. La valeur d'un objet n'est pas en rapport avec sa valeur monétaire, mais en rapport avec l'intensité de leur désir de l'obtenir (tout comme de jeunes enfants) ; ils ne peuvent attendre d'avoir assez d'argent pour l'acheter.

Ils rêvent du vélomoteur, de la moto, de l'auto. C'est un des buts qui les amènera par la suite à faire le plus d'efforts : Dédé s'est mis au travail, se privant de cigarettes et de café, pour s'acheter une Vespa ; Yves, chaque fois qu'il pense pouvoir faire un premier versement pour s'offrir à crédit une mobylette, doit utiliser son argent pour soigner sa grand'mère impotente ; démoralisé, il quitte son travail; depuis, il en recherche périodiquement, mais ne peut rester dans sa place.

Ils ont besoin d'une réussite et d'une réussite immédiate ; aussi se découragent-ils très vite et acceptent-ils très mal les échecs ; or, ces projets et ambitions

ont d'autant moins de chance et se réaliser qu'ils sont sans proportions avec leurs possibilités. Leur avenir appartient au monde de la rêverie, du mythe, de l'aventure et du jeu. S'alliant à des tendances profondes, il peut avoir une grande incidence sur leur comportement. Comme chez le jeune enfant, on retrouve avec une particulière netteté le décalage entre les besoins de l'instinct et la réalité. Ce décalage se manifeste encore dans la non concordance de leurs désirs et des moyens qu'ils emploient pour les réaliser. Ils rêvent de millions, mais, dès qu'ils ont quelque argent en poche, il file entre leurs doigts, sans même qu'ils en aient profité.

DECALAGE ENTRE DESIR ET REALITE

Gisèle veut se marier avec un "type bien", mais cela ne signifie pas qu'elle envisage une modification de son comportement, en vue de pouvoir réaliser son désir. Ce besoin de réussite immédiate explique en partie le peu d'attrait qu'ils éprouvent pour le travail ; la paresse est souvent invoquée, mais les raisons profondes n'en existent pas moins : l'adolescent doit attendre avant de recevoir le prix de son travail ; même s'il l'admet, son salaire médiocre d'ouvrier non qualifié n'apporte aucune réponse à ses grandes ambitions.

f) Leur manque d'intérêt pour tout ce qui ne les touche pas de près : la politique, la vie syndicale, la connaissance du monde, la vie professionnelle, les problèmes techniques ou scientifiques, la vie religieuse sont autant de sujets plus ou moins inexistants pour eux.

Manque d'intérêt pour tout ce qui demande un effort, si minime soit-il, de participation active : le sport, la lecture, le théâtre, les festivals de rock ou de twist même sont très peu fréquentés par les bandes qui vivent réellement en marge. Si les disques d'Elvis Presley, de Johnny Halliday, de Bill Halley les intéressent, c'est parce que les adolescents trouvent dans le rythme de ces mélodies l'expression de leurs pulsions qu'ils ne savent pas contrôler, mais qu'ils voudraient exprimer et assouvir : désir de satisfaction, agressivité, désir de vivre dans une société où ils ne voient pas leur place. Cet attrait néanmoins ne va pas plus loin que le juke-box ; là, aucune démarche à faire, il suffit d'être au café. S'ils collectionnent les disques, vont aux festivals, se tiennent au courant des dernières compositions, c'est que leur inadaptation est déjà moins profonde. Parmi les chansons, il en est qui répondent parfaitement à leurs revendications, à leurs ressentiments, à leurs besoins affectivo-sensuels. Pour ces raisons, des refrains de Brassens, Aznavour, Dalida et même J. Brel sont toujours bien accueillis.

Le cinéma leur présente sans participation active tout l'univers d'évasion et de mythe qu'ils recherchent ; c'est leur "refuge". Ce terme a d'ailleurs été prononcé par l'un d'eux, dans une discussion avec un responsable. Des revues constellées d'images suggestives, qui s'adressent directement à leur sensibilité, n'exigent ni effort, ni attention soutenue. Elles font l'objet de nombreux échanges entre eux.

Correspondant à des besoins instinctifs propres à leur âge, leur vie sexuelle contraste avec leur désintérêt général et prend donc une importance considérable. Chez les autres adolescents, des centres d'intérêts divers dépolarisent leurs tendances.

Cet attrait pour tout ce qui est sexuel se manifeste chez les plus jeunes plus encore en paroles qu'en actions ; nombre d'entre eux passent par une phase où il leur est impossible de dire une phrase sans une insanité. Chez les plus âgés, tout est occasion de "rencontres" : cinéma, ballades, bals. Ces rencontres doivent être rapidement "payantes" ; on retrouve toujours ce besoin de satisfaction immédiate. En fait, tout ceci cache une certaine angoisse de ces problèmes. Nombre de garçons n'osent pas, s'ils sont seuls, aborder une fille qui leur est présentée. Beaucoup se croient impuissants ou sont insatisfaits dans leurs rapports, ce qui entraîne des réactions d'agressivité ou de violence vis-à-vis des filles. La pédérastie est pratiquée à la suite d'expériences antérieures dans des internats ou à l'occasion de rencontres qui permettent de se procurer de l'argent.

g) Le besoin d'évasion, propre à l'adolescent, ne peut que se trouver décuplé chez les garçons qui veulent ignorer la réalité trop difficile à vivre. Le vagabondage, l'alcoolisme, la vie dans les salles de cinéma en font preuve. Le cinéma, la télévision, leur offrent l'occasion de se voir en héros comme en "casseur", ce qui répond à un besoin instinctif. Ainsi toutes protestations concernant l'influence du cinéma resteront-elles platoniques pour résoudre le problème.

Les jeux automatiques ; flipper, baby foot fascinent les jeunes que nous côtoyons; même s'ils n'ont pas d'argent, ils resteront de très longs moments à regarder les joueurs, oubliant totalement le monde qui les entoure.

h) L'anxiété qu'ils cachent et contre laquelle ils luttent plus ou moins consciemment constitue sans doute la trame sur laquelle se développe l'ensemble des attitudes que nous venons d'examiner. L'anxiété qui pénètre au plus profond de la personnalité est à la fois l'origine et la conséquence d'une lutte que se livre l'individu pour nier ses difficultés, ou, lorsque c'est impossible, pour faire coexister des incompatibilités. Elle se manifestera souvent sous forme d'agressivité, masque d'une culpabilité refoulée. Ce sentiment d'insécurité se camoufle quelquefois par un certain exhibitionisme sexuel (langage grossier et vulgaire, attitude affranchie ou "décontractée") qui ne cherche qu'à rassurer ses auteurs.

En fait, ils ont peur de la solitude, peur du silence, peur d'eux-mêmes : il leur faut un fond sonore très intense. L'insécurité devant l'adulte qu'ils rencontrent, devant un travail qui va changer leurs habitudes, devant une décision à prendre, fera que souvent la peur de l'échec provoquera cet échec. Se culpabilisant, ils ne peuvent se situer parmi les autres qu'ils côtoient par nécessité en dehors de la bande ; ce sentiment s'amplifie s'ils se sentent une charge pour eux. Nombre d'hébergements familiaux, trop longs étant donné le contexte social actuel (manque de logements), se terminent pour cette raison par un échec. Ils refont des actes propres à leur valoir une punition ou une réprimande, se prouvant à eux-mêmes que leur sentiment est justifié. L'un terminait ainsi sa lettre : *" Ne t'occupe pas de moi, il faut toujours que je détruise tout".* Fred sortant de prison ne pouvait supporter sa liberté, c'est-à-dire lui-même, et trois jours plus tard faisait des "blagues" et "replongeait" à nouveau pour un an.

A la lumière de cette analyse soulignons deux facteurs déterminant ce comportement.

A) La frustration affective.

FACTEURS DETERMINANTS

Nos groupes ont contacté environ 1 500 jeunes asociaux dans la région parisienne.

Nous pouvons assurer que 70 à 80 % des garçons avaient une famille dissociée ou inexistante, 10 à 20 % se posaient la question d'une rupture avec leur famille à la suite d'un conflit existant entre un membre de la famille et eux (mère n'ayant jamais pu admettre une fille, père d'un autoritarisme implacable, jalousie de frères et sœurs, etc...). Ainsi tout repose sur le lien de l'enfant avec sa famille. Les autres facteurs : logement, quartier... existent dans la mesure où ils contribuent à détruire ce lien. Ces constatations ne font que confirmer combien toutes frustrations affectives antérieures et précoces marquent une personnalité.

La plupart des garçons, dès l'enfance, n'ont pas connu la sécurité et le confort d'une affection stable et durable : ballotés ici et là, confiés à des membres plus ou moins éloignés de leur famille, à des amis, à des services sociaux... ils ont toujours été "pris en charge" ou "admis à séjourner". D'autres ont simplement été livrés à eux-mêmes, ou plutôt abandonnés à tous les risques réservés aux gosses qui passent plus de la moitié de leur journée dehors, avec d'autres qui sont dans la même situation. Qui s'étonnerait de leur immense besoin d'être admis et compris tels qu'ils sont, et cela non pas seulement dans certaines conditions, mais pour "tout le temps" ? Inlassablement un certain nombre traduiront par leurs attitudes

cette insatisfaction fondamentale ; ils ne reçoivent jamais assez. Ils manifestent de la jalousie, du dépit ; ils s'en vont brusquement parce qu'ils ont cru être délaissés ; il en est même qui feront des tentatives de suicide. Quelques-uns risquent de ressentir toute leur vie cette soif d'affection. Il faut avoir conscience de cette demande et de cette exigence pour comprendre leur découragement, leur bouderie, leur jalousie, la façon dont ils "plaquent leur travail", pour ne pas leur en vouloir.

Ils revendiquent qu'on les regarde, qu'on les apprécie : témoin cette question bien des fois répétée après une séance d'art dramatique à laquelle ils avaient participé avec plusieurs bandes : *"N'est-ce pas Roland, c'est moi qui ai été le meilleur ?" "Michel, qu'en penses-tu ?" " C'est bien ceux de Pantin qui les ont enfoncés"*. Certains se comportent comme de pseudo-pervers, ils tyrannisent leur entourage pour voir jusqu'où ira l'affection qu'on a pour eux. Ce besoin est un point essentiel qui va permettre d'établir une relation affective, car au départ ils n'y croient pas, souvent ils ne savent même pas que cela existe. L'une d'elles avant sa mort nous déclara : *"Jamais je n'aurais cru que l'on pouvait m'aimer autant"* : elle parlait de plusieurs d'entre nous qu'elle connaissait depuis six ans.

B) Cet adolescent a plus ou moins conscience d'être asocial

Il a plus ou moins conscience d'être mis en marge de la société, d'être un "séparé". A peine accepté dans sa famille, quand il n'en a pas été rejeté, il n'a trouvé que très rarement des compensations aux réprimandes, aux coups, aux interdits, aux vexations qui viennent de la famille ou des voisins. A l'école, il ne savait pas se tenir et n'apprenait rien ; cela continue dans la rue où il est pourchassé par les concierges, les gardiens de passage ou de square, tenu à distance par les commerçants, refoulé du moindre terrain vague dès qu'il a des prétentions de jouer au ballon. Fort heureusement, l'imagination enfantine dépasse infiniment celle de l'adulte et lui permet d'inventer toujours de nouveaux tours qui sont une façon comme une autre de "se jouer de l'adulte". De toute manière, il reste toujours à l'écart, ses passages successifs en de multiples centres n'ont pas amélioré sa situation et l'ont souvent rendu méfiant et plus difficile à approcher. Rien d'étonnant à ce que de tels jeunes s'opposent au groupe social et à ses représentants : "le flic", l'assistante sociale, le juge, le "curé"...

D'où l'absence de tout intérêt politique ou syndical qui sont les problèmes d'une société organisée. Indifférence générale également sur le plan religieux bien que certains, en particulier d'origine slave ou italienne par exemple, passent à l'église pour leur mariage. Ils ne sont nullement sectaires, à peine ironiques. Mais en groupe, généralement, ils ne rentreront pas à l'église le jour de l'enterrement d'un copain, l'église et le "curé" dans ses fonctions figurant toute une partie de la société.

Conclusion

Ainsi, sur le plan psychopathologique, ces adolescents ne présentent aucun trouble particulier qui puisse les caractériser. Il est certain que parmi eux se trouvent des sujets névrosés qui pourraient bénéficier d'une psychothérapie, mais il s'agit de cas isolés. Sur un plan général, on peut dire que nous avons affaire à des sujets normaux. Ce qui les caractérise, c'est un ensemble de comportements, en rapport avec leur inadaptation sociale, qui parfois font songer à première vue à une névrose. Ce qui frappe le plus, nous y reviendrons, c'est leur immaturité sur le plan de l'adaptation sociale. Ceci se trouve d'ailleurs confirmé dans bien des cas par la surprenante rapidité avec laquelle se fait leur adaptation s'ils se trouvent placés dans des circonstances favorables.

Ces observations expliquent pour une grande part l'échec des psychanalyses ou des psychothérapies en profondeur. Tous les psychiatres qui ont rencontré à l'hôpital, en internat de rééducation, en prison, des jeunes asociaux, ont essayé

d'entreprendre de tels traitements ; après quelques semaines, sauf cas particulier, ils ont dû y renoncer. Non seulement leur instabilité les empêche de suivre régulièrement un traitement, mais surtout celui-ci reste essentiellement dépendant des possibilités de réinsertion sociale ; ces possibilités doivent être fournies au sujet avant toute psychothérapie en profondeur si l'on veut pouvoir être efficace.

Il nous semble capital d'en prendre conscience : la psychothérapie n'est pas la solution du problème des "blousons noirs". Elle garde tout son intérêt si on lui laisse ses indications. Leur extension abusive risque de jeter un discrédit sur une méthode valable, en même temps qu'elle oriente tout l'effort de lutte contre l'inadaptation juvénile dans un sens erroné. C'est d'abord le rétablissement de liens avec la société, avec les adultes représentant cette société et tout ce qui peut la favoriser qui définit la voie efficace.

ⓑ CARACTÉRISTIQUES SOCIO-PSYCHOLOGIQUES DU GROUPE "BANDE"

Avant d'étudier les éléments sociaux-psychologiques qui sont à l'origine de la "bande", il peut être utile de nous expliquer sur le terme lui-même. Ces bandes ne sont pas constituées par des garçons indépendants, à l'instar des bandes d'enfants ayant fleuri à la fin de la guerre, en particulier en Europe Centrale.

La bande, telle que nous l'entendons, est un groupe d'adolescents asociaux ayant gardé des liens avec cette société. Tout adolescent cherche à s'intégrer à un groupe et c'est un phénomène socio-psychologique tout à fait normal ; généralement, c'est "pour obéir à certaines nécessités intérieures", en particulier besoin de sécurité, et pour entrer en relations avec d'autres jeunes. Nombre de groupes spontanés se forment ainsi et ces groupes sont très variés quant à leur composition, leurs buts, et leur dynamisme. Il est donc absolument abusif de les regarder avec méfiance et la surveillance systématique de tout groupement d'adolescents est très regrettable car elle risque de "mettre à part" des jeunes socialement adaptés.

L'APPARTENANCE A UN GROUPE EST UN PHENOMENE NORMAL

La bande asociale fait donc partie de ces groupes ; sur bien des points elle leur ressemble. Ceci devrait démystifier le tableau que les adultes se font actuellement de ce qu'ils qualifient, rarement à juste titre, de "gang".

1° La bande et son existence

Pour ceux qui sont libres de leur temps, le voisinage favorise les rencontres et quoi de plus normal que de mettre en commun des désirs que la société ne peut satisfaire. Ceux qui faisaient l'école buissonnière ensemble, qui partageaient ensemble leur ennui ou leurs jeux, ou qui faisaient bloc ensemble contre les grandes personnes à cause desquelles " y'a même pas le droit de s'amuser", continuent à se retrouver et "se sentent bien" entre eux. Pourtant un tel adolescent pourra essayer de se faire accepter dans ce groupe organisé. S'il n'y parvient pas, il en cherche un autre qui l'acceptera tel qu'il est, et qui satisfera plus ou moins ses désirs. Par contre, pour d'autres, rien que la perspective de fréquenter un groupe organisé, d'entrer en relation avec des personnes inconnues, donc susceptibles d'être de "l'autre bord", suffit pour justifier leur refus de participer à toute organisation sociale. Interviennent aussi le refus d'accepter un minimum de contrainte, la peur d'aliéner "leur liberté". Des liens se créent avec d'autres adolescents qui leur sont semblables. Ils s'admettent et se comprennent mutuellement : une bande se crée qui va leur assurer un apport affectif qui compensera en partie leurs frustrations.

REALITE DES "BANDES" ASOCIALES

L'existence de ces bandes a été contestée. Or, si leur forte structure hiérarchique, leur homogénéité et leurs méfaits sont plus ou moins apparents, il semble impossible de nier la fréquence de groupes d'enfants et d'adolescents qui vivent non inclus dans la société, avec des règles qui leur sont propres. La Guerre des Boutons illustre l'ancienneté de leur existence ; plus proche de nous, en 1955, un exemple est intéressant à rapporter ici.

Vers la mi-juillet 1955, nous avons appris que dans un quartier de Paris que nous connaissions (près d'un square et autour d'un H. L. M.) environ 250 jeunes s'étaient retrouvés pour des bagarres pendant trois jours. Il y eut plusieurs blessés ; la police préféra ne pas intervenir. Or, parmi les participants, nous en connaissions qui habitaient à trois kilomètres les uns des autres : c'est déjà noter le curieux cheminement des nouvelles et la réalité d'une sorte de réseau, même sans admettre qu'il soit structuré. Plus significatif encore est ce fait : les bagarres se sont résolues après une réunion des chefs de bande qui ont trouvé des solutions d'entente ; et celles-ci ont été suivies par l'ensemble des adolescents.

L'individualité des bandes s'est imposée à nous lors de camps groupant plusieurs bandes. Nous l'avons fait au début par ignorance du problème et par manque de responsables ; les batailles étaient fréquentes ; s'il s'agissait de camps d'été trop longs, l'atmosphère était difficilement supportable. Malgré des activités en partie communes : camp, piscine, foyer, nous n'avons jamais vu se constituer des liens d'amitié réelle et prolongée entre deux garçons appartenant à des bandes de quartiers différents. Actuellement, nous verrons que cette individualité est moins forte.

2° Apports psychologiques de la bande

En allant dans la rue, l'adolescent, plutôt que de fuir sa famille, cherche à se soustraire à tous les conflits qui éclatent dans des intérieurs trop exigus et à échapper au contrôle des parents dont l'autorité est toujours contestée. Mais, isolé, il aurait peur, ainsi qu'en témoigne son sentiment de malaise dès qu'il se trouve dans un quartier inconnu. La bande va lui permettre de se défendre contre ce sentiment d'insécurité. Il y trouve des occasions de s'affirmer et de briller, qui correspondent à un besoin de réussite, tant sur le plan individuel que sur le plan collectif.

Avec ses camarades, il peut s'exprimer comme il est et assouvir son besoin de satisfaction ; son instabilité, son agressivité, sont admises ; il peut se bagarrer, il peut voler, si l'occasion s'en présente, sans se sentir jugé et mis à part. Uni aux autres, il a un sentiment de puissance qui lui permet de rejeter les parents, les adultes et d'exprimer agressivement son opposition à la société ; cette protestation collective contre la société va diminuer son sentiment de culpabilité. En effet, c'est à un autre monde que cet adolescent appartient ; ce monde a des règles qui lui sont propres et auxquelles il peut adhérer aisément. Elles sont basées sur une certaine solidarité (on ne "donne" pas un copain). Sur le culte de la force, sur une commune hostilité à la société et à ses représentants.

EBAUCHE DE SOCIALITE, MAIS MAINTIEN DANS UNE CONDITION INFANTILE

Sur le plan collectif, la bande lui apporte le milieu indispensable pour lui assurer l'ébauche d'une vie sociale. Grâce à elle, il n'est plus seul ; comme tous les êtres humains, il ne peut vivre seul ; il a besoin des autres. Comme tous les individus, un enfant est dépendant des autres ; il se définit par rapport aux autres ; il ne peut se définir seul ; toute sa psychologie se construit à partir de comparaisons. Nous oublions que la connaissance d'un être n'existe que par rapport à d'autres. L'individu isolé n'existe pas. L'enfant qui cherche à s'éloigner de ceux à partir desquels il se définissait, recherche d'autres individus qui joueront ce rôle. Le groupe devient une nécessité dans sa vie. Toutefois, cette communauté a bien des caractères négatifs :

— sa solidarité est celle de l'instant : si des membres sont séparés du groupe (centre, prison, service militaire, hôpital), les liens s'estompent rapidement ;

— elle n'offre au sujet aucune possibilité d'évoluer vers l'acquisition d'une maturité sur le plan du travail ou sur le plan social ;

— elle n'aide pas le sujet à acquérir son indépendance, mais le maintient dans un infantilisme grégaire.

3° Emprise de la bande sur l'adolescent

Tout adolescent veut acquérir une certaine autonomie et ceux-ci plus que tous les autres la revendiquent. En fait, s'intégrant dans un groupe qui est en opposition avec la société et dont les membres ont fixé une morale interne infantile et absolue, il perd toute possibilité de liberté.

FORCE D'ATTRACTION DE LA BANDE

La bande s'impose rapidement et devient un moyen de pression tel sur l'adolescent que l'adulte doit en tenir compte s'il veut éviter de rompre tous les liens qui les unissent. Une mère pourra faire des reproches à son fils à condition de ne pas diminuer la bande. Les éducateurs en internat ne se rendent pas toujours compte de cette force attractive qu'est la bande. Bien des fugues, des refus de rentrer après une permission s'expliquent sans qu'il soit nécessaire de penser à en faire un délit. Dan et Rémy, après une permission, vont prendre leur car pour regagner l'internat. Ils rencontrent Jimmy : deux minutes de conversation suffisent et les cent derniers mètres ne seront jamais parcourus. Le directeur de l'internat sera étonné de ne pas les voir rentrer car ils semblaient s'être bien adaptés au Centre, ce qui était vrai dans une certaine mesure.

Par fanfaronnade, certains veulent jouer un personnage "dur", et par peur de se "dégonfler", d'autres suivront. Un exemple parmi d'autres : le jeu des paris sur voitures fut en vogue pendant un temps dans la bande des Barrières ; celui qui perdait aux dés devait voler une voiture désignée par avance dans l'une des deux ou trois rues surveillées par les autres membres de la bande.

Enfin, nombreux sont ceux dont l'inadaptation est peu affirmée, mais qui adhèrent à la bande simplement pour être reconnus, pour avoir des copains. Ils se trouvent ainsi mêlés à des bagarres ou à des vols. Cette collaboration se fait uniquement pour ne pas être considérés comme "caves".

4° Aspects divers de la bande

L'extrême variété des bandes ne sera jamais trop soulignée.

Les unes sont très hiérarchisées et le meneur y joue un rôle prépondérant, en passant inaperçu ou au contraire en étalant avec beaucoup de mise en scène son prestige ; fréquemment, il n'est ni le plus âgé, ni le plus "braillard", ni le plus "dur". Il est choisi officiellement ou reconnu tacitement ; son omnipotence est plus ou moins forte. Ainsi, au Moulin Vert, il nous était quasiment impossible d'organiser une activité, si Mic n'était pas présent, participant ou consentant. A l'inverse, il existe des bandes très anarchiques, composées d'adolescents d'un quartier aux limites imprécises. Enfin, des bandes très nombreuses sont essentiellement constituées par une série de petits groupes de trois ou quatre jeunes. Ces groupes restreints sont d'ailleurs très différemment asociaux ou délictueux. L'effectif des membres composant une bande est des plus variable : le plus souvent, six à quinze ; mais ce chiffre peut atteindre quarante, cinquante, quatre-vingt. Des rassemblements de bandes peuvent réunir cent cinquante ou deux cents adolescents.

"ORGANISATION", EFFECTIF ET EVENTAIL DES AGES

L'éventail des âges est très large dans certains groupes et rend plus difficile toute action, une compétition s'instaurant entre jeunes et plus âgés. Ces derniers utilisent les cadets qui n'osent se soustraire à leurs exigences. La turbulence et les démonstrations bruyantes des garçons de 11 à 14 ans énervent les plus vieux, d'où la grande anarchie du groupe. Par contre, des bandes très fermées rassemblent parfois huit à dix adolescents de 16 à 17 ans. Généralement, si l'on s'en tient à l'âge, on peut distinguer trois types de bandes dont les limites, bien entendu, ne sont pas toujours nettement tranchées :

— les bandes d'âge scolaire de 10 à 15 ans sont souvent agitées ; elles troublent la tranquillité du quartier mais, sauf exception, ne sont pas encore réellement asociales et commettent des délits mineurs

— les bandes groupant essentiellement des adolescents d'âge post-scolaire de 15 à 18 ou 19 ans sont souvent très dynamiques et agressives, parfois aussi très apathiques et insouciantes ;

— les bandes composées de grands adolescents et de jeunes adultes de 17 à 25 ans, à l'intérieur desquelles se forment des petits groupes en vue de préparer un coup sérieux ; des "casses", des trafics d'armes et de drogue peuvent se produire ; les filles jouent fréquemment un rôle non négligeable.

5° Dynamisme de la bande

LE "LEADER" DANS LA BANDE

Le comportement des membres de la bande varie toujours en fonction du ou des leaders. Si le chef joue un rôle primordial, sa décision devient celle de tous, automatiquement, sans discussion. Même s'ils ne partagent pas son avis, ils le suivent, tant le mythe du chef est tabou. Le groupe sans leader proprement dit est l'objet passif de la moindre suggestion, de l'un ou de l'autre, qui prend corps pour des motifs les plus impensables. Il suffit que la proposition fasse rire, que l'un des membres dise "c'est balèze" ou "t'es pas chiche", pour que tout le groupe se lance dans un "coup", une "bagarre" ou une "virée.

AGRESSIVITE IMPULSIVITE

L'agressivité, comme l'impulsivité, se trouvent décuplées par le phénomène groupe. Lorsqu'un projet est décidé, ce ne sera jamais un des membres qui en préparera l'exécution, mais deux ou trois ; et, des "coups" qui n'auraient jamais été entrepris par un membre isolé, seront rapidement menés. Ainsi, il est trois heures du matin, Djin et ses copains sortent du café : ils viennent de faire une foire ; l'un d'eux lance l'idée "Paris-Trouville" ; ils foncent sur une auto : aussitôt, direction Trouville, l'accélérateur au maximum.

Enfin, le comportement d'ensemble de chaque bande est très spécifique. Extérieurement, il est des bandes qui, par leur accoutrement, leur façon de parler, choquent et ne peuvent passer inaperçues. D'autres, par contre, sont plus discrètes. Mais en aucun cas, il ne faut en déduire une indication du degré de leur asocialité.

.... IL N'EXISTE PAS D'ACTIVITE TYPE

Leur dynamisme est très variable. Il existe des bandes apathiques qui ne prennent jamais d'initiatives et pour lesquelles toute "ballade" est un problème ; à l'inverse, il en est de très dynamiques, qui ne peuvent passer une journée sans prendre des initiatives, bien souvent regrettables d'ailleurs. A la Pomme d'or, de véritables batailles sont organisées avec des rendez-vous précis. Pour armes : des barres de fer, des chaînes de bicyclettes... La bande gagnante a le privilège de recevoir le vaincu sur son terrain la semaine suivante. Ceux du Rond-Point passent leur temps à exprimer leur agressivité en conduisant toutes sortes d'engins à moteur avec le maximum de vitesse et de risques ; pour eux, les filles passent nettement au second plan. Par contre, dans d'autres groupes, elles font l'objet de toutes les "histoires" et motivent nombre de bagarres. Sur les terrains vagues de la Porte d'Orient, le troc des objets volés et l'attaque des pédérastes résument toutes les activités de deux bandes.

La gravité des actes de délinquance commis varie beaucoup d'un groupe à l'autre. Lors des premiers contacts, il est d'ailleurs très difficile de se faire une idée sur l'exacte asocialité du groupe. Ceux qui ont l'air de tout casser, parfois ne sont que de gentils perturbateurs ; à l'inverse, un groupe se faisant peu remarquer compte deux ou trois membres renfermés et impulsifs, porteurs de revolvers, donc dangereux. Parmi ceux qui bavardent, il en est qui ne mettent jamais à exécution leurs projets fantasques ; d'autres, aussi bavards, ne seront pas pris au sérieux ; on s'apercevra trop tard qu'ils sont les auteurs de délits graves.

Rarement la bande entière est à l'origine d'un acte collectif de délinquance. Néanmoins, nous avons eu deux cambriolages de villas faits par la presque totalité d'un groupe. Des vols de camionnettes aussi ; mais, dans l'esprit des garçons, c'était

pour faire une "virée" et ce n'était qu'une blague. Les sous-groupes restreints sont davantage à l'origine d'un "coup.

Le profil psychologique de tout groupe, qu'il soit ou non composé d'inadaptés, est le reflet de la personnalité de deux ou trois de ses membres. Donc, essayer de présenter les différents types de ces profils est artificiel. Seule, la description succincte des différentes bandes suivies par les Equipes d'Amitié permettra d'en esquisser le tableau. Le milieu des adolescents que nous avons contactés appartient au sous-prolétariat ou prolétariat et parfois à la petite bourgeoisie. Nous n'avons eu que des cas particuliers appartenant au milieu bourgeois.

6° Evolution psychologique d'une bande

En dehors de toute action de notre part, la bande évolue spontanément.

a) Elle peut persister, réunissant de grands adolescents et de jeunes adultes ; elle est un foyer de délinquance et un élément de contamination important pour le quartier.

b) Elle peut se désagréger après le départ en centre ou à l'armée de quelques meneurs ; les éléments restants ne réussissent pas à maintenir l'unité. Le retour de Pierre ou Paul peut,après un an d'absence, entraîner brusquement la reconstitution du groupe comme nous l'avons observé Place des Acacias. Dissoute, elle laisse néanmoins des séquelles importantes. Des petits groupes de deux ou trois copains continuent à se voir et à avoir des activités asociales ; certains éléments devenus adultes, qui restent inadaptés, vont constituer quelques-uns des sujets inquiétants du quartier. Beaucoup de ses membres anciens demeurent fragilisés. Certains, tout à fait adaptés, n'osent pas en telle ou telle occasion refuser d'aider un ancien copain dans une affaire louche et peuvent se trouver inculpés.

c) Elle peut entraîner la formation de bandes de sujets plus jeunes qui continueront à adopter son style de vie dans le secteur.

d) Nous n'avons jamais vu une bande de jeunes vraiment asociaux se socialiser spontanément. Nous avons constaté que bien peu d'adolescents parviennent à une véritable maturité sur le plan psychologique s'ils restent dans la bande, celle-ci ayant pour effet de maintenir un certain infantilisme.

7°Remarque sur l'évolution générale des bandes de 1948 a 1961

Bien que nos observations soient limitées, il nous semble intéressant de noter les différents aspects des bandes au cours d'une période de douze années.

DISPARITION DE LA BANDE ISOLEE

Les premiers groupes comptaient un nombre relativement peu élevé de jeunes, rarement plus de 20. Vers 1955, des regroupements de 100 à 200 jeunes nous font déjà entrevoir une évolution. Mais c'est depuis trois ou quatre ans que se notent les transformations radicales : la bande isolée ou vivant dans une structure autonome est de plus en plus rare ; néanmoins, la loi du groupe persiste. Les rencontres entre bandes de différents quartiers ne sont plus uniquement des bagarres ; on se connaît, on se retrouve, on est du même "bord".

PART DES ADULTES A LA CREATION D'UN PHENOMENE COLLECTIF

Plusieurs causes sont à la base de ce phénomène, mais les plus déterminantes furent les campagnes de presses désastreuses, les émissions radiophoniques ou télévisées, créant le mythe du "Blouson noir". L'attitude des adultes a largement favorisé sinon provoqué le nouveau style de comportement des jeunes des bandes. Ils ont appris à se reconnaître à leur allure, à la coupe de leurs cheveux ou de leurs vestes, à la ligne et la couleur de leur blue-jean, à leur tenue dans les cafés ou les cinémas. Ce qui n'était qu'un phénomène dépassant à peine l'individu, s'est transformé en un phénomène collectif dont on ne saurait exagérer l'importance. Et ceci à cause de l'incroyable inconscience des adultes qui se masquent aisément leur responsabilité. Un "milieu d'adolescents asociaux" a été créé.

Paul et Raymond du 20° ont entendu parler de Jimmy de Daumesnil ; Pierrot de Nanterre retrouve régulièrement Janine et Mic de la Bastille dans un café du centre. Ils finissent par se connaître tous, ou ont des copains communs. Certains bals, mais surtout quelques cafés, servent de point de ralliement. Si les bagarres ne sont pas rares, ce sont aussi des endroits où l'on fait du troc, où l'on se procure un revolver, voire de la drogue, où l'on recède des disques... Une mentalité commune se forge dans des ambiances assez envoûtantes.

Ainsi ces adolescents ont de plus en plus conscience qu'ils font partie d'un milieu dont ils sentent le prestige ; beaucoup viennent à eux, appartenant à toutes les catégories sociales ; une solidarité s'établit. En même temps ils se sentent du même milieu que le repris de justice ou l'exécutant d'un hold-up avec qui ils entrent maintenant facilement en contact.

La lutte contre le regroupement des bandes, objectif premier de la police, a indirectement favorisé ce regroupement : disséminant les différents noyaux de ces bandes, ils ont encouragé leur déplacement et leur dissimulation.

La vogue des mobylettes et des scooters a aussi grandement favorisé des déplacements ; elle a même provoqué un phénomène nouveau : le regroupement de différentes bandes en différents endroits de la grande banlieue, voire sur les plages les plus proches de Paris. L'assurance de pouvoir continuer à mener la vie qui leur plaît est un des grands attraits de ces localités dont les jeunes ne sont pas sans subir l'influence fâcheuse. Les descentes sur la "Côte" sont classiques. C'est encore l'occasion de se retrouver, non pas parce que l'on est du même coin, mais parce que l'on fait partie d'un même milieu dont les limites sont très imprécises.

Enfin, un autre aspect : jusque-là, la plupart des membres d'une bande possédaient des couteaux à cran d'arrêt ou se confectionnaient des matraques. Actuellement, même d'assez jeunes se glorifient de posséder un revolver, chargé ou non, et se plaisent à le porter sur eux.

C'est nous, les adultes, qui portons la responsabilité de cette évolution et il serait grand temps d'en prendre conscience.

Soulignons les conséquences de ce phénomène. Les adolescents réellement asociaux, tels que nous les avons décrits, se trouvent souvent en petit nombre dans ces rassemblements. La plupart sont des sujets qui fréquentent la bande pour des motifs divers : pour les uns c'est l'endroit où l'on s'amuse, on se retrouve avec ceux qui veulent "rigoler", et des cafés fréquentés par ces jeunes font partie du folklore actuel pour étrangers ; pour d'autres c'est une façon d'affirmer une opposition aux adultes, un rejet momentané de la société, ils adoptent l'allure de jeunes asociaux, participent parfois à des coups dangereux, mais n'ont pas l'ensemble des caractères que nous avons décrits. Il faut donc d'une part considérer que pour ces jeunes, le sens de la peine encourue est différent, d'autre part que leur réinsertion sociale sera parfois assez rapide.

© CARACTÉRISTIQUES SOCIO-PSYCHOLOGIQUES DU QUARTIER

1) Les jeunes appartiennent à un quartier dont les limites sont tracées, soit nettement du fait de conditions géographiques ou sociologiques, soit artificiellement par eux personnellement. Ce sont généralement les facteurs démographiques, densité, répartition, composition sociale ou raciale de la population, qui modèlent le secteur. Le "quartier" pour eux se limite à un square, une place ou trois rues ; en dehors, "on n'est plus chez soi". Il peut être également délimité par un groupe d'immeubles d'H.B.M. ou d'H.L.M. L'implantation des différentes artères ne joue pas un rôle moindre : banlieue Ouest, un boulevard forme une séparation si nette,

TRACE DES FRONTIERES

qu'il isole en quelque sorte deux quartiers ; dans le 11° arrondissement, le boulevard attire toute la jeunesse de deux quartiers très différents et devient un point de jonction.

Il est difficile de savoir comment ces jeunes définissent "leur coin". La superficie de celui-ci est extrêmement variable ; par contre, les frontières sont toujours bien délimitées. L'ambiance du quartier qu'ils connaissent et qu'ils aiment détermine sans doute cette impression de familiarité et de sécurité, en même temps que le sentiment de fierté d'appartenir à tel secteur plus ou moins réputé. A 500 mètres de là, ils ont l'impression de ne plus se sentir chez eux, même si le café est identique en apparence à celui qu'ils fréquentent habituellement. Quand par la suite le groupe aura éclaté, ils auront tendance à rester dans leur quartier, exception faite de garçons qui ont fini par réaliser l'influence dissolvante que l'ambiance du coin avait sur eux. A Paris, et c'est un phénomène social plus répandu qu'on ne pourrait penser, beaucoup de garçons ont leur père et leur grand'père qui habitent le quartier. Dans les îlots insalubres, bien des familles sont là depuis plusieurs générations ; il en est qui préfèrent rester dans un misérable logement plutôt que d'avoir un appartement correct ailleurs, où ils ne connaîtront personne.

SENTIMENT D'APPARTENANCE

2) Le quartier a une influence indéniable sur tous les jeunes qui vivent des journées entières dans la rue. Ils subissent son ambiance difficile à définir. Cette ambiance est déterminée par des facteurs très variés ; nous mentionnerons principalement ceux qui nous ont paru jouer un rôle important.

Le type de travail offert aux jeunes dans le secteur conditionne en partie leur comportement ; Rue de la Colline, presque toutes les familles travaillent en usine ou trouvent, dans le quartier, du travail à la tâche pour quelques jours ou même quelques heures : travail sur le port, déchargement de camions... A la Porte Leclerc, toutes sortes de commerces se partagent l'activité du secteur et tous nos garçons ont déjà été employés chez quatre ou cinq commerçants.

L'atmosphère des lieux de rencontre est souvent spécifique du quartier. Si l'on assiste à un film dans deux quartiers assez caractéristiques chacun, les spectateurs réagissent différemment. Les bals ont également chacun leur personnalité et leur clientèle. Les squares, les places publiques où se tiennent les foires, sont autant d'images du quartier ; il est capital de connaître tous ces pôles attractifs.

L'ambiance du quartier impose plus ou moins un style de vie aux jeunes du secteur et il est nécessaire de s'en préoccuper si l'on veut essayer de résoudre en profondeur le problème de ces bandes asociales. Si le milieu de vie qui les a mûris ne change pas, on peut être sceptique sur l'efficacité à long terme du travail entrepris.

Les activités "traditionnelles" des groupes asociaux du quartier lui sont propres. Si, aux Recollets, on fait volontiers la "biffe", aux Acacias on participe à des "casses", tandis que rue Tyr on joue du revolver. Place Verdun tous les trocs peuvent se faire, même celui de la drogue ; dans les arrondissements voisins, avoir des prostituées est d'un bon rapport.

L'équipement du quartier, que ce soit sur le plan des loisirs, des écoles, de la municipalité, de la paroisse, des services sociaux ou de la police, etc... influe dans une certaine mesure sur la structure du quartier. La collaboration de tous ces efforts ou, au contraire, la dispersion de toutes ces initiatives sont autant de points qui importent.

3) La nature du quartier modèle la physionomie de la bande.

Nous tenterons d'en décrire cinq types, de façon très schématique, campés dans leur milieu naturel.

Les trois premiers types apparaissent dans les bandes issues de quartiers sous-prolétariens ; ces bandes sont fréquentes. Les études sociologiques sur Paris ont montré qu'il y avait un parallélisme étonnant entre l'inadaptation juvénile et les

conditions misérables de logement, la forte densité de la population, la morbidité locale, le degré moyen de scolarité, etc... Dans cette catégorie, il faut distinguer :

— le groupe issu d'un quartier sous-prolétarien homogène *(premier type)* ; la pression de l'ambiance est telle qu'il peut devenir presque impossible à un jeune de ne pas appartenir à l'une ou l'autre des bandes du coin. L'influence des adultes et l'absence totale d'organisation quelconque est telle que, pour être efficace, c'est le quartier entier qu'il s'agit de faire évoluer. Le contact avec les bandes juvéniles va amener rapidement des relations avec tout le milieu.

— le type, beaucoup plus répandu à Paris et dans la Seine, des bandes issues de secteurs mixtes *(deuxième type)* ; les immeubles bourgeois étant proches de groupes d'immeubles insalubres où s'entassent des familles sous-prolétariennes. Malgré le fossé existant entre les deux milieux, il n'est pas rare de rencontrer dans la bande des éléments ayant des possibilités financières ou un niveau culturel plus élevé que la moyenne. Ces quartiers se trouvent dotés d'organisations de loisirs qui n'existaient pas dans le premier cas ; mais ces organisations, en fait, ne sont fréquentées que par une clientèle "bien". Là, non seulement un effort est à faire pour aider le milieu sous-prolétarien à évoluer, mais il faut simultanément mettre les deux communautés en contact et faire prendre conscience de leurs responsabilités aux éléments déjà intégrés socialement.

— les bandes qui se forment spontanément dans les grands ensembles *(troisième type)*. D'apparition récente, leur existence est un fait intéressant à étudier pour la psychologie sociale. Deux exemples parlent.

Dans un groupe d'H. L. M. récemment construit, les services de relogement installent des familles mal logées, mais choisies pour leur stabilité professionnelle et familiale, et leurs possibilités financières. Le salaire des parents permet de payer le prix de location. Tout incite à penser que le relogement dans d'aussi bonnes conditions garantit l'avenir. En moins d'un an, se forment des bandes commettant nombre d'actes délictueux ; or, elles n'avaient pas de passé, comme dans les cas précédents. Les enquêtes sociologiques ont insisté sur la coéducation par groupes d'immeubles. Un facteur nous paraît beaucoup plus important, c'est l'aggravation rapide d'une séparation qui s'établit entre enfants et parents ; ces derniers ont tendance à vivre isolés dans l'appartement tant désiré ; les adolescents se regroupent au contraire et, sans liaison avec les adultes, leur action a tendance à se tourner contre ceux-ci pour obtenir une indépendance collective et individuelle, le groupe augmentant la force de chacun des membres face à leur famille.

Un exemple assez similaire : les immeubles construits dans un parc de la banlieue ouest ne sont habités que par des familles bourgeoises émigrées du 7° et du 16° arrondissements ; spontanément, une bande est apparue et son asocialité fut confirmée par nombre de délits. Ces familles, qui vivaient de façon assez autonome, ont brusquement réalisé que leurs adolescents, regroupés dans le jardin, exigeaient leur indépendance et se séparaient d'eux, faisant simultanément l'apprentissage de leur opposition à la société. On ne peut qu'être impressionné par les similitudes existant entre ces deux exemples.

Les grands ensembles apparaissent comme des lieux où les bandes se constituent de façon quasi expérimentale.

Les deux autres types que nous avons rencontrés sont :

— les bandes issues des quartiers bourgeois *(quatrième type)*, favorisées par les rencontres aux lycées ou dans les cafés. Les possibilités financières et la structure personnelle plus forte d'une partie des membres expliquent que ces groupes soient capables de faire des coups peut-être plus dangereux ; d'autant qu'ils sont souvent protégés par les adultes.

— dans certains cas, les bandes d'adolescents appartenant à un milieu qui se trouve lui-même séparé de la société *(cinquième type)*, ceci pour des raisons ethniques ou des habitudes de vie.

CONCLUSIONS

L'aspect actuel de la délinquance juvénile pose un problème diagnostic : il existe un danger grave de tout confondre ; *la notion de comportement asocial* (de degré de séparation de la société) nous paraît plus fructueuse que la notion de délinquance, tant en ce qui concerne le pronostic que les mesures à prendre.

Sur le plan individuel, le diagnostic consiste *à mesurer le plus ou moins grand degré d'asocialité du sujet.* Ces adolescents n'appartiennent pas à une " catégorie " de délinquants. Devant chacun, il faut avant tout définir sa situation actuelle par rapport à la société : tout individu est plus ou moins asocial. Il ne suffit pas d'être oisif, d'aller au cinéma plusieurs fois par jour ou de participer à des rixes pour être un asocial confirmé car, simultanément, des liens avec la société ont pu être maintenus. Un délit majeur n'est pas le signe certain d'une asocialité profonde. L'adolescent asocial dont nous parlons est celui qui rassemble *tous les caractères* que nous avons examinés, ce qui diminue de façon grave la liberté de choix de ses actes en vue de s'adapter à la société. Il sera d'autant moins asocial qu'il présentera ces caractères en moins grand nombre et d'une façon moins intense. Ce qu'il nous faut donc analyser devant un adolescent que nous rencontrons c'est la *profondeur* de ce comportement asocial, permettant d'apprécier ce que nous pouvons attendre de lui ou lui demander.

Sur le plan *collectif,* un bilan de l'importance de cette séparation entre la bande et la société est capital : il va fixer le point où elle en est dans ses rapports avec la société. Il va permettre le pronostic d'évolution de la bande : si elle est vraiment asociale, son évolution ne sera jamais positive en groupe ; une bande de jeunes oisifs, par contre, garde des possibilités d'évolution constructive.

II

SIGNIFICATION PSYCHOLOGIQUE DE NOTRE ACTION

@ CE QUE NOUS CHERCHONS A ÊTRE

Nous avons ainsi conscience que les adolescents auxquels nous nous adressons ont un comportement asocial ou antisocial déterminé par quatre facteurs essentiels : ils sont frustrés affectivement ; la société les a mis à part, ils font partie d'une bande asociale, ils vivent dans un quartier qui favorise et entretient un tel comportement. Notre action si elle veut être efficace doit donc essayer de remédier à ces situations de fait, sur le plan de l'individu, sur celui du groupe, sur celui du milieu, enfin, sur celui du quartier. Analysons comment nos efforts ont essayé de répondre à ces exigences.

ACTION SUR LE PLAN INDIVIDUEL

Notre formation et les origines des Equipes d'Amitié nous ont orientés de façon prédominante vers l'individu (considéré en tant que personne).

L'AMITIE EST LE PRINCIPE DE BASE

Ce que nous voulons ou croyons être : un ami. L'amitié est le principe de base, le fil conducteur de notre action et de notre évolution. Pour établir ce contact amical, nous avons été obligés d'individualiser nos rapports et il a fallu chercher à comprendre chaque situation. Cette amitié paraît impérative : en essayant de répondre aux besoins affectifs primaires de nos adolescents, elle va essayer de compenser les effets de leur frustration affective ; elle va d'autre part être un lien humain indispensable, qui mettra cet individu séparé en contact avec un adulte inséré dans la société ; elle est le moteur de toute sa transformation.

Nous allons donc préciser à quoi correspond cette amitié et quelles en sont les exigences si elle veut remplir son but ; on pourrait dire : quelles sont ses "conditions de validité" ; puis nous verrons quelles en sont les conséquences pratiques.

EXIGENCES DE NOTRE AMITIÉ

ELLE PERMET AU JEUNE DE SE DECOUVRIR COMME PERSONNE

1° Quand cet adolescent frustré et séparé nous rencontre, c'est sur le plan cordial, mais non affectif que des bribes de conversation sont échangées. Progressivement, il se rend compte qu'il est en relation avec un adulte qui prend intérêt à lui ; il a ainsi le sentiment qu'il est quelqu'un en face d'un autre.

2° Cet adulte lui apparaît d'un type différent de ceux qu'il connaît, l'accepte tel qu'il est, avec son instabilité, son agressivité, son besoin de satisfaction immédiate, sa misère. Pour la première fois, il est véritablement considéré comme une personne. Cette amitié, qui est le respect de l'autre, met l'autre sur le même plan que soi en tant que personne. Il n'y a pas besoin d'être militant d'une idée pour accéder à cette attitude ; l'égalité des personnes se situe avant qu'elle ne se manifeste. L'horizon très varié d'où viennent les responsables des Equipes le prouve amplement.

Il y a donc une attitude d'acceptation de l'individu et de son inadaptation, de même qu'en psychothérapie, il y a acceptation de l'individu et de son trouble pathologique. Mais en plus il y a pour nous une insertion de cette acceptation dans un milieu de vie et ceci nous semble fondamental dans l'optique qui est la nôtre.

3° Cet adulte ne le juge pas, ne lui fait pas de reproches ou de leçon de morale, ne l'étiquette pas, ne le classe pas dans une catégorie, ne lui fait pas porter des responsabilités qui sont trop lourdes pour lui ; cela non par indulgence, mais par amitié, parce qu'il l'admet d'abord tel qu'il est.

L'AMI NE JUGE PAS...

4° Pour la première fois aussi l'adolescent rencontre un adulte qui, même dans les mauvais moments, ne le laisse pas tomber : il n'est plus seul. L'amitié exige donc une présence ; elle sera effective autant que possible, mais elle sera surtout une qualité de notre "façon d'être", de même qu'on peut sentir la présence d'un ami qui n'est pas là. Et l'adolescent, il faudra s'en souvenir, aura souvent besoin d'éprouver effectivement cette présence, et surtout quand nous ne pourrons plus rien faire pour l'aider ; c'est l'aide qu'on apporte à tout ami pour qui on ne peut rien sinon être là ; mais pour lui ce sera plus indispensable encore, car pensons qu'étant "séparé" il n'a personne à qui se raccrocher ; nous sommes souvent le seul soutien affectif et social.

... IL EST PRESENT.

5° Durée et permanence : autant que la présence, la persévérance importe : une expérience de six mois, d'un an même, n'est pas valable ; mieux vaut alors ne rien entreprendre. Deux ans, trois ans, constituent une durée minimum ; cette continuité peut d'ailleurs être assurée par une équipe de responsables ; les adolescents admettent très vite le copain d'un de leurs copains ; il est important alors que celui qui a dû partir pour un motif valable donne de ses nouvelles. Cacher un départ est inadmissible : un ami ne peut l'admettre, et nous n'avons pas le droit de décevoir. Huit ans après avoir connu Daniel, Toto nous demande si nous n'avons toujours aucune nouvelle de lui et conclut : *"Il nous a bien laissés tomber lui aussi"*. C'était avec lui qu'il avait le plus sympathisé ; il n'a jamais eu sa visite à l'hôpital, jamais reçu un mot depuis. Daniel a fait une expérience qu'il a crue valable ; rien n'est plus faux ; il aurait mieux fait de ne jamais commencer ce travail.

Ces garçons ne demandent pas qu'on vienne vers eux, nous n'avons pas le droit de leur imposer une déception de plus. Cette assurance qu'ils ne seront pas "lâchés" correspond pour eux à un besoin. Ils l'ont recherchée dans la bande d'abord, près de nous ensuite, d'autant qu'ils ont souvent été "lâchés" par leur famille, à l'école, par les copains.

On touche là une des grandes difficultés de la rééducation en internat car, même s'ils s'adaptent au centre, après leur sortie va se produire une coupure affective au moment même où ils en ont le plus besoin. Certains "services de suite" ont essayé d'y pallier. Peut-être notre action de prévention (club ou équipe) pourrait-elle dans certains cas devenir un réel "service de suite" dans la mesure où l'adolescent serait du même secteur géographique ; il faudrait alors prendre contact avec lui dans le centre ou la prison. Un tel projet mériterait d'être étudié attentivement, car il présente des difficultés ; ne détruirait-on pas ainsi le principe que tout jeune se présente librement à nous ? Nombreux sont ceux qui sont passés dans les foyers d'observation, les I.P.E.S. ou la prison, mais nous ne les connaissons qu'en tant que membres de bandes.

6° L'adolescent découvre ainsi petit à petit que nous lui faisons confiance, que nous croyons en lui, que nous croyons en son avenir, alors que lui-même n'y croit pas. *" Oh! quoique je ne veux plus promettre à personne que je ne ferai plus de conneries, j'ai trop promis, et je n'ai jamais pu tenir ma parole".*

IL CROIT AU DEVENIR DU JEUNE

7° En même temps nous respectons sa liberté : nous n'avons pas de but à atteindre, nous n'avons pas de programme, nous n'avons pas d'activité à faire, nous ne sommes pas là pour avoir des résultats immédiats, ce qui risquerait de nous amener à leur faire des reproches si leurs attitudes ne correspondaient pas à nos projets ; nous ne sommes pas là pour les transformer : il est toujours dangereux de vouloir faire d'autrui ce que nous sommes ou ce que nous voudrions qu'il soit.

IL RESPECTE SA LIBERTE...

Un grand instable se confiant à un autre déclare à propos de deux responsables : *"Eux, c'est pas pareil, ils nous reçoivent toujours... même si on a refait des conneries"*. Nous sommes là pour être là, pour eux et c'est tout. Nous n'avons non seulement rien à faire, mais rien à demander ; non seulement nous devons attendre pour connaître, mais encore plus nous devons attendre pour intervenir. Cette attitude intérieure nous semble essentielle pour tous ceux qui veulent faire un tel travail ; il ne faut pas vouloir remplir tous les chapitres d'une observation. Cette remarque est particulièrement importante pour les techniciens de psychologie ou de sociologie, dont nous avons un grand besoin et qui pourraient être attirés vers cette action pour des motifs de recherche.

... ET NE RECHERCHE PAS DE RESULTAT IMMEDIAT

Nous avons le temps ; il faut être patient, ne pas se décourager ; les résultats viendront par dessus le marché, quand ils voudront et souvent de façon inattendue. Ne pas se décourager est difficile si l'on n'est pas soutenu par une équipe. Le rôle essentiel des membres du bureau de l'Association est de maintenir cette Equipe.

L'AMITIE N'EST PAS UNE FIN, ELLE TEND A FAVORISER LEUR INDEPENDANCE

8° Si nous respectons leur liberté, c'est que l'amitié n'est pas un but. On a dit : *l'amitié, ce n'est pas assez* ; c'est exact. Nous devons toujours tendre à ce que leur indépendance, leur autonomie, leur auto-organisation, deviennent réelles, et développer le sens de leur responsabilité sociale ; parce que nous les aimons, nous les voulons forts, libres, réellement adultes ; nous ne cherchons pas à les transformer en des êtres faibles, éternellement parasites et quémandeurs. La perspective de notre amitié, c'est de disparaître en tant que moyen ; elle reste un lien, elle n'a plus à être maintenue dans un but de service à rendre. D'ailleurs, notons que, s'ils s'adaptent à nous, il faut surtout les adapter aux autres. Il faut aller jusqu'au bout de cet engagement, chercher le développement le plus complet de l'individu et de ses possibilités. Il faut utiliser dans ce but les relations existantes.

Cette perspective va également être importante pour orienter notre attitude : notre amitié va avoir une certaine exigence. Si, dans l'ensemble, les relations normales avec un adulte tendent à diminuer l'angoisse de l'adolescent, il faut également savoir utiliser celle-ci. Notre rôle n'est pas passif, il doit être en partie actif ; n'oublions pas que nous sommes une partie de la réalité concrète de leur vie, que nous servons de tests de référence (reality testing).

Il faut parfois les "engueuler", ne pas admettre certaines choses, sans que cela entraîne un sentiment de jugement. Compte tenu du moment, du cas personnel, ils peuvent en avoir besoin pour prendre conscience de la réalité. Bien entendu, ce genre d'explosion ne devrait jamais être motivé par la nervosité d'un responsable, bien qu'il existe des colères bien ajustées et dont le son de vérité peut être salutaire. C'est une angoisse du même ordre que peut déclencher un père chez son enfant. Cette angoisse peut provoquer des sentiments de jalousie et parfois d'hostilité ou d'agressivité verbale.

ELLE EXIGE UNE GRANDE DISCRETION

9° L'amitié, qui est respect de l'autre, exige de nous une grande discrétion Nous parlons peu d'eux ; nous n'aimons pas raconter leurs coups durs, leurs blagues. Les photos que nous avons, nous les gardons comme celles de nos amis ou de nos enfants ; nous n'avons pas l'idée de les mettre sous les yeux mêmes des membres sympathisants de notre association. Il arrive ainsi que ce silence nous porte préjudice pour notre audience. Mais nous ne modifierons pas pour autant notre façon de faire ; nous déplorons que des expériences, similaires à la nôtre sur bien des points, étalent le nombre de revolvers prélevés sur leurs gars, ou les photos soulignant leur allure "blousons noirs" !!

L'Amitié fut et reste toujours la pierre angulaire qui, malgré nos erreurs et notre manque de formation, nous a permis de pénétrer profondément dans les bandes même très fermées et d'établir entre ces jeunes et nous une confiance réciproque.

ATTITUDES PRATIQUES QU'ELLE ENGAGE

C'est dans cette optique de relations amicales que va se trouver orientée notre attitude concrète.

L'attitude quotidienne

a) L'attitude première : être présent. A la question classique : *"Qu'est-ce que vous faites avec eux ? "*, cette réponse : *"Rien, on est là"*, semble laconique. Pourtant elle résume bien le mode d'action des Equipes. La présence est une action parce qu'elle permet d'établir peu à peu un lien humain, une amitié. On est là, non par goût du folklore ou pour faire une étude, mais parce qu'on aime être ensemble. Il faut vraiment se sentir bien avec eux... que leur compagnie nous semble agréable ; si l'on veut tricher là-dessus, les garçons s'en aperçoivent bien vite, et leurs réactions sont faussées, donc artificielles. Cette amitié exige une égalité de personnes et s'oppose par conséquent à toute idée de paternalisme. Ceci rend compte de toute la façon dont s'expriment les rapports entre eux et nous. Ce plan d'égalité est un des points qui étonne le non prévenu ; il devient cependant vite naturel et explique le tutoiement général de part et d'autre avec l'utilisation des prénoms. ETRE PRESENT

Il ne s'agit pas d'un procédé démagogique, d'une familiarité abusive, mais c'est la traduction parfaitement naturelle d'une réalité impérieuse. Un fait significatif à cet égard : dans l'Equipe du Préau, trois responsables, Bertrand, Joseph, Michel, vouvoyaient une responsable féminine ; les garçons de la bande vouvoyèrent celle-ci tout naturellement. Pour des motifs divers, les trois responsables disparurent momentanément et leurs remplaçants prirent l'habitude de tutoyer cette même responsable : les garçons plus jeunes dont ils s'occupèrent la tutoyèrent également, alors que les plus vieux continuaient à la vouvoyer. Ceci prouve qu'il n'y a aucun formalisme dans notre attitude, les garçons le sentent. Peu à peu, de part et d'autre, nos relations deviennent plus dépouillées, en un mot plus vraies. Nous apprenons à mieux les connaître et, eux, à mieux nous situer. Cette présence permet de saisir les opportunités ; nous ne sommes pas là avec un programme à appliquer, ou pour chercher à les influencer, mais notre disponibilité nous permet de saisir les moments où nous pouvons entrer dans le jeu, susciter une réaction, faire une remarque, voire les aider.

b) Second impératif : dire la vérité, d'une part par amitié, d'autre part parce que c'est la meilleure garantie de ne pas avoir à se contredire et risquer alors de perdre toute leur confiance. Nous répondons d'une façon plus ou moins précise suivant notre interlocuteur, et ceci en fonction de la façon dont il peut ou non comprendre nos réponses. Nous ne leur racontons pas d'histoires ; nous préférons nous taire ou dévier la conversation si nous sentons qu'il est difficile de parler. Une telle exigence complique certaines situations, risque d'entraîner une coupure temporaire avec l'un ou l'autre, mais elle est finalement très efficace, car elle garantit une confiance réciproque pour l'avenir. ETRE VRAI

Il faut être attentif à nos actes et nos paroles : ne jamais promettre ce que l'on ne peut pas tenir est important. Ils comprennent très bien que l'on ne puisse pas tout faire et que l'on ait des difficultés propres ; d'ailleurs c'est bon qu'ils le sachent, c'est une façon de les placer devant la réalité.

c) Dans la bande, "il faut avant tout être soi et se présenter comme nous sommes" (Deligny).

Les jeunes savent que nous ne sommes pas comme eux, mais nous avons à nous faire admettre en tant qu'ami, comme nous sommes. Ils nous admettent facilement comme tels, si nous les admettons comme ils sont. ETRE SOI-MEME

Le fait d'être bénévoles ayant une profession facilite la présentation des responsables. Les éducateurs ont plus de difficultés pour justifier leur présence, mais en fait c'est en profondeur que réside le problème. Il est difficile d'être soi. Nous avons l'habitude de jouer un certain nombre de personnages, suivant ceux qui nous entourent.

Eviter de rechercher un comportement, de nous forcer, de nous créer un personnage de circonstance, est primordial. Notre attitude dans la bande ne doit pas être commandée par des sentiments de crainte ou de curiosité intellectuelle. Elle doit simplement être une attitude naturelle entre humains, en dehors de toutes composantes professionnelles, sociales ou raciales.

Une telle simplicité d'attitude est plus ou moins difficile à acquérir suivant les personnalités. Paradoxalement, il faut donc pouvoir contrôler notre personnage pour être naturel afin de ne pas être d'une catégorie sociale : ceci est vrai pour des responsables de milieu bourgeois comme de milieu ouvrier. Nous avons tous, qui que nous soyons, à devenir peu à peu conscients de ce qui nous vient de notre situation dans le monde. Dans nombre de circonstances une supervision, ne serait-ce qu'un échange de vue avec un autre responsable, peut être du plus grand intérêt.

PARTICIPER A LEUR VIE, ET NON LA PARTAGER

d) Progressivement, nous participons en partie à la vie de la bande. N'ayons pas d'illusion, nous ne partageons pas sa vie, nous ne sommes jamais tout à fait lancés dans la vie de la bande. Souvent, nous n'habitons pas le quartier ; même, dans l'affirmative, nous n'avons pas les mêmes conditions de vie que les adolescents ; de façon irréductible, notre vie n'est pas la leur. D'ailleurs, nous avons à participer à leur vie, mais non pas à la partager : copier leur manière d'être, leur vocabulaire, leur façon de s'habiller nous semble faux, artificiel et non éducatif. Un habillement trop étudié, un comportement strict et distant s'avèrent aussi malvenus qu'un langage recherché et intellectuel. De même, nous ne copions pas leurs attitudes agressives et n'utilisons pas la violence à leur égard. Ceci, non parce que c'est notre façon de voir les choses, mais parce qu'agressivité et expressions vulgaires sont des symptômes de leur inadaptation sociale. Suivant chaque responsable, les concessions ont d'ailleurs été variables, mais dans l'ensemble nous nous trouvons d'accord pour dire que, si nous avons à les accepter tels qu'ils sont sans nous choquer, nous n'avons pas à être comme eux.

Notre attitude est d'autant plus importante que, comme dans toute éducation, l'exemple avec les mécanismes d'identification joue un grand rôle ; comment pourrions-nous progressivement leur faire acquérir plus de contrôle d'eux-mêmes dans leur façon d'agir et de parler, si nous-mêmes n'en avons aucun ?

SOUPLESSE DES METHODES

En réalité, il y a fort peu de principes pour diriger notre attitude. Ce chapitre vise à essayer de faire comprendre l'esprit de l'action des Equipes ; c'est plus la qualité de notre amitié qu'une analyse des conditions de son application qui importe. C'est elle qui assure la spontanéité permettant une adaptation souple et instantanée à la réalité. Si la réflexion et la supervision sont utiles, ne perdons pas pour autant cette qualité irremplaçable qu'est la spontanéité. Selon les moments nous pouvons sentir qu'il est plus indiqué que notre attitude, notre parler soient très similaires aux leurs, afin de diminuer le fossé qui nous sépare déjà (âge, éducation, métier, moralité...). La juste note est une question d'opportunité et de jugement. Elle seule justifie nos attitudes, le tout est de contrôler de temps à autre nos réactions et de ne jamais maintenir un comportement stéréotypé. Il n'y a pas une attitude, il y en a autant que de circonstances... et de responsables. La manière de faire est avant tout fonction des personnalités ; dans un tel travail, il ne peut en être autrement. Parmi nos cadres, nous avons celui qui ne peut parler sans utiliser l'argot et celui qui par probité professionnelle n'emploie jamais un terme impropre même avec ses gars. Tous deux sont très valables et font un travail efficace. Notre présence n'est pas tout ; nous intervenons aussi dans la dynamique du groupe de façon concrète (voir plus loin "Action sur le Groupe" même chapitre).

Les dépannages et les activités

C'est toujours cette amitié qui commande nos interventions. Nous allons essayer de situer brièvement sur le plan psychologique les dépannages et les activités dont nous avons déjà parlé en divers endroits.

a) Apporter une aide matérielle à un ami en cas de coup dur est naturel : Jean ne mange pas à sa faim, et n'est pas logé ; quoi de plus normal que de partager un repas ? Si l'on se connaît de longue date, c'est concrétiser aux yeux de tous ce qu'une attitude amicale engage. Si l'on connaît à peine ce garçon, c'est lui révéler brusquement qu'il compte à nos yeux et qu'il a droit comme d'autres à être placé dans des conditions normales de vie. Pour sa sécurité psycho-personnelle, ceci nous semble important.

AGIR AVEC DESINTERESSEMENT DANS L'AIDE QU'ON APPORTE

Mais cette prise en charge doit être faite pour des motifs valables. Tous les dépannages ne sont pas justifiés et il est arrivé que nous commettions des erreurs sur ce point. Temporairement, cette situation de dépendance partielle sur le plan matériel et affectif peut être valable ; si elle s'éternise, c'est un danger. Avant tout, nous devons les aider à devenir capables de résoudre eux-mêmes leurs problèmes. Ne perdons jamais de vue le but éducatif, même si, pour l'adolescent, notre attitude est ainsi plus exigeante. Nous avons été souvent frappés de constater qu'il est difficile de faire comprendre à des représentants très bien intentionnés d'œuvres ou de services sociaux, l'importance de l'attitude éducative si l'on veut réellement aider un être. Suivant la façon dont il sera aidé matériellement ou moralement, un jeune peut évoluer vers une indépendance lui permettant de devenir adulte ou, au contraire, s'infantiliser et devenir parasite.

Il importe de ne pas faire du dépannage une politique, ou de le mettre en relation avec l'efficacité. Le dépannage réel n'existe que dans un contexte de gratuité, avec indépendance réciproque de celui qui aide et de celui qui bénéficie. Une remarque en ce qui concerne quelques-uns des jeunes : plus ils demandent, plus il faut se méfier. Par contre, moins ils demandent, plus il faut se soucier discrètement de leur situation.

b) Avoir des activités avec quelque individu que ce soit est certainement la situation privilégiée pour mieux se connaître. On peut observer de part et d'autre la façon dont on se comporte dans des situations données variées ; ceci est aussi vrai pour les garçons que pour nous ! Nous renforçons ainsi, nous connaissant mieux, une confiance réciproque. Simultanément, les activités polarisent pendant un temps la vie psychique de l'individu sur d'autres centres d'intérêts que lui-même; ceci est particulièrement nécessaire pour un grand nombre. Enfin, elles peuvent, si elles sont menées avec un souci éducatif, apporter des matériaux pour restructurer une personnalité complexée, instable, manquant de sécurité.

LES ACTIVITES COMMUNES RENFORCENT LES LIENS ET FONT SORTIR LES JEUNES D'EUX-MEMES

L'attitude vis-à-vis des actes antisociaux

C'est un des points les plus délicats ; car nous touchons là à l'expression même de leur conflit avec la société organisée, que nous représentons d'une certaine façon. L'attitude que nous adoptons leur servira de test ; ils jugeront si nous sommes avec eux, ou avec les autres contre eux.

a) Principes régissant notre attitude

1° Essayer de comprendre en profondeur à quoi correspond pour eux l'acte antisocial.

D'une part, maintenue à un stade infantile, leur attitude antisociale est dictée par le besoin de réalisation d'un désir, ayant souvent force de désir instinctuel. L'adolescent n'a jamais appris à contrôler ses poussées instinctuelles pour s'adapter à la réalité ; comment aurait-il pu former son sur-moi, renvoyé de partout comme il le fut ? Quel sur-moi aurait-il s'il avait adopté les manières de vivre de son milieu ?

LA SIGNIFICATION DE LEURS ACTES ANTI-SOCIAUX EST TRES DIFFERENTE DE CELLES QUE NOUS POUVONS LEUR DONNER

D'autre part, nous avons vu que la bande ne se forme pas en vue d'un acte de délinquance, mais qu'elle répond à un besoin impérieux de satisfactions individuelles et sociales ; ensuite se forme une sorte d'ersatz du sur-moi, conforme aux

lois de la bande. Les attitudes antisociales et les actes de délinquance vont être pour l'adolescent à la fois une affirmation d'appartenance à la bande, un rejet de la société, et les moyens d'atteindre une promotion. La signification de leurs actes va donc être pour eux très différente de celle que nous leur donnons. Si nous n'en tenons pas compte toute notre attitude et toutes les mesures prises seront vouées à l'échec.

2° Or, l'attitude spontanée des adultes n'est pas de conclure à leur responsabilité atténuée dans les actes de délinquance qu'ils commettent. Notre jugement est en effet soumis à des données qui ne nous permettent pas, nous adultes, d'adhérer à cette notion.

Nous sommes engagés dans le débat devant un vol, un assassinat ; nous réclamons une punition au nom de la justice et nous nous croyons sincères ; en fait, nous ne faisons que projeter le conflit de notre propre anxiété profonde. C'est un de nos moyens de défense ; notre sur-moi, qui a bien de la peine à contrôler nos instincts, nous a appris à appeler cela une faute ; comment admettre que l'on puisse employer un autre langage pour les autres ? Notre sentiment d'insécurité personnelle réapparaît si vite ! C'est par une assimilation abusive que nos mots d'adultes sont étendus pour couvrir les activités, les attitudes et les concepts de l'enfant. Nous sommes incapables de vivre et donc de juger le monde où il vit. Or, les adolescents vivent dans un certain infantilisme.

EN GENERAL, ILS NE COMPRENNENT PAS LE SENS DES PUNITIONS QUE LEUR INFLIGE LA SOCIETE

Un exemple : nous sommes stables et nous avons oublié ce que c'est qu'être instable. Si nous admettons que les garçons ont gardé une mentalité infantile, nous faisons vis-à-vis d'eux des erreurs, d'autant plus facilement qu'ils nous apparaissent physiquement et physiologiquement comme des adolescents ; nos mots sont décalés quant à la réalité. Même si les adultes les punissent pour leur propre tranquillité, il viendrait à l'idée de peu de gens d'en vouloir à un jeune enfant d'être agressif ou instable. Par contre, vis-à-vis d'adolescents inadaptés, nous porterons des jugements de valeur d'adulte n'admettant pas comme réalité son instabilité ou son agressivité. Ne soyons pas étonnés alors que la punition n'ait souvent aucun effet.

— l'enfant inadapté ne comprend pas la punition, car il ne comprend pas la gravité de son acte ;

— elle augmentera ses griefs contre la société, ce qui lui servira à justifier son attitude et renforcera sa situation de "séparé".

C'est ce qu'on peut attendre de solutions simplistes qui connaissent la grande vogue actuellement. On pense que le simple rétablissement des sanctions résoudra le problème de la délinquance juvénile, sans songer que les jeunes ne les comprendront pas. Il faut d'abord rétablir le contact pour que les mesures prises puissent devenir profitables ; sinon, la prison ou l'asile ne feront que renforcer leurs réactions antisociales, en les justifiant de plus en plus. En outre, celui qui administre la sanction n'est pas reconnu par eux et fait partie d'une autre société ; ils la subissent, mais elle n'a pas de valeur. Durant l'occupation, un membre de la résistance se reconnaissait-il coupable s'il s'entendait condamner ?

3° Notre attitude doit donc être plus inspirée par la compréhension de la signification psychologique de l'acte antisocial que par la notion de jugement.

La première tâche que nous impose notre amitié n'est evidemment pas de les approuver, ni même de leur éviter les sanctions, mais de leur permettre d'établir un contact avec un adulte, de ne plus en faire un séparé, afin que lui-même soit en mesure d'arriver à une compréhension différente de l'acte antisocial et de la sanction qui s'ensuit. Pour adopter cette position, il nous faut considérer ces actes antisociaux comme des conséquences de leur passé psychologique. Quelles que soient les circonstances nous devons continuer à l'admettre, lui. Ce point est essentiel dans notre action, car il permet le maintien de sa confiance. Mais cette attitude n'est pas toujours comprise par les adultes (police, sujet ayant subi le préjudice, voisins...).

Nous acceptons toujours la personne, mais non son comportement. Même si parfois nous sommes obligés d'admettre le comportement, le fait lui-même, nous n'acceptons jamais le principe de l'acte antisocial. Ce triple point de vue nous paraît l'attitude éducative clef vis-à-vis de leurs actes antisociaux. Nous ne sommes pas leur complice dans leurs actions, mais nous sommes toujours avec eux en tant que personnes : ainsi ne pouvons-nous jamais être complices avec les adultes qui jugent souvent les garçons à leurs actes ; ceci motive pour nous la nécessité de garder le secret des choses que nous avons apprises ou qu'ils nous ont confiées. Ils finissent par admettre qu'on ait une autre position qu'eux, parce que nous avons d'abord admis la leur.

EN FACE DE L'ACTE ANTISOCIAL : ATTENDRE, ECOUTER, SI POSSIBLE DISCUTER

Comment exprimons-nous notre attitude ? En pratique, il est souvent important d'écouter sans rien dire. Cette attitude peut être taxée de passivité : en fait, elle est active ; sa signification ne prête pas à erreur pour un garçon que l'on connaît ; il comprend que notre silence signifie non pas approbation, mais respect de la personne. Ce qui est essentiel, c'est qu'il sente que nous rejetons toujours le principe de l'acte antisocial. Il serait donc faux de nous taire s'il pouvait interpréter cela comme une approbation de l'acte et de son principe. Néanmoins, parfois, il a fallu déroger à cette règle, redonner confiance à un garçon dans des cas dramatiques et dans des groupes que nous venions de contacter car une désapprobation trop nette risquait alors de "couper les ponts".

Si les circonstances le permettent, il peut être préférable encore de discuter. Discussion ne veut pas dire approbation. Nous pouvons toujours réprouver le principe même de l'acte antisocial exécuté d'une façon générale tout en démasquant à Pierre ou Jacques la valeur des motifs les ayant menés et en leur faisant réaliser que leurs échecs récents ou passés au point de vue sexuel, professionnel ou familial, sont peut-être les raisons profondes de leur inadaptation. Nous leur montrons qu'ils font des "blagues" simplement pour faire comme les autres ou pour s'occuper.

NE PAS APPROUVER L'ACTE MAIS TOUJOURS LA PERSONNE

Parfois, nous pouvons les aider à s'identifier aux victimes pour leur montrer les conséquences de leurs actes. A un degré plus complet de relation amicale, il nous arrivera même de marquer notre réprobation devant des actes inadmissibles pour lui, c'est une façon pour nous de le valoriser en exigeant un certain respect de lui-même. Ils réaliseront de plus en plus, d'eux-mêmes, notre position vis-à-vis de ces actes et nous n'aurons même plus besoin de leur dire ce que nous pensons. On peut leur montrer le danger de leur attitude quand nous connaissons d'avance leurs projets ; cette simple intervention suffit parfois à les faire changer d'avis, car ils n'y avaient même pas réfléchi.

Notre attitude ne peut être prise et comprise que progressivement. C'est la qualité de notre relation affective qui est l'élément premier dont l'évolution permettra de plus en plus de passer d'une position neutre à une position active.

4° Ils saisissent d'ailleurs assez vite quelle est notre attitude : sauf les tout premiers temps, pour nous éprouver, les adolescents ne nous proposent jamais de "faire un coup" avec eux, alors qu'ils nous en parlent volontiers même si ce n'est qu'à l'état de projet.

DIFFICULTE DE RESTER EN RELATION AVEC LE JEUNE EN REPROUVANT SES DELITS

Il faut rester présent dans une bande même si elle est sur le point de faire un coup ; d'ailleurs si sa décision est encore flottante, on peut profiter des circonstances pour orienter d'un autre côté son activité. Par contre, nous sommes très nettement opposés à l'attitude qui, sous prétexte de contact, admettrait pendant un certain temps que des responsables participent à des actes antisociaux. Cette attitude nous semble en effet psychologiquement fausse dans la mesure où elle nous fait "jouer un personnage" que nous ne sommes pas. Nous aurons été avec eux contre la société, nous aurons encouragé leur agressivité, nous les aurons aidés à se mettre à part. Cette attitude nous paraît malhonnête et ne peut que compliquer notre action. Par la suite, il faudrait changer d'attitude et donner des raisons peu valables de ce changement. De même, laisser saccager ou brûler un club peut être pris pour

une complicité de la part du responsable "adulte". Il est beaucoup plus facile de tolérer quelques détériorations dans la rue où nous ne sommes pas figuratifs d'une fonction sociale. L'exigence évoluera avec la qualité de nos relations amicales. Le problème serait différent si c'était leur baraque ; ce serait d'ailleurs pour d'autres motifs que de tels incidents se produiraient.

AVOIR CONSCIENCE DE LA SITUATION PARTICULIERE DE CHAQUE ADOLESCENT...

5° Il faudra toujours chercher à individualiser notre intervention, éviter de prendre une position en groupe. Il est souvent obligatoire d'avoir des attitudes différentes avec plusieurs membres de la bande. La présence d'une équipe de responsables facilite la tâche, certains adolescents admettant plus facilement les remarques de Jacques que celles de Georges, même s'ils emploient des expressions équivalentes. Il n'y a donc pas de réaction type standard à adopter ; il n'y a pas de recette. C'est toujours une question d'opportunité et nous rejoignons un des principes de toute éducation. Nous ne pouvons avoir la même conduite avec celui qui nous teste pour la première fois et celui qui nous connaît depuis longtemps. Nous devons réagir non seulement suivant la personnalité de chacun, mais finalement chacun de nous réagit lui-même suivant son propre tempérament et sa façon de voir.

DE LA NOTRE AUSSI...

Une telle tâche demande donc une lucidité très grande de la part des responsables. Il ne suffit pas de vouloir bien faire. Il faut être conscient de ce que nous sommes à tel moment, et aussi de ce que chacun ressent de notre attitude. C'est pourquoi, nous le répétons, un tel travail ne peut se passer d'une supervision assurant une certaine constance et une adaptation continue de nos attitudes. Conscientes, celles-ci devront donc toujours tenir compte de la situation particulière où nous nous trouvons et, à titre d'exemple, nous citerons quelques cas en sachant très bien que nous ne résolvons pas le problème, et que l'on ne peut d'ailleurs songer à le résoudre d'avance.

ET DE LA RELATION ETABLIE...

b) Attitudes pratiques devant les situations suivantes : bagarres, vols, problèmes sexuels, alcoolisme.

1° *Les bagarres*. Nous avons été les spectateurs de maintes bagarres entre les garçons, nous avons assisté à des rixes de cafés ; nous avons été au courant d'attaques d'adultes, faites en général à la faveur de la tombée du jour, et de nombreux autres méfaits ; nous connaissons rarement les motifs exacts qui déterminent une bagarre au moment où celle-ci se déclenche. Avant tout, il faut toujours éviter que les autres s'en mêlent, faire partir les jeunes enfants qui peuvent être effrayés, enfin, agir sur les intéressés, soit en s'interposant dans toute la mesure du possible pacifiquement entre eux, soit en en "embarquant" un dans une auto, soit en marquant énergiquement notre désapprobation. Un de nos responsables, ceinture noire de judo, nous disait n'avoir jamais utilisé ses connaissances, son seul prestige suffisait.

Dans nombre de cas, il est d'ailleurs bon de les laisser régler leurs affaires entre eux dans la mesure où une intervention risque de décupler leurs violences (en particulier si l'un d'eux a bu). Tout responsable doit repérer si le comportement de tel ou tel, quand il est saoul, est violent ou non. Nous ne sommes pas pour l'intervention systématique dans les bagarres ; le "caïdisme" n'est pas pour nous une méthode, et nous respectons la liberté des jeunes.

2° *Les vols*. Pour un grand nombre de ces jeunes, rien ne leur appartient et nous en avons déjà indiqué les raisons ; les quelques affaires qu'ils ont restent à l'hôtel où ils doivent de l'argent, chez le patron où ils n'osent retourner, ou chez "les vieux" qu'ils ne veulent revoir. Souvent, ils n'ont aucun point de chute, aucun souvenir, ils ne sont attachés à rien. Comment dans ces conditions peuvent-ils avoir le sens de la propriété ? Là, plus qu'ailleurs encore, il nous faut donc individualiser nos réactions et chercher la signification psychologique des gestes de tel ou tel garçon. Un vol peut être un acte de délinquance à proprement parler, un élément de libération, une affirmation de force vis-à-vis de lui-même ou du groupe, un moyen de nous "tester" ou encore un geste automatique déclenché par la vue outrageante

d'un objet de valeur. Il peut être même un jeu pour celui qui rejette délibérément toute convention sociale. Il peut signifier également une revendication de propriété en vue de combler un désir frustré ou même de faire plaisir (cadeau qu'il nous donne). Enfin, voler peut être synonyme de vivre. Dans des groupes, les garçons voient leurs pseudo-parents ne vivre que de rapines, de fauches ou de petites escroqueries ; dès le plus jeune âge ils ont été éduqués à le faire. Autant d'attitudes individuelles qu'il faut reconnaître si l'on ne veut pas risquer des erreurs grossières ; ils ont une notion de responsabilité très variable suivant le caractère anonyme ou personnel du vol ; mais là encore définissons les termes.

Est personnel tout vol d'objets appartenant à des personnes avec qui ils ont des relations affectives ; généralement, ils se culpabilisent et ceci fausse toute relation entre eux et la personne lésée. Il est donc très important pour nos responsables de ne pas, par négligence, les mettre face à face avec des objets leur appartenant et ayant une valeur.

Est anonyme pour eux tout vol d'objets appartenant à des personnes avec qui ils n'ont aucune relation affective ; l'habileté qu'ils montrent pour ne pas être pris est un jeu auquel ils sont fiers de gagner, une sorte de sport ; et ils sont tout décontenancés quand ils nous voient refuser la chose volée qu'ils nous offrent (fruit, livre, souvenirs, disques) ; n'oublions pas qu'ils ont parfois risqué d'être pris pour nous faire ce cadeau. Le caractère non raisonné, naturel pour eux de vol anonyme, explique que ce refus soit incompréhensible à leurs yeux et nous passerons pour un pauvre type, pour un mou qui a peur, car dans ce jeu du vol un des principaux attraits est le risque couru. Souvent, au début, nous ne faisons aucun commentaire s'ils ne sont pas encore mûrs pour admettre notre point de vue ; d'ailleurs notre silence est déjà une façon éloquente de l'indiquer. D'autres fois, les vols prennent une allure plus collective et grave : quelques-uns de la bande des Acacias se préparent à attaquer une bijouterie ; si c'est nécessaire, ils assommeront la petite vieille qui la garde. Au Huit Rues, plusieurs coups dans des villas de banlieue sont prêts. Notre position est d'autant plus délicate que nous sommes au courant et recevons cela comme une "confidence".

Plusieurs principes à suivre alors :

— ne jamais faire de morale,
— ne jamais opposer son système personnel de valeurs,
— ne jamais acquiescer même tacitement.

Notre sentiment de non-intervention est assez pénible : le fait de se sentir en faute avec la loi (certaine complicité au sens juridique) et le fait de savoir que le garçon risque très gros s'il se fait prendre sans pour cela qu'on puisse l'en empêcher.

Mis au courant de coups qui se préparent, le responsable peut discuter le plan technique ou discuter aussi d'un autre moyen d'obtenir les mêmes avantages avec moins de risques ce qui est rarement possible (comment se procurer rapidement plusieurs centaines de mille francs ?). Si l'on connaît très bien le garçon, on peut risquer une prise de position énergique tout en sachant que l'on court le risque de la rupture. On peut encore favoriser la prise de conscience des motivations de leurs actes ou du préjudice qu'on leur porterait si l'on en faisait autant ; ou la prise de conscience du préjudice porté à autrui (avec des adolescents déjà très mûrs, seulement). Ces conversations ne peuvent guère avoir lieu qu'à "tête reposée" et non en état de crise. C'est-à-dire en tout cas pas à la veille de faire un coup et rarement le lendemain. C'est surtout quand tout va bien (provisoirement !) qu'on peut discuter ainsi.

C'est dans la période où l'on est honnête qu'on peut comprendre l'honnêteté (de même qu'il vaut mieux que le lecteur de ce livre n'ait pas subi de préjudices graves de la part d'une bande de "blousons noirs", le matin même, si l'on veut qu'il soit réceptif). Parler de chasteté à un "maquereau", c'est parler de couleurs à un aveugle !

3° *Les problèmes sexuels* se sont posés avec plus ou moins d'ampleur, suivant le caractère de chaque bande, mais surtout suivant la façon dont les responsables abordaient ces problèmes. A part quelques manifestations tapageuses, les vrais problèmes sont souvent très cachés. Pour les deviner et les pénétrer, en même temps qu'une formation particulière, le responsable doit en avoir le souci. Le garçon ou la fille qui se masque derrière un rideau de plaisanteries sur ces sujets peut arriver à parler de ses difficultés ; souvent même, elles lui seront révélées, car il les éprouve sans les réaliser. Des entretiens individuels peuvent être utiles, mais parfois certains auraient dû bénéficier d'un traitement que les circonstances ou nos moyens nous ont rarement permis d'entreprendre.

Le comportement sexuel est parfois marqué d'agressivité ; leur mépris pour les filles est presque général et prend parfois une signification sadique : *"On s'en débarrasse après usage"*. Ils sont insouciants de leurs problèmes : *"Elles n'ont qu'à se débrouiller"*, ou essaient de rejeter leurs fautes sur elles. Parfois, ils aiment mesurer leur supériorité en imposant aux filles une ligne de conduite ; et, dans la mesure, où celles-ci la suivent, ils en tirent un prestige considérable. Ils ont de nombreuses relations sexuelles de fortune. Parfois des ébauches de liaisons affectives chez ceux de 14 à 20 ans étonnent par leur sincérité et leur gentillesse. Ce sont en général des "collages" sans suite et très instables ; ceci est d'autant moins étonnant qu'ils n'ont pas les moyens nécessaires pour pouvoir maintenir cette stabilité (logement, argent). Faire travailler une "fille" classe la puissance d'un garçon dans un groupe, tandis que dans un autre le titre de "maquereau" l'exclut.

Les jeux sexuels chez les garçons sont pratiqués le plus souvent à l'échelle individuelle ; parfois, surtout chez les plus jeunes, ils se font avec deux ou trois copains. Il n'est pas exceptionnel de découvrir que certains garçons ou filles recourent à des automutilations mineures ; telles se tailladent les bras, certains garçons ont dû aller se faire faire des points de suture à l'hôpital. Même si le geste n'est pas en rapport net avec des difficultés sexuelles, une étude approfondie en montrerait l'origine ancienne et les relations inconscientes avec une évolution instinctuelle anormale. D'autres cachent une impuissance plus ou moins latente. Par contre d'autres, "les puissants", abuseront des rapports sexuels.

Des responsables féminines ont un rôle particulièrement important à jouer sur ce plan et leur présence même, sans commentaire, sans discussion, modèle quelque peu les attitudes des garçons. En un second temps, des conversations ou discussions sur ce sujet seront parfois plus faciles à engager avec un responsable.

Notons que ces dernières années surtout nous avons vu des filles gravitant autour d'une bande jouer avant tout un rôle de copain ; elles sont alors plus âgées ou du même âge qu'eux et parfois ont une indépendance un peu masculine, surtout si elles forment un petit groupe.

Si les problèmes sexuels peuvent être parfois rattachés à des processus d'évasion, ceux-ci sont en général tout autres et parmi eux citons l'alcool.

4° *L'alcoolisme*. Nous avons vu qu'il est d'autant plus difficile de lutter contre cette tendance que tout le milieu de vie lui est éminemment favorable et l'encourage. Nous avons aidé plusieurs qui avaient des signes d'éthylisme chronique à entreprendre des cures de désintoxication ; quelques uns ont retrouvé ensuite une certaine stabilité. C'est souvent la solitude affective qui amène le jeune à l'alcoolisme. Marié, l'un d'eux a nettement modifié son comportement.

Les autres sortes d'intoxication : marihuana, morphine, éther, maxiton ont été pratiqués par plusieurs, occasionnellement. Sur trois cas d'intoxication quasi chroniques, deux furent traités par des cures.

Assumer leurs actes, en acceptant même de réparer leurs conséquences : vol, crime, destruction, est un signe probant qu'ils deviennent adultes, et c'est vers ce but que tous nos efforts doivent tendre.

ACTION SUR LE GROUPE

Dans le premier chapitre *"Vie avec la bande"*, nous avons longuement décrit l'action sur le groupe et sur le quartier ; nous serons donc ici assez brefs, nous efforçant seulement de souligner sa signification psychologique. L'action sur la bande a été à l'origine des Equipes d'Amitié et continue à en être un caractère original essentiel.

PRÉSENCE

Notre insertion se fait dans un groupe naturellement constitué dans son milieu de vie réel, à l'endroit où il se réunit. C'est la bande entière qui peu à peu accepte notre présence, nous fait participer à sa vie. Grâce à cette acceptation, nous allons être adoptés par les meneurs, par les principaux sous-groupes. Les lois du groupe nous sont appliquées et les bandes voisines ou adverses elles-mêmes admettent notre situation dans la bande tout en sachant que nous ne participons pas aux bagarres.

Notre présence à l'intérieur de la bande constitue le fait psychologique primordial. Non seulement cette nouvelle personne va entraîner des réactions diverses d'accord ou d'opposition, mais la présence d'un adulte socialement adapté établit un contact avec un autre monde. Celui des réactions primitives, impulsives et instinctuelles n'est plus le seul en cause ; des éléments de conscience tenant compte de l'avenir et des autres apparaissent. Une mentalité différente est confrontée avec celle de ces adolescents ; les actes impliquent une réflexion, un choix ; ils peuvent maintenant accepter un certain déplaisir immédiat qui leur réserve des avantages ultérieurs. Le responsable a tendance à être l'élément d'identification de tout un groupe ; tous ne parleront que de Marcel, Florence, Joseph, etc... Cette réaction collective oriente et renforce considérablement les points de vue individuels, et facilite ainsi l'action auprès de chacun des membres. Cet aspect positif de l'établissement d'un lien avec un adulte appartenant à la communauté sociale normale lui permet de compenser des identifications faites jusque là à des adultes, non intégrés socialement ; le "dur", le "casseur", le "maquereau"... qui constituaient les modèles dont sa psychologie avait besoin. Le groupe l'estime, l'écoute et il peut parfois bénéficier d'une autorité suffisante pour obtenir un accord, en vue, par exemple, de faire admettre à l'une des filles qu'ils utilisent, de rechercher un foyer pouvant l'héberger.

LA PRESENCE D'UN RESPONSABLE DANS UN GROUPE DONNE AUX JEUNES LA POSSIBILITE DE S'IDENTIFIER A UN ADULTE INTEGRE SOCIALEMENT

Cette situation où nous sommes placés présente des dangers ; d'une part la recherche d'une trop grande identification du groupe, ou son utilisation imprévoyante, risquerait d'aboutir à un caïdisme d'un nouveau genre qui risque fort de séparer le responsable des éléments les plus asociaux ; d'autre part il est des cas où le contact que nous établissons tend à renforcer la cohésion de la bande. Ceci peut paraître satisfaisant à ceux qui ont gardé la nostalgie d'une structure scoute ; mais les inconvénients sont grands. La cohésion nouvelle peut être utilisée à des fins antisociales ; et surtout, en refermant la bande sur elle-même, nous bloquons ses possibilités d'adaptation avec l'extérieur, but final essentiel.

PARTICIPATION A DES ACTIVITÉS

Elle renforce nos liens avec la bande et chacun de ses membres. Elle facilite une connaissance réciproque ; leur façon d'agir, leurs désirs fondamentaux nous apparaissent d'autant mieux quand nous sommes avec eux loin de leur milieu, au cours d'un camp par exemple ; le groupe entier de même apprend qu'il y a certaines choses que nous ne faisons pas ou n'acceptons pas. C'est ensemble qu'ils ont à admettre de ne pas tricher ou de ne pas voler en notre compagnie. Petit à petit, à travers les activités qui se diversifient, ils participent avec nous à une autre façon de vivre ; ils commencent ensemble à vivre une autre ambiance et à l'apprécier.

LA CONNAISSANCE DU GROUPE S'ACQUIERT PAR UNE PARTICIPATION A SES ACTIVITES

Notre situation dans la bande nous permet d'être attentif aux liens divers qui se font et se défont dans les sous-groupes qui se constituent, aux éléments polarisants qui apparaissent à tel ou tel moment, à ceux qui se trouvent isolés de façon permanente ou à telle ou telle occasion. Totor a du prestige sur sa moto 175 cm^3 ; mais au bal c'est Ninette qui les mène tous à cause de sa désinvolture et de son rythme. Raymond est isolé parce qu'il "a donné" un copain et Mohamed, pour des raisons ethniques, ne peut prétendre sortir avec une fille du groupe ; Milou peut paraître populaire parce qu'il fait rigoler les autres par ses facéties, mais l'on remarquera que si on le considère plusieurs journées entières, il est en fait isolé, car ses copains supportent mal ses états d'ébriété aiguë continuels.

A partir de toutes ces observations dont on peut suivre l'évolution à différents indices, le responsable peut orienter son action, renforcer le rôle de tel participant, discuter les positions de tel meneur dangereux, défendre la valeur d'une débile que tout le monde rejette et qui risque d'être poussée à la prostitution, susciter telle activité qui va permettre à un individu isolé ou une fille déprimée de se trouver valorisé en se sentant réintégré dans la bande. La cellule "groupe" peut d'ailleurs être utilisée positivement. Il faut savoir utiliser l'influence du groupe ; elle a souvent un effet beaucoup plus important que celui que nous pouvons avoir personnellement. Dans la mesure où les meneurs de la bande approuveront notre position, il y a de fortes chances pour que tous l'admettent ; il est bon d'en avoir conscience.

Cette connaissance nous permet de faire œuvre éducative en orientant positivement les potentialités en apparence purement négatives des adolescents. En utilisant leur agressivité, nous pouvons faire prendre position au groupe qui vient de profiter des charmes de Denise, pour qu'il s'en sente le gardien. Il est plus délicat de l'employer pour prendre des positions de justice, car des abus graves peuvent en être les conséquences ; en tous cas, s'ils prennent une sanction d'exclusion temporaire d'une de leurs camarades parfaitement insupportable, il ne faut en aucune façon s'associer à de telles mesures. Nous avons été stupéfaits d'apprendre qu'un éducateur de club "dit de prévention (!)" avait accompagné plusieurs de ses adolescents qui conduisaient un de leurs camarades au commissariat de police.....Cet enseignement de la délation montre la totale incompréhension qu'il a de son rôle. Leur goût de l'indépendance, au lieu d'être systématiquement combattu pour aboutir à l'infantilisation du groupe, peut être orienté vers la prise de responsabilités par les garçons eux-mêmes. Nous avons maints exemples de cette tendance à l'autoorganisation. Bien entendu il serait faux d'oublier que ce sont des adolescents et de vouloir d'emblée les transformer en sujets autonomes en leur confiant des responsabilités trop lourdes pour eux. Plus les sujets seront jeunes, plus le responsable aura à prendre des initiatives. De même leur sentiment d'une certaine solidarité peut être utilisé dans un sens de coopération ; ainsi beaucoup doivent leur travail à un copain ; ils se signalent les renseignements pour obtenir une chambre. Le rôle du responsable sur l'évolution de la bande est ainsi capital. Nous pouvons remarquer qu'au début il a tendance à devenir la "chose" du groupe ; les membres de celui-ci acceptent difficilement qu'il salue les adolescents d'un autre groupe qu'il rencontre dans un café.

CETTE CONNAISSANCE PERMET UNE ACTION EDUCATIVE QUI PROGRESSIVEMENT S'INDIVIDUALISE

Progressivement l'action se précise dans certains sous-groupes, pour s'orienter au bout de quelques années vers une influence plus individuelle. Ceci va de pair avec l'évolution de la bande. Nous pensons en effet qu'une bande de vrais asociaux ne peut, même avec notre aide, devenir en bloc par une évolution intérieure, un groupe normal. La bande asociale est, sur le plan communautaire, un groupe essentiellement négatif, ou l'utilité et l'occasion jouent un grand rôle. La solidarité nous apparaît avoir des limites étroites quand on voit comment peut être abandonné un copain qui est mis en Centre ou en prison. La bande leur permet de se soustraire aux autres organisations. Notre effort de mise en contact avec la société va favoriser les liens de chaque individu avec celle-ci et ainsi favoriser l'éclatement de la bande dans la mesure où chacun des membres va établir ses propres liaisons. Ce rôle sera bien entendu différent suivant les bandes et selon chaque responsable.

RICHESSE DE L'EQUIPE EDUCATIVE

Parfois délicate, l'introduction d'une équipe de responsables facilite en général le contact, car il permet l'établissement de liens divers suivant les affinités et multiplie les possibilités d'identification.

ACTION SUR LE MILIEU

Notre présence dans une bande nous introduit dans "un milieu".

Pour les bandes voisines ou ennemies, nous ne sommes plus tout à fait des étrangers : sans doute nous sommes compris dans la commune hostilité qu'ils ont vis-à-vis du groupe : mais nous sommes aussi un adulte qui admet des jeunes comme eux, qui participe à leur vie. Ils se rendent compte simultanément que nous ne participons pas aux bagarres, qu'occasionnellement nous leur serrons la main. Peu à peu, ils ont le sentiment que nous les admettons eux aussi. En certaines circonstances, ils feront parfois appel à nous. Nous avons vu même des bandes voisines ou des filles du secteur nous demander si nous n'aurions pas un copain qui pourrait venir avec eux. Par l'intermédiaire des adolescents, nous rencontrons leurs frères et sœurs ou ceux avec qui ils vivent, faisant ainsi progressivement connaissance avec tout un milieu plus ou moins asocial.

CONTACT AVEC LES BANDES AVOISINANTES.

Nous avons vu que les parents ont des réactions diverses vis-à-vis de nous : en tant qu'adulte, ils nous sentent du même côté qu'eux et peuvent ainsi nous ressentir comme un adversaire ou chercher à nous utiliser. L'important est que les jeunes par l'incidence du comportement de leurs parents à leur égard, ne croient pas que notre attitude vis-à-vis d'eux soit modifiée ; il faut toujours faire attention à ce point. Cette situation psychologique dans laquelle nous sommes va nous donner la possibilité non seulement de donner des avis aux parents, mais de transmettre sur eux l'identification qui a pu se faire sur nous, en les aidant à jouer un rôle positif, et ainsi à les valoriser. Nous avons vu dans un de nos groupes des parents plus ou moins inadaptés qui ont évolué à cet égard au point de collaborer maintenant à notre action rééducative. Une difficulté peut surgir pour le responsable à qui l'on veut attribuer un rôle moralisateur immédiat ; les familles, le quartier, comptant sur lui pour que tout change. Le responsable doit alors être très lucide, avoir des attitudes très nettes de pure camaraderie avec les garçons et doit veiller à ne pas se laisser séduire par la position que lui ferait prendre involontairement le quartier. Ne jamais agir sous l'emprise du quartier, ni de la famille, comme ne jamais agir sous l'emprise de la bande sont deux impératifs qui conditionnent une attitude individuelle valable auprès des garçons.

LES PARENTS

INDEPENDANCE NECESSAIRE DU RESPONSABLE VIS-A-VIS DES ADULTES DU QUARTIER

Notre connaissance étant ainsi faite après un temps plus ou moins long suivant les secteurs (plus d'une année parfois), les adultes que nous sommes sont jugés être comme les autres. Par là nous servons aux jeunes de "pont social". Nos amis de la bande deviennent un peu moins séparés, un peu moins rejetés, par tous les cafés, les commerçants, les cinémas, l'école, et mieux considérés par les adultes du quartier.

ACTION SUR LE QUARTIER

Les premiers temps, beaucoup ont, avec la bande, expérimenté psychologiquement le fait d'être rejeté par le quartier, ou tout au moins le fait d'être mal considéré. L'âge du responsable ne diffère pas tellement de celui des garçons ; il n'apparaît ni comme meneur, ni comme gardien, il est donc l'un d'eux. Progressivement seulement, les commerçants (sauf bien entendu le patron du café fréquenté), les concierges, les parents même admettront ce garçon curieux qui est toujours avec eux, mais à qui on ne peut reprocher son impolitesse, etc... Dans un second temps, le fait que des adultes, par ailleurs insérés professionnellement, côtoient ces "voyous" fait réaliser que les garçons ne sont pas des "sauvages", qu'il est possible d'établir des contacts et de vivre avec eux.

ADMIS PROGRESSIVEMENT

IL FAVORISE LA PRISE DE CONSCIENCE DU QUARTIER

Admis par le quartier, nous devons alors avoir le souci de l'utiliser, de le mettre dans le coup. Dans des discussions ou des rencontres, on peut faire saisir aux habitants du secteur qu'ils sont les premiers à devoir se placer devant leurs responsabilités et les orienter vers la possibilité d'une participation éventuelle à notre travail. Nous n'insisterons jamais assez sur cette prise de conscience du quartier. L'ambiance du quartier peut être profondément modifiée par le dynamisme des aides bénévoles. Cette action se différencie suivant le type du quartier.

Dans une zone sous-prolétarienne homogène, c'est tout le milieu qui doit évoluer ensemble vers une socialisation progressive ; pauvre en ressources, on sera souvent aidé par une plus grande solidarité. Dans un quartier mixte, notre rôle sera plus complexe ; si les moyens socio-culturels sont un peu plus développés, il faut à la fois faire évoluer les familles où vivent les gosses et d'autre part faire évoluer les adultes du milieu socialisé vers une acceptation d'un contact avec ceux qu'ils rejettaient jusque-là, et vers une découverte de leur propre responsabilité.

Dans les milieux isolés, par leur caractère ethnique par exemple, les différents facteurs sont imbriqués ; d'une part on se trouve amené à connaître tout le milieu et il faut être profondément lucide si l'on veut ne pas voir dévier l'orientation de son action ; d'autre part il ne faut pas négliger les jeunes asociaux du quartier et les efforts pour faire évoluer les familles socialisées.

Dans les bandes composées de jeunes habitants des grands ensembles, le contact avec des adultes semble indispensable car il permet d'établir un lien avec les parents isolés et impuissants. Il serait souhaitable que, dans ces grands groupes d'H. L. M., soient prévus non seulement un équipement socio-culturel suffisant, mais aussi la place pour former des clubs de loisirs ou de prévention éducative : des moniteurs ou des éducateurs assureraient le lien avec l'adulte que n'assurent plus les parents. Dans ce secteur, des mesures de prévention éducative pourraient éviter qu'on soit obligé d'envisager de recourir à des mesures de prévention curative au bout d'un an ou deux.

...ET AIDE LES SERVICES OFFICIELS A MODIFIER LEUR ATTITUDE

Vis-à-vis des services officiels ou semi-officiels du quartier, notre présence peut être prépondérante. Nos garçons devront eux aussi reprendre leur place. Nos attitudes, quand nous avons l'occasion d'être en relations avec ces services, doivent être marquées par le souci de cette réintégration ; que ce soit dans un bureau, dans une conversation, avec une assistante sociale ou un employeur, nous servirons souvent de caution à l'adolescent pour aplanir les difficultés et obtenir qu'on lui donne sa chance. Il arrive que des directeurs ou éducateurs de centres habitués à considérer plus ou moins l'enfant en fonction de sa catégorie, de son inadaptation, soient étonnés de découvrir le lien amical qui existe entre l'adolescent et le responsable qui le considère non pas comme un cas mais comme une personne. Surpris de notre comportement familier, qu'ils estiment facilement comme un manque de tenue ou de réserve, ils s'aperçoivent néanmoins que notre présence a une importance vis-à-vis du jeune. Nous sommes reconnaissants de la compréhension trouvée auprès de juges d'instruction qui, sur un permis de visite, comprenant notre rôle, cherchent un terme anodin : marraine, médecin, cousin, pour éviter de mettre éducateur ou délégué, termes qui seraient parfois inexacts et qui risqueraient de nous étiqueter. Notre familiarité avec les garçons n'est pas toujours comprise et admise. L'important est le fond du personnage que nous sommes ; si nous nous sentons naturels avec les garçons en employant certains termes qu'ils utilisent ou en leur écrivant dans un style vivant et direct, nous ne jouons pas avec nous-mêmes. Et les garçons, derrière ce langage très proche d'eux, saisissent très bien que jamais nous n'abdiquerons notre réelle échelle de valeurs.

La présence du responsable des équipes dans le quartier prend donc une importante signification sur le plan psychologique. Il est, parmi les adultes qui rejettent

une partie de ses habitants, un adulte qui accepte les rejetés ; il doit se sentir responsable de tous les inadaptés du secteur. Il sait bien qu'il ne peut résoudre le problème seul et que c'est tout le quartier qui doit devenir une communauté plus éducative. Mais il ne doit pas perdre pour cela sa qualité de "personne" ; il est un ami, il ne peut pas être le délégué du quartier, de la mairie, d'un comité local, d'une organisation. Même s'il fait partie d'une association ce doit être pour des raisons de facilités, mais il doit rester assez libre afin qu'il n'y ait aucune confusion possible pour les jeunes. Aussi doit-il se méfier d'être incorporé à une structure dont les prises de position pourraient gêner sa liberté et son autonomie.

⑥ COMMENT ILS NOUS VOIENT

Le responsable n'est pas tant ce qu'il croit ou veut être que ce que les autres ressentent de lui. Nous allons donc essayer de préciser comment les adolescents nous voient ou nous utilisent,ceci toujours sans vouloir ignorer l'extrême variété de nos relations avec eux.

POUR LE GROUPE QUE REPRÉSENTONS - NOUS ?

1° TOUT D'ABORD, UNE "ENIGME".

La place que nous occupons pour eux change évidemment avec l'ancienneté et le degré de connaissance. Leur première réaction est d'abord une curiosité mêlée de méfiance plus ou moins marquée suivant leur âge, leur niveau de délinquance, le degré d'organisation de la bande (les plus organisés sont souvent les plus méfiants), suivant la façon dont nous avons été introduits dans la bande ; mais de toute façon, pendant un certain temps, ils se demanderont si nous ne sommes pas un "flic" ou un "pédé".

PREMIERE REACTION : CURIOSITE ET MEFIANCE

Quand ils commencent à nous connaître, nous sommes un peu pour eux une énigme. Ils nous regardent comme quelqu'un d'un peu "poire" qu'ils utilisent de façon très diverse suivant les bandes, les individus, la personnalité des animateurs, les circonstances ; et se posent souvent à ce moment, la question de savoir jusqu'à quel degré nous devons être "poire". Parfois, nous sommes "mal vus", témoin la réflexion de Jacques à ce sujet : *"Toi, t'es pas un homme, t'es un délégué"*, ce qui voilait une certaine nuance péjorative. A un autre, un jeune déclarait : *"T'es un con ; pourquoi tu ne te bagarres pas ? ça paie !!"* Après un temps de probation, ils arrivent à cette conclusion : *"T'es pas comme les autres"*. Ceci marque bien tout l'intérêt pour le responsable de se poser en tant que personne et non pas en tant que représentant social ; il n'est pas un délégué d'un service social, d'une œuvre, il n'est pas le délégué des Equipes d'Amitié, il est là à titre personnel.

QUAND ET COMMENT LEUR APPRENDRE LA RAISON POUR LAQUELLE NOUS SOMMES LA

Souvent à cette période ils posent la question classique : *"Qu'est-ce que tu viens faire ?"*. Il ne faut pas avoir peur de cet interrogatoire, mais avoir prévu une réponse valable. Suivant les circonstances, nous répondrons, que nous aimons bien le coin ou si nous les connaissons depuis suffisamment de temps, que nous nous proposons de les aider, de discuter avec eux, leur apporter des solutions autres que celles de faire des blagues. Mais il est des cas où il n'est pas possible de dire qu'on vient là pour eux et nous leur répondrons alors de façon vague. A quel moment et dans quelle mesure leur faire savoir que nous faisons partie des Equipes d'Amitié ? Précisons d'abord qu'il n'y a aucune obligation à le dire dès les premiers contacts et fréquemment cela ne nous est pas apparu utile dans l'immédiat. Mais avant tout il est très souhaitable de ne l'apprendre qu'à des garçons que l'on a estimé capables de comprendre et avec qui une confiance réciproque est établie.

2° Peu à peu en les écoutant, en les aidant, on est "CELUI A QUI ON PEUT FAIRE CONFIANCE". Peu à peu, leur ayant plus ou moins rendu service mais surtout ressentant qu'on les admet, ils nous font confiance. Parfois d'ailleurs d'une façon déconcertante : Serge âgé de 25 ans s'est vu proposer,cinq mois après son arrivée dans le quartier, le tiers de l'enjeu d'une casse s'il voulait servir de chauffeur, et ceci par trois garçons qui gravitaient autour de son groupe, simplement parce qu'ils savaient de notoriété que l'on pouvait avoir confiance en lui. C'est la phase où ils nous demandent d'aider un copain à trouver du boulot, d'en dépanner un autre qui ne sait où "coucher". Nous nous situerons par rapport à eux suivant

l'attitude que nous prendrons devant leurs camarades, plus que devant l'efficacité de notre intervention, sans pour autant déclarer qu'elle importe peu. Très longtemps, ils se souviendront de telle ou telle histoire dont ils n'osaient venir nous entretenir. Si notre attitude est trop paternaliste, trop exigeante, nous serons étiquetés, mais la plupart savent revenir sur un jugement, et heureusement même si nous avons commis des erreurs notre étiquette se verra modifiée à l'occasion d'une autre circonstance. Les admettant comme ils sont, ils nous admettent même avec nos erreurs et nos maladresses.

3° CELUI "SUR QUI ON PEUT COMPTER"

Plus que le temps qu'on leur consacre, cette assurance qu'ils ne sont pas seuls avec leurs problèmes leur apporte une sécurité morale, si minime soit-elle, qui a une valeur qui joue dans la psychologie de nos garçons. Nous en avons vu traverser Paris à pied plusieurs fois pour retrouver un responsable dont ils avaient égaré l'adresse et le prévenir que X était arrêté et qu'il fallait qu'il intervienne. Ils ne situent absolument pas quelles sont nos possiblités ; et souvent les croient plus importantes qu'elles ne sont. Nous les rassurons et ils en ont besoin. Néanmoins, il faut éviter de leur laisser croire que nous pouvons tout arranger d'une part parce que notre rôle se trouverait devenir celui de l'oncle gâteau et rien de constructif ne serait possible. Il est plus important pour eux de nous savoir solides, car autour d'eux rien ne tient. Ressentant avec plus ou moins d'anxiété leur propre insécurité, ils recherchent une personnalité forte et sûre d'elle qui les rassure.

4° ILS NOUS ADMETTENT DEFINITIVEMENT TELS QUE NOUS SOMMES ET NOUS AIMENT BIEN.

Le temps de probation terminé, ils nous admettent comme l'un d'entre eux sentant tout de même que nous nous en différencions sur bien des points. Ils nous mettent au courant de leurs projets de casse, des trocs qu'ils font en cellule, des fausses déclarations faites à leurs "vieux", au "toubib", au "flic". Leur façon de penser, les jugements sur les services devant lesquels ils ont dû passer, reflètent cette même confiance. Ils nous aiment bien et rarement nos responsables furent l'objet de vols commis par les garçons de la bande qu'ils avaient contactée. Une fois, deux dérogèrent à cette règle ; dégoutés ils s'engagèrent pour l'Indochine et ce motif nous fut divulgué il y a deux ans par l'un d'eux qui est sorti d'affaire.

Fernand dit aussi bien à ses copains qu'aux gens du quartier en parlant de Roland qui est ingénieur : *"Ca, c'est mon pote"*. Un de nos amis sera pour eux admis sans discussion, sans examen préalable. Nous avons toujours été étonnés de la façon dont très naturellement les garçons donnaient une poignée de main à toutes les personnes qui se trouvaient dans un bureau où l'un des responsables travaillait, quelle que soit la façon dont lesdites personnes se présentaient. Il était sous-entendu mentalement que les personnes venues voir le responsable étaient des copains donc des types comme lui à qui l'on donne une poignée de main.

Très rapidement, ils nous situent comme différents d'eux sur bien des points mais l'admettent. A l'une des responsables, une fille déclarait au cours d'une sortie dans un bal de la Bastille très mal fréquenté : *"Fais-toi passer pour une étrangère, tu ne seras pas embêtée, moi c'est différent"*.

5° NOTRE AMITIE EST ECHANGE

Nous l'avons expérimenté tant sur le plan affectif que sur le plan matériel. Combien de nous sont invités à leur mariage, au baptême d'un bébé, mais aussi tout simplement à venir chez eux ! Et ils ne comprennent pas un refus de notre part. Les menus cadeaux à l'occasion des fêtes, les repas offerts, montrent qu'ils se considèrent à égalité avec nous. Ils sont prêts à nous aider pour préparer, peindre ou

bricoler notre appartement, garder nos enfants ... Loulou, Jim, les terreurs de leur quartier, apparaissent comme capables de gentillesse et d'attentions vis-à-vis des enfants de l'un de nous. Jim écrit quelques années plus tard : *"Tu ne me donnes jamais de nouvelles de mon presque fils ... Vu que je l'ai changé, donné le biberon, et dorloté pendant que ses parents, les vrais, le laissaient tomber pour aller s'amuser dans des conférences..."*.

S'ils nous voient en difficultés, ils cherchent à nous dépanner : Marcelle, bien qu'ayant un très petit salaire, oblige Jacqueline, une responsable, qui à ce moment se privait de déjeuner pour continuer ses études, à accepter qu'elle lui paye ses repas à plusieurs reprises ; Roland est en difficulté pour finir son mois, plusieurs garçons de son groupe s'arrangent pour lui racheter des disques ; Jojo prête à Marc (responsable) une mobylette pour qu'il puisse accepter un travail qu'on lui offre ; pour aider un responsable à travailler quelques jours avant ses examens, Roland, en sortant de son usine de fonderie, vient régulièrement chaque jour lui faire une partie de la tâche qu'il devait assumer chez lui le soir pour gagner de quoi vivre.

POUR CHACUN D'EUX, QUI SOMMES-NOUS ?

Suivant de multiples facteurs, le terme général de "copain", que nous confèrent tous les membres d'une bande, prend une signification très variable pour chacun en particulier.

1° Sans le chercher, nous allons être un objet d'identification et de transfert affectif parce que l'adolescent en a besoin.

GRANDS BESOINS AFFECTIFS

La sympathie spontanée, la solitude affective plus ou moins grande, le souvenir d'un parent disparu ou le conflit familial auquel un garçon se heurte, sont autant de facteurs qui interviennent pour définir quel rôle tel ou tel membre d'une bande nous fait jouer à ses yeux. Ces facteurs peuvent intervenir d'ailleurs à l'occasion de circonstances diverses, perte d'un membre de sa famille, décision à prendre pour un engagement, sortie de prison, etc ... L'intensité de leur frustation affective explique leur besoin fondamental de s'attacher à un adulte qui accepte et contrôle transfert et identification. Toute leur attitude, juqu'à leur méfiance, exprime ce besoin, et beaucoup auront tendance à nous accaparer sur le plan affectif. Ils n'ont jamais rencontré d'adultes sur lesquels ils aient pu faire des identifications valables, ils n'ont pas eu de modèles pour composer leur sur-moi. Ils ont besoin de se construire. Nous allons être pour eux un élément de sécurité. Les mécanismes d'identification, entretenus par l'exemple, les stimulent souvent davantage que les conseils ou les approbations, pour les aider à différer la réalisation de leurs désirs, à contrôler leur impulsivité pour progressivement remplacer le principe de plaisir par celui de réalité.

IDEALISATION EXCESSIVE DU RESPONSABLE PAR LES GARCONS

Le responsable est un adulte qu'ils regardent, qu'ils aiment, qu'ils imitent et admirent. Ils ont tendance à nous revêtir d'une supériorité mythique très particulière qui a un rôle important dans l'attraction que nous pouvons exercer. Nous sommes placés dans le merveilleux comme l'enfant le fait avec son père ; nous restons pendant longtemps une sorte de mythe. Quand ils auront l'occasion de pénétrer dans notre cadre de vie, ils seront souvent étonnés de sa simplicité, de son manque d'allure ; Jojo fut tout déçu de voir dans quelle petite chambre Fernand habitait. Ils seront surpris des réflexions de notre famille à notre égard, de notre dépendance familiale. Mimi en voyant la photographie de la maison de campagne de l'un de nous déclare : *"C'est moche ! il doit s'embêter dans cette boutique-là. Je ne le vois pas là-dedans"*. Par contre, ils sont surpris d'apprendre qu'un responsable voudrait devenir juge des enfants ... Souvent nous sommes mis dans un monde à part et l'annonce du mariage d'un responsable les renverse, tant la chose leur

semblait inconcevable. Thérèse en annonçant ses fiançailles avec Joseph, un typographe responsable d'une équipe, les déçoit beaucoup. Ils voyaient Thérèse épousant un homme promis à un bel avenir, mais épouser quelqu'un proche d'eux ne leur venait pas à l'esprit.

Le problème de savoir si nous devons être ou pas un substitut paternel nous paraît un faux problème. Ce sont les garçons et les filles qui nous utilisent, qui nous situent dans tel ou tel rôle suivant leurs besoins, suivant les moments. La réalité de leur attachement nous indique ce que doit avoir d'authentique la réponse de notre amitié. Elle nous engage et nous oblige à accepter cette identification et ce transfert ; nous ne pouvons leur refuser ce qui leur est nécessaire, mais, en même temps, elle nous oblige à les contrôler.

CONNAITRE ET CONTROLER LEURS MECANISMES D'IDENTIFICATION

Nous devons rester lucides pour leur permettre d'évoluer, d'acquérir leur indépendance et éviter une hyperidentification dangereuse. Nous avons vu à diverses reprises des garçons imiter le responsable à un tel point qu'ils vivaient un mythe ; plusieurs garçons d'une bande se sont sentis abandonnés parce que pendant quelques jours aucun des responsables n'était passé au café qui leur servait de permanence. Dépendant de nous abusivement, ils s'habituent à vivre un rêve et s'éloignent encore du réel, car s'ils désirent vaguement acquérir certaines conditions extérieures de notre vie, ils n'en comprennent pas les exigences. Les difficultés de réadaptation qu'ils éprouvent fréquemment après des camps de vacances passés avec nous relèvent sans doute en grande partie des mêmes causes. Ils peuvent même éprouver dans les jours suivants un réel sentiment d'abandon. Ce sentiment d'abandon, éprouvé à la suite d'une de nos attitudes inadéquates ou mal interprétées, peut entraîner des réactions fâcheuses : abandon de travail, réactions de fugue, d'agression, tentative de suicide ... La plus grande lucidité sur tous ces problèmes est la meilleure garantie pour avoir un comportement positif vis-à-vis de nos jeunes : oser faire face à un transfert trop profond, ne jamais le susciter, ni l'encourager.

Au cours de nos douze années d'expérience, cinq responsables furent l'objet d'un attachement très profond et très sincère de la part de garçons ou filles très frustrés affectivement. Pour trois d'entre eux, bien qu'ils n'aient pu réaliser concrètement cet amour, ce fut le départ d'une évolution qui n'aurait peut-être jamais eu lieu si ce lien n'avait pas existé. Néanmoins, il ne faut pas se cacher tout le sérieux et le danger d'une telle situation, et nous devons savoir qu'elle existe pour chercher à la prévenir sans toutefois s'en défendre avec tant de crainte qu'elle tende à stéréotyper tout notre comportement. Nous devons chercher à remarquer les signes d'un profond attachement secret, être vigilant quand l'un ou l'autre essaie de s'accrocher à nous. Le contrôle de notre affectivité est de la plus grande importance ; il faut toujours s'arrêter et voir où nous en sommes.

POUR FAVORISER UNE REELLE AMITIE

Pour liquider un tel transfert et le faire évoluer vers une amitié, il ne peut être question en général d'agir brutalement, les conséquences pouvant être désastreuses. Il ne peut s'agir d'appliquer ici des techniques psychothérapiques, car nous ne nous trouvons pas dans des conditions d'application adéquates. Mais des discussions individuelles peuvent avoir une certaine valeur psychothérapique, grâce au transfert affectif et aux interprétations libres qui, sans avoir du tout la prétention d'une analyse profonde, ont tout intérêt à se trouver éclairées par une connaissance approfondie de l'évolution psychologique. Il faut préparer cette évolution et, malgré la difficulté, les replacer devant une situation de réalité. Nous devons respecter leur sentiment, mais aussi être vrais avec eux, et si nécessaire leur faire savoir où nous en sommes. Ils doivent progressivement réaliser que le plus gros obstacle à la réalisation d'un réel amour est en eux-mêmes ; ils sont souvent trop inadaptés, trop instables, pour apporter une sécurité à un amour. Là aussi persiste un décalage entre leurs désirs et la réalité ; ils ne sont pas encore prêts à faire réellement tout ce qu'il faut pour obtenir ce qu'ils désirent ; et doivent encore évoluer. Pour s'adapter à toutes les situations, une équipe de responsables travaillant étroitement en commun est indispensable. De plus, la présence de plusieurs membres favorise

une polarisation moins univoque. Que le transfert soit accentué ou non, ils ont toujours tendance à rechercher une amitié exclusive et, tout comme de jeunes enfants, ils sont facilement jaloux. Consciemment ou inconsciemment, ils essaient d'éliminer les autres et leur dépit, leur mauvaise humeur, leurs tendances à rejeter sur d'autres des méfaits mineurs en sont la preuve.

Ginette, nous téléphone un dimanche matin en nous disant qu'elle s'ennuie : *"Bien entendu, quelquefois le dimanche il faut bien vous laisser en famille ; ils* (c'est-à-dire les autres) *ne font pas attention, ils exagèrent"*. Une demi-heure après elle était à la maison. La règle était valable pour les autres, mais pas pour elle.

2° Nous leur servons de "pont social".

Malgré eux, ils ont des liens avec la société et leurs relations agressives vis-à-vis de celle-ci en sont un témoignage. En tant que membre de ce corps social, notre rôle peut être très important. Sur le simple plan du dépannage, notre action est immédiatement perceptible. Leur situation de "séparé" entraîne leur incapacité à se débrouiller seuls : Louis n'a pas de certificat de travail, pas de vêtements décents, personne ne veut le connaître. Nous sommes une personne insérée dans la société, reconnue et acceptée par elle. Grâce à ce "pont social" l'adolescent arrivera à établir son contact personnel avec elle et progressivement il n'aura plus besoin de notre aide matérielle, ce qui est le but recherché. La découverte de ces liens sociaux et de la possibilité qui s'offre à lui d'en établir de nouveaux, constitue souvent pour l'adolescent une satisfaction. Il l'éprouve spécialement en vacances, à l'étranger, mais aussi dans ses liens avec le responsable, et il est souvent très heureux quand il se lie d'amitié avec un ami de celui-ci.

FORMATION DE NOUVEAUX LIENS SOCIAUX

Par contre, notre situation de membre de la société peut nous mettre dans une situation délicate ; alors qu'ils se sentent des séparés et ont conscience de ne rien pouvoir faire, ils ont au contraire l'impression que nous pouvons tout faire et ainsi arranger toutes leurs difficultés avec ladite société : nous avons des relations et nous pouvons tout résoudre si nous le voulons. Donc, si nous ne le faisons pas et si nous n'y prenons pas garde, ils risquent d'en faire un test de notre amitié. Ils s'étonnent que nous nous refusions à faire un faux témoignage (car pour eux, c'est seulement "raconter une histoire") quand ils ont des démêlés avec la police ou le tribunal. De même, nos médecins n'admettent pas de faire un certificat médical de faveur et il leur arrive même de leur refuser un certificat, alors qu'il pourrait être justifié, de crainte qu'il puisse y avoir un doute sur l'interprétation de leur geste.

AIDE CONSCIENTE ET LIMITEE

Petit à petit, ils arrivent, devant notre attitude, à découvrir certaines valeurs, certaines règles indispensables qui régissent les liens des individus dans la société et les rendent possibles ; dans le fond d'eux-mêmes, ils approuvent notre position, même s'ils la trouvent incommode. Il serait faux de nous désolidariser complètement de la société ; quoi que nous fassions, nous sommes pour eux membres de cette société adulte socialisée. Mais s'ils nous acceptent en tant que personne qui se trouve par surcroît membre du corps social, ils ne nous admettent pas comme délégués de la société auprès d'eux. Nous n'avons pas à être le porte-parole d'une idée quelconque, religieuse, politique, philosophique, syndicale. Là aussi, parce que nous les admettons tels qu'ils sont, ils acceptent que nous ayons des idées. Nous sommes une personne, non le représentant d'une idée ou d'une fonction ; nous sommes persuadés que même un policier pourrait poursuivre cette action, à condition d'abandonner son personnage de policier. Nous admettons très bien que des adultes cherchent avec succès à accrocher des jeunes en poursuivant un but de mission politique ou religieuse. Ils sont ainsi amenés à adopter une attitude de "meneur" différente de la nôtre. Notre expérience nous amène à penser que si de telles attitudes peuvent donner des succès spectaculaires, car bien des adolescents sont prêts à suivre un chef, un adulte qui a du prestige, on a les plus grandes chances de voir échapper à cette action les plus séparés, soit que le groupe lui-même se ferme soit que les plus durs s'éloignent, car ils ont peur d'être mis dans un cadre.

APPRENTISSAGE DES REGLES NECESSAIRES DE LA VIE SOCIALE

3° Nous les préparerons à prendre des responsabilités

Se sentant à égalité, un certain nombre veulent coopérer avec nous et nous aider. Ces réactions sont motivées par l'imitation, mais souvent aussi indiquent l'acquisition d'une maturité qui s'ouvre sur des problèmes auxquels ils ont eu à faire face. Chez beaucoup, avant même d'avoir acquis la moindre stabilité, nous voyons poindre spontanément l'idée d'en aider un autre à "s'en sortir". Ils seront tout prêts à discuter avec un autre pour le remonter ou le dépanner. Tonio, malgré sa fatigue et son antipathie pour Gisèle, lui offre de sortir au cinéma parce qu'il la voit déprimée après un échec sentimental, prête à abandonner son travail. Une autre fois, Gisèle accueille dans sa chambre d'hôtel une jeune qu'elle a rencontrée dans un café et la conduit le lendemain chez notre responsable. Yvan fait sortir Jean complètement ivre de chez Victor, parce qu'il effrayait ses enfants, puis s'en occupe pendant deux heures. Quelques semaines plus tard, c'est Jean qui va secourir la femme d'Yvan et en revenant il dit à un des responsables de l'Equipe : *"Tu vois, Marc, c'est lamentable un homme saoul"*. Thérèse discute avec Solange qui déclare avoir trouvé un boulot qui ne peut lui plaire, et argumente comme elle peut : *"Réfléchis, ta machine à adresses, eh bien, ça va t'apprendre la géographie"*.

COOPERATION

Peu à peu, ils commencent à s'organiser eux-mêmes. Ils prévoient leurs sorties, mettent de l'argent de côté pour leurs vacances, mais aussi, le plus souvent, ils montrent qu'ils peuvent réaliser des choses eux-mêmes, soit seuls, soit en groupe. Nous apprenons que quatre ou cinq sont allés camper ensemble sur le bord de la Manche ; Josette et Suzanne se sont entendues pour pouvoir payer une chambre ensemble ; Milou et Christiane, qui attendent un enfant, ont trouvé une place de concierge en se renseignant dans toutes les loges d'un même secteur systématiquement tous les jours pendant deux mois. Ainsi leur indépendance s'accroît ; en même temps qu'ils se sentent moins surveillés, moins traqués, moins à part, ils deviennent plus autonomes, plus réellement libres, s'apercevant aussi que leur liberté d'adulte leur impose certaines charges.

AUTONOMIE

Quelques-uns ressentent de façon particulière leurs responsabilités vis-à-vis des plus jeunes du secteur de leur quartier ! ceci est d'autant plus important que leur vie passée est riche d'une expérience difficilement remplaçable. Nous l'avons déjà dit, il faut savoir écouter les jeunes : ce sont eux qui nous instruisent ; seuls, ils peuvent nous faire comprendre ce qu'ils sont et leurs besoins. Plusieurs ont pris des responsabilités dans des camps ou comme moniteurs d'activités et quelques-uns ont fait partie d'une équipe. Cette perspective nous paraît de plus en plus essentielle. Mais demeurons conscients : il serait nocif, tant pour lui-même que pour les autres, de charger d'un rôle trop lourd un sujet qui n'a pas atteint la maturité suffisante pour l'assumer. Bien souvent, et nous le déplorons une fois de plus, le fait d'être mal logé ou d'avoir les charges financières trop lourdes d'une chambre d'hôtel, paralyse toutes leurs possibilités. Sur les plans politique et social, nous devons les amener à être capables de choisir en toute liberté leur engagement. L'un s'inscrit aux Jeunesses communistes, l'autre à la C.F.T.C. ; tous deux sont insérés socialement et, pour nous, c'est une même réussite.

SENS DES RESPONSABILITES

© NOTRE ÉVOLUTION

Ceux qui ont participé pendant plusieurs années au travail des Equipes d'Amitié ont parfois eu l'occasion de réfléchir à ce que cette expérience leur avait personnellement apporté.

1° Notre amitié nous fait évoluer. Ce n'est pas d'un seul coup que nous sommes parvenus à l'amitié dont nous avons parlé. C'est souvent un intérêt personnel, dirigé, voulu, qui nous a amené aux Equipes ; nous n'avions pas tellement d'idées sur la façon dont nous réagirions par la suite. Certains ont refusé d'évoluer et ont du se retirer rapidement : ils ne pouvaient pas établir de liens humains profonds avec les gosses dont ils s'occupaient. Une des conditions essentielles pour le succès de notre insertion dans la bande nous semble donc être la nécessité d'être prêt à évoluer ; nous n'apportons pas quelque chose comme l'apporte un maître ; nous sommes dans la vie avec eux ; nous devons admettre qu'ils agissent sur nous et en conséquence être prêts à nous transformer ; ainsi, petit à petit s'approfondit l'amitié que chacun de nous vit à un degré divers.

NECESSITE POUR LE RESPONSABLE D'ETRE PRET A EVOLUER

2° Notre amitié nous fait découvrir progressivement la dimension de la "personne".

a) En ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas rester tels que nous sommes, comme des êtres idéaux. Il faut nous méfier de ce que nous croyons posséder ; nous avons à nous transformer, à nous adapter, en retirant de nous-mêmes, de notre manière d'être ce qui n'est qu'expression de caste ou de classe sociale : ne garder que ce qui nous paraît important en tant que personne humaine ; nous gagnerons ainsi beaucoup. Peut-être notre habillement ou notre langage s'en trouveront-ils quelque peu modifiés, mais notre simplicité sera plus vraie. Ce changement dans notre style de vie sera plus ou moins accusé selon chacun. Ainsi nous apprenons à nous poser en tant que personne et non en tant que représentant social ou individu chargé d'une fonction. Nous avons à nous débarrasser d'un certain nombre de personnages que nous sommes habitués à jouer, nous ne sommes plus d'une catégorie, nous sommes une personne avec ses qualités, ses défauts, ses idées, etc....

SE DEFAIRE DE SES PERSONNAGES POUR ETRE UNE PERSONNE AUTHENTIQUE...

Pas plus, d'ailleurs, nous ne devons être un militant au sens strict du terme, ni sur le plan politique, syndical ou professionnel. Par contre, il est nécessaire que nous nous sentions engagés dans tous les problèmes intéressant la transformation du monde et spécialement de la masse ouvrière ; ceci n'excluant pas, dans un entretien avec les garçons, une prise de position à l'égard de tel ou tel évènement.

b) Nous sommes parallèlement amenés à considérer les adolescents et leur entourage en tant que personne et non en tant que membres d'une catégorie sociale. Ils font partie, comme d'autres, de nos amis et ils sentent aussi qu'ils en font partie. Nous n'avons plus besoin de savoir ce que fait celui qui nous est présenté pour établir des relations.

Mais, à notre avis, nous n'avons pas à nous identifier au milieu, car cela signifierait que nous avons à agir comme eux. A titre d'exception seulement, certains vivront comme eux en adoptant une manière de vivre proche de la leur. Nous avons, avant tout, à les connaître et à les comprendre en profondeur, grâce à un échange ; en les écoutant, en suivant leur rythme de vie, ils nous apprennent ce qu'ils sont. Nous nous proposons d'aider des jeunes qui vivent dans un milieu donné, à se transformer, nous n'avons pas à devenir un individu d'un nouveau

... A L'ECOUTE D'AUTRES PERSONNES

milieu. N'ayons pas l'illusion de devenir un des leurs si nous ne le sommes pas ; nous n'avons jamais eu leurs problèmes et ils admettent que nous ne soyons pas comme eux pourvu que nous leur reconnaissions la même valeur en tant que personne.

De plus, c'est une erreur de croire qu'au moment où nous commençons à les prendre en charge, ces jeunes font partie du milieu ouvrier : ils n'en ont ni les préoccupations, ni les intérêts ; et les difficultés pour prendre contact avec ces adolescents sont fréquemment les mêmes pour un ouvrier ou pour un étudiant. Cependant, une expérience de travail comme ouvrier en usine pour ceux qui ne sont pas de ce milieu, par exemple, nous paraît souhaitable en vue d'une formation, pour différentes raisons:

— elle permet de réaliser comment se poseront les problèmes des jeunes dans leur vie d'ouvrier future ;

— elle permet de mesurer les obstacles qu'ils rencontreront pour y parvenir ;

— en partageant pendant un certain temps la vie d'un ouvrier si différente de la sienne, celui qui ne l'est pas fera une expérience qui va l'aider à dégager la "personne" de sa situation sociale.

c) Ces modifications se retrouveront dans notre vie ; notre hiérarchie des valeurs s'en trouvera changée, car nous avons vu un autre pays, un autre visage de l'homme. Nos relations avec les personnes seront peu influencées par les facteurs sociaux, raciaux, religieux ou politiques. L'accueil que nous réserverons à "un autre", que ce soit dans notre vie sociale ou professionnelle, ne pourra plus être tout à fait le même. Notre façon de vivre subit aussi cette influence et se trouve différente de ce qu'elle aurait été si nous n'avions pas participé à cette action des Equipes d'Amitié. A des degrés divers, nous avons acquis une autre façon de voir et d'être dans le monde.

TRANSFORMER LA HIERARCHIE DE SES PROPRES VALEURS

3° Plusieurs responsables ont considéré que leur action à l'intérieur des Equipes leur avait permis d'utiliser toutes les ressources de leur personnalité. Ils n'en avaient jamais eu l'occasion jusque là, étant dans une situation sociale définie. En effet, ils se sont trouvés confrontés avec un vaste problème humain à peu près seuls, avec une liberté de travail et d'orientation presque totale, car la supervision était plus ressentie comme une aide que comme un contrôle. C'est donc toute leur personnalité qui devait s'adapter ; ils avaient à inventer leurs moyens de contact, leurs attitudes dans chaque circonstance et devant chaque adolescent, leurs initiatives pour se faire aider et faire participer des éléments du quartier à leur entreprise, leurs prises de position vis-à-vis de la famille, de la police, du juge du tribunal pour enfants. Cette liberté de travail, commune à toutes les expériences des Equipes, a ainsi permis à chacun de tirer le maximum de parti de ses facultés.

Les difficultés des adolescents, la répétition parfois lassante de leurs actes antisociaux, sont ressenties profondément par nos responsables, dans la mesure même où leur amitié n'est pas un concept purement théorique. Avec chacun nous vivons les situations qui parfois s'acharnent à paralyser tout effort. C'est la raison pour laquelle certains problèmes sociaux et économiques sont devenus primordiaux à nos yeux, tandis qu'auparavant nous n'en avions qu'un très lointain souci.

Un responsable qui, pour des raisons diverses, ne mène plus actuellement une action auprès d'un groupe n'en garde pas moins un certain état d'esprit. Cet état d'esprit de la vie qu'il a menée avec son groupe lui a fait découvrir de nouvelles valeurs. L'esprit des Equipes d'Amitié a souvent étonné nombre de nos amis et pourtant nous venons de tous les horizons politiques et confessionnels. Mais ce sont les garçons qui l'ont façonné indirectement et sans le savoir.

BILAN

Dans une première partie, nous relaterons l'action menée par les différents groupes ayant appartenu ou appartenant aux Equipes d'Amitié ; ensuite nous présenterons l'action des "Clubs", et celle que nous menons auprès des isolés.

Dans un second chapitre, nous rapporterons le plus explicitement possible nos résultats.

Puis, nous exposerons, dans un troisième chapitre, nos réflexions sur le problème des responsables, question qui engage l'avenir de notre travail.

I

RÉTROSPECTIVE DES GROUPES SUIVIS PAR L'ASSOCIATION

ⓐ LES ÉQUIPES DE RUES

1948-1953

Un ancien chef de troupe scoute se voit confier par le Tribunal un garçon de 14 ans en liberté surveillée ; il l'invite à venir camper pour un week-end. Le samedi suivant Jo est fidèle au rendez-vous et il arrive à la gare à l'heure, mais pas tout seul ; ils sont sept copains. Tout le monde s'embarque ; on s'empile sous la petite tente ; ce sont deux jours épiques pour notre ami, mais deux jours qui lui révèlent tout un immense travail à faire. Ainsi naît la première équipe d'amitié. Ces huit inséparables forment un groupe dynamique, mais avec des normes tout à fait particulières. Ils habitent pour la plupart dans des petites impasses, qu'on n'aperçoit pas en passant dans les rues assez aérées du secteur. La plupart vivent dans des situations effrayantes avec des parents qui se saoulent, les battent et sont souvent des "loques" humaines. Parmi eux Raymond, petit, ne payant pas de mine, est le meneur sans le savoir : tout ce qu'il propose ou fait est suivi par les autres et lui seul ne s'en aperçoit pas. Les saouleries et les "fauches" vont de pair avec de joyeuses "virées". Le caractère du responsable n'engendre pas la mélancolie ; et rapidement il comprend qu'il peut participer à une partie de leurs activités et leur en proposer d'autres. Ils organisent de grandes randonnées et vont à l'étranger pour les vacances. Pour avoir le prix du camp, il n'est pas question de les mettre au travail, ils font donc les moissons pour gagner cet argent ; ce n'est pas fatigant pour les garçons, mais le responsable bien longtemps se souviendra de ses "vacances".

Au retour, notre bénévole fait la connaissance de quelques autres garçons. Quotidiennement, il y a des problèmes de logement à résoudre. Dix enfants logent dans une minuscule mansarde ; le soir tous ne peuvent s'allonger ; Noël s'installe donc régulièrement sur les marches de l'escalier. Pour le travail, le problème n'est pas moindre ; aucun n'a de C.E.P. ni de formation professionnelle.

Le responsable a rapidement un prestige incomparable aux yeux de tout le groupe. En effet, Raymond ne voit que par lui. Encore maintenant, s'il doit prendre une décision importante dans son foyer, il téléphone et notre ancien responsable va prendre le café avec lui.

Aujourd'hui ils se sont tous mis au travail et ont découvert que même sans prendre des "cuites" on peut très bien s'amuser. La plupart de ceux qui sont mariés ont malheureusement des problèmes de logement à résoudre, comme leurs parents.

1949-1953

Ils sont plus de vingt de 15 à 18 ans à venir régulièrement chez le responsable qui vient de se marier ; ils habitent tous une fameuse rue que tout le quartier désigne en termes péjoratifs. Ils sont très seuls dans la vie. L'un d'eux bavarde avec la femme du responsable et joue avec son petit garçon. Au moment de partir il lui dit : *"Est-ce que vous voulez bien que je vous embrasse ? Cela fait un an que personne ne m'a embrassé"*. Il a 16 ans.

Régulièrement, ils projettent beaucoup de choses, se racontent des quantités d'histoires, vivent dans des mythes, mais sont trop nombreux et pas assez dynamiques pour mener à bien leurs projets. Nombre de délits ne sont pas commis pour ce simple motif. La bande n'est pas fortement structurée ; ils accueillent très rapidement les trois responsables tant leur besoin de s'accrocher à quelqu'un est intense. Un tiers de ces jeunes est en liberté surveillée ; deux d'entre eux ont pour délégué Gaston, l'un des responsables.

Suivis 4 ans, ils participent assez régulièrement à tous les camps, sorties ou activités. Ce sont des fidèles de la piscine. Les bêtises commises sont avant tout des fugues et des vols à titre individuel. Leur faire trouver un intérêt dans leur travail est un des buts principaux poursuivis et plusieurs orientations professionnelles sont réalisées.

Dès 1953, le groupe se disloque et c'est individuellement qu'ils restent en rapport avec nos responsables. L'un d'eux voit sa réadaptation très handicapée par des maladies exigeant un long temps de repos ; il y a beaucoup à faire avec lui d'autant que durant ses moments dépressifs, il se met à la boisson. Trois anciens sont mariés et restent en relations avec Gaston, qui a des nouvelles de la plupart des autres.

1948-1954

La bande du "Terrain" se réunit, comme son nom l'indique sur des terrains vagues. C'est Henri, un jeune responsable, qui aborde ces 20 garçons âgés de 15 à 18 ans. Tout le groupe vient de passer devant le Tribunal pour Enfants pour une "fauche" de camion. Leurs centres d'intérêt se résument ainsi : bagarres avec leurs "vieux", bagarres avec les autres bandes, bagarres avec ceux de leur quartier qui cherchent la "mouche", etc ... Pour se procurer de l'argent, ils choisissent le troc (la proximité d'une foire facilite les choses) ou des moyens plus rapides : une bonne "fauche" pour partager ensemble le butin et ainsi, sans souci, avoir la possibilité de reprendre les bagarres. Henri passe de nombreuses heures à discuter pour avoir leur confiance ; la venue d'un de ses amis, ceinture noire de judo, lui attire moult respect sans, pour autant, qu'il ait jamais eu à faire aucune démonstration. Ils acceptent facilement d'aller à la piscine, mais rapidement des bagarres avec les autres groupes qu'ils retrouvent éclatent. Les activités-piscine doivent être interrompues. Ils ne peuvent s'entendre avec d'autres.

Leur instabilité est relative. La mise au travail est lente, mais par la suite nous constatons que beaucoup demeurent plus de 6 mois dans la même place sans difficulté. Parfois plusieurs se retrouvent pour quelques mois en prison, toujours pour des bagarres. Néanmoins, la plupart peuvent participer à un camp en Italie et à un autre en Bretagne.

Notre jeune responsable devient plus tard un éducateur des Equipes. Il revoit encore les "anciens" de temps à autre : beaucoup sont mariés, deux ont quitté le coin jugeant que c'était pour eux la meilleure façon de s'en sortir, et ils se sont mariés dans une bonne ville où ils avaient planté leur tente. L'un d'eux nous aide

régulièrement et pense que son foyer doit rester disponible pour les Equipes ; avec les enfants, il est d'une patience exemplaire.

Bertrand, par contre, est toujours un peu "tête brûlée" ; il est sorti de prison, il y a deux ans ; son travail de manœuvre ne le satisfait pas et Henri l'a revu plusieurs fois ces derniers temps pour l'encourager à en changer ; mais il faut du temps car, Bertrand manque totalement de confiance en lui.

1949-1953

Quinze garçons de 14 à 17 ans forment cette bande surnommée "l'équipe Matelas" : allongés sur l'herbe, le sandwich et la bouteille à leur côté, telle est leur position favorite que nulle activité, la plus séduisante soit-elle, ne peut modifier. Ils sont convaincus que le farniente est la vie idéale.

La boisson, le laisser-aller et la paresse les caractérisent plus que les délits. Certains essayent même de jouer pendant un an les petits souteneurs. Parmi eux Norbert habite une misérable mansarde avec sa mère ivrogne. Une nuit, alors qu'elle est soûle, elle lui envoie une bouteille à la figure pour le réveiller et, depuis, il préfère coucher dehors dans les escaliers. Quand les deux responsables font sa connaissance, il ne leur parle de rien ; six mois plus tard seulement ses copains y font allusion.

Ces groupes et des éléments de deux autres dont nous parlerons ultérieurement se réunissent pour des activités : camps, sorties, piscine, nuit de Noël, etc ...

Pour les mettre au travail, il faut beaucoup de patience ... jamais ils ne font d'esclandre, mais se lever le matin est impensable pour eux.

En 1953 : tout en étant plus courageux pour le travail, ils demeurent insouciants ; trois continuent à se revoir et, célibataires, organisent des camps où ils invitent l'un des anciens responsables. Avant tout encore on se repose, mais en respectant un certain conformisme ; le costume est très soigné. Cinq ans ont passé, Norbert est à Fresnes, le responsable continue à le suivre huit ans après l'avoir connu. Un des copains continue à lui écrire. Son avenir reste incertain. Il veut gagner beaucoup d'argent ; le luxe le fascine, il n'a pas de métier. Sa vie antérieure fut tragique avec sa mère. Peut-être aurait-il fallu intervenir plus énergiquement ? Mais ce n'est que deux ans après l'avoir connu que nous a été révélé sa vie. Il avait 18 ans ; dans quel centre aurait-il pu aller à cet âge ?

Au début les Equipes d'Amitié sont marquées par la personnalité de leur fondateur. Très dynamique et entreprenant, c'est lui qui contacte les quatre premiers groupes. Il est donc normal qu'il les regroupe pour les suivre plus facilement, les responsables faisant figure de second. Ces regroupements provoquent bien des conflits dont voici un exemple :

Au cours d'un feu de camp, deux bandes s'affrontent avec les couteaux à cran d'arrêt dans la ferme intention d'en "déboutonner". Deux seaux d'eau envoyés par un responsable bien admis stoppent la bagarre pour la nuit au moins. Ceci se reproduit et, finalement, on abandonne les activités entre bandes. Les activités communes présentent des intérêts notoires pour les responsables qui se sentent moins seuls ; mais pour les garçons nous en voyons bien peu. Dans la mesure où les responsables ont des personnalités suffisamment fortes, il faut plutôt encourager les camps autonomes.

Jusqu'en 1953, compte non tenu des deux bandes que nous allons présenter, les différentes équipes se regroupent périodiquement et la plupart des activités sont communes. A partir de cette date, l'autonomie de chaque équipe est devenue complète.

1950-1958

A l'Est de Paris, sur la zone, trois bénévoles, deux garçons et une ancienne cheftaine de guides contactent des jeunes qui ne peuvent vivre que lamentablement : qu'ils travaillent ou ne travaillent pas, qu'ils "rapinent" ou ne "rapinent" pas, pour eux c'est toujours la misère. Ils ne peuvent s'en sortir tant ils sont passifs ; même leurs vols ne rapportent rien ou quasiment. Leurs conditions de vie sont indescriptibles et il semble que ces conditions ont anéanti tout dynamisme. Ils mangent quand ils peuvent et attendent sans essayer que cela change. Grands et petits, ils sont plus d'une trentaine vivant tout à fait à l'écart des autres jeunes du quartier. Leurs lamentables masures appartiennent toutes à une chiffonnière qui demeure aussi dans l'une d'elles malgré sa richesse foncière.

Trois familles vivent avec pour seul gain les petites fauches des enfants. Durant 6 ans une équipe, par une présence régulière, leur fera reprendre avant tout conscience qu'ils sont capables de quelque chose. Tenant compte de cette torpeur G., F. et S. organisent des activités très simples. Toutes les semaines on se réunit pour dîner, chacun y contribue par de très petites participations : deux pommes de terre, un peu de bois et ainsi ils s'aperçoivent que eux aussi peuvent se réunir autour d'une table. Quelques-uns apprennent à lire, mais c'est très long. Les responsables mettront plusieurs années à leur faire reconnaître que l'usine de caoutchouc du coin les exploite, et qu'à 500 mètres de là des usines paient beaucoup plus. Ils participent aux camps et vont de temps à autre à la piscine.

Cette lente évolution n'eut de résultats probants que sur les jeunes devenus maintenant adultes. Ils ont réussi à secouer cette notion de fatalité dans la misère qui paralysait tout dynamisme vital. Lorsque les responsables retournent dans le coin, ils font pour ainsi dire partie de ces familles qui ont tant bien que mal réparé les vieilles masures de leurs parents et attendent, en espérant encore, un logement. Ils discutent ensemble, s'intéressent à tel ou tel sujet, prennent parti : ils ont secoué cette torpeur et attendent maintenant quelque chose de la vie.

Tous ont ainsi découvert, très lentement, qu'ils avaient le droit de vivre comme tout le monde et surtout qu'ils en étaient capables.

1953-1961

La veille du départ au camp un des responsables du groupe précédent apprend que Totor a changé de domicile, il est maintenant avec son père paraît-il. Il se rend dans sa nouvelle demeure : une pièce délabrée du cinquième étage d'un groupe de trois immeubles insalubres qui doivent être démolis depuis 1945 ! Des familles sont entassées et vivent repliées sur elles-mêmes ; familles désaxées, n'ayant plus aucun espoir de s'en sortir par des moyens honnêtes tant ils vivent dans des conditions lamentables ; l'alcoolisme règne ; néanmoins, ils ont gardé un certain dynamisme. Les enfants se débrouillent au milieu de situations familiales inextricables. Les bagarres sont quotidiennes. Rapidement, le responsable se rend compte de la situation et le lendemain il part au camp avec Totor et trois voisins âgés de 19, 17 et 15 ans. Par la suite, il apprend que le grand vient de sortir de "tôle".

Ainsi, se forme le groupe des Buttes. La "fauche" est le moyen de défense classique, ce sont des "rapides" qui ont oublié d'être bêtes ; le samedi à trois ou quatre ils partent semer le chahut dans les bals des environs. On shoote très volontiers dans un ballon et ils sont prêts à s'intéresser aux activités sportives ; rapidement, la piscine que nous avons à notre disposition un soir par semaine est régulièrement fréquentée par plus d'une vingtaine des deux immeubles.

Au retour, quatre se mettent d'eux-mêmes au travail en se faisant embaucher sur les chantiers voisins. Les métiers du bâtiment leur plaisent car on se déplace, il n'y a pas trop de monotonie et les horaires sont relativement souples. Notre responsable ne leur a jamais proposé une place, mais son attitude les amenait à en rechercher ; rappelons qu'ils étaient très vifs et assez débrouillards.

Ils participent à plus d'une douzaine de camps : Pâques et grandes vacances ; ils étaient toujours prêts à partir.

Courant 1955, régulièrement on va sur un terrain jouer au football ; deux nouveaux responsables les entraînent. Rapidement cette activité connaît un tel succès que le groupe éclate et se scinde, plusieurs allant former le noyau d'une association sportive qui se crée. Cinq responsables vont simultanément ou successivement encadrer soit les groupes sportifs de cette nouvelle association, soit ceux qui sont restés en dehors.

Deux activités dans le secteur vont donc être menées simultanément.

1961 : l'association sportive comprend près de 250 jeunes. Cette année, plus d'une vingtaine de jeunes en liberté surveillée participent aux matches de foot ou aux autres activités.

Dans le groupe autonome, la plupart sont mariés. C... qui les a tous connus il y a 8 ans est marié également ; les ménages se reçoivent et discutent ensemble de leurs problèmes communs. Un seul, célibataire, continue à vivre de la "biffe"; il aime néanmoins rencontrer C... et cherche toujours à justifier sa situation dans ses conversations avec lui, tant il se rend compte de son désaccord silencieux.

1950-1952

Sur une place très mouvementée, deux responsables après leur travail vont régulièrement retrouver tout un groupe, une quinzaine de garçons de 14 à 20 ans pour partager une frite ensemble et passer la soirée. C'est "Doudou" qui donne le ton et son nom à la bande. La rue leur semble le seul endroit où la vie vaut la peine d'être vécue ; chez eux, ils ne cherchent plus à comprendre : des "types" souvent se succedent auprès de leur mère ; d'autres vivent avec une grand'mère ; certains seuls, en hôtel meublé.

Ils se font peu remarquer en groupe, mais chacun se débrouille pour trouver l'argent qui leur est nécessaire ; délibérément, ils estiment que cela rapporte plus que de travailler chez un patron de six heures du matin à huit heures du soir. Les prostituées sont à leurs portes, là même où ils se retrouvent. Ils les connaissent par leurs prénoms. Se marier, avoir des enfants et une maison sont des histoires racontées dans les romans, mais pour eux ce n'est pas la vie. Le monde du cinéma les captive, ils y trouvent un refuge. Ils passent de nombreuses soirées à jouer de l'harmonica dans la chambre d'un des responsables. Un véritable orchestre se constitue avec boîtes à clous, etc... Ils se mettent au travail avec beaucoup d'enthousiasme ; mais trois jours plus tard, on les retrouve assis sur le capot d'une voiture rêvant à la bonne blague que l'on pourrait faire à un copain.

Leurs délits sont peu importants, mais nombreux ; il ne se passe pas un jour sans "vols à la tire". Toutes sortes d'objets ainsi apparaissent. Certains poussent même le jeu jusqu'à les rapporter au propriétaire pour prouver leur habileté.

Aujourd'hui l'un d'eux est encore à la Santé et nous continuons à le voir. Dans sa dernière lettre, il déclare : *"J'espère en sortant pouvoir remonter la pente".*

mais il n'y croit plus. Trois sont mariés, beaucoup ont quitté le quartier pour aller dans les H. L. M. de la périphérie, des îlots insalubres du quartier ayant été démolis, et nous avons perdu leurs traces.

1952-1961

Dans une banlieue parisienne cinq responsables se relaient et suivent quatre ans très régulièrement, puis trois ans plus irrégulièrement, une bande de 20 jeunes de 15 à 20 ans qui ne savent pas la signification du mot *travail,* passent leur temps à ne rien faire ; plusieurs boivent et peuvent être considérés comme alcooliques. Assez structurés, ils volent régulièrement autos et camionnettes pour faire un tour; des vols chez des commerçants sont périodiquement projetés. Leur instabilité et les difficultés d'embauche de l'époque renforcent leur oisiveté. La misère, l'oisiveté et l'instabilité sont vraiment les trois problèmes auxquels s'attaquent les responsables. Plusieurs garçons expérimentent 15 à 25 places et ceci pendant les quatre ou cinq ans de présence parmi eux. On se "marre" à longueur de journée, on ne mange que lorsque c'est possible et l'on boit suivant les tournées qu'offrent l'un ou l'autre des adultes du coin, qui sont des "piliers de bistrots".

Nombreux sont ceux qui couchent plus ou moins temporairement sur des chantiers. Un local prend un moment l'allure d'un petit club avec installation des plus précaires. Le lieu de prédilection est, surtout pendant un temps, la cave dudit local. Des camps sont organisés trois années de suite en montagne. On participe aussi à une "route" épique à Chartres. Une horde de soixante garçons et filles s'émerveillent au cours de ces journées. Mais au retour la réalité leur semble trop dure et il en résulte une série de comportements dépressifs que jamais nous n'aurions pu prévoir.

Tous les amis des responsables sont leurs amis. Nous formons un groupe où tous se côtoient, mais où chacun ignore si son voisin a une situation plus enviable que la sienne ; on ne se pose pas de problème, sinon celui d'aider G ... qui ne travaille plus à retrouver une place, ou de passer des soirées ensemble pour remonter le moral de ceux qui perdent courage ; et tout cela dans une joyeuse camaraderie. L'équipe entière est très présente dans le quartier ; ses membres prennent les repas dans deux cafés connus, et les gars où les filles peuvent les rencontrer à tout moment. Dix ans plus tard, on se retrouve encore avec joie.

Sommairement, voici relatée l'évolution de chacun :

— *Richard,* 1952, traîne ; sa grand'mère vit de mendicité, taudis infâme, pas de parents ; un bras paralysé le complexe ; très fermé ; participe à tous les coups sans se livrer même à ses meilleurs copains avec qui il fait les coups, depuis deux ou trois ans ; ne travaille plus, grande misère, plus aucune confiance en lui.

1961 : contremaître dans une usine où nous l'avions placé comme petite main.

— *Léo,* 1952, est dans tous les coups, ne peut avoir une attitude vraie, très fermé, ne peut suivre la même idée une heure, révolté contre tout. Sur le plan sexuel, il est très perturbé. Pour une raison inconnue, il s'engage pour l'Indochine. A son retour, il se remet au travail, fait plusieurs places, après nombre de discussions, pose sa candidature chez Citroën.

1961 : toujours chez Citroën, il se demande comment il peut travailler ainsi maintenant !

— *Raymond,* 1952, mène le groupe ; oisif par excellence ; deux ans de prison. Bien que nous ne lui ayons pas écrit, le premier jour de sa sortie, il revient trouver l'équipe. Il travaille dans une imprimerie ; nous sommes ennuyés, il boit beaucoup.

Six mois plus tard, trois ans de prison (18 voitures volées), trois ans d'interdiction de séjour.

1961 : marié, un enfant, travaille depuis trois ans à la même place ; son interdiction de séjour va être levée dans six mois.

— *Nono,* 1952, titi parisien ; aucune présentation, très chahuteur, participe à toutes les blagues. Travaille trois ans comme carreleur, crise sentimentale, veut tout quitter. Des cours de culturisme sont positifs, son physique se transforme. Il reprend confiance en lui.

1961 : après son service militaire, retourne chez son ancien patron. D'après ses camarades, tout va bien, il a une chambre, "un petit bijou".

— *Barnabé,* 1952, maigrelet, impulsif et insolent, il participe à toutes les bagarres, revient chez lui quand personne n'est là. Son père et sa belle-mère ne peuvent le supporter ; c'est donc un perpétuel jeu de cache-cache. Un an de prison en 1954 pour infraction chez un commerçant. A sa sortie, il ne veut pas retrouver la bande. Nous lui trouvons temporairement une chambre dans le 20e arrondissement.

1961 : marié, il demeure à Chartres et s'extasie sur l'air titi de sa fille qui est atrocement gâtée. Lui, qui ne pouvait supporter les "bouseux", est ouvrier dans une coopérative agricole.

— *Titus,* 1952, très dépressif et renfermé ; nous restons un an sans le connaître réellement. Nous lui trouvons une chambre et apprenons que, régulièrement, il boit lorsqu'il est seul. La cure de désintoxication nous permet surtout de faire plus ample connaissance. Aucun camarade ne vient le voir. Un emploi pour réparer les auto-tamponneuses est l'occasion d'entreprendre un tour de France.

1961 : blessé en Algérie, il travaille dans la même maison que son camarade que nous avions placé quatre ans plus tôt. Son patron le loge ; il n'est plus dépressif, son travail l'intéressant beaucoup.

— *Dudule,* 1952, n'est jamais content, vit dans une saleté repoussante, recelle admirablement les objets volés, adore jouer du piano. Durant plusieurs années, va régulièrement écouter des disques chez un responsable.

1961 : marié, habite la région parisienne, a un petit jardin ; il désire que les enfants du responsable viennent manger ses cerises.

— *François,* 1952, 18 ans ; sort d'une prison de Marseille, se saoule tous les jours avec du cognac ; a participé à plusieurs cambriolages à main armée ; très intelligent. Né en Autriche, il a traversé tous les pays avec un père italien qui buvait copieusement. La découverte d'une équipe amicale le métamorphose ; en huit mois, il est devenu le nouveau chef de bande des garçons. Sa gaieté et sa droiture sont séduisantes pour les cadres comme pour les membres de la bande.

Tout en travaillant dans une fonderie, il reprend ses cours pour passer le brevet. Fait plusieurs ascensions en haute montagne en s'intégrant à un groupe du C.A.F., n'ayant pas retrouvé le responsable sur place.

1955 : mortellement blessé dans un accident de vespa.

— *Catherine,* 1952, l'une de celles dont on se sert dans la bande. Enceinte, elle veut abandonner son bébé. Placée dans une maison de mères célibataires, elle fait une fugue, le bébé pleure deux jours entiers. Nous la retrouvons ; quitte la maison et reprend son enfant. Entraîneuse cinq ans, elle verse régulièrement la pension de Joël.

1961 : actuellement, elle est gérante d'un petit restaurant et Joël est au lycée; il est ravi, sa Maman peut l'héberger durant ses vacances.

Pour une dizaine d'autres nous pourrions brosser de tels tableaux. Dans ce groupe, il a fallu restructurer les personnalités et ce fut un travail de très longue haleine. L'un d'eux est encore inadapté et est lamentablement utilisé par les "boîtes folkloriques" pour jouer le rôle du clochard bouffon. Nous attendons le retour du service militaire du responsable avec qui il sympathisait beaucoup pour essayer de le reprendre en mains.

1951-1955

Les petits qui gravitent dans le square, autour de la bande précédemment décrite, ont forte réputation. Ils réclament qu'on s'occupe d'eux.

Ce groupe de plus jeunes de 10 à 15 ans ne commet pas de délits graves, mais la non fréquentation scolaire, le tapage, leur langage grossier et quelques vols à la tire peuvent leur être reprochés. La plupart ont une vie familiale lamentable : la petite sœur de l'un d'eux est mise à l'Assistance publique, car son père la "monnayait".

Un ami d'un des responsables des grands accepte de les rencontrer. Pendant quatre ans, deux à trois fois par semaine, en sortant de ses cours, il les retrouve, leur raconte des histoires fantastiques, leur fait des tours de cartes extraordinaires et discute avec eux des heures entières. Germain est à la fois leur grand frère et leur grand copain. Il profite de son prestige pour les former. Aucun n'a de famille sur laquelle il peut espérer s'appuyer et ce petit groupe, très asocial en profondeur, trouve par la suite à s'insérer tant bien que mal dans la société.

Ajoutons que simultanément des responsables sont présents dans la bande des grands et ne cessent d'éviter que les petits ne s'immiscent. Un tel groupe, en 1961, aurait certainement été appréhendé maintes fois par la police pour "voyouterie" !!

1956-1961

Voir Annexe Témoignage 1 : 2 responsables.
60 adolescents de 15 à 25 ans.
Délits parfois graves.
Bon niveau intellectuel.

1955-1961

Voir Annexe Témoignage 2 : 2 responsables.
20 adolescents de 13 à 15 ans.
Très instables.
Délits nombreux et irréfléchis.

1957-1961

Le 212 est toujours repéré... Quand on parle d'une histoire dans le quartier, c'est à coup sûr au 212. Le responsable de par sa maturité a un certain prestige et il s'en sert. Ses méthodes sont assez personnelles et autoritaires ; néanmoins,

il obtient des résultats et sa générosité est totale : il nous demande de l'aider dans son expérience durant trois années.

Ils sont plus d'une cinquantaine, oisifs, semblant vouloir travailler. Le poker, l'achat et la revente de mobylettes trafiquées sont les revenus ordinaires du groupe. A une époque, la grande distraction est le "pari sur voitures". Ils vivent dans des conditions matérielles très correctes. Leurs situations familiales sont apparemment normales.

Les premiers temps, la mise au travail semble être d'un rendement sensationnel. Un an après l'arrivée de Raoul, tous ont un salaire régulier. Notre responsable commence donc à s'intéresser à d'autres bandes, puis brusquement il apprend que tout est à refaire, "qu'ils ont fait un coup" (8 participants). A nouveau, Raoul passe ses nuits et ses jours pour les reprendre en mains.

Six mois de calme, avec insuccès pour des cours de boxe. Puis à nouveau des histoires. A plusieurs reprises s'intègrent dans le groupe des filles qui viennent de faire le "mur" d'un centre de rééducation. Après plusieurs jours, les garçons demandent d'un air angélique au responsable : *" Nous avons essayé de les dépanner, mais qu'en penses-tu ? "* et discrètement se retirent d'une histoire compromettante dans laquelle ils se sont mis plus ou moins consciemment.

Actuellement, ils semblent s'être assagis. Il est intéressant de noter que dans son travail Raoul fut aidé par un bénévole, habitant les mêmes cités, qui connaissait de longue date les garçons. Depuis le départ au service militaire de ce dernier, courant 1960, il est seul à nouveau.

Assez intelligents, pour la plupart, ils mettent un certain snobisme à ne rien faire. Dans la mesure où plusieurs se remettent au travail, les autres suivent, fortement influencés d'ailleurs par la personnalité du responsable. La manière autoritaire semblant par instants leur être tout à fait appropriée. Très débrouillards et de condition sociale moyenne, les problèmes de logements se posent avec beaucoup moins d'acuité que dans les groupes précédents.

1959-1961

Dans un quartier des plus vivants de la capitale, un responsable et une responsable retrouvent régulièrement dans un "café à ambiance" une vingtaine de garçons qui, en groupe semblent forts, et isolément se sentent terriblement seuls, ne sachant quoi faire de leur vie. En groupe, ils sont dynamiques, aiment les bagarres, sont à l'affût de petites "casses", ne travaillent que quelques jours par mois, adorent écouter les derniers disques d'Elvis Prestley ou de Bill Halley. Ils refusent toute activité sportive et préfèrent s'affirmer en arborant les "lewis" et les blousons dernière coupe. Ils admirent vite nos deux responsables qui dans les chahuts ne sont pas les derniers à rire. Une action très individuelle permet de découvrir des situations dramatiques auxquelles on essaye de remédier. Presque tous sont passés dans des centres de rééducation et n'ont pu s'y adapter. Aussi le juge pour enfants a-t-il préféré souvent prendre des mesures de liberté surveillée. Aujourd'hui, ils découpent les articles de journaux concernant les blousons noirs afin de noter leurs détails vestimentaires, leurs armes, et les mesures de répression. Depuis deux ans, une présence assidue des deux responsables fait que toute la confiance leur est acquise.

Ce sont les "deux" auxquels ils se raccrochent ; qu'ils soient en centre de rééducation ou en prison, les nouvelles parviennent régulièrement. A leur sortie, ce sont eux qu'ils vont voir.

Dans le quartier, si un gars est en panne, on vient les trouver. On ne peut se passer d'eux. Ils sont tellement "seuls" que cette première étape est nécessaire. Nos deux responsables doivent, à de nombreuses reprises, remplacer les familles défaillantes auprès d'organismes sociaux ou de directeurs de centres. En internat, ils n'auraient ni visite, ni colis, si S... ou V... n'étaient pas là.

Les petits du coin leur demandent de s'occuper d'eux et l'un ou l'autre responsable ne peut se promener sans avoir une nuée de jeunes, bavards, chahuteurs, qui demandent à faire une partie de gendarmes et voleurs entre les autos en stationnement.

1959-1961

Des H. L. M. nouvellement construits abritent des centaines de familles ; parmi elles, bon nombre sont nettement asociales, et rapidement la Cité Nord s'est faite un renom dans cette banlieue parisienne très calme jusqu'alors. Les assistantes sociales elles-mêmes ne peuvent se présenter dans nombre de familles. Des groupes de jeunes à l'allure très "blouson noir" épouvantent le quartier. Deux camarades, par un concours de circonstances curieuses, font leur connaissance, discutent engins à moteur, échangent des "tuyaux" sur les achats éventuels, en réparent certains. Ils sont rapidement les deux "potes sympas" à qui on demande conseil pour les cas difficiles.

De longs palabres s'engagent plusieurs fois par semaine, et ensemble ils cherchent un petit local où ils pourraient se retrouver facilement sans être vus par tout le monde. Ils échafaudent des romans sur leurs nombreux faits et gestes. Leur âge s'étale de 15 à 25 ans. Ils mettent en commun leurs souvenirs de "tôle", leurs projets fantasques et merveilleux, les façons de se procurer du "fric" à bon compte. Leur nombre est variable, leur degré d'asociabilité aussi. Les délits commis sont constants pour certains et le revolver est très bien porté ; d'autres se contentent de se faire entretenir par les copains ou leurs "vieux".

C'est un travail de longue haleine que les responsables entreprennent. Il n'est pas question de proposer en bloc une activité à ces adolescents ; il est préférable d'agir individuellement ou auprès de petits groupes ; il faut être prudent tant la Cité observe tout, commente tout et rend l'action des responsables très délicate. Le groupe contacté est nombreux : 40 à 50 adolescents le composent. Quinze travaillent rarement.

1960-1961

Hervé était responsable d'un patronage laïque. Les fortes têtes du coin ont l'habitude de venir lui dire bonjour, bien qu'il ait un commerce, ainsi Pierrot lui fait connaître tout un groupe de jeunes de 15 à 18 ans qui veulent vivre intensément sans rien faire... Le groupe comprend une vingtaine d'adolescents. Parmi eux, une demi-douzaine ont eu affaire au Tribunal pour Enfants. Ils sont assez intelligents, mais très révoltés et agressifs.

Ils ont toujours des projets fabuleux. Ils oscillent entre la peur et l'agressivité. Personne ne les comprend ; ils veulent se prouver qu'ils sont des "durs" et pour cela sont capables de faire de stupides coups durs et d'utiliser des moyens dangereux.

Trois revolvers leur sont pris ; ils s'en procurent d'autres. Leur regroupement est certainement néfaste. Ils bluffent. Et notre responsable qui ne les connaît que depuis un an se pose la question de savoir s'il arrivera à orienter différemment le groupe entier ou s'il accentuera son action individuelle pour les dépolariser au maximum de la bande et les intéresser à des activités de loisirs diverses. Il demande des aides bénévoles, car seul il pense que son action sera insuffisante.

Nos expériences interrompues

Dans cette rétrospective, nous n'avons fait figurer que les groupes où fut assurée une présence de trois ans au minimum et ceux actuellement suivis depuis deux ans. Nous n'avons pas fait figurer les bandes contactées par les responsables de clubs. Nous les aborderons par ailleurs.

Nous nous devons de présenter les expériences que nous considérons comme des échecs plus ou moins graves suivant les circonstances.

...La bande à Lolo et celle de Miquet sont suivies irrégulièrement, nos responsables ayant déjà la charge d'un autre groupe (à cette époque, nous regroupions encore tous les garçons pour les activités). Trois ou quatre de chacune des bandes participent au camp. Ce n'est donc pas une bande entière, mais quelques garçons qui, ayant trouvé notre responsable sympa, lui demandent d'aller au camp et continuent ensuite à garder des relations avec lui. Mais nous ignorons ce que sont devenus les autres.

...Le sort s'acharne sur la bande des trois chemins qui m'a été signalée. A plusieurs reprises, des bénévoles nouent des relations avec ses membres, mais des évènements tout à fait imprévus dans leur vie personnelle stoppent leur action. Ainsi cette fameuse bande qui apeurait tout un quartier ne fut suivie qu'un an.

Les grands du boulevard Hugo désirent une baraque pour se retrouver. Un des meneurs nous demande aide et c'est à un kilomètre de là que nous trouvons un terrain. Le départ à l'armée du responsable interrompt toute action (nous n'avions aucun cadre disponible). Six mois plus tard, un bénévole aborde les jeunes qui se trouvent dans la périphérie du club, ceci nous paraissant être un travail de toute première urgence. On attend l'ouverture du club et la venue d'un éducateur pour refaire connaissance avec le premier groupe connu.

...Dans un lieu de rencontre de prédilection pour tous les jeunes en marge, deux actions sont menées simultanément : un garçon et une fille font connaissance avec les grands auxquels des bagarres, des vols et des attaques de passants sont reprochés. Un troisième responsable retrouve régulièrement les plus jeunes, et on organise des camps. Nous savons qu'il doit partir au service militaire, et nous recherchons un bénévole pour le remplacer ; mais en vain. Le groupe est alors abandonné, nous apprenons qu'une partie de cette petite bande participe aux activités d'un club proche ; mais les autres, plus asociaux sont livrés à eux-mêmes. Chez les grands, un an plus tard, le même problème se pose. Les deux responsables quittent Paris et il est très pénible de devoir se rendre à l'évidence : malgré nombre de conférences de propagande et de démarches pour trouver des bénévoles, personne ne veut les remplacer. Il aurait été préférable de ne jamais commencer une action auprès de cette bande. Nous avons commencé un dialogue. Ils sympathisaient avec nous, nous leur avons causé une déception de plus. Ils pensaient pouvoir compter sur nous.

ⓑ LES CLUBS DE QUARTIER EN PRÉVENTION

Le travail de rue nécessite des points d'appui. Définir les différentes formules n'est pas dans notre ambition, chaque expérience a une physionomie propre, et elles ne sont pas assez nombreuses et anciennes pour en tirer des conclusions. Le club de prévention est un de ces points d'appui.

Quelques données historiques nous permettront d'abord de situer certaines caractéristiques des implantations, en même temps que de juger de l'esprit qui a présidé à leur lancement. Nous préciserons ensuite les buts poursuivis, les moyens choisis pour les atteindre et les activités à travers lesquelles nous nous proposons de les réaliser.

HISTORIQUE ET CARACTÉRISTIQUES D'IMPLANTATION

UN "TRAVAIL DE RUE" DOIT PRECEDER L'IMPLANTATION D'UN CLUB

Nous considérons qu'avant d'envisager l'implantation d'un club, il est nécessaire qu'un "travail de rue" permette une réelle connaissance du quartier et des jeunes ; ces derniers doivent désirer son ouverture et participent ainsi à sa mise en route. Malheureusement, le type de construction exigé par les services officiels pour l'obtention du permis de construire ne nous permet que très partiellement de faire participer les adolescents au montage de leur club. Sans nous faire d'illusions sur la difficulté de leur participation à une telle entreprise, puisqu'ils sont peu capables de continuité, nous avons conscience néanmoins que plus ils participent, plus ils se sentent chez eux et moins il y a de difficultés ultérieurement, en particulier, sur le plan de la discipline.

SI POSSIBLE LES JEUNES PARTICIPENT A SA CONSTRUCTION

Si un travail de rue préalable a été effectué dans un quartier, il n'est cependant pas toujours possible d'y construire un club pour des raisons d'urbanisme. L'implantation hors du quartier où a été réalisé le travail éducatif initial, entraîne la nécessité d'une préparation supplémentaire auprès des adultes du voisinage, de façon à ce qu'ils manifestent une attitude accueillante aux jeunes qui fréquenteront le club.

L'historique de deux clubs explique comment leur développement s'est effectué en fonction de la variété des situations et des conditions concrètes d'implantation. Il met en évidence la nécessité de toujours s'adapter à une réalité donnée, sans pour autant perdre le but qu'on se propose.

PARIS 1

En 1955 une baraque en bois de 20 × 6 mètres est mise à notre disposition pour servir de local sur un secteur de la banlieue parisienne. Il devait permettre de compléter l'action rue menée par une équipe de bénévoles depuis plusieurs années.

Malheureusement, il ne fut jamais possible d'obtenir le terrain prévu à cet usage.

Ce n'est qu'un an plus tard, dans une autre banlieue, qu'un terrain nous était prêté pour 7 ans. Nous ne connaissions pas ce secteur, aucun travail de rue préalable n'avait pu être organisé. La réalité nous oblige ainsi à faire une grave entorse aux principes que nous soulignons par ailleurs, mais les circonstances de la vie sont plus exigeantes que les meilleures théories. Pour pallier cet inconvénient, quelques bénévoles vinrent sur place monter la baraque ; ils n'hésitèrent pas à aller chercher les jeunes du quartier pour leur demander de les aider à installer un club qui leur était destiné. Ceux-ci bien sûr, aimèrent à se faire prier, mais quelques-uns participèrent à l'installation des sanitaires et à la finition. Ainsi le premier contact était pris avec les jeunes du quartier ; beaucoup trouvaient bizarre de voir des adultes venir là, dans un lieu qui n'était ni celui de leur travail ni leur domicile; mais la confiance s'établit doucement, parce que les jeunes pouvaient constater

qu'on faisait quelque chose pour eux et qu'on les prenait au sérieux en leur demandant de participer. Cette participation de quelques jeunes et de bénévoles adultes au démarrage du club fût très importante, car nous étions dès le départ situés "comme une bande de copains pour le meilleur et pour le pire" et non comme une entreprise de loisirs plus ou moins mystérieuse et riche... Le responsable n'arrivait pas en "directeur" avec les clefs, une fois la construction du club terminée, comme cela s'est vu trop souvent.

Depuis 10 ans, comme toutes les banlieues parisiennes, le quartier a été complètement bouleversé. Au départ il y avait énormément de locaux insalubres mais bondés de familles nombreuses étrangères, italiennes et nord-africaines arrivées dès avant la guerre, puis espagnoles; enfin, depuis 3 ans des célibataires portugais et noirs habitant dans des caves.

A deux cents mètres du club, il y avait une zone de baraques en planches groupant une soixantaine de familles qui ont été relogées dans des immeubles anciens mais corrects dont les occupants plus fortunés sont partis en H. L. M. Certaines de ces familles du bidonville dont les revenus étaient suffisants ont été relogées dans des constructions neuves.

En 1955, quelques H. L. M. s'élevaient timidement, aujourd'hui, ils règnent en maître et les derniers petits immeubles attendent leur destruction. Ce secteur s'est encore développé sur le plan industriel : 90 entreprises et de nombreux ateliers d'artisans couvrent les derniers terrains vagues qui faisaient le bonheur des jeunes voilà encore cinq ans.

Le boulevard périphérique a pris les derniers mètres carrés de terrain non encore construits et a achevé de transformer cette vieille zone grise et à ras de terre en un immense chantier de construction. Ce n'est pas encore terminé et la moitié du boulevard où se trouve le club doit disparaître, avec deux usines et trois immeubles, pour laisser la place à des écoles, parkings et rues nouvelles.

Au début, le club a été ouvert certains soirs par des bénévoles, mais d'une façon irrégulière et devant le nombre grandissant de jeunes, la présence d'un permanent s'est révélée indispensable.

Premier permanent : une éducatrice qui oriente son travail sur les plus jeunes; mais les patronages municipaux fonctionnant très bien pour les petits, il était plus urgent d'accueillir au club les aînés pour lesquels il n'était rien proposé. La présence d'un éducateur était alors indispensable.

En avril 1959, un éducateur est engagé d'une façon permanente, il était dès octobre aidé par un stagiaire-éducateur, ce que nous acceptions pour la première fois ; nous avons été heureux de constater que cette présence nous rendait de précieux services. Bien sûr, la maturité est indispensable pour des stagiaires en prévention, mais nous considérons important l'apport de leur personnalité et de leur expérience de vie ; car pour être présent réellement au quartier, il faut des personnes différentes.

Le club étant ouvert tous les soirs, à tout le monde sans distinction de race ni de classe sociale, cette particularité malheureusement trop peu fréquente fut vite un attrait pour les jeunes du quartier et des environs ; il n'était pas rare que déjà une heure avant l'ouverture du club une cinquantaine de jeunes garçons et filles trépignent et insultent le responsable dont ils voulaient mesurer l'autorité. Devant cette affluence, il paraît urgent pour l'association d'engager un deuxième permanent, grâce auquel une petite équipe pu être constituée.

Actuellement, l'ensemble de la clientèle comporte trois groupes différents de jeunes de 14 à 20 ans, et un autre venu s'adjoindre en 1963, celui de 40 jeunes Nord-Africains d'âge scolaire.

Cet historique est limité aux seules données caractérisant l'implantation originale du club ; l'intervention éducative réalisée au moyen de celui-ci est présentée en annexe : Témoignage -3-.

PARIS II

En 1955, trois bénévoles prennent contact avec quelques familles qui vivent "en marge" : elles ont une conception originale de leur rapport avec la société et certaines sont d'origines ethniques particulières. L'ensemble de la population voisine les juge mal et les rejette : leur quartier est un lieu de mauvaise vie et il n'est pas question de s'y aventurer.

Ces familles connaissent les aversions de l'entourage à leur égard et les jeunes expriment avec fierté le fait d'habiter dans ce quartier : "on est de la place de...", "c'est nous les gars de...". Ce sentiment d'appartenance soude les familles entre elles ; malgré la diversité des origines et des langues parlées "chez soi", les adolescents comme les enfants se distraient ensemble dans la rue ou au cinéma du "quartier" ; ils parlent un "argot", commun d'ailleurs à la grande majorité des habitants.

La population voisine sait que les jeunes du quartier rapinent et se bagarrent ; à la vérité, les vols commis par ceux-ci ne sont pas rares (il s'agit d'ailleurs souvent de "bricoles" beaucoup plus que d'affaires importantes) et, d'une certaine façon, cela leur semble normal : "on est du quartier, donc on vole". Ils manifestent aussi des comportements agressifs et violents envers les adultes et les jeunes de l'extérieur : "on leur crache dessus, on les injurie, on les bouscule"... et souvent cela dégénère en rixe.

Les trois bénévoles découvrent progressivement ces deux aspects fondamentaux du comportement des jeunes, et en même temps des adultes, qui eux aussi se comportent parfois de la même façon. Ce qui est remarquable, c'est que ces derniers connaissent les comportements anti-sociaux de leurs enfants, mais ne leur reprochent en aucune façon : il semble que "cela va de soi...". Si des tensions se manifestent, ou que des conflits éclatent entre jeunes et adultes, l'origine n'est en aucun cas le reproche possible d'un adulte en face d'actes antisociaux ; ceux-ci semblent considérés comme normaux. Rejetés par les habitants voisins de leur quartier ils paraissent justifier ce rejet par leurs comportements, et, en même temps, s'en servir comme moyens de valorisation.

Ces actes asociaux ou antisociaux ne sont pas toujours gratuits et réactionnels; ils font en quelque sorte partie d'un système, qui semble tout entier commandé par une conception particulière de la vie et des rapports avec "les autres". Prenons l'exemple de leurs activités professionnelles ; la majorité des travailleurs sont indépendants, ils ne dépendent de personne et organisent leur emploi du temps comme ils le veulent ; l'exercice de leur profession leur permet par ailleurs de se procurer autant d'argent qu'un ouvrier moyen, mais parfois, en beaucoup moins de temps. Enfin, les "à-côtés" permis par la nature particulière de leurs activités leur offrent parfois des gains inespérés. Il en découle que leur façon de parler du travail leur est tout à fait particulière ; on dit "j'ai *pris* tant d'argent *sur* un travail" et non pas "j'ai *gagné* tant d'argent *par* mon travail". Certains se font parfois "épingler" et quelques-uns passent en "tôle" plus de la moitié de leur temps.

Pour les jeunes, le seul point de référence est le quartier, le milieu ; leurs seuls rapports avec la société s'établissent (en dehors des contacts professionnels avec les clients) avec le "flic", quand ils ont affaire à lui. Les distractions ne leur permettent même pas de voir autre chose, puisqu'ils ne rencontrent, au cinéma où ils vont, que les seuls gars du quartier. Quand ils sortent, en bande, ils vont à Pigalle, le seul autre quartier de Paris qu'ils connaissent. L'école enfin, où ils pourraient voir d'autres jeunes ne les voit guère et, s'ils la fréquentent, ils forment un clan.

Dès leurs premiers contacts, les bénévoles comprennent qu'avant d'envisager toute intervention ou aide individuelle au niveau des jeunes, en vue de modifier la nature de leurs rapports avec l'extérieur et diminuer leur asocialité, il est nécessaire, non seulement de bien connaître les jeunes et de s'y faire accepter, mais de faire les mêmes efforts de connaissance et d'approche au niveau des adultes. Des relations profondes et confiantes avec la totalité d'une famille s'avèrent de plus en plus nécessaires au fur et à mesure de la découverte des aspects fondamentaux de la vie du quartier. En effet, la connaissance des plus jeunes, étant donné le climat dans lequel ils sont élevés, est aussi nécessaire ; malgré leur jeunesse, ils présentent les mêmes caractères antisociaux que leurs aînés.

Durant l'année 1956, des contacts réguliers eurent lieu avec 7 ou 8 familles ; soirées passées ensemble, entretiens au coin du feu ou sur le trottoir, distractions communes (cinéma, bals...), menus services échangés avec les adolescents et les adultes, jeux de plein air et promenades avec les plus jeunes..., permirent l'établissement de liens solides. La nécessité de pouvoir dialoguer avec les adolescents et jouer avec les plus jeunes, ailleurs que dans la maison familiale, nous fit rechercher un petit local. Celui-ci nous fut prêté par un organisme sportif voisin, et quelques jeunes commencèrent à le repeindre. Son éloignement du quartier ne nous permit pas de l'utiliser pleinement, les adolescents n'y venant pas d'eux-mêmes, mais suivant nos sollicitations. L'été de cette même année, trois enfants de 10 à 13 ans firent un camp de 4 jours à une cinquantaine de kilomètres ; ce séjour fut pour les bénévoles un critère de notre admission dans le quartier, car les adultes confient difficilement leurs enfants à des personnes étrangères à leur milieu.

Pour des raisons professionnelles les trois responsables ne purent continuer leur action durant les années 1957 et 1958; des contacts très distants furent cependant conservés. Fin 1958, l'un des responsables qui avait effectué les premiers contacts et une bénévole reprirent une action plus régulière sur le quartier et aussi auprès d'autres familles connues entre-temps. Celles-ci, de même origine ethnique que certaines familles du quartier, étaient établies à quelque distance ; une d'entre elles aida les responsables à installer un local très sommaire qui permit cependant aux jeunes adolescents, aux enfants et aux adultes de se réunir pour s'entretenir ou pour certaines activités plus précises : cours de lecture et d'écriture, préparation à la scolarité pour les plus jeunes, séances de cinéma-discussion... En même temps que le nombre de familles connues augmente, il est possible de commencer un réel travail individuel auprès de certains jeunes et adultes ; l'intervention a lieu pour des raisons précises ; histoires avec la police, séjour en prison, difficultés familiales... et il est aussi possible d'aborder au cours d'entretien le problème de la nature particulière de leur rapport avec la société, de leur conception du travail ...

La construction de ce local sommaire a permis à quelques adultes du milieu, de réfléchir et de participer à l'action des responsables. Mais celui-ci se trouve accolé à la maison d'habitation de la famille qui a aidé à son installation ; certains jeunes ou adultes n'y viennent pas, car pour diverses raisons ils ne s'entendent pas avec cette famille. Par ailleurs, les dimensions de cette salle sont vraiment exiguës.

La construction d'un local plus proche du quartier, plus vaste et indépendant, est envisagée. Les plans d'urbanisme interdisent sa construction dans le quartier lui-même ; un terrain viable éloigné du secteur d'action éducative, est trouvé.

En 1959, un seul des responsables qui avaient pris contact en 1955, continue l'action sur le quartier. Partagé entre d'autres tâches, il est nécessaire qu'un autre responsable vienne s'adjoindre à lui pour réaliser une action d'équipe permanente. En 1960, une éducatrice commence le travail d'approche et de connaissance.

Les jeunes enfants ne vont pas à l'école ; il est possible de les occuper durant la journée et, dans un local provisoire, de les préparer par des activités appropriées à une scolarité future. Parallèlement, le responsable prend contact avec les

familles et les adolescents qui, à l'époque, se réunissent en bande. Commencée auprès de quelques jeunes appartenant à des familles "séparées", l'action des responsables s'est donc étendue également aux adultes, aux plus jeunes enfants, et à d'autres adolescents inadaptés dont les familles ne sont pas encore connues. C'est à l'ensemble des adolescents que sera annoncée l'ouverture imminente du club ; ils s'intéressent à son projet en surveillant les travaux. Le terrain trouvé pour son érection se trouve à quelques minutes de marche du quartier, entouré de voisins "tranquilles" et "bien-pensants".

L'éducatrice est seule pour l'ouverture en 1961, l'un des deux responsables ayant arrêté momentanément son action. Les garçons, nombreux dès le deuxième jour, manifestent des velléités d'organisation : certains peignent eux-mêmes les murs, ou achètent des disques ; on pense organiser des bals... Le voisinage, peu préparé à accueillir ces jeunes, s'effraie de voir la clientèle qui fréquente le club et de constater que la majorité d'entre eux viennent de ce quartier à "mauvaise réputation". Pour un oui, pour un non on appelle la police. Les descentes répétées du car provoquent des réactions agressives des garçons envers le voisinage direct du club : vols, altercations...

D'autres jeunes, apprenant l'ouverture d'une salle, viennent pour s'y distraire. Ils sont mal acceptés par les gars du quartier qui leur "cassent la figure" et les "éjectent".

Néanmoins, la bonne connaissance du quartier et des garçons,que possède la responsable, évite les difficultés majeures de discipline ; ceux-ci acceptent de ne pas se bagarrer à l'intérieur du local avec les nouveaux venus et, à partir du moment où il fut ouvert quotidiennement, de ne pas y pénétrer pendant la journée. Quelques garçons en achèvent la peinture intérieure.

S'ils veulent que ce soit leur club, à l'exclusion de tout étranger, ils veulent y être tranquilles. Ils discutent ouvertement de leurs histoires, des vols commis, de leurs problèmes personnels, de leurs difficultés à trouver du travail quand ils veulent utiliser des moyens plus adaptés de vivre. Il semble possible d'obtenir dans un premier temps une réduction des attitudes agressives de défense des garçons. En dehors des heures de présence au club, la responsable continue donc un travail de rue : sorties en groupes, contacts avec des familles (les adolescents en ont fait la demande afin de régler des problèmes précis) cours de lecture et d'écriture pour quelques adolescentes. Mais du fait de la surcharge de son emploi du temps, le travail auprès des familles "séparées" et des plus jeunes devient de plus en plus restreint. Par ailleurs, les plus jeunes adolescents qui fréquentent le club réclament des activités.

Un éducateur vient au club courant 62 ; il ne reste pas longtemps et s'en va après avoir promis des activités séduisantes aux garçons, sans les réaliser.

Déçus par les promesses non tenues, craignant les descentes arbitraires de police qui se faisaient de plus en plus fréquentes, gênés par les plus jeunes qui venaient semer la pagaille, les adolescents les plus inadaptés fréquentent de moins en moins le club ; sa fermeture est décidée.

L'éducatrice peut alors faire le point du travail effectué par le club, en voir les insuffisances et reprendre son action rue sur l'ensemble du quartier, auprès des autres familles séparées et avec les plus inadaptés des enfants. Les huit mois de fonctionnement ont montré qu'une équipe d'éducateurs est nécessaire pour que le travail-club n'empêche pas le contact individuel avec les garçons et que le travail-rue auprès des familles ne soit pas diminué. Dans le quartier, l'action club est secondaire par rapport à l'action rue ; elle lui est complémentaire et ces deux formes de travail doivent être menées de front.

En novembre 62, une équipe de trois éducateurs peut être formée ; chacun d'eux connaît le quartier respectivement depuis 6 ans, 3 ans et 8 mois.

Le club est ouvert deux fois par semaine : c'est avant tout une permanence où les jeunes sont sûrs de pouvoir trouver tel ou tel responsable ; quelques jeunes du voisinage peuvent le fréquenter sans être rejetés par "ceux du quartier". Pour ces derniers, cette coexistence est un premier pas vers l'établissement de liens positifs avec la société. Cette réalité, et aussi les conversations que les responsables lient de temps à autre avec les habitants proches du club, ont permis à ceux-ci de se défaire de leur attitude première de crainte et des réactions inévitables qui s'ensuivaient. La majorité de ceux qui fréquentent le club sont de jeunes adolescents ; sur leur demande, une activité sportive y a lieu en dehors des heures d'ouverture "club". D'autres équipes sportives regroupent certains jeunes du quartier indépendamment de leur fréquentation du club ; l'entraînement est animé régulièrement par des bénévoles.

L'essentiel de notre action se réalise dans la rue ; ceux qui fréquentaient le club à son ouverture, maintenant jeunes adultes, sont revus chez eux ou dans le "quartier". Certains adultes comprennent la nécessité d'une scolarisation de leurs enfants et acceptent de les envoyer à l'école, ou de les laisser venir au club, certains jours, pour des exercices les préparant directement à la scolarité ; pour ces mêmes enfants, le club est ouvert le jeudi pour des activités de loisir. Adultes et adolescents s'y retrouvent aussi parfois pour des soirées de détente (cinéma, variétés...). Le dialogue est de plus en plus riche avec l'ensemble des familles séparées : les repas pris chez elles, les moments passés au "coin du feu", les échanges d'obligation qui se créent pour tel ou tel problème, les sorties en commun amènent l'établissement de relations solides et confiantes avec les adolescents comme avec les adultes et les jeunes enfants. La connaissance des responsables par la famille entière, leur admission par l'ensemble de ses membres, leur donnent une autorité morale certaine et leur permettent des interventions individuelles plus adaptées et plus efficaces. L'objectif toujours réel est donc d'accroître les contacts familiaux et de se faire reconnaître et admettre par celles des familles qui, malgré la connaissance des jeunes qui en font partie, nous sont encore "fermées".

BUTS

PRÉSENCE AU CLUB

Les jeunes sont sûrs de trouver les responsables à un endroit précis et chaque fois qu'ils ont besoin de les rencontrer ; certains jeunes fréquenteront le club plus souvent que d'autres et auront tendance à vouloir "s'approprier" les locaux et à en permettre l'accès à leurs seuls copains.

IL EST NECESSAIRE DE BIEN DEFINIR LA CLIENTELE D'UN CLUB

Il apparaît essentiel de définir au départ la clientèle dont on veut s'occuper. C'est une illusion de penser qu'on peut prendre en charge tous les adolescents quels que soient leur âge et leurs tendances ; on est aussitôt submergé sous le nombre et on a les plus grandes chances de ne s'occuper que de ceux qui en ont le moins besoin.

Le responsable devra être à la fois à l'extérieur et à l'intérieur afin d'éviter que les habitués du club ne se constituent en groupe fermé et peu accueillant ; il aura pour souci de recevoir tous les isolés, les séparés...

PRÉSENCE AU QUARTIER

L'EQUIPE D'UN CLUB DE PREVENTION EST RESPONSABLE DES PLUS SEPARES DE SON SECTEUR

Pour comprendre les difficultés de l'action d'un club, il faut se rappeler le principe directeur de notre travail : rechercher le contact avant tout avec les adolescents les plus durs, les plus asociaux, vivant ou se regroupant dans le quartier. L'équipe de responsables d'un club de prévention doit se sentir responsable de tous les sujets les plus "séparés" de son secteur. Elle-même ne peut les prendre tous

en charge, mais elle doit en avoir le souci et être toujours attentive à un signe, à une conversation qui signale un jeune dont personne ne veut s'occuper ou ne peut s'occuper tant il est asocial. C'est un état d'esprit que doit avoir toute équipe de prévention : aller là où il y a un jeune ou des jeunes qui ne peuvent s'en sortir seuls.

Nous ne prenons pas en charge de jeunes venant d'un autre quartier, s'ils ne sont amenés par nos habitués eux-mêmes ; en principe, nous ne recevons pas de jeunes envoyés par les services sociaux. Il n'est pas dans notre ligne de grouper des jeunes asociaux isolés, sortis de centres de rééducation ou de prison, et venant de différents quartiers.

Le contact avec des adolescents asociaux va permettre d'établir des liens avec les autres éléments asociaux du quartier. Nous sommes amenés à nous occuper de nombreux jeunes adultes : retour de service militaire, sorties de prison, filles isolées, mères célibataires, ... pour qui le passage à la majorité légale ne simplifie pas pour autant les problèmes.

Les plus jeunes d'âge scolaire suivent leurs frères ou leurs sœurs que nous connaissons et, surtout s'ils sont déjà potentiellement asociaux, nous apprenons à les connaître. La diversité des âges à ce stade a beaucoup moins d'inconvénients, car un véritable tri de la clientèle s'est opéré, et c'est tout un groupe ayant les mêmes problèmes que nous touchons. Par un processus identique, l'action va s'étendre aux familles les plus inadaptées du quartier ; la connaissance progressive des adolescents permet la pénétration du milieu adulte. C'est donc finalement tous les individus les plus asociaux qui vont se trouver définir progressivement la clientèle à atteindre.

PROGRESSIVEMENT, L'ACTION S'ETEND AUX PERSONNES ET AUX FAMILLES LES PLUS INADAPTEE DU QUARTIER.

Ce souci doit être celui de tout le quartier et c'est dans la perspective d'une action collective que la présence du club a un intérêt très grand. C'est toute l'ambiance du quartier que le responsable doit chercher à transformer progressivement. Il s'agit non seulement d'une collaboration naturellement indispensable avec tous les services locaux : sociaux, municipaux..., mais surtout avec tous ceux qui donnent le style d'un quartier : les cafés, les cinémas, les familles stables du secteur, les hôteliers, les commerçants, les jeunes adultes responsables de mouvements de jeunes, de groupements sportifs. Il faut les aider à prendre conscience de ces problèmes, de façon à trouver des foyers de dépannage, du travail et des bénévoles qui pourront prendre en charge, sur le plan technique, l'organisation de diverses activités du club. Cet aspect est tellement essentiel que nous ne pouvons pas concevoir d'activités de prévention sans bénévoles. Par eux, ce sont des liens sociaux qui s'établissent, une mentalité nouvelle qui se diffuse dans la communauté. Dans la même ligne, nous serons amenés à encourager des initiatives visant à l'équipement socio-culturel local.

UNE COLLABORATION AVEC TOUTES LES PERSONNES "CLEFS" DU QUARTIER DOIT AMENER UNE TRANSFORMATION DE SON AMBIANCE

CONNAISSANCE DU MILIEU

L'attitude du responsable tourné à la fois vers les jeunes et vers les adultes lui permet une approche réelle des problèmes du quartier : les déracinements provoqués par l'évolution sociale, les comportements inadaptés engendrés par la pression des traditions et l'appartenance à des minorités ethniques, les conditions du travail réduisant la vie familiale, la démission des adultes face aux problèmes éducatifs, la mauvaise scolarisation et l'orientation professionnelle défectueuse des enfants semblent être des faits dont le responsable doit avoir conscience.

LE RESPONSABLE DOIT BIEN CONNAITRE LE MILIEU OU IL TRAVAILLE

Les jeunes et les adultes que nous contactons n'étant pas suffisamment armés sur le plan humain et social ne peuvent surmonter nombre de difficultés. La connaissance de celles-ci permet au responsable d'organiser son action au club et dans le quartier.

RELATION INDIVIDUELLE

Il est indispensable que l'éducateur ne soit pas engagé personnellement dans une activité précise, ce qui empêcherait la disponibilité qu'il doit avoir à l'égard des jeunes qui passent.

Individualiser les contacts est pour nous le souci principal car aucun travail éducatif ne peut se faire si le jeune ou la famille séparés ne se sentent pas reconnus et pris en considération.

LA CONNAISSANCE INDIVIDUELLE ERMET L'ANALYSE ES SITUATIONS ET UNE MEILLEURE INTERVENTION

La connaissance individuelle permet l'analyse des situations, et l'intervention au niveau des conflits : famille, camarades, travail...

La relation de l'éducateur avec des adolescents se situe différemment suivant qu'il est dans la rue ou au club. Quand on se trouve dans la rue avec une bande, c'est en tant que copain et non responsable que s'établissent des rapports : une blague est-elle commise, nous ne sommes pas le chef de la bande et ils ne nous considèrent pas comme responsable, alors que, dans le club, notre responsabilité est obligatoirement plus ou moins impliquée.

TION INDIVIDUELLE EST DIFFERENTE ET DANS LA RUE : UB, L'EDUCATEUR EXIGE UN MINIMUM DE RESPECT ET DE DISCIPLINE

Ainsi, au club, l'éducateur se trouve, même s'il est libéral, dans une situation hiérarchique qu'il n'aurait pas en milieu naturel. Qu'il le veuille ou non, il fait partie du monde des adultes avec lequel il se propose de mettre les jeunes en relations ; il est donc amené à exiger d'eux un minimum de respect et de discipline ; le dialogue établi permet de poser des exigences sans que les conflits ne se transforment en épreuve de force. En tout état de cause, les prises de position se situent par rapport aux réalités vécues et non à des règles établies.

Le club reste un endroit de "défoulement" et doit comporter un matériel adapté, simple, permettant toutes les transformations nées de l'imagination des jeunes.

Si des incidents sont provoqués par ceux qui le fréquentent, le rententissement près des gens du quartier : les voisins, les autorités officielles, la police ... sera inévitable ; le club a pignon sur rue, on y voit des éducateurs qui sont donc aussitôt tenus comme responsables de tout ce qui se passe, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur.

PROBLÈME DE LA MIXITÉ

Doit-on admettre dans les clubs garçons et filles ? Pour nous le problème est simple : la mixité existe de fait. Il ne s'agit donc pas de savoir s'il faut favoriser ou non la mixité.

Si nous laissons les filles en dehors de notre action, toute une partie de la vie des adolescents nous sera cachée et les adolescentes seront considérées comme "chose négligeable". Une équipe mixte de responsables est donc indispensable.

LA MIXITE EXISTE DE FAIT : ONTACT PERSONNEL RE LE RESPONSABLE ET LES JEUNES MET DE NORMALISER ES RELATIONS ENTRE GARCONS ET FILLES

Une certaine ambiance doit s'instaurer progressivement au club et ne pas permettre des attitudes par trop licencieuses. Il faut éviter que des jeunes très divers ne se mélangent et nous répétons que les adolescents socialement adaptés même s'ils sont inorganisés, ne représentent pas la clientèle du club de prévention. Par dessus tout, c'est le contact personnel établi entre les responsables et les adolescents des deux sexes qui permet de normaliser leurs rapports, ceci en jouant un rôle de soutien et en leur permettant d'analyser leurs problèmes et leurs conduites.

Des activités propres aux filles sont nécessaires ; des locaux permettant que ces activités soient possibles sont souhaitables;dans la mesure où les filles se sentent autonomes, elles se défendent mieux et réussissent à vivre de temps à autre hors de l'orbite de tel ou tel garçon.

Soulignons que la mixité des clubs exige une maturité particulière des responsables. La présence de responsables non mariés peut être un obstacle pour les jeunes lorsque se posent certains problèmes concernant la vie sentimentale ou sexuelle. Les attitudes des responsables seront mieux adaptées si, à la suite d'une analyse personnelle, ils ont pu prendre un recul par rapport à leur propre formation et à leur propre expérience. C'est un domaine où une supervision peut rendre de grands services.

ACTION-RUE

L'action de rue initiale est indispensable ; non seulement elle assure une connaissance sociologique du quartier, mais elle permet d'établir des liens avec les groupes les plus asociaux, ce qui transformera les conditions d'ouverture du club ; si certains participent même modestement aux travaux d'installation, ce sera infiniment positif. Ayant déjà l'habitude de vivre avec le responsable, ils n'éprouveront pas le besoin de le tester, mais au contraire ils participeront dès le début à l'élaboration du style de vie du club et de sa discipline.

LE CLUB REND L'ACTION RUE INDISPENSABLE

La continuation de l'action de rue avec des équipes de quartier s'avère aussi indispensable. Le club ne supprime pas l'action de rue, il la rend plus indispensable encore ; c'est là que se fait le travail de "resocialisation" ; il est parfois difficile de faire admettre à un nouvel éducateur qu'il peut être plus important le 14 juillet d'aller à deux ou trois bals que de faire une belle fête au club. On évitera ainsi bien des "débarquements" massifs de bandes inconnues, plus ou moins en opposition avec les habitués, qui risquent pour le moindre incident de transformer le club en piste de catch.

Il n'y a pas opposition entre le travail du club de prévention et celui des équipes de rues ; ils sont complémentaires dans une même action. Cependant, la priorité doit rester à la rue ; un éducateur de club, conscient de son rôle, doit savoir fermer son club pour aller dans le quartier (en cas d'urgence) ; beaucoup plus que responsable du club, il est responsable de tous les jeunes inadaptés du quartier.

LE CLUB N'EST QU' MOYEN D'ACTION

Ainsi, le mode d'utilisation plus que des formules définit avant tout le club de prévention. A côté du club existent des clubs de loisirs : un commerçant peut recevoir des inadaptés et un libraire être en quelque sorte animateur culturel ; une famille être un point d'appui pour des jeunes asociaux ou un simple lieu de dépannage, etc...

Parfois, dans des cas de fugue d'un établissement ou de chez leurs parents, les jeunes sont recueillis par une famille du quartier qui demande ensuite au responsable d'essayer de régulariser la situation avec les juges ou les parents. Un certain nombre de jeunes sont aussi dépannés au foyer de l'éducateur : dans certaines situations, seul celui-ci peut permettre un déconditionnement favorable, avant la recherche d'une nouvelle solution.

ACTIVITÉS

Il s'agit là d'un problème complexe et nous l'avons déjà abordé dans un chapitre précédent.

A) Les activités ont des intérêts très divers : moyens de contact des jeunes, satisfactions des besoins de jeu, de dépense physique ; elles comblent les temps vides, les distraient, les sortent de leur passivité, parfois les amènent à découvrir des intérêts nouveaux. Le club peut contribuer à l'apprentissage de la vie sociale, en donnant l'occasion à des jeunes de vivre en collectivité ; l'adolescent doit apprendre à respecter les règles.

S ACTIVITES, BIEN
IDANT LES JEUNES
VOLUER VERS UNE
TO-ORGANISATION,
NE DOIVENT PAS
TRE UN OBSTACLE
AU CONTACT
EC LES PLUS DURS

Le club va fournir des occasions pour les faire évoluer vers une auto-organisation. En leur confiant des responsabilités tant sur le plan des activités que sur le plan de la marche du club, ils auront la possibilité de pouvoir faire quelque chose. Mais si le club est trop centré sur le fonctionnement d'activités, il deviendra un obstacle pour prendre contact avec les adolescents les plus durs : vraiment asociaux, ils n'accepteront pas la perspective de se plier à des règles collectives, ils seront incapables de se maintenir dans une activité et bouderont le club ou se feront remarquer par leur indiscipline, manifestant ainsi leur insatisfaction.

Les activités sont donc un moyen utile et efficace si l'on sait que l'attrait d'activités réussies ne doit pas faire obstacle à l'établissement de relations avec les plus séparés ; elles ne sont qu'un tremplin devant permettre aux jeunes, peu à peu, de se réinsérer dans d'autres formes d'activités plus structurées.

B) Le type des activités importe peu ; elles sont très variées (cf. chap. I.- 2°); elles comprennent tout ce qui peut être loisirs de jeunes et débordent même ce cadre. Il n'y a pas d'activités originales à la prévention ; toutes peuvent réussir, la façon de les utiliser importe plus que leur originalité : il faut d'ailleurs savoir les changer, en abandonner certaines pendant quelques mois ; ils arrivent à se lasser même d'activités aussi prisées que les jeux de piscine ou le ping-pong.

a) Dans un club de prévention, les activités à l'intérieur du local sont des *activités d'accueil* ; ping-pong, football de table, billard japonais, quelques jeux de table, un poste de T.S.F., un tourne-disques, la télévision y trouvent leur place. Des clubs ont organisé un bar (sans boissons alcoolisées bien entendu).

Quelques ateliers présentent des attraits particuliers pour une clientèle d'adolescents : réparation de scooters par exemple, réparation ou montage de postes de T.S.F., aménagement d'un club ou d'un logement. Par suite du manque de loisirs populaires organisés dans le quartier, le club peut être amené à avoir un atelier de photographie, de cordonnerie, un groupe de judo... mais ces activités l'encombrent. Pour bien fonctionner, un club de prévention doit être amené à susciter des efforts pour l'équipement socio-culturel du quartier, sinon il sera bloqué par tout un travail à faire qui n'est plus le sien.

Si le club n'est pas toujours l'endroit où l'on peut parler, c'est en tous cas un lieu de réunions (repas, surprise-parties, ...) qui maintiennent des liens, créent une ambiance, donnent une occasion de contacts nouveaux et font de lui le pôle attractif des garçons qui fuient la société ou leur milieu pour des raisons plus ou moins graves et profondes.

b) A l'extérieur du club, il n'y a pas non plus d'activités propres à la prévention : camping, sports, natation, football, cinéma... ; c'est leur utilisation qui importe ; *elles seront utilisées pour prendre contact,* pour être et s'amuser ensemble, en dehors du club. Il faut aussi savoir être avec eux dans les fêtes foraines, les bals. Les responsables se soucieront ensuite d'employer les loisirs en vue d'une promotion culturelle et dans le but de favoriser le contact avec la société; préoccupés de l'établissement de "ponts" avec celle-ci, ils chercheront à insérer les jeunes dans des groupes plus ou moins organisés qui ne dépendront plus de la "baraque" : groupes d'escalades, groupes sportifs, boxe, judo, sports aériens, karting, ciné-forum, etc...

L'ACTIVITE
N'EST QU'UN MOYEN

Le responsable utilise donc une activité, mais n'en fait pas un but en soi et ceci est à souligner. Un exemple illustre cette attitude : si trois "copains" viennent le trouver pour s'inscrire dans une équipe sportive par exemple, il ne mesure pas leur capacité pour les placer séparément dans des groupes correspondant à leurs possibilités, mais les laisse ensemble même si leur présence doit paralyser temporairement le jeu de cette équipe. Il est plus soucieux de trouver le moyen de dépanner un garçon qui lui est signalé par un de ses camarades que d'assurer intensément un entraînement ; il peut maintenir cette attitude grâce à l'aide efficace de bénévoles, habitants du quartier si possible, qui régulièrement assureront l'entraînement sportif, ou quelque autre activité.

© LES ISOLÉS

Ils appartiennent ou n'appartiennent plus à une bande. Ils ont passé des années dans des centres et ne supportent plus la vie collective tant ils l'ont vécue, mais ils sont toujours à la recherche d'une réinsertion sociale ; ils sont seuls concrètement ou moralement et nous sont présentés ou se présentent très découragés : leur vie n'ayant aucun intérêt, ils nous demandent et se demandent s'il est possible que les choses changent.

Est "ISOLÉ" tout jeune adolescent qui s'adresse personnellement et librement à l'un d'entre nous pour lui demander d'être un de ses points d'appui, à partir duquel il tentera encore une fois de s'en "sortir". Comprenant qu'il ne peut s'en tirer lui-même, ni compter sur ses camarades, il recherche un soutien et une sécurité que seuls les adultes peuvent proposer. Ainsi, lorsque l'un de nos anciens affirme que, lui, a trouvé un adulte l'acceptant tel qu'il est, bien souvent le jeune demande à "le" rencontrer aussi.

Cette rencontre peut prendre différentes formes : une lettre, une conversation de plus d'une heure, sans motif apparent, pour aboutir à une timide quête de dialogue. C'est un copain dans un bar qui a griffonné notre adresse ; c'est un jeune qui, sur les conseils d'un service social, se présente devant nous à onze heures du soir et que nous n'avons pas le courage de renvoyer plus loin. Le plus souvent, c'est le jeune qui, deux, quatre ou huit ans plus tôt, a compté sur l'un de nous ; il nous présente un camarade et nous prouve que l'on ne peut le laisser "s'enfoncer". Pour eux, nous sommes toujours celui qui ne peut laisser tomber quelqu'un.

Que ce jeune appartienne à une bande ou non, qu'il ait une famille ou non, quoi qu'il en soit, il est seul avec une série de problèmes écrasants ; par instants, il veut les surmonter, mais il ne peut y parvenir : tout détermine son contexte psychologique ou social.

De nombre d'établissements il a fugué ou a été renvoyé : personne ne peut plus lui faire confiance. S'il a encore des relations avec sa famille, un conflit latent existe la plupart du temps avec son père, son tuteur ou sa mère et, las de constater ses échecs après chaque rencontre, ses problèmes lui semblent insurmontables. Ses faiblesses psychologiques, il les connaît : des spécialistes de l'éducation, de la rééducation ou de la justice - ou, tout simplement, ceux qui ont cherché à le comprendre - se sont appesantis sur son instabilité, ses troubles de caractère. Dans la mesure où, bien souvent, ils n'apportent aucune solution constructive, les dossiers dans lesquels se trouvent consignées maintes observations et enquêtes sont pour lui autant de preuves qu'il est différent des autres.

Dans cet état d'esprit, il pose encore la question à un adulte. Il arrive comme devant un guérisseur, parce que tel ou tel lui a parlé de nous en brossant un tableau idyllique. Rappelons combien il est aisé de se raccrocher à un mythe. C'est en connaissant bien cette tendance qu'il faut répondre, sans oublier pour autant que nous avons devant nous un jeune très méfiant, qui ne croit plus en l'adulte, donc qui est très ambivalent à notre égard. Il a été contraint, durant des années, d'admettre les adultes qui lui étaient imposés sans qu'aucune relation affective ne vienne faciliter cette acceptation.

Nous constatons avec regret que les jeunes, que nous avons reçus, parlent de leurs éducateurs avec peu de sympathie. Il est vrai, nous accueillons ceux qui fréquemment étaient "opposants" dans la situation d'internat. Ils n'ont jamais réellement adhéré à ce qui leur était demandé de faire ou d'étudier. Devant de tels jeunes, les relations affectives avec l'éducateur ne pourraient-elles pas néanmoins exister malgré le "contexte établissement" ?. Nous déplorons qu'un tel fossé existe entre les jeunes les plus durs et nombre d'éducateurs dont la sincérité et l'engagement sont réels.

Dans la vie libre bien des jeunes travaillent sous contrainte, mais, en revanche; chez eux ils retrouvent une liberté et une affection qui leur permettent d'admettre mieux, le lendemain, ce qui leur est imposé.

Il est curieux et assez triste de constater que, dans leurs conversations, jamais ils n'évoquent de souvenirs de jeunesse comme tant d'autres du même âge ; une fois mariés même, il est rare que leurs conversations rappellent une épopée vécue dans un établissement, une fête ou de bons moments vécus avec des camarades.

ACCUEIL ET PREMIER DIALOGUE

S'ils sont, grâce à leurs camarades, bien disposés à notre égard, ils comptent sur nous d'une façon utopique et demeurent ambivalents ; donc, la moindre attitude autoritaire, méfiante, inquisitrice ou peu accueillante les maintiendra dans une attitude de repli. C'est la qualité d'accueil qui importe, les termes des phrases étant secondaires.

Ainsi Claire arrive chez elle : deux garçons et deux filles l'y attendent ; or, il est entendu que personne ne doit entrer en son absence, ses enfants étant confiés à un jeune. Sur un ton n'admettant aucune réplique, elle leur déclare qu'ils n'ont qu'à prendre la porte puisqu'ils n'ont pas respecté les consignes ; ce qu'ils font. Ce premier instant de colère passé, Claire se rend compte que son attitude a été fausse et elle se le reproche quelques heures plus tard devant un garçons présent. "Ne vous inquiétez pas" rétorque ce dernier, "ils m'ont délcaré tandis que je les raccompagnais : sa colère était apparente, on a bien senti au fond, qu'elle ne nous rejetait pas comme certaines personnes qui, aimablement, nous déclarent qu'elles regrettent de ne pas pouvoir faire quelque chose pour nous".

Il importe donc avant tout de déconditionner l'adolescent que nous avons devant nous par un dialogue n'ayant qu'un seul but : l'établissement d'une relation acceptée de part et d'autre. La teneur de ce dialogue peut être extrêmement variée suivant les circonstances et les personnalités en présence ; les jeunes sont souvent peu loquaces et les conversations roulent sur des sujets divers et anodins.

Lorsque nous les accueillons, garçons ou filles, ce sont des "écorchés vifs" sur le plan psychologique et un accueil total, sans exigence, sans restriction est nécessaire, si l'on veut qu'ils puissent établir une vraie relation. La meilleure preuve est le mouvement de recul immédiat qu'ils ont si, pour un motif valable (trop de jeunes à assumer déjà), l'accueil qu'on leur fait est mesuré. Ainsi, si nous proposons simplement de téléphoner pour une place, du travail, nous sommes à nouveau un service et nous n'avons plus de nouvelles. Ils ne nous en veulent pas mais rien n'est changé pour eux : "c'est toujours pareil". Lors de cette première rencontre, il est précieux de leur consacrer un temps suffisant, d'autant plus que toute coupure brutale de l'entretien risque d'être mal comprise. Etre occupé, avoir des choses importantes à faire sont pour eux des notions étranges qui n'ont aucune résonance ; leur problème seul importe et il n'y a rien en dehors.

Que le dialogue soit naturel : si nous posons quelques questions, qu'elles découlent normalement de la conversation, sinon n'en posons aucune.

Certes, cette attitude ne facilite pas l'élaboration d'une réponse.. ; mais il est préférable d'attendre, quitte à s'engager dans une situation très peu connue, plutôt que de questionner.

L'expérience nous a montré qu'un jeune isolé a deux attitudes devant les questions qui lui sont directement posées : ou bien, il répond en simulant ou amplifiant démesurément toute une situation et a beaucoup de difficultés à présenter la réalité ensuite, ou bien, si soit par crainte, soit par honnêteté il répond durant un laps de

temps avec justesse sans l'avoir voulu réellement, il éprouve une certaine agressivité contre l'adulte qui l'a questionné. En effet, il ne comprend absolument pas la nécessité, pour nous de poser des questions ; ces jeunes lient facilement connaissance avec n'importe qui, ignorant tout de la personne qu'ils qualifient de "bon copain".

Nous donnons donc priorité à ce déconditionnement par rapport aux exigences sociales immédiates.

Cette attitude nous a parfois été vivement reprochée. Il a été allégué que c'était par crainte, par démagogie ou par négligence que nous agissions ainsi.

Un exemple parmi d'autres : François est amené par un copain... Le front buté, en 48 heures il prononce quatre ou cinq phrases, se contentant de sourire d'une façon ironique en entendant les conversations des autres, et en les dévisageant. Le dossier du centre d'observation portait en conclusion : "profondément ancré dans la délinquance, n'accepte aucunement de modifier son attitude". Trois ans après, marié et père d'un enfant, il rit en déclarant : "j'étais une vraie tête de lard, si vous m'aviez dit un mot, je serais parti".

Admettre d'établir une relation de sympathie et plus tard une relation amicale avec un être que l'on considère d'égal à égal sans le connaître, ni le situer sur aucun plan, est une démarche parfois aventureuse pour celui qui accueille, mais sécurisante pour celui qui est accueilli et c'est cette sécurité dont il a infiniment besoin.

Par contre, la relation avec le jeune isolé peut s'établir progressivement : si, par exemple, connaissant son copain, nous l'avons rencontré maintes fois et situons bien son problème. La réponse que nous lui apporterons alors sera plus valable parce que mieux adaptée à sa personnalité et à sa situation. Simultanément, nous saurons apprécier l'engagement que cette réponse va entraîner pour nous.

Compte tenu des exigences de la vie en société, cet accueil sans condition doit s'inscrire dans la réalité et donc permettre, dans un laps de temps plus ou moins long (deux à six jours), une connaissance assez exacte de la situation du jeune. Vivant côte à côte, en 48 heures bien souvent, nous comprenons les données essentielles de son problème sans avoir posé aucune question. Il s'agit alors de le placer devant les réalités sociales qui existent POUR LUI COMME POUR NOUS.

Menées sans autorité, ces discussions ne devront pas être pour autant fluentes; le jeune doit, à travers une certaine fermeté, découvrir la sécurité dont il a tant besoin.

En premier lieu, nos entretiens viseront à lui faire découvrir la réalité dans laquelle il s'est placé volontairement ou involontairement. En fugue, il ne trouvera que des impasses puisqu'il vit en dehors des règles suivant lesquelles est régie la société. Avec des exemples précis, nous entreprendrons de lui faire comprendre progressivement les conséquences qu'entraîne cette situation : il ne peut trouver du travail et surtout un logement sans risquer de se faire "prendre" ; même s'il fait un effort pour se mettre au travail ou conserver sa place, son effort ne sera pas reconnu s'il n'a pas été régulariser sa situation avec le juge...

Devant ces rappels de la réalité, tout acquiescement du jeune, pourrait logiquement être interprété comme une preuve de compréhension ; or, si nous sommes perspicaces et objectifs, nous nous apercevons que rien n'est admis encore. Ce sont des heures de conversation ou de présence active qui seront nécessaires pour l'amener très progressivement à admettre la réalité que nous lui présentons. Souvent d'ailleurs, ce sera à cause de la confiance qu'il nous témoigne qu'il acceptera cette réalité encore obscure pour lui.

Dans un second temps, nous lui proposerons les solutions qu'il peut choisir pour remédier à cette situation. De notre côté, nous lui affirmerons que nous ne demandons pas mieux que de continuer à l'accueillir, mais que nous devons nous soumettre aux règles sans lesquelles la société ne peut vivre et, que s'il ne peut se résoudre à rentrer dans la légalité, nous serons désolés de devoir le laisser repartir seul.

Ces dialogues conditionnent tout l'avenir du jeune; aussi essayons-nous de les mener avec le plus d'attention possible et fréquemment il nous arrive de demander conseil à un spécialiste des questions éducatives avant de les poursuivre dans tel ou tel sens.

Tel jeune est venu nous trouver librement ; nous le laisserons libre devant sa décision. Mais la confiance qu'il nous fait et le déconditionnement qu'il subit,nous permettent de jouer un rôle privilégié, quoique très délicat, puisque nous analysons avec le jeune isolé "où il en est et où il veut aller". Certaines de nos phrases ou certaines de nos attitudes seront déterminantes pour lui ; pour chaque jeune il y aura donc un dialogue propre à sa personnalité, propre à sa situation.

Si, après 48 heures de vie commune où il a senti que nous ne mettions aucune barrière entre lui et nous, il repart n'ayant pas eu le courage de sortir de son impasse, il comprend généralement qu'il ne s'agit pas d'un rejet de notre part et il sait qu'il peut néanmoins compter sur nous ; non pour l'aider à se cacher, ceci étant contraire à son intérêt, mais pour l'aider à se réaliser en homme. Chaque fois que, pour des motifs divers (présence de la famille, fatigue du responsable), nous avons influé fortement sur une décision (pour un retour dans un centre par exemple), chaque fois nous avons eu des échecs. Par contre, si nous avons su attendre que le jeune mûrisse sa décision (retour en centre, retour dans sa famille, placement provisoire dans un foyer), les résultats ont été beaucoup plus constructifs. Il arrive que nous soyons devant un dilemme : après deux jours d'hébergement notre garçon ou fille demeure indécis. Comment vis-à-vis du centre ou de la famille faire admettre cette indécision, sans une compréhension de leur part qui, fort heureusement, est assez fréquente ? Mais il arrive que notre accueil soit suspecté, et nous sommes contraints à faire pression sur le jeune pour lui arracher une décision qu'il rejettera ensuite.

Il y a deux ans, Claude, en fugue d'un centre de rééducation nous est présentée. Connaissant la directrice de l'établissement, nous entrons immédiatement en liaison avec celle-ci, certains qu'elle n'exigerait pas que nous lui communiquions l'adresse de la jeune fille. Lors de la conversation téléphonique, nous apprenons que son dossier est très chargé et que son attitude opposante dans le Centre, ne permet aucun travail constructif. A partir de ces données et avec l'accord de Claude, nous entrons en relation avec son juge, qui admet l'éventualité d'un déplacement dans un foyer à Paris, dirigé par des sœurs protestantes (sa famille était en effet protestante) . Avec beaucoup de circonspection, il précise que cette solution ne sera arrêtée que si la directrice du foyer, après avoir vu la jeune fille, estime pouvoir la prendre. Il fallut huit jours pour la détendre suffisamment et la présenter à la directrice ; cette dernière sut parfaitement comprendre. Actuellement Claude,après être restée deux ans dans ce foyer, est mariée et a un tout jeune bébé. C'est un ménage sympathique, sans problème.

Les directeurs de centre et les éducateurs qui acceptent de coopérer ainsi avec nous ont donc un rôle déterminant puisqu'ils nous permettent de commencer un travail sur des bases valables. Or, leur position est délicate : s'ils ne nous connaissent pas, comment éviter qu'ils ne nous suspectent ? Notre situation est très différente de la leur : nous n'avons pas de fonction officielle à remplir vis-à-vis du jeune isolé.

Sur une vingtaine de fugueurs de centres d'observation ou d'IPES, pour la moitié des cas nous avons été dans l'impossibilité d'établir une liaison avec l'internat (suspicion et incompréhension) ; pour les autres, nous avons pu savoir, au cours d'une conversation téléphonique ou d'un entretien, si le retour au centre était souhaitable ou non, mais nous n'avons eu que très rarement des données sur le jeune nous facilitant son orientation. Nous avons donc cherché à faire le mieux possible sans matériau.

Si tous les éducateurs avaient le souci du jeune, qu'il soit dans leur établissement ou EN DEHORS DE LEUR ETABLISSEMENT, bien des problèmes s'amenuiseraient et nous pourrions, en collaborant, faire un travail très fructueux.

Dans ces conditions, il arrive que nous fassions des erreurs qui nous sont reprochées pendant des années. Mais les réussites sont ignorées puisqu'elles se concrétisent souvent lorsque le jeune atteint sa majorité ; son dossier a donc été classé antérieurement ou encore il dépend d'un autre service qui, devant la multitude des tâches, ne le convoque pratiquement jamais.

Le problème posé par les fugueurs est fort délicat et nous comptons cette année l'étudier tout particulièrement en réunissant des éducateurs et des juges pour enfants lors d'une réunion du groupe de travail et de recherche des Equipes d'amitié.

Sans avoir la prétention de définir des normes, car dans ce domaine, plus que dans tout autre, il n'y a pas deux situations semblables, précisons néanmoins les lignes de conduite qu'il est toujours bon de se rappeler lorsque nous avons devant nous un jeune en fugue qui nous demande aide. L'écouter et l'accueillir est la première chose à faire : un enfant a un grand besoin d'être écouté, or, la plupart des nôtres sont de grands enfants qui n'ont souvent eu personne pour les écouter suffisamment. Ecouter ne signifie pas abonder dans son sens ; il doit sentir que nous avons une solidité et que nous ne sommes pas un fétu de paille qu'il peut manœuvrer.

Tout en l'écoutant, lui permettre de vivre très simplement quelques heures ou mieux quelques jours dans un cadre de vie normale est très important. Cette période est salutaire pour poser les bases d'une observation la plus objective possible. Même si nous avons le souci de régler une situation juridique ou sociale, ne l'entraînons pas dans nos hésitations, mais déterminons notre propre ligne de conduite au fur et à mesure qu'une plus grande connaissance du jeune nous fait entrevoir la meilleure solution à rechercher pour lui.

Avec son accord enfin, nous entreprendrons les démarches nécessaires s'il ne peut les faire lui-même pour que cette solution aboutisse. Si nous voulons éviter l'échec, ayons simultanément le souci de ne pas lui demander plus qu'il ne peut, tout en lui faisant comprendre la réalité.

Nous avons trois, quatre, cinq jours au maximum pour mener à bien cette tâche et ce n'est pas toujours aisé ; ceci exige une réflexion objective et une intuition se développant avec l'expérience. Dès le deuxième ou le troisième jour, il peut être nécessaire d'établir une relation avec le service social, le tribunal, le centre de rééducation ou la famille. Cette liaison ne doit pas être faite sans l'accord du mineur et, s'il nous demande de ne pas donner son adresse, nous devons respecter notre promesse. Qu'il s'agisse ou non d'un fugueur, il faut toujours prendre garde à ne pas nous mettre, nous aussi, en dehors des règles sociales par négligence ou par crainte d'affronter les problèmes dans leur réalité.

Cette promesse n'est pas une compromission. Nous avons devant nous un jeune qui est traqué et qui ne raisonne donc qu'en fonction de sa situation. Il faut le déconditionner pour reprendre le dialogue avec sa vraie psychologie ; pour cela, il est logique que, pendant plus ou moins longtemps, on essaie de le libérer de cette crainte qui paralyse tout son comportement. De plus, il nous fait confiance : répondons à sa confiance sans pour autant admettre de donner une pérennité à cette attitude.

Si le centre qui l'hébergeait n'envisage pas de le reprendre, estimant que sa présence ne lui apporte rien et perturbe la vie de la communauté, il faut, sans décision précipitée, prolonger l'accueil quelques jours encore et rechercher très activement du travail de façon qu'il aille se présenter devant son juge le plus rapidement possible pour régulariser sa situation, avec un logement assuré dans une famille d'accueil pour une longue durée (ou dans un foyer), et un bulletin de paye ; le juge accepte, très fréquemment, de lui donner une nouvelle chance.

Essayons d'éviter que l'une ou l'autre des personnes qui ont la responsabilité du jeune interprète faussement notre attitude ; mises à part les conséquences juridiques (détournement de mineur), les critiques ou suspicions que ces personnes peuvent formuler à notre égard seront très regrettables, car un climat de mauvaise entente sera toujours très préjudiciable à l'avenir du jeune. Un travail commun, même avec des méthodes différentes, est infiniment plus constructif.

De cette période d'accueil découlera tout un climat de relations entre le jeune et nous : une confiance plus ou moins grande naîtra des propos et des attitudes que nous aurons eu à ce moment-là car, si nous l'observons au cours de ces journées, lui aussi nous découvre.

PRISE EN CHARGE SUR LE PLAN MORAL

Après cette période durant laquelle le jeune a senti que notre réponse à sa demande était positive, nous nous trouvons devant différentes situations : ou il nous quitte pour réintégrer le centre, son domicile ou pour entrer dans une place (logé-nourri), ou bien il admet d'être hébergé le temps qui lui est nécessaire pour se remettre au travail ou encore, après un court essai de travail, il rejette les conditions minimum d'une vie sociale normale et retourne vers ses camarades.

Le jeune doit être sûr de pouvoir toujours compter sur nous, même s'il n'a pas suivi ce que nous lui proposions ou s'il a tenu, après une série d'échecs, à continuer son expérience d'une vie en dehors de la société. Il doit toujours y avoir quelqu'un prêt à lui proposer une solution positive lui permettant de repartir.

Savoir demeurer silencieux et attendre que l'adolescent ou l'adolescente fasse le pas à la dimension nécessaire pour proposer le travail et la coupure avec le milieu, est une attitude qui exige un certain "self-control" ; mais c'est la seule attitude qui établisse un lien solide entre l'adulte et le jeune, un lien fondé sur la liberté et la confiance.

La coupure sera faite souvent très progressivement même si le jeune isolé se met au travail et demeure dans son hôtel en alliant travail et trafic. Durant des mois, nous irons de temps à autre prendre un café avec lui. Il viendra nous dire bonjour et nous échangerons quelques propos anodins signifiant que notre présence demeure quoiqu'il arrive. C'est en cela que les choses changent pour lui : même si effectivement il continue à mener la même vie, il y a quelqu'un qui, dans la société, l'admet sans exiger un changement de son comportement pour lui tendre la main et dialoguer quand il le veut. Si, apparemment, cette période peut sembler sans signification, elle est constructive bien souvent.

Bernard qui, pendant huit mois, a expérimenté toutes les propositions délictueuses qui lui ont été présentées (depuis les délits de mœurs jusqu'aux délits de vols, recel, cambriolage, trafic de drogues, etc...) essaie de couper avec le milieu et demeure depuis quatre mois dans une famille d'accueil. Un soir, il déclare à la responsable lors d'une discussion : *"Lorsque je déconnais tu me comprenais mieux, maintenant on ne s'entend plus si bien"*. Il fallut lui démontrer que, dans le but qu'il

voulait atteindre, les exigences de la vie de tous les jours modifiaient la forme de leur amitié antérieure, créée alors qu'il était en révolte contre la société, mais que rien n'était changé pour autant entre eux deux. C'est cette même amitié qui permettait que Bernard fasse des efforts, efforts qu'on ne sait jamais d'ailleurs suffisamment mesurer.

Si l'isolé est reparti courageusement dans son centre, une correspondance pas trop fréquente ni trop affective (il faut doser suivant la personnalité et le contexte du centre) doit le rassurer sur la constance de notre disponibilité envers lui.

Attention, ceci ne signifie pas que nous allons par nos lettres lui rappeler la vie libre et son mythe. Là aussi, une excellente compréhension de la part des éducateurs est indispensable. En effet, ce n'est pas pour le distraire de la vie du centre mais pour préparer un avenir où il n'y aura plus ni centre, ni juge pour enfants, ni famille bien souvent, que nous maintenons cette relation.

Dès les premiers jours, il doit nous définir. L'image que nous lui donnons de nous doit avant tout être vraie. L'isolé, quelle que soit la personne qui l'accueille, doit savoir très rapidement qui nous sommes : évitons d'entretenir son mythe de la personne idéale. C'est toujours le même critère : il faut le replacer devant la réalité, la lui faire découvrir et accepter.

Avec l'isolé, plus qu'avec tout autre, nous travaillons sur deux ans, quatre ans et quelquefois plus. Nous établissons une relation affective avec un être qui, de par sa structure psychologique, est incapable de s'adapter à la vie réelle.... Même s'il a la volonté ferme de s'en sortir, bien souvent un échec éclatant prouvera aux yeux de tous qu'il n'était pas sincère ou n'avait pas de volonté. Que signifient ces notions si, structurellement, notre jeune n'était pas prêt malgré son désir très vif de mener une vie autre ?

S'il n'y avait pas cette structuration psychologique à reconstruire, ils seraient nombreux ceux qui s'en sortiraient seuls.

Un récidiviste de 22 ans, trois condamnations depuis sa majorité pénale, déclarait à l'un de nos amis, le mois dernier : *"Si je n'ai pas un coup de main, je ne pourrai pas m'en sortir. J'ai déjà essayé, mais je n'avais personne".*

C'EST SEULEMENT LA PERSONNE OU LE FOYER AYANT CETTE RELATION AFFECTIVE AVEC LE JEUNE ISOLE QUI PEUT DEFINIR L'ATTITUDE EDUCATIVE A ADOPTER SUIVANT LES CIRCONSTANCES. Des personnes compétentes peuvent les conseiller, examiner avec objectivité des situations ; mais, en dernier ressort, c'est eux qui ressentent, à travers cette relation affective, tout ce qu'ils doivent accepter ou non.

Deux exemples nous ferons mieux comprendre :

Il y a trois ans Grégoire, éducateur expérimenté, vint à plusieurs reprises dîner dans un foyer familial d'accueil. A la même table se trouvait Chris, jeune isolé qui vivait là depuis quatre mois, et les conversations allaient bon train dans un climat de sympathie. En fin de soirée, notre ami expérimenté et réputé comme le plus ouvert à tous les "paumés" assurait en discutant avec le chef de famille : *"Regarde sa dégaine, il se fout de vous ; c'est un ..."*, et le jeune continua à vivre dans cette famille durant toute une année. Aujourd'hui ce dernier est un père de famille qui prend rang dans la société et assume très bien ses responsabilités.

Le foyer d'accueil savait ce qu'était réellement ce jeune. Lui seul, contrairement à toute apparence, saisissait qu'il avait une chance d'évolution lente et lui faisait confiance et, à cause de cela, "sentait" ce qui était préférable pour lui.

Inversement, ce même foyer d'accueil réputé comme trop bon par les témoins extérieurs conseillait, il y a très peu de temps un ménage ami qui n'a pas la réputation de se laisser faire. Le jeune isolé, hébergé par ces derniers, était extrêmement perturbé à partir d'une série de fausses déclarations et de refus successifs de se mettre au travail. Leurs conseils se résumaient donc ainsi : *"Faites-lui comprendre qu'il y a des limites, ne continuez pas à l'héberger, qu'il revienne avec un travail, etc..."*. Vu de l'extérieur, c'était justifié... Mais ce fut le ménage qui sut adopter la meilleure attitude : maintenir l'hébergement pour renforcer l'accrochage affectif qui s'établissait en accordant des délais anormalement longs pour une mise au travail. Or, répétons-le, ce jeune ménage n'est pas pour le manque d'exigence éducative, bien au contraire !

Pourquoi cette attitude ? Certains verront-là du sentimentalisme ; voyons-y plutôt la preuve que l'établissement d'une relation affective avec un être permet une connaissance de ses possibilités d'évolution, s'exprimant d'une façon très différente de celle qui découle des conclusions d'un examen psychologique, mais tout aussi valable, sinon plus, pour les cas très perturbés.

Pour les adultes qui prennent en charge ces jeunes, cette réalité est parfois dure à vivre. Il arrive qu'ils se sentent avec leur jeune hôte, jugés et incompris par tous. C'est la famille du jeune, son patron, l'assistante sociale ou le juge qui le suivent, tout autant que la famille, le voisinage ou les amis des adultes, qui désapprouvent ouvertement ou tacitement cette action.

Parfois, il arrive que tout semble prêt à s'écrouler. On perd confiance en soi devant un échec qui toujours arrive lorsqu'il ne le faudrait pas et qui est commenté avec ostentation par les uns ou les autres.

Pourtant, à ce moment-là, il est nécessaire que notre jeune sente que l'on tient encore plus à lui, bien que l'on soit absolument seul. Le juge a classé son dossier, les services d'orientation professionnelle ont tout essayé, il ne lui reste plus que le souvenir des années en centre où, parait-il, tout a été fait pour lui.

Restructurer une personnalité perturbée est un travail extrêmement lent et aride. Il arrive que le rôle de l'adulte, qui a pris en charge le jeune isolé, soit discuté par des techniciens à partir d'un échec. Mais, c'est après plusieurs échecs que nous entrevoyons souvent une solution. Alors qu'il est resté au centre sept ou huit ans et que souvent tout se joue vers dix-huit ans, comment ne pas estimer normal qu'il faille en moyenne deux ou trois ans pour réinsérer ce jeune pour qui l'internat semble avoir échoué ?

Cette longue prise en charge est éprouvante pour ceux qui en ont la responsabilité et, seule, la relation affective permet de la supporter.

Savoir donner beaucoup, tant sur le plan matériel que moral, est vis-à-vis de certains cas une seconde exigence. Ne rien dire et même accorder sa caution pour l'achat d'une voiture d'occasion, à un prix irraisonnable, après cinq mois de travail régulier, prouvent (faussement diront certains) à notre jeune isolé que ses rêves fous ne sont pas irréalisables. Ceci ne signifie pas qu'il faudra toujours agir ainsi, le tout est de doser, un peu comme vis-à-vis d'un enfant qui au sein d'une famille a des besoins d'assurance plus importants que les autres.

Cette prise en charge morale dure un temps variable et peut, ou non, se transformer en une prise en charge partielle ou totale tant sur le plan concret que moral.

Il faut, dans bien des cas, recréer des conditions de vie matérielle favorables, indispensables pour l'épanouissement de celui qui a vu tout s'effriter autour de lui.

Le travail, le logement, les repas réguliers sont les bases d'une sécurité sans lesquelles rien ne peut redonner le goût de vivre. Ainsi, beaucoup de garçons et de filles ne peuvent tenir seuls dans une chambre car ils dépensent tout leur

argent en loyer, restaurant, rentrent tard le soir afin de fuir la solitude de leurs quatre murs, dorment insuffisamment, n'entendent pas le réveil sonner, perdent leur place ... autant de situations sans issue qu'il faut faire éclater pour aider le jeune à les dépasser, pour qu'il puisse un jour reprendre sa place d'une façon indépendante au milieu de la société normale, qui tolère difficilement les écarts de conduite.

Par une PRISE EN CHARGE MORALE ET CONCRETE DES JEUNES ISOLES, nous entendons proposer une solution tangible à leurs problèmes, entraînant une modification apparente de leur situation. Nous proposons toujours, sauf de rares exceptions, l'hébergement provisoire dans une famille d'accueil, comme coupure avec le mode de vie qu'ils veulent tant quitter : très rarement, nous les installons directement dans une chambre de dépannage.

LES FAMILLES D'ACCUEIL

Deux remarques préliminaires, relatives à la répercussion de l'intrusion de jeunes isolés dans la vie familiale, nous semblent intéressantes à noter :

— Le jeune qu'on accueille pendant une longue période est, en fait, un enfant de plus ; d'où la réclamation de marques d'affection intense des enfants de la famille d'accueil dont les parents doivent avoir le souci constant.

— Les enfants de la famille d'accueil, avec ces camarades venus de tous les horizons, ont une ouverture sur les problèmes du monde. Ils les comprennent sans explication aucune, très concrètement ; et, ce qui est un avantage, en présence des parents. Ainsi, ils semblent très éveillés et spontanés du fait que leur vie familiale n'est pas confinée, monotone et conformiste ; jusqu'à présent, très attachés à leurs parents, aucun des enfants des familles d'accueil ne pose de problème sur le plan de l'adaptation scolaire ou de la vie sociale.

Les familles d'accueil sont pour la plupart, constituées par d'anciens responsables de groupe qui se sont mariés et veulent continuer ce travail. Il y a également des familles qui, ayant entendu parler de notre action, se sont proposées avec spontanéité.

Nous distinguons, d'une part, les familles qui peuvent accueillir un jeune pour quelques jours, et, d'autre part, celles qui peuvent assurer au jeune un hébergement et une prise en charge durant un temps indéterminé, temps suffisant pour reconstruire sa personnalité en vue d'une réinsertion sociale.

Dans le premier cas, c'est rarement la famille qui prend en charge le jeune, mais plutôt le responsable à qui il s'est adressé qui maintient la relation et utilise la famille comme aide complémentaire. Ceci n'empêche pas la famille de nouer des liens de sympathie avec le jeune qui reviendra la voir et s'appuiera, dans certains cas, plus sur elle que sur le responsable qu'il a connu en premier lieu. Nous sommes dans la vie et il faut tenir compte des affinités qui ne sont jamais déterminées par avance.

Dans le second cas, c'est progressivement la famille qui prend le rôle de tuteur, dans le sens moral et non pas juridique du terme.

LE JEUNE ISOLÉ ET LA FAMILLE D'ACCUEIL

Commence alors une longue période de vie commune avec ce jeune qui a beaucoup à apprendre, tant sur le plan concret que sur le plan moral. Tout est nouveau pour lui : la constellation familiale, le cadre, le rythme de vie, la façon dont il est considéré, les centres d'intérêt des personnes qu'il côtoie, etc...

Essayant de s'adapter le plus possible à ces nouvelles normes, il apparaîtra comme actif et avenant deux ou trois jours durant, pour ensuite présenter un comportement tout différent : il sera complètement amorphe plusieurs semaines tant il est à la fois déphasé et très ambivalent à l'égard des adultes ; sa passivité d'ailleurs l'entretient dans cette attitude.

Quoiqu'il en soit, rien ne forge des liens aussi réels qu'une vie matérielle commune : bien entendu il ne s'agit pas de lui réclamer constamment une participation mais, de temps à autre, lui demander cette participation (de la même façon qu'on la demande à son mari ou à sa fille ainée, ou à un ami qui s'invite à dîner) le rassurera sur son acceptation.

Notons combien la présence des enfants importe dans une famille d'accueil : par leur spontanéité, très rapidement, ils détendent le jeune qui arrive toujours un peu intimidé, complexé et méfiant. Si un petit bonhomme de trois ans lui demande de remonter la roue d'un vieux camion, c'est une démarche apparemment anodine qui pourtant sera peut-être plus importante pour une mise en confiance que des heures de discussion.

Pour les enfants, par ailleurs, ce grand camarade qui est là pour les écouter, les aider dans leurs jeux, sera vite désiré par eux. Toujours rejeté, l'adolescent ne comprend pas qu'il puisse être réclamé... et cette découverte est pour lui d'un prix infini. Aussi va-t-il rendre cette affection aux enfants du foyer d'accueil. A la veille de la rédaction de ces lignes, l'un d'entre-eux, en prison, nous a réclamé une boîte de peintures pour faire des dessins destinés à la chambre d'enfants. Un autre, il y a huit jours, a offert à Christine et Patrick deux petites tortues.

Lorsque Maman gronde, ils se placent souvent en défenseurs ou, pour consoler les enfants, leurs proposent un chewing-gum à condition qu'ils ne pleurent plus... Le jour ou ils auront le cafard, parfois seuls les enfants pourront les aborder et souvent ils finiront par les "rouvrir" à la vie de la maison.

Une autre vie commence pour ce jeune, surtout lorsqu'il a vécu dix ans en internat : casser un plat, réussir un œuf-coque peut compter autant qu'une discussion sur ses "problèmes".

Dans cette constellation familiale, il consent à nouer des relations et prend conscience qu'un groupe, différent de sa bande, l'accepte sans rien lui demander en échange.

Elargissant ce cercle, il faut alors rapidement le confronter avec le milieu travail, le milieu familial lui étant familier et l'encourageant.

Les premières difficultés s'élèvent : il est difficile de trouver un travail qui lui convienne pour diverses raisons que nous avons déjà énumérées (renvoi après deux jours d'essai, après une discussion orageuse avec un contremaître, après renseignements pris, etc...). (1). Il s'agit de l'encourager, de lui expliquer pourquoi les choses se présentent ainsi. Il a imaginé que tout serait simple, il a idéalisé cette vie normale au maximum et il rencontre une réalité qui lui apparaît comme maussade : il devra se lever le matin et pour cela ne pourra plus "zoner" (traîner) le soir car il devra se coucher tôt ; et tous les jours il faut recommencer. Durant des soirées entières, les conversations tourneront autour de cette vie rêvée qu'il imaginait et la réalité que l'interlocuteur devra lui rappeler, en insistant sur son intérêt pour la vie à venir, alors que ces jeunes vivent dans l'instant.

(1) voir ci-dessus I-3 "le travail".

Ainsi, durant des mois, la famille sera une assise pour le jeune isolé ; à partir de cette famille, il se re-situe par rapport au monde sans prendre uniquement ses problèmes comme point de départ. Cette famille d'accueil sera peut-être un filtre à travers lequel les réalités sociales prendront une tournure plus facilement acceptable pour un jeune qui vit difficilement, s'il doit accepter des règles différentes de celles qu'il s'était dictées et suivant lesquelles il vivait jusqu'alors. Il ne fera cet effort que si celui-ci est compensé par la relation affective qu'il noue avec la famille, et pour répondre à celle-ci.

Sous un dehors amical et plus débonnaire, l'attitude de la famille d'accueil est en fait assez semblable à celle des parents vis-à-vis de leurs propres enfants pour les questions éducatives importantes. Par contre, pour les détails de vie concrète, il faut être beaucoup plus large que pour ses propres enfants. La propreté ne peut être exigée souvent sans heurt, du premier coup ; il faut savoir éviter ces heurts pour exiger, par contre, une droiture sur le plan vie familiale aussi réelle que pour ses propres enfants.

L'hébergement dans une famille entraîne une grande dépendance. Dès les premiers jours, il est bon de préciser la meilleure façon de vivre ensemble pour que tout marche bien : heures des repas, sorties (il faut qu'ils puissent compenser par certains jours de grande liberté la discipline - à leurs yeux très dure - qu'ils admettent pour les jours de travail ; ainsi le vendredi et le samedi soir, beaucoup de familles autorisent les sorties sans limite horaire), nettoyage de leurs affaires personnelles (par mesure d'hygiène, la maîtresse de maison a intérêt à assurer le lavage du linge de corps, surtout les premiers temps), attribution d'une couleur pour le linge de toilette (toujours objet de controverses), heure pour se lever, pour l'utilisation de la salle de bains, etc, etc..., participation aux travaux de la maison (de façon peu importante, mais chaque jour). Il est bon de lui faire comprendre ces exigences en lui présentant la vie de la maison avec humour. Préciser tous ces points est le moyen d'éviter bien des altercations ultérieures.

Cette dépendance est déjà un pas vers la réinsertion dans la mesure où il l'accepte librement au départ. Pour lui faciliter cette acceptation, il faut que le climat affectif de la famille soit accueillant ; dès les premiers temps, les enfants qui l'appellent par son prénom sans lui demander qui il est, lui prouve qu'il est le grand camarade et ceci est vécu chaque jour.

De la part des enfants, comme encore parfois de la part des parents, il y a effort à faire pour oublier son allure, sa façon de s'exprimer maladroite ou choquante. C'est une question d'habitude ; mais, encore après dix ans d'expérience, il arrive que cet aspect extérieur empêche, durant 48 heures, qu'une sympathie se noue avec aisance. Or, jamais nous ne faisons de remarque : pourquoi camoufler une personnalité ? C'est leur évolution profonde qui doit s'imprimer sur leur expression ; placarder une allure correcte sur une personnalité en pleine dérive abuse tout le monde et, qui plus est, abuse la personne elle-même.

Rapidement, la famille s'habitue à l'allure la plus extraordinaire et même ne la remarque plus dans la mesure où la sympathie réciproque fait découvrir la vraie personnalité attachante qu'est ce jeune. C'est l'entourage, et spécialement le voisinage, qui ne comprend pas, sauf exceptions.

Signalons ainsi une vieille demoiselle âgée de 70 ans qui voisine avec un foyer d'accueil et qui, lorsqu'elle voit l'un ou l'autre à la porte, leur offre des soupes chaudes chez elles, sans crainte aucune, simplement parce "qu'ils ont l'air si ennuyés" ou parce "qu'elle avait froid". Certainement, son action a compensé bien des rejets qu'ils ont ressentis dans les regards et les paroles des autres locataires qui les croisaient. Etre accueilli par une "vieille" c'est la preuve que la société entière ne les a pas bannis.

Cette vie commune passe par plusieurs stades. Durant trois semaines, pas de problèmes : c'est une vie de découverte réciproque. Vivant ensemble, des liens s'établissent sans qu'il y ait forcément nécessité de conversation :pour certains jeunes, lassés des entretiens, discussions, interrogatoires, ceci est infiniment bénéfique.

Bien entendu une part de notre vie privée est modifiée par la présence d'un jeune mais ses données essentielles doivent être préservées. Un étalage intempestif de réjouissances, de richesses, une garde-robe extraordinaire, la présence d'amis écrasants de snobisme, rien de tout cela n'est conseillé.

Si nous les admettons tels qu'ils sont, ils admettent la façon de vivre de la famille sans qu'il y ait besoin même d'en discuter, et ceci est important sinon leur présence romprait tout l'équilibre de la vie familiale antérieure.

Ce sont les personnalités mises à nu qui sont face à face ; un comportement de tous les instants agit sur le jeune.

Que deviennent les techniques éducatives ou les techniques d'entretien dans ce contexte ? On découvre que leur application stricte, détachée d'une relation vraie avec le jeune, n'a aucun sens tandis qu'elles reprennent leurs justes dimensions quand elles sont intégrées dans la personnalité de l'éducateur. C'est tout son comportement vis-à-vis du jeune qui devient éduc if tout en demeurant vrai et naturel.

C'est dans la réalité de tous les jours que se produit cette action sociothérapique ; à travers la sécurité affective que découvre le jeune, la confrontation de ses expériences antérieures avec celle qu'il découvre dans une vraie vie familiale et la confiance qu'il replace dans des adultes.

Inversement, il doit supporter les comportements d'adultes énervés par des problèmes professionnels, des chahuts d'enfants qui, au réveil par exemple, ne maîtrisent pas absolument leur mauvaise humeur.

Pour les ménages, la présence constante de jeunes qui expriment leurs espoirs, leurs rancœurs, qui relatent les discussions, les blagues, les chahuts avec leurs copains, les fait vivre dans un climat dynamique, souvent très pittoresque et distrayant.

Pour les enfants de ces ménages, c'est une rançon non négligeable : combien d'heures de jeux et combien de situations séduisantes ont-ils vécues ?

Par contre, il y a des instants d'intimité, de silence, qu'il faut périodiquement retrouver. Ne pas être seul avec la charge du jeune isolé est donc important : il est indispensable qu'un autre ménage héberge le jeune pendant un week-end ou qu'un responsable lui propose une sortie au cinéma, à la piscine, en auto de temps à autre. En effet, le jeune pris en charge dans une famille n'a aucun copain valable du fait de sa vie anarchique ou de ses tendances caractérielles. La vie de famille le coupe de la vie avec sa bande. Il n'a donc brusquement plus de copains. Il ne sait pas et ne peut que très difficilement retrouver d'autres copains se considérant, pour bien des raisons, comme différent des autres. Il n'osera pas aller vers eux, restera longtemps agressif à leur égard et son instabilité l'empêchera de participer à toute activité organisée. Les dimanches sont pour lui la plus dure épreuve : toute la semaine il a fait effort pour travailler, espérant qu'ainsi sa vie prendra un sens, et le jour de repos est affreusement vide. Les regrouper pour organiser une activité n'est pas souhaitable ; d'ailleurs, le regroupement artificiel d'adolescents inadaptés, souvent caractériels, crée des conflits et fait régresser certains. Ce sont les groupes de jeunes ouverts, ayant de la fantaisie et aucune prétention, sinon de passer de bons moments ensemble, qui peuvent l'accueillir. Au préalable, un de leurs membres aura intérêt à faire sa connaissance et établira des liens de sympathie ; autrement, jamais il ne consentira et, encore moins, ne fera la moindre démarche

pour appartenir au groupe. Le jeune ouvrier, employé ou étudiant, qui sympathise avec lui et lui propose de sortir, sera également un excellent tremplin pour une réinsertion dans une vie de loisirs; de même l'introduction dans un club de quartier est une formule très souhaitable.

Il ne sait comment organiser ses loisirs et, à partir de là,construit des mythes en déduisant, par exemple, que seuls une "grosse bagnole" et du "fric" le rendrait heureux. Cette idée l'amène à se décourager devant la modicité de son salaire... Nos bonnes paroles pour le convaincre que le problème est différent sonnent étrangement faux. Idéalement, il serait bon que des loisirs et le bon copain complètent sa prise en charge par une famille. En fait, fréquemment, il accompagne les enfants du foyer d'accueil qui vont jouer au bois ou se baigner à la piscine, car il n'a aucune compagnie.

Ne pas être seul devant le jeune isolé présentant nombre de problèmes est donc indispensable si l'on veut éviter des impasses, des échecs et des découragements de part et d'autre.

C'est tout un groupe d'amis qui doit entourer le jeune isolé, indépendamment de la famille d'accueil ; souvent, ce sera d'ailleurs des amis de la famille ou des parents. Le jeune isolé a besoin de pouvoir s'exprimer avec diverses personnes sécurisantes qui l'admettent et sauront prendre le temps de l'écouter le jour où le ménage d'accueil n'aura pas su suffisamment le faire, le jour où à la suite d'un échec, il se sent culpabilisé à son égard, le jour où il recherche une expression différente dans ce nouveau dialogue qu'il reprend avec les adultes.

Si une liaison étroite n'est pas maintenue, au lieu d'être un enrichissement pour le jeune isolé, cette palette de personnes qui l'accueillent l'incitera à les manœuvrer. Très rapidement il se confiera à l'un ou à l'autre en lui faisant promettre de ne rien dire. En ce cas, il doit immédiatement saisir, par notre attitude, que nous sommes conscients de son jeu. Avec humour, nous pourrons lui rappeler, par exemple, que nous-mêmes sommes semblables à Jean-Paul, que nous avons nos moments de mauvaise humeur, d'incompréhension, et ainsi minimiser au maximum l'importance de ces déclarations.

ATTITUDES ÉDUCATIVES

Généralement, c'est le ménage d'accueil ou l'éducateur qui doit être le fil conducteur de l'évolution du jeune isolé ; les autres amis devront continuellement se référer à l'un ou à l'autre.

Dans toutes discussions, nous cherchons avant tout à valoriser le moindre effort : il a perdu confiance en lui depuis bien des années. Par contre, nous ne devons jamais, par notre silence, avoir l'air d'ignorer une attitude ou un geste qui le dégrade.

S'il est culpabilisé vis-à-vis d'un tiers ou plus encore à notre égard, tout dialogue vrai est rompu ; aussi est-il très important de suffisamment le connaître pour apprendre qu'il ou qu'elle est l'auteur d'un vol par exemple. Ceci, non pas seulement pour lui exprimer notre désapprobation, mais pour pouvoir discuter avec lui des motifs de son attitude ou de son acte. Il faut le mettre en mesure de résoudre son problème psychologique de façon qu'il acquière petit à petit, davantage de sécurité.

Il y a bien des échecs durant ce temps d'accueil ; il faudra apprendre au jeune à les accepter sans qu'il y ait révolte et rejet de tout l'acquit antérieur ; lui apprendre à admettre la société telle qu'elle est, inhumaine, dure pour les faibles, injuste,tout en ne cherchant pas alors à la justifier.

Bien souvent, il y a des périodes de crise où l'attitude du foyer est déterminante.

Rappelons un point crucial : le mari et la femme du foyer d'accueil constituent pour le jeune isolé "le point d'appui", "la référence", encore plus pour lui que pour leurs propres enfants ; aussi leurs attitudes doivent-elles toujours converger et reposer sur les mêmes principes éducatifs, toute division risquant d'être dramatique pour lui.

Chacun, selon son caractère, ses goûts, sa nature, réagira différemment devant telle ou telle situation ou discussion ; mais la signification de ces réactions se rattachera à des normes de pensée et de vie communes. Suivant ses besoins psychologiques, le jeune isolé s'adressera et prendra en référence l'un ou l'autre des époux, mais en se rendant compte qu'il n'y a pas divergence de vue entre eux.

Les situations critiques les plus fréquentes sont les échecs sur le plan professionnel, la sollicitation de camarades qui continuent à faire des dettes, les fabulations sur tous les plans, la dépense de la paye avant même d'avoir remboursé des dettes, etc...

Chez l'un ou l'autre, ces situations se répèteront plus ou moins périodiquement.

L'attitude du foyer pourra aller de la simple admonestation au renvoi brusque - ceci en fonction de la personnalité du jeune que l'on a devant soi et non en fonction de la faute commise.

Inlassablement, une famille d'accueil, durant des mois, a fait rendre des objets volés par Gilbert, tout en lui faisant comprendre l'inutilité de son comportement ; celui-ci peut ainsi rester deux mois dans un bureau : c'était sa première réussite. Marié, il est maintenant tout à fait réadapté.

Pour beaucoup d'entre eux, il faudra une grande patience.

Au sein de cette constellation familiale, le jeune isolé, fréquemment, établit un transfert d'autant plus important qu'il aura été sevré d'affection très jeune. Il faut en avoir conscience pour éviter les erreurs de comportement et d'interprétation. Grâce à ce transfert, bien des réalités ou des règles difficiles à admettre sont ainsi acceptées ; généralement, cette situation se liquide suivant une progression inverse de celle de la réinsertion.

Il arrive que, faute d'être en nombre suffisant, les familles hébergent deux et même trois jeunes ensemble.

Pour le nouvel arrivant, rien de plus sympathique et de plus convaincant que la rencontre dans une maison "bien" de gars qui pensent encore ou qui pensaient comme lui il y a peu de temps. Ils ont des souvenirs communs ayant connu les mêmes établissements, les interrogatoires dans les commissariats, etc... L'ambiance est aussitôt assurée et nous ne mésestimons pas cet avantage. Mais, si la bonne entente règne par moments, souvent des rivalités et des querelles expriment une certaine jalousie d'une façon plus ou moins déguisée : chacun voudrait être le seul entendu, compris et aimé. Des histoires bénignes de linge de toilette, de corvées ménagères prennent une importance incommensurable. Si cette jalousie latente existe entre plusieurs qui sont hébergés, plus encore existe-t-elle chez ceux qui ont quitté la maison, soit pour expérimenter une plus grande liberté, soit après un échec (détenu). Même ceux qui sont complètement réinsérés expriment cette jalousie d'une façon plus ou moins consciente. Ces jeunes isolés ont été sevrés d'affection. Sur le plan affectif, ce sont donc des insatiables : jamais on ne leur en donne assez, ce sont toujours des réclamants. Sur le plan psychologique, leur sentiment de jalousie exacerbée est donc normal étant donné les frustations affectives précoces et intenses qu'ils ont subies. Ainsi cette jalousie se manifestera constamment suivant des formes très diverses et le foyer d'accueil qui, depuis

des années, accueille des isolés sera obligatoirement l'objet de revendications affectives constantes qu'il faut savoir comprendre et diriger.

Comment ces revendications se manifestent-elles ? Exclusif, le jeune isolé veut accaparer, dès qu'il est en confiance. Il parle, sans tenir compte des occupations de la mère de famille, un peu comme un enfant de trois ans : "vous m'écoutez" ou "tu m'écoutes" ; si cette phrase prononcée avec un ton pincé ne reçoit pas de réponse, une brusque colère s'ensuit, sans autre motif. Sans se rendre compte que lui accapare à chaque instant le ménage d'accueil, il fait des autres l'objet de ses critiques : ce sont eux qui sont responsables de la fatigue de Béatrice ou de la mauvaise marche de la maison. "Pourquoi les reçoit-on ? Ils n'en valent pas la peine" ces propos sont tenus avec qui veut les entendre.

Il arrive qu'ils soient jaloux des propres enfants de la maison, les premières semaines surtout. Nous avons, à deux reprises, observé cette attitude avec une netteté indiscutable : lorsque les enfants de Cécile étaient à la même table que Véronique, celle-ci ne prononçait pas une parole durant tout le repas (orpheline très jeune, elle n'avait jamais connu que la vie collective). Pierre, s'il voyait un enfant raconter une histoire à sa mère, arrivait aussitôt, coupait la conversation et envoyait le petit dans sa chambre-prenant l'initiative avant même que la mère ait pu prononcer un mot ! Il va sans dire que cette attitude était reprise par la maîtresse de maison qui ne pouvait accepter ce dirigisme outrancier et replaçait chacun où il devait être.

Leur revendication affective est justifiée ; tout en l'admettant et en y répondant le mieux possible, le foyer d'accueil ne devra pas craindre de maintenir la réalité de la vie devant les yeux du jeune isolé, qui doit comprendre que l'affection se partage et que, s'il n'est plus seul grâce à cette affection, d'autres y ont droit aussi.

Le jeune isolé n'admettant pas ce partage peut même traverser des crises qui remettent tout en question ; il est alors délicat de définir la meilleure attitude à adopter. Elle s'adaptera le plus possible à chacune des situations après évaluation de ce que le jeune est capable d'accepter et de comprendre.

LE JEUNE ISOLÉ ET SON APPRENTISSAGE DE LA LIBERTÉ

La vie familiale, pour le jeune isolé, n'est qu'un passage. Il peut, à cet égard, avoir deux attitudes : ne plus vouloir reprendre sa liberté - et c'est un danger -, ou réclamer cette liberté en pensant qu'une chambre individuelle résoudrait tous ses problèmes.

Après quinze jours de vie commune, le foyer, généralement, se rend compte de la durée approximative de l'hébergement nécessaire avant toute tentative de liberté : pour certains, c'est un laps de temps court, trois semaines - un mois, pour d'autres, cette durée sera indéterminée puisque dépendant du maintien dans un travail. A ces derniers, qui sont nombreux, la chambre de dépannage est promise s'ils tiennent un même travail plus de deux ou trois mois sans simultanément commettre de délit. Aussi leur apprentissage de vie individuelle libre est reporté plus ou moins suivant les preuves qu'ils donnent ; ils acceptent tous d'ailleurs très bien ces expériences.

L'installation de cette chambre de dépannage ressemble un peu à l'installation d'un enfant dans une chambre de sixième ; à la dernière minute, il manque toujours la chose indispensable sans laquelle il ne pourra dormir et, les jours suivants, il revient au foyer pour des raisons toujours très valables : il lui manque un bol, une tringle pour tenir un rideau, etc. Ces prétextes masquent sa difficulté à accepter la solitude qu'il ressent dans cette vie libre. Il revient même parfois parce qu'il s'aperçoit qu'il n'arrive pas à se réveiller bien qu'il ait deux réveils.

Cette coupure avec la famille d'accueil, très nécessaire, se fera progressivement pour que le jeune ne ressente pas trop durement son insécurité.

L'Association a actuellement neuf chambres de dépannage. Un contrat de location, cautionné par l'Association, est passé au nom du jeune qui ne paie durant six mois qu'une partie du prix réel de la location. Ainsi, le jeune isolé prend conscience des réalités de la vie sans pour autant se décourager : ne sachant pas encore s'organiser, il ne pourrait supporter les dures conditions de vie que les taux de location, prohibitifs pour eux, entraînent obligatoirement.

Une fois dans ces chambres, tout ne fait que commencer car, là encore, c'est un autre apprentissage qu'il leur faut faire, accepter et réussir : le réveil ne sonne pas, il n'a pas remis sa paye à la famille d'accueil pensant pouvoir gérer son budget et n'a plus de quoi manger le huit du mois, il se dispute avec son voisin... autant de problèmes qu'il faut aplanir et savoir lui faire supporter. N'oublions pas que, s'il y a progrès, sa fragilité est profonde. Fort heureusement, beaucoup reviennent vers la famille d'accueil comme chez eux dès que cela va mal ; mais, certains se terrent dans leur chambre s'ils n'ont pas été au travail et, pour eux, la tâche du foyer d'accueil doit être reprise simultanément par un responsable des E.A. tant elle est accaparante.

Pour aider efficacement un jeune isolé, il faut :

1 - une communauté accueillante : ce peut être le club, comme la famille d'amis, où l'on retrouve des copains, où l'on peut écouter des disques, prendre des repas, etc...

2 - des conditions matérielles minima : chambre, travail, repas.

3 - des liens très étroits entre l'isolé et les adultes qui acceptent de dialoguer avec lui (éducateurs, responsables, bénévoles, familles d'accueil, etc...). Pour les plus perturbés, il faut un médiateur entre-eux et les individus dits normaux dont ils se sentent trop éloignés pour oser les approcher et encore plus les affronter.

Et ces trois objectifs doivent être poursuivis simultanément.

BILAN

Environ vingt-cinq ménages se flattent d'avoir pu réaliser une vie heureuse, eux aussi. Parmi eux, figurent trente anciens qui ont fait un séjour plus ou moins long dans une famille. Six de ces foyers font souvent appel lorsque des difficultés de tous ordres surviennent ; les autres ont une solidité plus grande et les nouvelles ne nous parviennent que lors des grands évènements familiaux.

Il y en a trois qui sont encore en prison mais tout n'est pas perdu ; nous le pensons fermement et ils comptent sur nous.

Ceci est un bilan fort incomplet ; les jeunes isolés ne sont pas fichés et ces lignes sont écrites alors que nous en avons en charge. Comment s'arrêter suffisamment pour faire des statistiques ?

Courant 1964 une quarantaine de jeunes ont été suivis ; pour la plupart s'est posé le problème logement et travail.

Le premier accueil a été généralement fait dans une famille, après un temps plus ou moins long (deux semaines à six mois) au cours duquel il a fallu régler la situation familiale et juridique. Si le travail semble apporter un début de stabilité, nous essayons une formule de plus grande liberté.

Les résultats sont toujours difficilement chiffrables : cette année, quatre parmi ces quarante se sont mariés, les deux tiers travaillent régulièrement, les autres changent fréquemment de travail, deux sont à nouveau en prison.

Les occasions de se rencontrer disparaissent temporairement lorsque les circonstances accaparent les uns ou les autres ; mais, il suffit que des évènements (bons ou mauvais) surviennent pour qu'on les revoie. C'est ainsi qu'un ancien, voulant aider un jeune, se trouva expulsé avec ses deux enfants, le motif était qu'il avait hébergé et reçu chez lui des "voyous". Devant une situation si dramatique, nous avons durant des mois recherché une habitation nouvelle pour cette famille ; un prêt d'honneur des Equipes lui a permis d'acquérir une petite baraque sur un lopin de terre et, ainsi, son équilibre familial n'a été que passagèrement ébranlé.

POURQUOI CROYONS-NOUS EN CETTE FORMULE ?

Depuis huit ans, les familles qui accueillent veulent noter les réflexions ou les faits qui les ont convaincus de continuer. Jamais elles n'en ont eu le loisir...

Voici ce qu'elles pourraient noter pour ces derniers mois :

- Christine et Bertrand faisaient, il y a trois ans, tous deux partie de groupes très inadaptés de la Porte de Vanves et de Saint-Germain-des-Près ; ils téléphonent le soir de Noël à l'une des familles d'accueil : *"Nous sommes avec nos deux enfants, nous avons une pintade, du bon vin et la maison est toute décorée ; envoyez-nous trois gars ou filles qui cafardent ; peu importe qui ils sont"* et Bertrand ajoute : *"Ce soir, j'ai décidé que tout le monde avait le droit d'être heureux"*.

- Roger qui volait la famille d'accueil et se soûlait toutes les semaines il y a trois ans, leur a téléphoné hier en leur demandant de venir boire le champagne avec sa femme et ses beaux-parents. Il part à Bruxelles, le siège de la maison qui l'emploie depuis un an l'ayant désigné pour un poste commercial intéressant (il n'avait qu'une culture générale niveau de la cinquième) après lui avoir proposé de signer un contrat de six ans fort avantageux pour lui. Ajoutons qu'il était passé dans nombre de centres et avait eu des examens psychologiques et psychiatriques : tous se ressemblaient par leurs conclusions pessimistes.

NOS PROJETS

Nous recherchons des familles d'accueil susceptibles d'héberger temporairement les jeunes pour leur permettre de se "déconditionner" au sein d'un milieu normal, de se préparer progressivement à vivre en société grâce à un travail régulier, de meilleures relations sociales, de nouveaux centres d'intérêt.

Nous recherchons aussi, un ou deux éducateurs qui se spécialiseraient et organiseraient ce secteur des "isolés". Mais, trouver des personnalités compétentes qui accepteraient un travail où le risque, les échecs et la variété des exigences se côtoient journellement, est extrêmement difficile.

Il faut être personnellement présent auprès du jeune isolé si l'on veut que son évolution soit effective. Les familles d'accueil doivent pouvoir compter sur l'aide d'un spécialiste. Des liaisons avec les services dont le jeune dépend éviteraient bien des pertes de temps et des incompréhensions.

C'est à la lumière de ces tentatives que nous désirons promouvoir l'installation de petites institutions qui maintiendraient ce caractère d'accueil et d'hébergement familial. L'occasion de pouvoir réaliser une première expérience nous est offerte ; en effet, les H. L. M. de la Ville de Paris nous ont consenti un bail sur un terrain du XVIII[e] arrondissement et sont d'accord sur l'affectation du bâtiment projeté.

Ce foyer d'accueil comprendra :

- deux appartements destinés chacun à un ménage d'éducateurs,

- huit petites chambres pour héberger temporairement des jeunes - 4 chambres étant rattachées à un appartement et 4 à l'autre appartement - En effet, 4 garçons seulement sont prévus par famille car, au-delà de ce chiffre, les relations personnelles avec chacun deviennent difficiles.

- trois pièces communautaires indépendantes : atelier, discothèque, bibliothèque.

Les loisirs de ces jeunes posent aussi un problème. Ils ne savent comment organiser leurs moments de détente. Nous voudrions que des jeunes à l'esprit ouvert les accueillent (personnellement ou en groupe) pour leur faire partager leurs distractions. Davantage de possibilités de loisirs et de culture seraient très nécessaires.

II

RÉSULTATS D'ENSEMBLE

A propos de tout travail éducatif, il est difficile de parler de résultats, à plus forte raison en ce qui nous concerne, ceci pour plusieurs raisons :

1) Les résultats impliquent : critères objectifs, vérifications, chiffres, statistiques. Or, notre travail n'est pas chiffrable. Comment par exemple, apprécier ou mesurer ce qu'a représenté, pour un jeune réputé asocial, l'expérience unique d'une amitié partagée ?

NOTRE TRAVAIL N'EST PAS CHIFFRA

2) Les membres des Equipes s'intéressent avant tout aux personnes. Quand ils échouent, ils déplorent que "Charlie se soit encore mis dans une situation inextricable", mais ne pensent pas à comptabiliser des échecs ou des réussites.

3) Notre action ne s'inscrit pas dans celle de "l'observation en milieu ouvert". Le juge pour enfants, au lieu de confier un mineur à un centre d'observation, peut demander à un éducateur de suivre l'enfant laissé en liberté, et cet éducateur fait ensuite un rapport sur son comportement pour éclairer la décision du juge. Cette obligation de communiquer une observation est en contradiction avec tout le sens de notre travail. Nous ne condamnons pas cette formule, si elle est pratiquée honnêtement, l'adolescent étant prévenu, mais elle ne répond pas aux buts que nous poursuivons.

IL DIFFERE DE L'ACTION MENEE P/ LES SERVICES D'EDI EN MILIEU OUVERT

4) Sans parler de résultats au sens propre, une appréciation des conséquences de notre action risque d'être fort subjective si elle n'est suggérée, puis contrôlée par des critères objectifs. Ces critères peuvent être des faits probants : diminution des délits, stabilité au travail, etc., ou des faits anodins mais significatifs : Pierre a préféré, au bal mal famé qu'il fréquentait, celui dont il apprécie l'orchestre. Jacques ne veut plus qu'on l'appelle "Tonton". Paulette a fait des démarches à la sécurité sociale sans requérir l'aide de quelqu'un. Mais ces critères objectifs eux-mêmes ne sont pas décisifs. Ils peuvent avoir une signification différente suivant le contexte, ou au cours d'une évolution donnée. Marcel quitte son emploi pour un autre (plus éloigné de chez lui, mais plus intéressant et mieux rémunéré), c'est un progrès. Georges quitte son emploi (pour la quatrième fois en un mois), c'est le signe indéniable de son instabilité.

LES CRITERES OBJE DE JUGEMENT N'ACQUIERENT UNE SIGNIFICATION QUE SITUES DANS UN CONTEXTE

Compte tenu de ces réserves, nous allons préciser l'évolution du comportement d'une grande proportion des adolescents suivis pendant trois ans au minimum, par les Equipes de rue.

@ LEUR ÉVOLUTION

COMPORTEMENT INDIVIDUEL

Si nous avions pu noter, semaine par semaine, le "niveau" de comportement de chaque adolescent, nous aurions sans doute obtenu grossièrement schématisé, un graphique "en dents de scie" les sommets s'élevant progressivement, les chutes se faisant de moins en moins nombreuses et de moins en moins profondes. Nous ne devons d'ailleurs pas mésestimer dans ces résultats le rôle indéniable joué par la maturation physiologique et psychologique personnelle de chaque adolescent. Notre présence a pu néanmoins être un élément promoteur ou catalyseur qui lui a permis d'adopter de nouveaux comportements.

Nous avons précisé les différents motifs qui expliquent le comportement des jeunes et en avons défini les caractères principaux. Nous allons évaluer nos résultats en considérant leur évolution à partir de ces différents traits de caractère.

JEUNES EVOLUENT INDIVIDUELLEMENT RS UNE MEILLEURE ADAPTATION

— Ils sont asociaux et rejettent tout contact avec les adultes. Les résultats sont ici probants et indéniables. Nous avons réussi à établir un contact en profondeur avec des bandes très asociales, des individus très "séparés". Nous avons établi des relations plus ou moins étroites avec les uns et les autres. L'adulte que nous sommes figure parmi les meilleurs copains d'un certain nombre qui sont passés en cour d'assises ou qui sont des piliers de prison. C'est surtout avec ceux qui sont restés les plus asociaux et pour qui nous pouvons souvent le moins que nous avons gardé les contacts les plus profonds et les plus prolongés : ceci est tout à fait significatif. Ils acceptent toujours de dialoguer avec nous.

— L'oisiveté devient pour tous quasiment exceptionnelle. Les résultats sont spectaculaires. Nous leur avons proposé des milliers de places. Des centaines de garçons ou filles se sont mis au travail.

— L'instabilité. Les résultats ne se remarquent qu'au bout de plusieurs années. Généralement, un garçon très asocial et instable reste huit jours au plus dans les premières places qu'on lui a trouvées. Après plusieurs mois, et parfois plus d'une année, il se maintient quelques semaines dans un emploi, voire même ensuite plus longtemps. Est-ce notre présence, est-ce son évolution ? Nous pensons personnellement que les deux facteurs jouent.

— Impulsivité, agressivité, besoin de satisfaction immédiate, sont mieux contrôlés. La preuve est que les actes anti-sociaux ont quasiment disparu, souvent un an après notre venue. A l'exception d'un ou deux par bandes, la délinquance disparaît complètement.

LEUR VIE EST PLUS EPANOUIE

— Manque d'intérêt. Schématiquement, on peut dire que, dans la plupart des bandes, un an après notre venue ils participent avec nous à l'organisation des loisirs, deux ans après ils prennent des initiatives et peuvent s'organiser eux-mêmes. Enfin, trois ans après, ils invitent volontiers le responsable à se distraire avec eux.

LE RÔLE DU RESPONSABLE IS CETTE EVOLUTION EST CERTAIN...

Ces résultats sont-ils liés à leur évolution ? Tout adolescent s'assagit avec les années et une partie des résultats sans nul doute trouve là son explication. Il arrive néanmoins que nous soyons présents à des tournants de la vie d'un garçon et il est difficile de penser que dans certains cas notre rôle ne fut pas primordial.

En 1951, nous faisons connaissance de Jojo. Sa mère polonaise est morte l'année précédente, il boit beaucoup. Meneur d'une bande, son prestige n'apparaît pas au premier coup d'œil, c'est lui qui prépare et fait exécuter les coups. Il est très fermé vis-à-vis de nous, tout en étant copain. Un an plus tard, il est à Fresnes, y reste un an, puis s'engage et est réformé dans un temps record. Il reprend son rôle de meneur ; rapidement, presque tous les membres de la bande sont arrêtés. Lui a deux ans de prison ferme et deux ans d'interdiction de séjour. A sa sortie, il part en province, travaille cinq mois, fait deux cambriolages et se fait reprendre au volant de la quatrième voiture qu'il prend pour remonter à Paris. Il est alors condamné à trois ans ferme et cinq ans d'interdiction de séjour.

...IL S'EXERCE RACE A LA RELATION RSONNE A PERSONNE ETABLIE ENTRE LE RESPONSABLE ET L'ADOLESCENT

Durant tous ces séjours en prison, il ne nous écrit pas ; à sa sortie, il est content de nous revoir, discute, mais s'estime "fichu" et, connaissant tous les gars du milieu, se remet rapidement à boire et à faire des coups. Nous ne gardons que très peu d'espoir. A notre grand étonnement, en 1957, date de sa dernière sortie, il vient nous trouver pour nous dire qu'il ne sait que faire ; rapidement nous constatons qu'il est impensable pour lui de partir en province tant Paris est toute sa vie. Pensant qu'avant tout il fallait l'occuper, sans aucun espoir de réussite, nous lui signalons un emploi intéressant que l'on vient de nous indiquer. On ne lui demande

aucun papier et c'est important. Interdit de séjour, il faut avant tout qu'il passe inaperçu. Second étonnement, il travaille six mois régulièrement ; lui-même déclare: *"C'est la première fois que cela m'arrive, et j'aime cela"*. Il rencontre une jeune fille très sympathique et toute sa conduite se transforme. Il boit beaucoup moins, semble heureux, son frère et ses copains ne le reconnaissent plus.

Juillet 1959. Notre responsable reçoit un télégramme là où il séjournait pour ses vacances : *"Jojo à la Santé pour infraction à son interdiction de séjour. Que faire ?"*. Signature de son jeune frère. Le destinataire du télégramme écourte ses vacances de cinq jours, va trouver l'employeur de Jojo qui accepte de ne pas le renvoyer et libelle un certificat de travail élogieux acceptant de le reprendre à sa sortie. Le séjour de 10 jours à la Santé terminé, il envoie Jojo, complètement découragé, momentanément en province et lui promet d'essayer d'arranger les choses.

Maintes démarches sont faites ; par faveur spéciale, il obtient l'autorisation de séjourner à Paris, autorisation renouvelable tous les deux mois.

Depuis Jojo ne boit plus, il s'est marié, a une petite fille et vient de trouver un logement très convenable. Il demande très régulièrement tous les deux mois son autorisation de séjourner à Paris. Nous espérons que cette obligation sera levée très prochainement.

COMPORTEMENT DU GROUPE

Le fait même qu'un groupe fermé, composé d'éléments plus ou moins fortement asociaux, ne trouvant à exprimer ses liens avec la société que par des actes d'agressivité ou des délits ait pu avoir des relations de réelle sympathie, ceci sans aucun but d'intérêt, avec un adulte inséré socialement, est un résultat en lui-même. En un second temps, le groupe, qui avait tendance à accomplir des actes anti-sociaux, accepte avec l'aide d'un adulte admis par eux de participer à des activités autres : camps, sortie, piscine, etc... Progressivement, la bande éclate ; il ne persiste généralement qu'un, deux, trois garçons isolés qui restent en marge. La désaffection des autres allant de pair avec leur réinsertion sociale.

LA BANDE ASOCIALE ECLATE : L'EVOLUT PERSONNELLE DES ADOLESCENTS CHAN LEUR COMPORTEME EN GROUPE.

La bande asociale d'adolescents ayant généralement, du fait de sa structure, une orientation négative vis-à-vis de la société, il n'y a pas intérêt à la maintenir. C'est en établissant de nouveaux liens avec la société que ses membres se réadapteront. Fréquemment, l'évolution de la bande s'est faite plus lentement que l'évolution de ses membres, freinant ainsi un plus rapide progrès. Il faut souvent attendre longtemps avant de pouvoir organiser des camps ou des activités avec d'autres collectivités, la bande restant fermée sur elle-même.

COMPORTEMENT DES ADULTES DU QUARTIER

Les résultats ont été différents suivant les groupes. Là où les responsables furent le plus présents, prenant leur repas ou habitant le quartier, ils furent les plus nets. Des personnes du quartier, se rendant compte que l'on aide ces jeunes, se sentent parfois solidaires et nous proposent leurs services.

Dans un groupe, des tenancières d'hôtels meublés ont été très compréhensives et nous donnaient priorité lorsqu'elles avaient une chambre libre. Des cafetiers ont accepté de nourrir à crédit des jeunes qui commençaient un travail. Des familles logées très modestement ont hébergé pour deux nuits et plus des garçons ou filles sans logis. Dans un autre, plusieurs parents de jeunes sont devenus des responsables d'équipes sportives, organisées par l'un de nos bénévoles pour ses garçons.

CERTAINS ADULTES AIDENT LES JEUNES A RESOUDRE DES PROBLEMES PRI

Il est très délicat pour les autorités du quartier de nous aider ostensiblement, car nous risquerions d'être replacés, par les adolescents que nous abordons, sur

LA COLLABORATION AVEC LES AUTORITES EST TRES DISCRETE

le même plan que les services sociaux, les patronages et toute organisation dont ils ont horreur. Dans des cas précis,et,dans la mesure où nous sommes assurés de leur discrétion, nous faisons appel à ces autorités qui peuvent grandement nous aider,et,dans l'ensemble,nous avons rencontré beaucoup de sympathie.

ⓑ NOS DÉFICIENCES

Nos déficiences ne doivent pas être tenues sous silence ; c'est de l'examen de celles-ci que peut dépendre une amélioration de notre travail.

SUR LE PLAN DE L'INDIVIDU

a) Comportement : dans presque tous les groupes, un ou plusieurs sujets restent très instables, agressifs et délinquants ; ceci rappelle opportunément qu'aucune méthode ne peut résoudre tous les problèmes. Il faut savoir utiliser toutes les solutions suivant les circonstances. L'action près des filles a été négligée à l'exception de certains groupes. Vis-à-vis des filles, le comportement des garçons varie lentement ; néanmoins, ils se font plus rarement entretenir et surtout ne s'en vantent plus, prenant plus d'autonomie les uns par rapport aux autres. Il en est qui osent présenter leur "fiancée" et non plus leur "fille". La présence, parmi les responsables, d'un élément féminin semble faciliter les résultats sur ce plan. C'est souvent avec elle que les garçons discuteront une fois mariés. Nous en connaissons qui forment des ménages très sympathiques et élèvent fort bien leurs enfants.

INSUFFISANCE DE L'ACTION PRES DES FILLES

Nos échecs sont fréquents en ce qui concerne les actes d'évasion et en tout premier lieu l'alcoolisme, l'usage des stupéfiants ayant été assez rare dans nos groupes, peut-être faute d'argent. Malgré une propagande appropriée, l'opinion générale estime qu'il est nécessaire de boire pour être en mesure de travailler ou pour être un homme. Les garçons, qui veulent s'affirmer, sont par excellence des êtres faibles qui se laissent prendre au jeu, d'autant que leur milieu les y encourage. Il en est qui arrivent à s'abstenir de boire pendant d'assez longues périodes. Mais nous nous posons alors la question classique : *"Combien de temps tiendra-t-il ?"*. Nous parlons ici de garçons réellement intoxiqués, ayant des signes d'alcoolisme chronique ; nous nous sentons impuissants à résoudre ce problème. Nous sommes convaincus de l'utilité des cures de désintoxication si le sujet est suivi par la suite et nous nous réjouissons que le prestige de l'alcoolisme ait tendance à diminuer.

PERSISTANCE DU BESOIN D'EVASION POUR CERTAINS

b) Les solutions données au problème du travail ont souvent suivi les fluctuations du marché du travail. Mais, surtout, nous n'avons pas suffisamment aidé les jeunes à trouver un emploi adapté et qui les valorise. La collaboration d'un orienteur professionnel faisant équipe avec nous serait infiniment précieuse.

LES PROBLEMES DE TRAVAIL ET DE LOGEMENT SONT PARFOIS INSOLUBLES

c) Sur le plan du logement, nos déficiences demeureront toujours aussi lamentable tant que la situation actuelle ne se modifiera pas.

Devant des cas très difficiles, nous sommes sans solution réelle. Ni le tribunal, ni les services sociaux, ni les services psychiatriques ne peuvent nous en offrir. Nous essayons par nos propres moyens de "béquiller" tel ou tel, en sachant que c'est insuffisant. Nous déplorons le manque de solutions : placements familiaux, camps de travail, centres à petit effectif accueillant des éléments très durs, service de suite spécial pour les cas psychiatriques. Depuis dix ans peu de progrès ont été faits. En France, les expériences "prototypes" tiennent trop souvent lieu de solutions.

SUR LE PLAN DU GROUPE

Si notre action est menée au sein d'un seul groupe déterminé, la formation progressive d'une nouvelle bande *in situ* est une éventualité toujours possible du

fait de l'arrivée d'éléments plus jeunes qui veulent faire ce qu'ont fait leurs aînés. En liaison avec une équipe se préoccupant des plus jeunes, nous devons essayer de modifier le quartier et son ambiance, pour éviter que de tels phénomènes ne s'étendent sur plusieurs générations et ne se perpétuent. Le groupe joue un rôle important dans l'évolution de chacun des membres, il faudrait pouvoir mieux l'utiliser.

NECESSITE D'UNE A(AUPRES DE TOUS LES INADAPTES DU QUARTIER.

SUR LE PLAN DU QARTIER

Nous n'avons découvert l'importance du quartier que très progressivement ; cependant c'est là que le jeune vit, c'est son "humus". Certains facteurs dépassent le domaine de notre action tout en la conditionnant.

Les jeunes qui se tirent d'affaire vivent pour la plupart dans les mêmes conditions que leurs parents : taudis, quartier surpeuplé, sans distraction réelle où seul le café demeure le lieu de rencontre. Parmi ceux que nous avons connus dans les différents groupes et qui se sont mariés, nous pouvons facilement compter ceux qui ont trouvé un logement convenable. Pour la plupart, leurs enfants vont donc être durant toute leur première enfance dans des conditions d'habitat lamentables ; ils seront relogés lorsqu'ils auront pris les habitudes de vie qu'entraînent la saleté et le dégoût de son chez soi.

IMPOSSIBILITE A MODIFIER LES CONDITIONS DE VIE.

Nos responsables ont souvent quelques difficultés à se définir vis-à-vis des autorités du quartier, s'ils veulent rester proches des garçons dans la rue ; s'ils sont bénévoles, leur temps est limité et ne leur permet pas d'entretenir des contacts réguliers avec les adultes du secteur. Nombre de bonnes volontés qui possédaient des moyens pour nous aider n'ont pas été utilisées ; depuis que nous avons des permanents, nous avons pu envisager un travail communautaire sur le quartier qui jusque-là restait dans la plupart des groupes plus un désir qu'une réalité.

DIFFICULTES DES RELATIONS AVEC LES ADULTES DU QUARTIER.

SUR LE PLAN GÉNÉRAL DE NOTRE ORGANISATION

La façon dont nous avons travaillé a entraîné des déficiences. Pendant longtemps les responsables étaient bénévoles, ce qui explique une certaine lenteur, un aspect irrégulier de nos efforts ; un adolescent pouvait se trouver en difficulté, voire commettre un délit grave pendant l'absence d'un animateur, et cela peut rendre compte de certains échecs. La présence d'éducateurs permanents a permis de modifier cette situation.

IMPORTANCE DE LA PRESENCE D'EDUCATEURS PERM

Nous n'avons pas suffisamment approfondi nos méthodes de travail vis-à-vis de l'individu ou du groupe. Une observation personnelle est un moyen souvent précieux pour éclairer le comportement d'un responsable ou lui éviter de faire des erreurs grossières dans l'orientation de son action vis-à-vis de tel garçon ou fille ayant des problèmes difficiles à résoudre. Précisons que nous entendons par observation personnelle une observation strictement gardée secrète par celui qui l'a prise et qui n'est divulguée sous aucun prétexte au même titre qu'une observation médicale. C'est un instrument qui permet uniquement de suivre l'évolution d'une personne et l'effet de certaines attitudes ou mesures prises vis-à-vis d'elle.

IMPORTANCE DES METHODES DE TRAVAIL.

Pour conclure, nous voudrions souligner la relativité de tout résultat. Pour en juger, il faut tenir compte du niveau de départ de chaque adolescent, de ses potentialités, et l'apparence ne nous indiquera pas d'emblée dans quelle mesure et à quel rythme il est susceptible de progresser. Par exemple, six adolescents commettent nombre de délits graves, et l'éducateur réussit à les réinsérer dans un temps record de six mois à un an ; il apparaît aux yeux des néophytes comme remarquable. Six autres adolescents commettent des délits analogues, et l'éducateur ne réussit que péniblement deux ans plus tard à les faire travailler plus de six mois dans une

même place ; on est amené à penser qu'il ne possède pas la méthode adéquate. Rien n'est plus difficile que d'évaluer exactement des résultats. Dans nos groupes, il y eut des résultats spectaculaires en six mois, mais il y eut des résultats qui n'apparurent qu'après cinq ou six ans.

NECESSITE DE RESPONSABLES PLUS NOMBREUX

L'amélioration de nos résultats dépend des concours qui nous seront apportés dans les années à venir. Concours financiers, mais encore plus, concours de nouveaux membres : responsables, animateurs d'une activité au club, moniteurs de camps, adultes ou ménages acceptant qu'un jeune prenne pension chez eux, avec notre soutien, familles disposant d'un grand appartement qui assureraient périodiquement avec un responsable l'accueil d'un groupe, etc... L'action des Equipes n'est valable que si d'autres la continuent.

III

LES RESPONSABLES

Une soixantaine de responsables bénévoles se sont succédés pour assurer un travail d'une durée minimum de deux ans. Dix éducateurs travaillent dans des clubs ou équipes de rue gérés par l'Association. Hebdomadairement, ils confrontent leur travail ; plusieurs n'appartenant pas à notre association ont discuté avec nous de leur profession. A la lumière de notre expérience, essayons de définir d'abord le but de l'éducateur.

ⓐ L'ÉDUCATEUR PROFESSIONNEL ET LE BÉNÉVOLE

Nous rejetons la définition qui a eu une grande vogue : "l'éducateur est le technicien de la relation", d'une part parce que cette définition nous semble étriquée, mais aussi parce qu'elle est fausse : la relation n'est pas un problème de technique, mais une question de rencontre avec un autre.

Pour nous, *"est éducateur celui qui établit et vit une relation avec un autre et qui, en faisant évoluer cette relation, agit sur l'évolution ou l'adaptation d'un individu ou d'un groupe en l'orientant vers l'acquisition de son autonomie"*. Tout en ne discutant pas ici le rôle de l'éducateur en tant que substitut paternel, il est éclairant de faire une comparaison avec le rôle du père (ou de la mère) en tant qu'éducateur, ce qu'il est le premier, par nature ; nous connaissons tous des pères n'ayant aucune formation spéciale qui sont des éducateurs remarquables et d'autres, professionnellement pédagogues ou psychiatres, qui sont de piètres éducateurs avec leurs propres enfants, car "un père" ce n'est pas d'abord un technicien de la relation parent-enfant, mais une personne qui établit et vit une relation avec son enfant.

Cette remarque qui s'appuie sur une expérience universelle veut dégager deux plans souvent confondus, mais n'est pas une critique de l'intérêt d'une formation technique : un bon père aura tout avantage à connaître les notions essentielles sur l'hygiène, l'évolution psychologique de l'enfant.

La qualité de l'éducateur doit donc être définie par cette capacité d'établir une relation et de la faire évoluer et non par le niveau de connaissance technique. Il y a des gens qui spontanément, du fait de leur personnalité, de leur expérience vécue, se révèlent de bons éducateurs ; d'autres qui ayant acquis des connaissances théoriques restent de médiocres éducateurs.

Ainsi ce qui va distinguer le responsable bénévole du responsable éducateur professionnel n'est pas la relation que l'un ou l'autre engage avec l'adolescent. Dans l'un et l'autre cas, surtout en prévention curative, l'attitude fondamentale reste définie par ce que nous avons dit au chapitre traitant de "Notre attitude psychologique".

Le bénévole peut même se révéler un éducateur de qualité égale, sinon parfois supérieure, à celle du professionnel, d'autant plus que sa lutte pour obtenir une profession et sa situation dans le monde peuvent lui apporter une sécurité qui n'est pas encore donnée par la société à l'éducateur professionnel et peuvent lui permettre ainsi de s'affirmer plus naturellement vis-à-vis des adolescents.

LE RESPONSABLE BÉNÉVOLE

Le responsable bénévole est un sujet qui, d'une part, a une situation dans le monde, indépendante de son action éducative : il a une profession, il est étudiant, il est ouvrier, elle a un foyer... Il a donc un temps limité à consacrer à cette action. Il est, par contre, un témoin engagé dans la vie sociale et peut jouer un rôle important de "pont social" entre l'adolescent inadapté et les adultes.

D'autre part, *la relation qu'il établit avec l'adolescent difficile,* définit pratiquement *le champ d'action du responsable bénévole.* Pour lui, les problèmes techniques n'apparaissent que comme une occupation secondaire ou facultative puisqu'il est orienté ailleurs. Chacun cherche à acquérir une formation technique, de niveaux très divers, selon ses goûts et ses possibilités. C'est évidemment celui qui aura acquis un certain niveau qui pourra se voir confier dans certains cas des responsabilités dans l'organisation et la supervision des groupes.

L'ÉDUCATEUR PROFESSIONNEL

Le responsable éducateur professionnel a toute sa vie définie par cette vocation éducative, et non seulement la sienne, mais aussi celle de sa femme et de ses enfants ; son style de vie va être influencé par elle : s'il a conscience que par toute sa vie il est engagé dans la relation éducative, plus encore que le bénévole, il ne pourra pas faire l'acquisition d'une automobile de luxe, sa femme ne pourra pas sortir en manteau de vison...

1 - L'essentiel de son travail est la RELATION EDUCATIVE, telle que nous l'avons définie, parce que d'une part c'est sa tâche première, et parce qu'elle est aussi indispensable pour les autres parts de son action ; dans les tâches humaines, on ne transmet vraiment bien que ce que l'on a vécu et même plus encore ce que l'on est en train de vivre ; c'est pourquoi tant d'anciens éducateurs qui ont franchi des échelons apportent souvent si peu de choses à leurs jeunes collègues sur le plan éducatif concret s'ils n'ont pas su conserver une part de relation éducative.

2 - Mais un éducateur professionnel, par le fait justement que c'est sa profession, ne doit pas seulement vivre une relation éducative, *mais il doit encore répondre à d'autres tâches.*

a) Il doit essayer au maximum de comprendre et d'analyser ce qui se passe dans cette relation avec l'enfant et de détecter quels sont les besoins de l'enfant qui s'expriment dans cette relation.

b) Il doit, d'autre part, être capable de transmettre son expérience à d'autres responsables engagés avec lui dans une relation éducative, permanents ou bénévoles: il doit pouvoir analyser ce qui se passe dans leurs relations, et être aussi capable de leur expliquer. Il doit savoir les écouter. En d'autres termes, il doit être formé au travail d'équipe.

c) Il doit s'efforcer d'*avoir les moyens de résoudre les difficultés des jeunes* dans leur relation avec la société : il doit donc être informé des différentes structures sociales et établir des liens avec les personnes intégrées dans ces structures qui lui permettront éventuellement d'agir à ces niveaux. Ceci est particulièrement vrai dans le travail de prévention en milieu naturel.

d) A un degré ou à un autre, il doit être un organisateur : s'il consacre toute sa vie à l'éducation, ce n'est pas seulement pour tirer d'affaires un ou quelques garçons ou filles, mais parce qu'il se sent lié à tous les jeunes qui sont inadaptés et aux causes de leur inadaptation ; il doit donc être capable d'organiser et de développer une action ou un secteur.

C'est *pour répondre à toutes ces tâches,* y compris celle de la relation éducative (car celle-ci présente des difficultés particulières du fait qu'elle n'est pas aussi naturelle que celle qui unit le père et son enfant et que les jeunes dont l'éducateur aura à s'occuper sont tous différents et, en principe, difficiles) que se situe la nécessité d'une FORMATION TECHNIQUE de l'éducateur, qui n'est pas facultative comme pour le bénévole, *mais impérative.*

A ses tâches vastes et complexes doit correspondre pour lui une formation technique étendue et approfondie, portant sur les domaines de la pédagogie, de la psychologie individuelle et de groupe, de la psychiatrie, du droit juridique, du droit du travail, de la sociologie, de l'acquisition de techniques de loisirs, du dialogue ... Cette formation technique, il doit toujours la maintenir, et la développer sans cesse. Beaucoup "d'éducateurs" qui ne cherchent pas à acquérir de façon permanente cette formation technique sont en réalité des "bénévoles salariés" et non pas des éducateurs professionnels.

3 - L'éducateur va être un témoin privilégié près des adultes des difficultés des adolescents difficiles et de leurs responsabilités d'adultes. L'éducateur est engagé dans la transformation du monde, non pas parce qu'il est le militant d'une idée, mais parce qu'il découvre que c'est le rejet du monde sur tous les plans qui rend l'adolescent asocial. Il ne peut rester indifférent. Il est donc un des "révélateurs du monde juvénile en difficulté" à ses contemporains et aux adultes.

Cette conception du travail de l'éducateur nous semble bien situer certains problèmes.

a) *la spécificité de son rôle :* son but étant d'établir et de vivre une relation, sa tâche va être différente de celle d'autres travailleurs sociaux ;

- de l'assistante sociale, dont le but est d'établir des liaisons, même si celle-ci utilise la relation pour arriver à ses fins;

- de celle de l'instituteur qui est préoccupé, même s'il utilise la relation avec l'enfant, par le travail et le résultat pédagogique ;

- du moniteur de loisirs qui est préoccupé, avant tout, de faire participer des jeunes à des activités et des succès de celles-ci.

b) *le sens de sa participation à des activités,* ou de son rôle dans leur organisation : même si accessoirement l'éducateur organise des activités, pour lui il s'agit avant tout, à travers celles-ci, de vivre une relation, le résultat en soi des activités ayant un intérêt secondaire. Les activités, les loisirs, les dépannages n'ont pas pour lui de valeur spécifique, mais une valeur en tant que moyen de relation et apport éducatif.

c) en internat, cette conception de l'éducateur est aussi valable qu'en prévention et en milieu naturel. Qu'il travaille spécialement avec des individus ou avec un groupe, l'essentiel est la relation qu'il établit. L'éducateur doit se sentir concerné par le passé, l'expérience, la famille de l'adolescent dont il a la charge ; c'est pourquoi il est anormal de voir des éducateurs vivre en internat comme si le reste -ce qui se passe au dehors - ne les intéressait pas. Quand le sujet part de l'institution, après un temps plus ou moins long, il doit là encore se sentir lié personnellement par ce qu'il devient (problème de fidélité) au moins moralement, sinon effectivement, car il doit bien mesurer si le maintien d'un lien est souhaitable ou non. Si l'essentiel de ses réactions profondes ne tient pas à cette relation, il n'est pas un éducateur, mais seulement un moniteur ou même un simple surveillant.

Conclusion : la grandeur de la profession d'éducateur nous parait ainsi indéniable ; si les éducateurs en prennent conscience, s'ils sont plus exigeants pour leur formation technique -inséparable de l'expérience de la relation éducative vécue- ils obtiendront sans doute une reconnaissance plus large de la valeur de leur travail.

ⓑ LES RESPONSABLES EN PRÉVENTION CURATIVE

LES BÉNÉVOLES EN PRÉVENTION CURATIVE

En prévention curative, le bénévolat est non seulement souhaitable, mais *indispensable*. Nous avons déjà dit quelle doit être l'attitude psychologique du responsable. Pour les garçons, sa présence est la preuve qu'un groupe de camarades non payés vient à eux, pour eux et non pour d'autres raisons. Il peut être aussi un excellent témoignage de la participation du quartier à nos efforts. Le bénévole peut, s'il accepte d'acquérir un minimum de formation, être responsable aussi bien d'une équipe de rue que d'une activité de club. Une activité de club exigera qu'il soit présent un nombre d'heures fixe, périodiquement. Dans une équipe de rue, il devra assurer une présence, une ou plusieurs fois par semaine, suivant ses possibilités ; si les garçons, pour un motif valable, ont besoin de lui, il devra faire preuve de disponibilité. L'animateur peut être amené à suivre un cas isolé, assurer des dépannages ou être utilisé comme point d'appui. S'il manque de formation technique, il a parfois une spontanéité très précieuse ; à partir de ses réactions, l'éducateur professionnel peut réviser des attitudes stéréotypées. De plus, les bénévoles créent "la palette" d'individus qui permettra aux différentes affinités de se trouver spontanément. Leur collaboration permet, en outre, de prolonger notre action après la disparition de la bande. S'ils quittent notre Association, bien souvent, ils continuent à suivre les garçons avec qui ils sympathisaient particulièrement. Nous avons vu certains venir trouver un bénévole après une absence de sept années.

Aux Equipes d'Amitié, longtemps les bénévoles ne crurent pas à la valeur des éducateurs pour un tel travail ; aujourd'hui, plusieurs éducateurs ont tendance à ne pas croire à la validité du travail d'un bénévole. Néanmoins, la plupart de nos réalisations ont pour promoteurs à la fois des éducateurs professionnels et des bénévoles. Le dilemme n'est donc pas inquiétant ... En fait, ce qui est essentiel, c'est la mise en commun des problèmes rencontrés soit dans le travail, soit parfois dans notre vie personnelle ; elle a créé une amitié qui nous semble aussi importante à maintenir entre les cadres qu'avec les adolescents.

L'ÉDUCATEUR PROFESSIONNEL EN PRÉVENTION CURATIVE

EXIGENCES DU TRAVAIL

L'éducateur de prévention curative, le responsable, se trouvent face à des adolescents qui ont vécu des expériences les jetant dans une vie d'adulte, dissolue et sans cadre - une vie grâce à laquelle ils pensent s'affirmer. Si devant eux se dresse une personnalité idéaliste, sans consistance, sans structure solide, rapidement des situations fausses se créeront et l'animateur se verra contraint, ou d'admettre tout, ou de défendre tout avec l'anxiété du faible. Quelle soit intellectuelle, manuelle, artistique, cette qualité humaine est donc de première rigueur.

Le candidat ne doit pas avoir de gros problèmes de frustation personnelle,; ce travail est déjà en lui-même déjà très frustrant sur le plan quotidien. Il serait dangereux que par l'intermédiaire de son action, il se projette avec ses problèmes. Contrairement à ce qui est souvent affirmé à des fins de propagande, <u>on ne vient pas à ce travail "pour se réaliser"</u>.

---

(1) voir Points de vue : 1 - la prévention.

Il ne doit pas être trop anxieux, pour pouvoir supporter des situations souvent anxiogènes. Nous ne pouvons définir les qualités d'un cadre modèle : rien n'est plus artificiel, car elles varieront avec le tempérament de chacun. Un timide peut réussir avec sa timidité, un exubérant avec son exubérance ...

L'éducateur sera autonome dans son travail et souvent seul devant une situation exigeant une mesure immédiate (et combien elles sont nombreuses). Attendre pour demander conseil ou se référer à quelques données est impensable. *Son attitude devra être adaptée.* Il ne peut se prévaloir de ses titres pour voir son avis exécuté ; seule la valeur de cet avis et la façon dont il aura été énoncé, en assurera l'application. Il a plus besoin d'autorité que de moyens autoritaires, bien que cela n'exclue pas les sanctions. Son autorité sera basée sur sa personnalité, sur ses compétences, sur la confiance que le jeune fait dans la relation qu'il a établie avec lui, sur le respect et l'assurance qu'il inspire.

Devant les adultes du quartier, les services sociaux, médicaux, professionnels, se tenant pour hautement qualifiés (souvent à juste titre), *il doit être pris au sérieux.* Ses initiatives, comme ses décisions, ont une importance primordiale pour la vie des garçons qu'il a pris en charge ; aussi doivent-elles être dictées par une conduite raisonnable et équilibrée ; elles n'en seront que plus appréciées.

Son travail n'a pas de cadre précis en ce qui concerne les horaires et l'emploi du temps ; en cela il est très épuisant ; avoir des horaires à respecter, des consignes à appliquer, des tâches précises à exécuter en un temps donné est astreignant, mais ne pas en avoir du tout est éprouvant. Il faut donc que le responsable ait une discipline de vie personnelle et puisse s'imposer une organisation de son temps.

Il faut être exigeant sur la qualité de la personne d'un candidat, et ceci ne peut s'apprécier que subjectivement. Un temps de mise à l'épreuve assez long infirmera ou confirmera le jugement ; le candidat *expérimentera cette autonomie de travail,* au cours d'un stage dans le secteur qui doit lui être confié et jugera s'il est capable de l'assumer sans se disperser. Simultanément, il se rendra compte si son adaptation audit secteur s'avère possible.

Le cadre extérieur exerce toujours une certaine influence sur la qualité des contacts. Nous avons constaté à maintes reprises qu'il existe une sorte d'adaptation secrète de la personnalité de l'éducateur à un quartier. Ainsi, plusieurs permanents ne se sentant pas "chez eux", dans tel arrondissement n'ont pas hésité à changer de secteur. Plus ou moins consciemment, des bénévoles ont cessé toute activité pour cette simple raison. Il faut, de ce fait, toujours *permettre au candidat d'expérimenter son adaptabilité au secteur* qu'il est sur le point de prendre en charge, à condition toutefois qu'il se sente engagé à un travail de longue haleine, si cela marche, car on ne peut faire des "expériences" avec des gosses. Mais il faut se méfier d'engager un professionnel si on a l'impression qu'il est adaptable à un seul secteur, car de nombreuses modifications sont toujours susceptibles d'intervenir. Ce responsable se trouverait alors dans une situation difficile.

L'éducateur doit avoir un souci de rendement qui ne se mesure pas uniquement par les activités ; mais dans un tel travail, le danger est celui de la passivité qui se cache sous la neutralité d'un observateur qui établit des contacts, mais ne les fait pas évoluer. Il faut d'autre part qu'il accepte de travailler avec ce qu'il a sans renoncer à faire comprendre aux responsables de l'Association quelles sont les conditions nécessaires, sur le plan matériel ou sur le plan des collaborateurs, pour le développement normal de son travail. Il ne faut pas qu'il attende toujours la réalisation de conditions idéales pour se mettre à la tâche, ne regardant que ce qui manque au lieu d'avoir les yeux fixés sur les éléments positifs. Cette attitude est nécessaire car elle est celle qui le met face à la réalité ; pour une grande part, c'est lui qui doit transformer cette situation en acceptant la collaboration de tous ceux qu'il rencontre, même si leurs personnalités ne correspondent pas au schéma type qu'il avait rêvé.

Plus qu'ailleurs encore, le travail en équipe est indispensable car c'est ensemble que les responsables auront une autorité et qu'ils pourront faire évoluer les relations avec la bande et ses membres ; aussi les personnalités des éducateurs et leur formation doivent leur permettre de s'adapter à ce type de travail en groupe.

Pour répondre à ce qu'on attend de lui, l'éducateur de prévention curative doit être capable à la fois :

- d'établir un contact "de personne à personne" avec l'individu qu'il a devant lui, condition première de son travail ;

- de faire évoluer cette relation ainsi établie.

Il importe donc qu'il y ait deux formations ; une formation humaine et une formation technique.

FORMATION HUMAINE

L'éducateur de prévention curative, comme tout éducateur mais de façon plus impérative, à travers tous les aspects extérieurs et les comportements de l'adolescent "séparé", doit ne voir que la *personne* avec qui il peut procéder à des *échanges* et non *celui* auquel il apporte son savoir et ses techniques pour le faire évoluer.

L'éducateur doit être une *personnalité mature* et avoir acquis un équilibre qui lui permette d'être une image possible d'identification. Il faut être prudent avant de pousser dans cette voie des sujets sympathiques, ardents, disponibles, mais qui restent des adolescents. Il doit avoir *une attitude d'accueil profonde aux autres* tels qu'ils sont, être disponible et avoir une intelligence simple, objective, mais pas trop intellectuelle. Il doit avoir envie que le jeune se prenne en main et que, lui, disparaisse en tant que moyen.

Acquise antérieurement ou à la suite de diverses circonstances, cette qualité peut exister spontanément chez des individus occupant de très modestes comme de très hautes fonctions. Mais on peut les développer, sinon les acquérir. La nécessité d'une *connaissance directe du milieu* est très souhaitable. Contrairement aux idées reçues, il n'y a pas de possibilité de vrai contact sans avoir connu et senti l'influence d'un bidonville, d'une vie sous-prolétarienne, d'une famille dissociée, de bandes, du rejet de l'adulte... sur l'enfant. Des stages dans un milieu de travail inhabituel (en usine, par exemple) ou dans des activités de prévention curative peuvent apprendre à placer "l'autre" sur un plan d'égalité. L'acquisition préalable d'un métier est utile à plus d'un titre.

Quand on vit une relation, cela se passe dans le concret ; il faut *"vivre avec"*. L'éducateur doit donc avoir appris à participer à certaines tâches quotidiennes banales. Il ne doit pas faire partie de ces "éducateurs aux mains blanches" qui se croient déshonorés s'ils prennent un balai ou font la vaisselle. Comment l'éducateur peut-il espérer voir les jeunes le faire si lui-même s'installe dans un fauteuil. Il faut avoir expérimenté ce que représente le fait de se lever tous les jours de très bonne heure. Comment le saurait un stagiaire qui se lève d'habitude à onze heures ?

Cette qualité humaine est si importante à nos yeux que nous choisirions celui qui la possède et non celui qui, ayant une formation technique valable, ne la possède pas. N'allons pas conclure pour autant que la formation technique n'est pas nécessaire. Il nous semble primordial qu'un éducateur de prévention curative puisse faire autre chose que d'être éducateur. Ses capacités professionnelles ont donc une importance majeure et simultanément elles valorisent ses qualités humaines.

FORMATION TECHNIQUE

Il est indispensable que l'éducateur de prévention curative acquière les notions essentielles qui lui procureront le moyen d'utiliser ses relations avec les adolescents "séparés" avec le maximum de profit pour eux. Aussi une sérieuse formation technique est-elle nécessaire. C'est cet aspect que les écoles d'éducateurs ont spécialement développé.

Cette formation devra bien entendu tenir compte des réalités devant lesquelles l'éducateur se trouve placé et certaines modifications dans le programme des cours en découleront. Il est plus important qu'il sache se débrouiller en mécanique-auto que de savoir utiliser les marionnettes. L'acquisition satisfaisante d'un sport ou d'un art nous semble d'un grand intérêt, non dans le but d'organiser des loisirs, mais pour pouvoir être à l'aise en invitant l'un ou l'autre à nager ou à chanter, ou à jouer de la guitare, ou à jouer au football ; en étant capable de s'amuser lui-même dans cette activité, il tire les autres de leur ennui. Si cela est une contrainte pour lui, les jeunes le sentiront et n'insisteront pas. Avoir *son permis de conduire de transport en commun* devrait faire partie de la formation de l'école. Il permet à l'éducateur d'emmener à tout moment un groupe qu'un déplacement intéresse ; d'autre part, pouvoir donner des leçons de conduite peut aider certains jeunes à passer leur permis et ainsi à les mettre en règle dans une des activités où ils ont le plus d'intérêt.

Les acquisitions techniques doivent *aider au contact et à la compréhension des autres techniciens du secteur* préparant l'éducateur à une collaboration indispensable car il ne peut tout faire.

Ces deux modes de formation sont complémentaires et indispensables; mais, répétons-le, la qualité qui nous semble primordiale est celle qui permet dans tout premier contact avec un individu de se situer de personne à personne. Ces qualifications devront toujours tendre à se perfectionner, grâce à des échanges dans des milieux de vie divers et des stages pratiques ou théoriques.

CONDITIONS DE TRAVAIL

Pour ces diverses raisons, *l'éducateur de prévention curative chargé d'un secteur a des responsabilités aussi lourdes que celles d'un directeur d'établissement de rééducation* ; par contre, s'il n'a pas un travail aussi défini et organisé, il a souvent à faire face à des situations plus complexes.

Compte tenu de cette situation, *les organismes responsables doivent lui assurer des conditions de travail particulières :*

- une constante lucidité s'impose de la part de l'organisme employeur dont le rôle n'est pas de se pencher "sur le pauvre éducateur" ou inversement de le considérer comme une "bonne à tout faire". Il est indispensable que les "membres directeurs" restent en contact avec des jeunes séparés. Il en résulte des échanges de vues fréquents et spontanés entre éducateurs et responsables administratifs, et ainsi les risques de heurts ou d'incompréhension, qui finalement portent toujours préjudice aux jeunes, sont écartés en grande partie.

Demander exceptionnellement à l'éducateur de prévention curative qu'il travaille nuit et jour pendant un temps donné suppose aussi savoir lui reconnaître la nécessité de prendre du repos pendant des délais qui peuvent paraître longs. Si c'est nécessaire, l'organisme employeur doit permettre et s'il le faut contraindre un éducateur particulièrement "engagé" à cesser toute activité pendant plusieurs mois, voire une année, et lui donner la possibilité de se "refaire". Se refaire, c'est à la fois retrouver un équilibre personnel, se reprendre sur les plans nerveux et physiques et

acquérir de nouvelles connaissances si besoin est. Etant donné les exigences que nous voulons avoir pour le recrutement, il importe que nous puissions offrir à l'éducateur de prévention curative une situation assurée pour l'avenir. Or, actuellement, nous les engageons pour un temps qui dépend de la reconduction de subventions !

Des possibilités nouvelles de travail ultérieures, dans 5 ou 10 ans, devraient également leur être ouvertes. Or, c'est un problème qui n'a encore reçu aucune solution.

En prévention curative, la gratuité est nécessaire et nous sommes persuadés *qu'il faut maintenir et développer le bénévolat.* Par contre, les éducateurs permanents doivent avoir leur avenir proche assuré par un *financement renouvelable "automatiquement".* L'autonomie des responsables, la qualité du travail de prévention curative avec son impératif de permanence sont étroitement conditionnées par cette sécurité financière. L'autonomie de l'équipe de prévention curative n'est pas opposée au principe du contrôle précis de son travail. Nous nous autorisons seulement à *émettre deux voeux :*

- Que *l'organisme gestionnaire ne soit pas un organisme officiel localement implanté dans le secteur* où se poursuit le travail, ceci afin d'éviter que les réactions d'un entourage hostile à ces jeunes, qui causent des dommages ou de la perturbation, ne soient un des facteurs déterminants de ses vues. Plus le club sera connu comme appartenant à un organisme officiel, plus il sera pour les jeunes le représentant de cette société qui les rejette et qu'ils rejettent, plus il risque de déclencher leurs instincts agressifs. Cela nous semble expliquer le pillage et la destruction de plusieurs clubs.

- Que *cet organisme comprenne à la fois des personnes techniquement qualifiées et des personnes ayant participé à un tel travail,* de manière à être compétentes pour juger une action non chiffrable, dont la valeur n'est perceptible que compte tenu de certains indices très peu définissables.

Enfin, les éducateurs de prévention curative doivent *s'intéresser à la gestion de l'expérience qu'ils mènent.* S'ils veulent travailler dans des conditions valables, il faut même qu'ils participent à cette gestion. Certains jours, cela leur apparaîtra comme quelque chose d'astreignant, sans intérêt ; en fait, ils éviteront ainsi de voir leur travail pris en mains par des administrateurs très bien intentionnés, mais avec qui ils ne pourront dialoguer réellement. La direction des expériences doit être prise en mains par des personnes qui ont elles-mêmes fait ce travail : si les éducateurs et les bénévoles ne sont pas soucieux de se former sur le plan administratif, où les trouvera-t-on ?

LES AUTRES RESPONSABLES EN PRÉVENTION CURATIVE

La présence d'autres techniciens peut s'avérer d'une grande utilité dans ce travail. Un *psychiatre* qui devra être formé à la psychologie sociale sera un membre indispensable d'une équipe qui veut faire un travail approfondi en assurant sa supervision.

Une *assistante sociale* peut développer un service de recherche de travail et des éléments de liaison très précieux.

Un *sociologue* doit permettre, à chacun des responsables, à l'échelon de plusieurs équipes, d'étudier les incidences du milieu dans lequel il se trouve et de perfectionner leur travail. Là aussi, une expérience concrète de ce spécialiste s'avère nécessaire, car combien de recherches menées dans ce domaine avec une technique parfaite restent-elles sans intérêt parce qu'elles sont passées à côté de la réalité ?

SUPERVISION

La complexité des situations psychologiques où se trouve le responsable, les multiples aspects de son travail, l'importante signification de ses actes rendent une supervision indispensable, même pour celui qui a une formation psychologique. En effet, seule une supervision lui permet de prendre un recul par rapport à ses expériences quotidiennes qu'il risque de mal analyser, impliqué qu'il est dans des relations à multiples faces.

Cette supervision lui fera prendre conscience de ses attitudes (sympathie vis-à-vis de certains, antipathie inconsciente vis-à-vis d'autres). Elle lui fera analyser les incidences qu'elles ont sur les garçons et les filles, et préciser la façon dont il les voit ou, réciproquement, la façon dont il est vu.

Il faut que le responsable réalise bien sa place psychologique pour pouvoir la contrôler et l'utiliser. Il doit toujours éviter de créer des situations nocives. Il doit se rendre compte qu'il est placé par l'adolescent dans un monde de mythe, ce qui risque de préparer de sombres lendemains ; c'est là sans doute un des motifs de nos échecs avec des jeunes qui ont été les plus suivis. Nous devons être soucieux de les ramener à une réalité concrète. Ce n'est pas toujours facile.

Un danger de dépendance pseudo-parentale existe, limité s'il y a plusieurs responsables. Il varie selon les tempéraments à la fois des jeunes et des responsables, les uns sont plus passifs et dépendants, les autres plus possessifs ; suivant les nécessités comme dans toute éducation, il est des moments où un état de dépendance temporaire peut être jugé utile. Mais l'indépendance reste le but et ne sera atteinte que lorsque, le transfert liquidé, nous aurons perdu notre valeur de mythe. Nous serons alors de vrais amis, l'indépendance, la responsabilité de soi, n'existant que dans la véritable égalité des personnes.

Ce contrôle peut être assuré par des échanges avec les autres membres de l'équipe. Mais une supervision plus méthodique est indispensable, supervision du travail par un responsable ayant un certain recul, mais aussi supervision psychiatrique. Il ne s'agit pas seulement d'examiner les jeunes, un petit nombre seulement sera du ressort du spécialiste, et nous répétons que, en règle générale, leur problème ne sera pas résolu par des psychothérapies. Il s'agit surtout d'aider les responsables à analyser leur place psychologique, l'utilisation que chacun des adolescents fait d'eux, l'influence de leurs gestes, ainsi que les problèmes propres à tous leurs jeunes dans des exemples concrets.

Se référer à des schémas d'évolution psychologique de l'enfant éloignés de la réalité n'apporte des solutions que pour les cas idéaux, mais non pour les cas tels qu'ils se présentent à nous. Il est donc nécessaire de dialoguer avec quelqu'un non seulement techniquement valable, mais ayant eu une expérience personnelle de ce travail.

Beaucoup d'entre nous ont regretté de n'avoir pu travailler dans de telles conditions et, actuellement, notre souci premier est la mise au point d'un travail en équipe approfondi et supervisé qui puisse permettre de développer cette *sociothérapie.*

CONCLUSIONS

Un point fondamental nous semble ressortir de ces témoignages
C'EST L'ATTITUDE DES ADULTES QUI FAIT
DE CES NOMBREUX ADOLESCENTS DES SEPARES.

L'importance étiologique des conditions socio-économiques, de la dissociation familiale, de la frustration affective (celles-ci ont été retrouvées dans la très grande majorité de nos cas) ne doit pas être sous-estimée.

Cependant, ces facteurs n'expliquent pas tout ; ils ne sont pas suffisants pour rendre compte de la généralité du phénomène, de sa reproduction quasi-universelle, spécialement dans les pays économiquement les plus évolués.

Le fait de base, qui se trouve aggravé par ces facteurs extérieurs dont nous venons de parler, nous paraît être la perte des liens de dépendance entre l'enfant et l'adulte. L'autorité des parents est de plus en plus discutée.

Autre fait capital : l'organisation de notre vie sépare l'enfant de l'adulte. Citons un exemple : le développement des colonies de vacances, nécessaires pour la santé des enfants et l'équilibre des parents surmenés, s'impose, mais en même temps favorise cette séparation. Tout notre mode de vie va dans le même sens.

Or, cette séparation presque complète survient plus précocement qu'autrefois, à un stade d'évolution essentiel sur le plan de l'adaptation sociale. C'est souvent vers 12-13 ans que les parents cessent d'avoir une autorité réelle sur leur enfant, et dans les années précédentes leur rôle était de plus en plus contesté.

Sans nier le rôle capital dans l'évolution de l'enfant, de ses premières années, il nous paraît intéressant de voir, sur le plan psychologique, à quoi correspond la période de 10 à 15 ans.

a) Vers 10-11 ans, l'enfant désire l'indépendance ; il a envie d'être libre, de faire ce qu'il veut. En même temps, il s'aperçoit des servitudes de l'adulte qui travaille, qui a des soucis, qui ne s'amuse plus. Aussi, beaucoup de ces jeunes de 10 ans préfèrent rester enfant et vouent encore à l'adulte une certaine admiration pour sa force, sa résistance, son autorité.

b) Progressivement, à mesure que sa maturité psychologique s'accroît, son désir d'indépendance s'accentue. De plus en plus, il veut être comme l'adulte. Parallèlement, il va devoir admettre les servitudes que la conquête de cette liberté suppose. C'est l'attitude éducative des parents qui joue un rôle primordial dans cet apprentissage de la liberté ; c'est grâce à eux, à leur affection, à leur autorité, à leur exemple, qu'à travers des phases de soumission et de révolte l'adolescent va admettre la réalité ; ce n'est plus sa liberté pour lui seul qu'il conquiert, mais sa liberté dans un monde réel. Il va épouser la réalité qui s'inscrit dans leur vie quotidienne, dans un cadre socio-économique et moral. C'est donc durant cette phase qui précède et accompagne la puberté que se développe le sens de la responsabilité sociale de l'individu. Sans négliger les étapes antérieures, on peut dire que c'est la "phase d'apprentissage psycho-social". Les adultes, plus particulièrement les parents, jouent un rôle fondamental dans cette maturation. La notion du bien et du mal est de plus en plus nette et toutes les études montrent qu'au début c'est par référence à l'attitude des parents qu'elle se précise. C'est l'autorité, adaptée au bien de l'enfant, qui freinant son désir instinctif d'indépendance lui fera acquérir le contrôle de lui-même, nécessaire pour une heureuse adaptation sociale. On voit ainsi que la vraie autorité des parents ne s'oppose pas à l'harmonieux développement de l'enfant, mais est au contraire indispensable pour lui permettre d'acquérir une vraie liberté.

L'âge de la phase de l'évolution psychologique auquel se fait cette adaptation psycho-sociale ne paraît pas pouvoir être modifié au hasard, car cette évolution

semble liée de façon étroite à des facteurs biologiques qui rendent irrévocables la date de cette évolution ; la psychologie de l'enfant se transforme parallèlement à sa maturation biologique qui l'aide à accepter la réalité. Le développement du garçon après la puberté lui donne une force et un équilibre physique qui lui permettent d'envisager de faire des efforts qui lui étaient impossibles à admettre jusque là. Après sa puberté, la fille pourra envisager la maternité en assumant les obligations qu'elle comporte : travail pour nourrir les enfants, assurer leur instruction, leur éducation...

Cette explication générale peut sembler erronée si l'on considère les populations où les adolescents acquièrent une indépendance très précocement (sur le plan du mariage dans les pays musulmans par exemple) sans qu'il y ait aggravation de l'inadaptation juvénile. Mais cette indépendance n'est qu'apparente : en fait, le cadre social, tribal ou patriarcal, est suffisamment rigide pour maintenir les liens avec les adultes et permettre aux adolescents de continuer leur adaptation progressive. On pourrait faire des remarques de même ordre en ce qui concerne les populations rurales.

Si nous rapprochons ce que nous venons de dire à l'évolution psychosociale de l'enfant et nos constatations concernant la séparation précoce de l'enfant de l'adulte, il est facile d'en déduire plusieurs conséquences.

Sur le plan personnel, il va se produire un décalage entre la maturation biologique de l'enfant et son stade de maturation psycho-sociale ; il va évoluer indépendamment de l'adulte à un âge crucial de son évolution psychologique ; il va exiger la liberté, celle de faire n'importe quoi, mais elle ne sera pas adaptée à une réalité sociale. L'effacement du rôle des adultes ne va pas lui permettre d'acquérir les moyens de se contrôler et d'accepter les exigences de la vie sociale d'un individu arrivé à sa maturité.

Sur le plan des groupes d'adolescents, on comprend l'extraordinaire prolifération des bandes asociales d'enfants dans la plupart des pays, et ce n'est pas le regroupement d'adolescents qui est le phénomène anormal, mais le caractère asocial de ces groupes. Certains faits prennent une valeur quasi-expérimentale. De nouveaux groupes d'H. L. M. où les familles introduites avaient été sélectionnées pour leur stabilité sociale et financière ont vu éclore rapidement des bandes d'enfants plus ou moins inadaptés dont les membres avaient pour la plupart de 10 à 15 ans ; les parents déclaraient alors : *"Nous ne pouvons plus tenir nos enfants, ils nous échappent"* Dans de tels cas, la séparation relative survenue entre parents et enfants à la faveur de cette venue dans ces groupes d'H. L. M. semble un mode d'explication plus satisfaisant de ce phénomène rapide et global qu'un recours à une hypothèse de relations inadéquates entre parents et enfants dans les premiers mois de la vie.

DEVANT CE PHENOMENE QUI LES EFFRAIE, LES ADULTES REAGISSENT PAR LA DEMISSION, et cela de deux manières :

— ou en exaltant ce type d'enfant asocial,

— ou en réagissant par des mesures de répression non différenciée, suivant les cas.

Nous avons voulu montrer que la solution consistait au contraire à ne pas admettre comme irrémédiable cette séparation entre l'enfant et l'adulte.

a) Sur un plan général, les adultes doivent s'efforcer d'éviter cette séparation enfants-adultes.

Ceci montre l'importance du rétablissement d'une authentique autorité des parents, celle qui soutient le jeune dans l'apprentissage de sa liberté, non pas celle qui prétend que l'adulte a toujours raison.

En outre, chacun doit se sentir concerné par ce problème. Ces jeunes adolescents séparés nous ont appris à nous mettre en question, nous les adultes, collectivement et individuellement, nous sommes les responsables de la situation actuelle de la jeunesse. C'est toute l'organisation de la société qui peut favoriser le maintien de ce lien. On a tendance à accuser la jeunesse ; on parle beaucoup d'elle, souvent pour la condamner, mais on ne l'aide pas. Or, son malaise vient de nous. La jeunesse a besoin de s'appuyer sur des choses vastes et grandes, qui développent ses possibilités altruistes. Nous ne lui proposons rien.

Les adultes doivent renoncer à ce nouveau mythe du "blouson noir", dont ils sont responsables, en particulier les spécialistes de l'enfance qui ont collaboré à son édification ; le blouson noir ne mérite "ni cet excès d'honneur, ni cette indignité".

b) Sur le plan limité que posent les adolescents "séparés" les efforts des adultes doivent être orientés vers le rétablissement d'un contact authentique.

C'est dans cette perspective que se situe tout le sens de l'action des Equipes d'Amitié, qui vise à établir des relations personnelles et amicales entre un adulte et un groupe d'adolescents asociaux.

Les responsables, bénévoles ou permanents, se considèrent comme "engagés" par leur amitié et ont le souci d'approfondir leurs moyens de contact.

C'est cet *esprit d'amitié* sur lequel nous avons voulu faire porter nos témoignages il est sans doute un des apports les plus constructifs des Equipes d'Amitié à la rééducation. Nous voudrions que ceux qui nous lisent retiennent ce message.

Cet effort poursuivi pendant treize années nous amène à énoncer plusieurs remarques qui nous semblent primordiales :

— Ces jeunes "séparés" ont des côtés positifs et sont capables d'évoluer. Si l'on trouve des responsables valables, il n'y a pas de bandes d'adolescents où l'on ne puisse pénétrer.

— L'efficacité de ces équipes est indéniable. Si nous voulons souligner le caractère modeste des dépenses qu'elles engagent par rapport à un centre de rééducation, nous insisterons en même temps sur le fait que les Equipes d'Amitié, pas plus qu'aucune autre formule, ne sont une panacée universelle. Bien des jeunes ne pourront pas avoir une réadaptation en cure libre dans leur quartier et devront être envoyés dans un internat ou dans un foyer. De plus, le manque de moyens mis à la disposition des adolescents dans leur secteur augmente nos difficultés. Combien nous souhaitons voir s'ouvrir des clubs de prévention éducative, des associations sportives, des foyers de jeunes travailleurs, des foyers de semi-liberté, des organisations de loisirs tonifiantes et originales. Combien nous regrettons que peu d'études sérieuses sanctionnées par des diplômes puissent être entreprises par des travailleurs.

— La difficulté et la complexité du travail nécessitent la présence d'une équipe et une supervision. Celle-ci prendra deux aspects : l'un éducatif, l'autre psychiatrique. Il nous apparaît de plus en plus qu'il y a une psychiatrie de "l'asocialité", qui ne peut se réduire à la psychiatrie individuelle des psychoses et des névroses, ni même à la psychopathologie du "groupe" tel qu'on l'entend habituellement. C'est dans la mesure où des spécialistes auront le souci de se former dans ce sens qu'ils pourront aider efficacement les responsables de prévention curative.

— Beaucoup reste à faire : des responsables nombreux, des aides multiples, sont nécessaires si nous voulons continuer à aller aux plus "durs", aux plus isolés, à ceux qui sont les plus seuls au monde.

— Beaucoup reste à découvrir ; il s'agit de problèmes toujours en mouvement. Il ne faut jamais se fixer, mais toujours s'adapter. Nous sommes dans la vie.

POINTS DE VUE

Il nous a paru important de présenter en annexe de cette monographie quelques réflexions sur des questions qui engagent l'avenir de notre travail : la prévention, la presse et le mythe du blouson noir. Il nous semble également intéressant d'y adjoindre une courte comparaison avec une expérience étrangère. Nous envisageons d'étudier ultérieurement le problème du logement, qui est d'une particulière importance pour la réadaptation des jeunes.

I

LA PRÉVENTION

"La prévention" est un terme difficile à définir. Prévenir, c'est "agir avant", mais c'est aussi traiter dans la mesure où le traitement prévient l'infection et les complications ; ceci est particulièrement vrai dans le domaine social. Pour plus de clarté, nous remplacerons le mot *"prévention"* par celui de *"lutte contre l'inadaptation sociale juvénile"*, à l'instar de la "lutte contre la tuberculose". Il s'agit bien en effet d'un fléau social au même titre que la tuberculose, avec laquelle nous pouvons faire des comparaisons fructueuses. La lutte contre la tuberculose adopte des formes très variées sur le plan local :

1° Transformation des conditions socio-économiques, qui la favorisent : taudis, misère.

2° Mesures multiples de dépistage.

3° Mesures préventives : vaccinations B. C. G., envoi en préventorium, etc...

4° Traitement et mesures de post-cure qui s'adressent aux sujets atteints, les malades étant à la fois des sujets contaminés et contaminateurs.

Sur le plan de la lutte contre l'inadaptation sociale juvénile, on retrouve la même nécessité de distinguer la polyvalence des efforts à entreprendre :

1° Transformation des conditions socio-économiques qui la favorisent.

2° Organisation de loisirs, d'activités sportives ou culturelles, par le moyen des clubs de loisirs populaires, patronages, mouvements de jeunesse ...

3° Mesures de prévention éducative : création de clubs s'adressant aux jeunes d'un quartier dont les conditions de vie risquent de les conduire à un comportement asocial.

4° Mesures de prévention curative : création de clubs et équipes de rue s'adressant à des sujets déjà atteints par le phénomène de désinsertion sociale et qui sont pathogènes pour ceux qui les entourent. Ces mesures s'insèrent dans un cadre de "rééducation en milieu naturel" ou "prévention curative" (nous connaissons les critiques qui ont été faites à ce dernier terme, mais, étant de plus en plus consacré par l'usage, nous l'adopterons dans la suite de cet exposé). Il nous paraît capital si l'on veut voir se développer non seulement rapidement, mais surtout efficacement, la lutte contre l'inadaptation sociale juvénile de distinguer ces différents plans. Il est nécessaire de définir les critères précis devant la multiplicité actuelle des différentes initiatives. Sinon, on risque d'encourager le "bricolage dans le gosse" dont les adolescents seront les premières victimes.

ⓐ RAPPORTS ENTRE L'ACTION DE PRÉVENTION ÉDUCATIVE ET L'ACTION DE PRÉVENTION CURATIVE

Nous examinerons plus spécialement le problème posé par ces deux dernières formes d'action en nous basant sur des données vécues. Là encore, la comparaison avec la tuberculose nous sera utile.

LEUR OBJET

Leur objet, c'est-à-dire ceux auxquelles s'adressent ces deux formes de prévention, va permettre de les distinguer.

1° La prévention curative s'adresse à "l'individu". L'option de travail est définie par les plus durs, les plus "séparés", volontiers les plus délinquants, le plus souvent groupés en bandes asociales de grands adolescents. L'action va se centrer sur un petit nombre d'individus en situation, en état d'asocialité : jeunes adultes inadaptés, retours de service militaire, sorties de prison, mères célibataires... Par leur intermédiaire, on prend contact secondairement avec les plus jeunes, les plus atteints, avec les familles les plus inadaptées, c'est-à-dire avec tout le milieu le plus asocial (ce qui est différent du milieu que constitue le quartier). En définitive, l'âge préférentiel de la prévention curative sera celui des grands adolescents et jeunes majeurs.

2° La prévention éducative a plus spécialement pour objet le milieu socio-géographique formé par l'ensemble des jeunes défavorisés d'un quartier. Le club de prévention éducative va essayer d'agir sur le plus grand nombre d'adolescents susceptibles de devenir asociaux.

L'action de masse de la prévention éducative a tendance à faire que l'âge préférentiel de la clientèle soit l'âge scolaire. Son type d'action amène à donner une importance primordiale aux moyens : activités, clubs. Elle amène à rejeter la fraction la plus asociale de la population juvénile, qui s'adapte mal à la vie collective. C'est ce qu'exprimait le directeur d'un club de prévention éducative : *"Depuis que nous avons éliminé Jojo, le groupe s'est resserré et la vermine ne vient plus"*.

Il peut néanmoins s'occuper des jeunes, de plus en plus nombreux actuellement et dont nous avons parlé, qui peuvent faire plus ou moins partie de bandes, commettre des actes de voyouterie, voire des actes antisociaux, mais qui ne sont pas véritablement asociaux (1).

Dans le premier cas il s'agit d'une action essentiellement individuelle, dans le deuxième cas d'une action de masse, tout comme dans les mesures de lutte contre la tuberculose, l'action individuelle d'un traitement et l'action de masse de la vaccination B.C.G. s'opposent tout en étant complémentaires. Deux images permettent de bien préciser ces distinctions.

— En prévention curative, on va là où il y a le feu ou un risque immédiat de feu, de même que les artificiers vont désamorcer des mines ; la différence avec ces derniers est que l'on s'occupe aussi de reconstruire, ce qui explique la longue durée du travail. La prévention éducative s'exerce contre les risques d'incendie, à lointaine échéance, que représentent par exemple les défectuosités d'une installation électrique.

— Dans une famille inadaptée de cinq enfants, deux ou trois ont souvent tendance à évoluer normalement, alors que deux autres deviennent nettement asociaux. La prévention éducative cherchera à s'occuper des cinq enfants très précocement, en essayant par exemple de leur permettre d'échapper autant que possible à l'attraction des bandes locales. La prévention curative s'occupera avant tout des deux enfants atteints et qui ont tendance à être rejetés de la famille.

LEUR BUT

Leur but va être déterminé par l'option prise en faveur de l'une ou l'autre forme de prévention.

---

(1) cf "Aspects psychologiques" chap. II.

1° En prévention curative, puisqu'on s'adresse à des sujets déjà atteints, on se propose de faire une rééducation ; on se trouve sur un plan de cure, de traitement (ce qui est en même temps une prévention pour l'entourage).

2° En prévention éducative, l'action est surtout éducative ; on se trouve sur un plan d'hygiène, de prophylaxie.

LEURS MOYENS

1° En prévention curative : puisqu'on a à faire à des "séparés", il faut d'abord chercher à supprimer cette séparation. Le premier moyen consiste à établir un contact grâce à une amitié partagée avec un adolescent ou, sur le plan du groupe, avec une bande asociale. Cette rééducation vise à faire évoluer ces jeunes vers une auto-organisation et vers la réintégration sociale dans le quartier.

Tous les autres moyens sont accessoires. Les activités d'un club de prévention curative sont relativement limitées ; centrées à l'intérieur du club sur de simples activités d'accueil, et à l'extérieur sur celles qui favorisent l'établissement de contacts avec la société.

2° En prévention éducative, les activités sont primordiales. Elles sont de type loisirs populaires.

Le club est un élément essentiel, l'action dans la rue est accessoire et s'adresse alors à une clientèle de jeunes plus inorganisés que franchement asociaux. Il y a contact avec les familles, mais il semble qu'il ne puisse y avoir d'action très efficace sur les éléments qui perturbent le plus l'ambiance du quartier.

Ainsi, les actions de prévention curative et éducative sont nettement distinctes :

— Effort individuel de rééducation ("cure") d'un comportement asocial, par l'établissement d'un contact avec des sujets "séparés" dans le premier cas.

— Action de masse dans un milieu socio-géographique défavorisé, sur des sujets risquant dans le second cas de devenir asociaux, en faisant appel à des mesures éducatives utilisant spécialement des activités du type club. Ces constatations ont diverses conséquences :

a) des différences entre ces deux groupes ; l'effort est déterminé par ceux à qui on s'adresse, non par les moyens, qui peuvent être apparemment les mêmes : le lieu de l'activité, par exemple ; on peut être dans un club, une maison de jeunes et même dans la rue, dans un quartier sous-prolétarien, en étant submergé par des jeunes inorganisés, mais organisables, sans avoir aucun contact, ni aucune influence sur une bande qui existe dans la même rue. Les mesures de prévention curative et éducative se distinguent finalement par une différence de niveau technique. De même que dans la lutte contre la tuberculose, le traitement, du fait de son aspect individuel, impose de recourir à des spécialistes hautement qualifiés, de même seule la haute qualité des responsables peut assurer une efficacité au travail de prévention curative.

C'est pourquoi, autant de nombreux clubs de prévention éducative peuvent être ouverts rapidement, car le personnel sera assez facilement recruté (bien qu'il soit indispensable de faire un choix), autant nous croyons impossible l'extension massive et rapide des expériences de prévention curative. Des équipes de spécialistes ne se forment pas en quelques mois ; croire le contraire est un leurre.

b) sur le plan financier on fera deux remarques :

— d'une part la répartition des dépenses de prévention curative sera différente de celle de prévention éducative : les frais de personnel pourront représenter plus de la moitié du total dans le premier cas, alors que les frais entraînés par les activités représentent une place importante dans le second.

— d'autre part, les sources de financement tenant compte des options de travail peuvent être différentes suivant chaque forme de prévention. La lutte contre la tuberculose n'est pas financée par un seul ministère ; chaque administration soutient l'effort qui est de sa compétence. Le refus de distinguer les aspects divers de la prévention empêche les administrations de s'engager à long terme, et retarde l'organisation d'un système de financement stable et durable.

EN CONCLUSION

Y-a-t-il opposition entre prévention éducative et prévention curative ? En aucune façon ; de même qu'on ne peut opposer traitement et prévention de la tuberculose, on ne peut dire qu'il faille mieux commencer par un effort que par un autre : il n'y a pas d'urgence préférentielle en matière sociale, il faut tout faire. Des mesures de prévention contre la tuberculose se révèleraient inefficaces si parallèlement on ne soignait pas les sujets contaminateurs ; de même, l'absence de mesures de prévention curative annihilerait les efforts de prévention éducative, car de nouveaux jeunes se trouveraient alors atteints par les sujets très touchés.

Il faut donc profiter de toutes les possibilités pour lancer tout ce qui est réalisable dans un secteur. On peut être persuadé que cet effort partiel aura pour conséquence l'organisation d'autres efforts parallèles. Ceux qui sont en contact avec les jeunes asociaux savent combien il est important pour eux que le quartier soit doté d'organisations de loisirs et de clubs de prévention éducative ou de maisons de jeunes proposant des activités diverses.

ⓑ RAPPORTS ENTRE L'ACTION DES CLUBS DE PRÉVENTION ÉDUCATIVE ET LES ORGANISMES TRADITIONNELS DE JEUNES

(Patronages laïcs ou confessionnels, mouvements de jeunesse, centres sociaux)

Si plusieurs critères permettent de différencier aussi nettement que possible la prévention curative de la prévention éducative, il n'existe qu'une ligne de démarcation très floue entre la prévention éducative et certains aspects de l'action des patronages, des maisons de jeunes, des mouvements de jeunesse. Il s'agit dans les deux cas d'une action de masse, utilisant des activités similaires (loisirs organisés, travaux manuels, sports...) et s'adressant à des jeunes dont l'âge moyen est identique. Retenons certains caractères de clubs de prévention éducative : l'implantation dans des quartiers socialement défavorisés, le souci éducatif plus marqué, la recherche du contact avec le milieu du jeune, sa famille, la préoccupation d'un travail en commun avec la communauté du quartier, et surtout sur le plan technique la présence d'éducateurs permanents du club, bénéficiant d'une autonomie de travail assez grande.

Mais ces critères s'avèrent fragiles quand on voit certains patronages ou certains clubs-foyers implantés dans des zones sous-prolétariennes, développer et adapter leur action éducative traditionnelle et assurer leur fonctionnement avec des éducateurs permanents. Il en est qui, du fait de leur ancienneté, ont une action beaucoup plus forte sur le quartier que certains clubs de prévention éducative. Pourquoi refuser à ces organismes de les reconnaître comme activités de prévention éducative ?

Les clubs et équipes de prévention éducative constituent pour les patronages un exemple du sens dans lequel ils doivent évoluer s'ils veulent retrouver l'efficacité qu'ils ont eue sur les jeunes il y a quelques décades ; et cet intérêt ne doit pas être mésestimé. Cette adaptation est d'autant plus à souhaiter que la solidité de leur implantation dans le quartier multiplierait leur efficacité et ferait faire l'économie de l'établissement de nouvelles structures toujours difficiles et longues à constituer.

Ces activités dites de prévention éducative auront intérêt à s'efforcer de définir leurs limites avec les patronages, les mouvements de jeunes et aussi les organisations de sports ou de loisirs.

De la vue claire des différents plans sur lesquels doivent se porter les efforts de lutte contre l'asocialité juvénile dépend, pour une grande part, leur développement. Il nous paraît fondamental de souligner combien la prévention éducative est proche dans son but et ses méthodes des patronages ou mouvements de jeunesse ; elle en est très nettement différente bien que complémentaire, de la prévention curative. Il y a beaucoup de points communs entre les éducateurs qui s'occupent, soit de jeunes de 11 à 15 ans caractériels ou non, soit de grands adolescents présentant des signes d'inadaptation mineure. Par contre, on doit distinguer les éducateurs qui prennent contact avec de petits groupes de grands adolescents ou de jeunes adultes réellement asociaux, jeunes qui n'ont aucune structure, jouent au revolver, passent aux assises, se glorifient d'être au quartier des "J3" à Fresnes.

Ces distinctions élémentaires s'imposent : si l'on nie l'existence de ces jeunes et la nécessité d'un travail spécialisé, tous les programmes ambitieux seront voués à l'échec, même s'ils parviennent à masquer les vrais problèmes.

© ESSAI D'ORGANISATION

En conclusion, nous allons essayer de schématiser comment nous apparaît souhaitable l'organisation de la lutte contre l'inadaptation sociale des jeunes.

SUR LE PLAN DU QUARTIER

A) Action sur les structures

1° Lutte contre les facteurs socio-économiques : logement, etc...

2° Développement de toutes les mesures en faveur des enfants "organisés" : associations sportives ou de loisirs, clubs de loisirs, patronages, maisons de jeunes et de la culture, mouvements de jeunesse, foyers de jeunes travailleurs...

3° Initiatives diverses adaptées à des enfants "non organisés mais organisables" vivant spécialement dans des quartiers défavorisés : elles rentrent dans les activités de prévention éducative : clubs de prévention éducative, clubs, foyers, équipes établissant des contacts dans la rue avec des jeunes non asociaux.

4° Initiatives cherchant à s'adresser aux jeunes "asociaux", "séparés" de la société, à ceux qui réunissent l'ensemble des caractéristiques que nous avons étudiées ; il s'agit d'une petite minorité (8 à 10%) même dans les quartiers sous-prolétariens ; les formes de prévention curative, "équipes de rue" ou action diverse (en particulier club...) s'occupent de ces jeunes en ne les considérant pas comme de la "vermine" à éliminer.

Ces quatre orientations nous semblent devoir dépendre de personnes ou d'organismes responsables des structures sociales :

a) sur le plan public : services de la population, de la jeunesse et des sports, de l'éducation nationale, de l'hygiène, des allocations familiales, des municipalités, des conseils généraux...

b) sur le plan privé : associations diverses, responsables d'entreprises, de syndicats, organismes confessionnels, initiatives individuelles...

Soulignons que plus on s'adresse à des sujets profondément inadaptés, plus la manifestation extérieure des pouvoirs publics doit être discrète, car elle ne fait que renforcer la tendance agressive des adolescents asociaux envers la société qu'ils représentent.

B) Rôle particulier de certains services ou personnalités.

A l'échelle du quartier, des services ont un rôle important dans la lutte contre l'inadaptation juvénile, mais n'ont pas à notre avis vocation pour en modifier les structures ; ce sont des éléments de régulation ou de contrôle du fonctionnement de la société.

1° La police. Si nous souhaitons qu'elle approfondisse l'étude de ces problèmes pour jouer à sa place, le rôle essentiel qui lui appartient, il ne nous semble pas dans le contexte français actuel que ce soit à elle d'organiser des activités diverses de prévention. C'est seulement à titre expérimental que de telles expériences peuvent être tentées avant de pouvoir tirer des conclusions générales.

2° Le juge des enfants et les services du tribunal pour enfants, dans notre esprit, doivent pouvoir rester indépendants, au-dessus de toute controverse, pour maintenir le prestige de leur rôle et leur autorité. Ils devront connaître la psychologie de ceux qui commettent des délits ; nous répéterons ici que la délinquance ne peut servir en aucune façon à délimiter un groupe psychologique ; l'auteur d'un acte anti-social accidentel peut être un individu assez bien adapté ; c'est assez fréquent chez l'adolescent. Les véritables asociaux représentent une minorité de la clientèle d'un juge d'enfants. Il prendra également des décisions pour des adolescents posant des problèmes graves de relations avec les adultes et en particulier les parents, quand les mesures d'hygiène sociale s'avèrent impuissantes. Pour assurer sa fonction, le juge doit être autonome. Il n'a pas vocation pour organiser en tant que tel des institutions sociales à l'échelle du quartier ; ceci ne s'oppose pas au fait qu'il puisse, à titre privé, encourager toutes les initiatives qui poursuivent ce but ; il est d'autant plus amené à le faire qu'il est plus qu'aucun autre conscient des problèmes qui se posent.

Des décisions du décret de décembre 1958 nous paraissent graves à cet égard. Sous prétexte de faciliter la prise de mesures d'urgence dans des cas sociaux difficiles, il donne au juge la possibilité d'intervenir dans tous les cas où un enfant pose un problème quelconque. Ce décret efface ainsi 50 ans d'efforts, qui avaient amené à distinguer les cas qui étaient de la compétence du juge et ceux qui relevaient des mesures d'hygiène sociale ou de l'action médico-psychologique. Le nombre des cas soumis au juge des enfants a ainsi très rapidement augmenté.

Le juge d'enfants, pour répondre à cette tâche nouvelle, est poussé, parfois malgré lui, à se préoccuper d'organiser de nouvelles structures, ses propres services sociaux, des associations plus ou moins dépendantes du tribunal. Mêlé de plus en plus aux problèmes du quartier, il risque de perdre une part importante de son crédit et de son autorité ; on sait l'impopularité des représentants des services sociaux parmi les adolescents ; les juges ont-ils beaucoup à gagner à étendre leur domaine à ce rôle de "super-assistante sociale" ?

Nous craignons que la décroissance de son vrai rôle d'arbitre, allant de pair avec l'extension de sa compétence, ne soit parallèle à la crise de la vraie autorité qui n'est pas compensée par des mesures trop faciles de répression. Nous ne pouvons que déplorer la confusion amenée par de tels textes, qui risquent d'amenuiser progressivement la figure admirable et indispensable à l'équilibre de toute société que représente à nos yeux le magistrat.

3° Le délégué permanent ou bénévole du tribunal pour enfants, l'éducateur d'observation en milieu ouvert, l'assistante sociale des services de prévention, s'adressent souvent aux mêmes jeunes que les responsables de prévention curative; mais leur fonction est essentiellement différente. Ici le travailleur social est délégué par un service officiel : il fait une observation qui prépare des décisions. Notre responsable est une personne autonome, qui n'a pas à remplir une tâche imposée : la permanence de son action sur le milieu même du jeune et l'effort fait pour l'aider à se réintégrer socialement sont aussi caractéristiques de son rôle.

Tous ces divers éléments qui participent, à l'échelle du quartier, à la lutte contre l'inadaptation juvénile, ont intérêt à collaborer pour harmoniser les efforts de la communauté.

SUR UN PLAN GÉNÉRAL

Une telle tâche ne peut se résoudre strictement à l'échelle sociale. Songeons seulement aux problèmes posés par les permissions, les fugues, les sorties. Des liaisons avec les internats de rééducation, les institutions publiques de l'éducation surveillée, les prisons, sont très souhaitables. Toute une orientation nous paraît intéressante à développer ; dans des cas précis, avant sa sortie, le jeune en centre ou en prison pourrait être présenté aux éducateurs qui travaillent dans le secteur où il aurait un point de chute. A condition que cette présentation soit faite discrètement et sans aucun élément de pression, la réinsertion sociale se verrait dans bien des cas facilitée. Isolé, l'adolescent est aussitôt sous l'influence des anciens qu'il a connus en prison et c'est tout un milieu qui risque de reprendre des droits sur lui ; dans les services de suite existants, bien qu'aidé, il se sent toujours "séparé". Une collaboration avec l'éducateur de prévention curative serait très bénéfique. On ne peut sous-estimer également l'importance des facteurs sociaux de l'inadaptation juvénile : l'organisation sociale, économique et politique du pays et encore plus l'orientation philosophique du monde où ils vivent.

II

LE MYTHE DU BLOUSON NOIR

LA PRESSE ET LES ADULTES

En juillet 1959, les garçons de l'un de nos groupes commettent une série d'infractions. Notre responsable se rend chez Camille, qui lui fait part des mésaventures du groupe ; ils craignent de se "faire tous épingler". Tous deux décident d'aller retrouver les autres ; ils sont certainement au café habituel. En descendant l'escalier, ils rencontrent deux messieurs qui poliment se présentent. Nos deux amis mettent un certain temps à comprendre : devant eux, ce ne sont pas des inspecteurs, mais des journalistes venus enquêter sur l'affaire de la bande du Casque d'Or; tous les journaux en parlent ; dans leur revue à grand tirage, ils sont obligés de présenter eux aussi un article à sensation.

Notre responsable évite de justesse d'avoir sa photographie en première page de ladite revue, un membre du bureau des Equipes d'Amitié étant allé plaider auprès des journalistes la discrétion à garder autour de ces histoires. Ils admettent de ne pas publier le nom, ni la photo de notre responsable, mais expliquent la nécessité pour eux de publier l'article sur la bande avec les photographies des garçons arrêtés : l'avant-veille, tous les quotidiens ont inséré un article et, dans l'un de ceux qui a le plus fort tirage, la "coupe du blouson noir" était présentée !!!

Depuis cette date, le flux des articles, des publications se rapportant à ce sujet n'a pu être stoppé. Nous ne concluerons pas à la seule responsabilité de la presse ; tous les moyens d'expression ont inlassablement repris ce thème. A titre de curiosité, citons quelques-uns des titres de la longue liste des films sortis, ces trois dernières années, et qui ont utilisé le sujet "blouson noir" agrémentés de séquences sur les centres de rééducation, les prisons, l'asile... : ***L'équipée sauvage, Graine de violence. La fureur de vivre, Les tricheurs, Bal de nuit, Les 400 coups, La vérité, Terrain vague, Les loups dans la bergerie, Jeunesse droguée, Les dragueurs...*** La télévision recherche constamment les expériences qui veulent se prêter à des émissions. Les colloques, les symposiums, succèdent aux congrès....

La façon dont le thème a été lancé, l'insistance avec laquelle il a été repris, met en évidence que tous les adultes sont impliqués dans cette attitude. Nous regrettons que des personnalités compétentes, parmi lesquelles des éducateurs, aient été parmi les premières à se proposer, collaborant ainsi à l'édification d'un mythe allant à l'encontre de tout leur travail, et n'aient pas au contraire essayé d'en limiter l'extension. Il n'y a pas de jour où une interview rapidement menée ne fasse entendre la voix de telle ou telle personnalité interrogée sur ce sujet. Chacun donne son avis, mène sa petite enquête ; le public lance des cris d'alarme. Sans le vouloir, nous sommes à tous moments mis face à ce problème. Cette répétition perpétuelle a créé le mythe du "blouson noir", thème universel exploité outrageusement, qui influence à tort le public et porte un préjudice à tous les jeunes séparés ou non séparés.

ⓐ INFLUENCE NÉFASTE SUR LE PUBLIC

Le mythe du blouson noir déforme la réalité.

"L'habit ne fait pas le moine" ; or, nous nous attachons à l'aspect vestimentaire qui, en soi, est l'aspect le plus superficiel d'une personne, pour définir et

cataloguer un individu. Il en résulte que le "blouson noir" peut-être un adapté tout autant qu'un inadapté ; c'est une considération que toute personne de bon sens peut faire. Il n'en demeure pas moins que le mythe continue. Le "blouson noir" est l'épouvantail qu'on agite devant le public pour masquer le problème beaucoup plus vaste de toute une jeunesse qui ne réussit pas à prendre place dans notre société. Problème vaste car, compte tenu de la démographie et de la modification des attitudes psychologiques de la famille par suite d'une évolution des modes de vie, le nombre de jeunes inadaptés à notre société s'accroît et risque de s'accroître encore dans les années à venir.

Ne nous cachons donc pas la vérité en ramenant tout au "blouson noir". Il y a des délinquants, il y a des inadaptés physiques et psychiques et des inadaptés sociaux, et ceci dans les différentes classes de la société. Le "blouson noir" ne signifie rien : les jeunes se déguisent et les adultes entrent dans le jeu et utilisent ce déguisement. Les adultes ont ainsi créé artificiellement un milieu à partir de données erronées. Ce milieu comprend aussi bien l'adapté que le très inadapté et le public lucide ne comprend plus. Il en est pour qui le blouson noir n'existe pas ; d'autres voient des blousons noirs partout. La fréquence des écrits ou des films sur la question à la fois inquiète et rassure le public :

— la description suggestive de leurs actes de voyouterie comme celle de leurs actes délictueux ou de leurs crimes accentue le fossé entre eux et les adultes ;

— simultanément, la description fréquente des projets conçus pour porter remède donne bonne conscience aux auditeurs. Le public n'est pas seul à subir cette influence ; n'a-t-on pas vu des éducateurs déclarer que les blousons noirs ne ressortaient pas de leur clientèle ?

ⓓ PRÉJUDICE PORTÉ A TOUS LES JEUNES; FAUSSE VALORISATION

On parle plus des blousons noirs que de tous les autres problèmes de la jeunesse ! Comment s'étonner si les intéressés tirent une réelle gloriole de leur comportement antisocial ainsi mis en vedette ? Les jeunes du groupe dont nous parlions dans le premier paragraphe se virent offrir un déjeuner aux Champs-Elysées en compagnie de plusieurs journalistes, moyennant quoi ils durent relater quelques bonnes histoires (exactes ou inventées de toutes pièces) sur leur vie dans la bande !!!

Nous connaissons un garçon qui s'est acheté tout le costume classique, à seule fin de faire de l'effet sur les filles et il y réussit. L'une des adolescentes subjuguée vint trouver quelques jours plus tard notre responsable, croyant s'être fourvoyée dans une bande criminelle. Notre grand ami était et demeure le plus inoffensif sujet que nous ayons côtoyé. Des garçons de bandes caractérisés jusque là par des actes de "voyouterie" se sont mis à porter des couteaux et des revolvers. Beaucoup collectionnent des récits rapportant les hauts faits des hoods, teddy boys ou hooligans. Dans certains groupes, une vague de délits fut déclenchée par les premières campagnes de presse.

Un des dangers de cette dénomination, adoptée à l'origine plus par les adultes que par les adolescents, est l'étiquette qu'elle plaque pour une durée indéterminée sur un jeune en pleine évolution. Et cet étiquetage consacre la "séparation" si préjudiciable à l'inadapté social. Témoin cette conversation relevée l'année dernière : une jeune fille, ayant appartenu à plusieurs bandes dans les années antérieures à 1959, reçoit un garçon qui porte un pantalon de cuir noir. La conversation s'engage sur cette phrase prononcée avec ostentation : *"Vous êtes un blouson noir"*. Acquiescement du garçon. Or, pour le responsable, qui connaissait les deux sujets, ce n'était pas le garçon qu'il fallait "sortir" à tout prix, mais bien celle qui menait l'enquête, son comportement étant beaucoup plus asocial dans tous les sens du terme.

Un autre fait mérite d'être rapporté : un responsable parle à sa fenêtre avec ses jeunes enfants et deux adolescents qui portent cheveux longs et blousons. Passe une voiture de la police. Elle s'arrête et deux agents avec mitraillette viennent demander leurs papiers aux deux garçons. Résultats : ahurissement et peur des jeunes enfants du responsable, le quartier aux fenêtres ; avec un sourire gêné les adolescents interpellés déclarent : *"On n'est pas bien habillés, c'est pour cela ; mais on a nos papiers !"*.

Tout ceci les rend plus conscients de leur asocialité et le leur rappelle sans cesse. En revanche, ils se rendent compte de la panique qu'ils provoquent chez les adultes ; ils s'en amusent, s'en glorifient, mais aussi en souffrent.

Nous ne pouvons, il est vrai que regretter cet état de fait si préjudiciable à ces adolescents. Nous voudrions tellement le voir se modifier que nous nous permettons d'inclure ici quelques suggestions. Il faut essayer, chacun à la place où nous sommes de :

— situer ce problème dans sa réalité propre sans l'amplifier : distinguer le mythe du blouson noir et le malaise général de la jeunesse ;

— définir ce dernier sur des données précises à partir d'enquêtes sérieuses, de façon à mettre en lumière, avec objectivité, les faits auxquels les adultes ont et auront à faire face à l'avenir ; ces enquêtes étant menées sans tapage avec des techniciens. Si nous poursuivons une action à titre professionnel ou bénévole auprès des jeunes, n'en parlons que si nous jugeons que c'est utile pour ceux dont il est question.

N'adoptons pas ce principe commode excluant toute critique personnelle : informer le public est un devoir. Soyons lucides, il est extrêmement difficile de ne pas parler constamment de ce que l'on entreprend et pour lequel on a consacré une grande part de sa vie ; avant tout, il faut distinguer la presse à grand tirage et la presse spécialisée.

Beaucoup s'étonnent devant notre attitude de refus systématique de répondre à des enquêtes, écrire un article dans la grande presse, passer à la télévision ; mais conscients du drame que prépare pour les jeunes le déferlement de cette propagande, nous ne voulons pas ajouter notre part à l'édification de ce mythe. De plus, les façons habituelles de procéder dans les milieux de presse ou de télévision nous rendent extrêmement circonspects : pourquoi un rédacteur qui promet de nous soumettre l'article avant son impression ne le fait-il pas ? L'information du public rejette-t-elle toute transposition ? Le problème sera-t-il moins vrai si l'on change le nom d'un lieu, ou un prénom ? Ne peut-on respecter l'adolescent en le rendant difficilement reconnaissable ? Les journalistes conçoivent-ils la situation d'un responsable à qui un de ses garçons déclare que les dernières nouvelles qu'il a de lui viennent du journal, et son mécontentement lorsque, dans l'article incriminé, il constate que ses réponses ont été déformées.

Nous ne sommes pas contre l'information au vrai sens du terme ; d'ailleurs, des rédacteurs de divers journaux ont parfaitement admis notre position et l'ont respectée ; c'est pourquoi nous espérons que des journalistes ne trahiront pas les intentions de cette monographie en l'utilisant abusivement.

Nous pensons que le journalisme ou la télévision ont la possibilité d'avoir un rôle éducatif authentique, mais la première condition est de respecter la façon dont un travail humain est mené.

Nous voulons être avec les garçons et les filles aussi simples qu'eux le sont avec nous ; tout tapage dans un hebdomadaire autour de notre action risque de leur faire perdre la confiance qu'ils nous portent. Mais notre silence n'est pas toujours compris, la preuve est cette conclusion d'un article qu'un hebdomadaire fait paraître

sur notre association, sans notre accord : *"Il faut souhaiter que le public réponde généreusement à cet appel lancé par ceux qui, depuis douze ans, travaillent dans le silence et dans l'ombre".*

La publication de cette monographie n'entend pas déroger à cette attitude. Elle s'adresse à des spécialistes et cherche à présenter avec le plus d'exactitude possible la réalité de notre travail. Nous avons largement usé des transpositions et fait vérifier par des jeunes si nos intentions n'ont pas été déformées. Nous n'avons pas signé ce livre, car c'est l'œuvre de toute une équipe. Nous n'avons pas voulu ainsi masquer nos responsabilités dans les prises de position que nous avons cru bon de prendre. Les responsables des Equipes peuvent être nominalement connus et cet anonymat ne peut donc leur être reproché.

III

COMPARAISON AVEC UNE EXPÉRIENCE ÉTRANGÈRE

Les bandes asociales d'enfants existent dans de très nombreux pays, en particulier ceux qui sont économiquement les plus évolués. Les jeunes qui en font partie sont appelés *"houligans"* en U.R.S.S., *"Halb-starke"* en Allemagne, *"hoods"* aux U.S.A., *"laerjakker"* en Norvège, *"mozems"* aux Pays-Bas, *"huligani"* en Pologne, *"skinnknutter"* en Suède et *"Teddy Boys"* en Angleterre. Des efforts multiples ont été tentés pour limiter leur extension. Il serait intéressant de confronter les modes d'action utilisés. A titre d'exemple, nous allons rapidement comparer une expérience américaine qui nous est rapportée dans l'ouvrage intitulé *"Working with teenage gangs"* (traduit en français sous le titre *"Educateurs dans la rue"*) et notre mode d'action. Nous examinerons en premier lieu les différences tenant au caractère propre du pays, puis celles tenant à la forme des solutions qui ont été apportées, enfin les différences tenant à l'optique même du travail.

ⓐ DIFFÉRENCES

Différences tenant aux caractères propres du pays

1° Le problème général des bandes d'enfants prend une allure dramatique aux U.S.A., les meurtres, les trafics de drogue... sont plus fréquents que dans les bandes en France. Les chiffres sont éloquents : il y a quelques mois, on estimait que le nombre des délinquants juvéniles devait atteindre 1 million en 1961 ; la moitié des crimes sont commis par des mineurs ; déjà en 1957 la police devait dénombrer 110 bandes rivales à New-York.

2° Les conditions de vie influencent aussi bien la formation des bandes que les mesures qui sont prises à leur sujet ; les faits suivants en témoignent.

a) Les "Candy-store" ouverts aux jeunes ne servent pas d'alcool et donc diffèrent de nos cafés. L'immense majorité des français boit du vin aux repas, alors que l'américain boit de l'eau ou du lait. S'il prend des boissons alcoolisées, c'est en dehors des repas.

b) Le logement ne pose pas le même dramatique problème que chez nous. Les rapporteurs américains parlent à peine de ce sujet dans leur livre alors qu'il est capital pour nous et responsable de nombre de nos échecs.

c) L'aspect des jeux populaires. Contrairement à ce que s'imaginent les français, si l'on considère les jeux populaires dans les deux pays, c'est en France qu'ils sont le plus agressifs. Le jeu populaire aux U.S.A. est par excellence le base-ball, c'est un jeu d'équipe comme notre football, mais il diffère sur un point qui nous semble important : les joueurs se tiennent à distance tandis que, au football, ils sont souvent rapprochés, ce qui favorise les irrégularités ou les brutalités. Le football français est donc plus volontiers agressif que le base-ball américain, qui sur le plan éducatif est donc beaucoup plus utilisable.

d) Les "clubs" sont très populaires aux Etats-Unis. A l'imitation des adultes, les enfants ont leur club. Il s'en forme même dans les écoles et sont le lieu de toutes sortes d'activités ; leurs membres se familiarisent peu à peu avec les lois d'une vie collective. Les adolescents asociaux souhaitent donc aisément organiser un club alors qu'en France les clubs apparaissent volontiers comme une organisation "réservée".

e) Tendances particulières de la mentalité du pays. Nous avons vu l'incidence de notre individualisme français sur notre travail pour collaborer avec autrui. L'incidence du caractère égocentrique du jeune américain est par contre à souligner. Il est par exemple curieux de noter qu'au cours de l'action type rapportée, aider les autres ou les comprendre n'est pas un problème qui effleure les jeunes "hoods". Avant tout, il faut "se sortir soi". Ce caractère qui existe maintenant dans toute civilisation occidentale, est très accusé en Amérique : le type admiré, le héros de nombreux films, en particulier les western, est le jeune qui quitte sa famille, qui se débrouille tout seul. Sans doute, est-ce par réaction instinctive que l'on parle tant aux U.S.A. de communauté !

Différences tenant aux caractères des solutions apportées.

1° Les modes d'action en France, ont été avant tout empiriques et ont bénéficié de moyens très limités ; à l'inverse, dès le début, les expériences américaines ont été longuement préparées, longuement réfléchies puis organisées minutieusement. Aux Equipes d'Amitié, le mode de travail fut une découverte progressive définie par une vie avec des jeunes. A Haarlem, il s'agissait d'une "expérience", qui précisait à l'avance ses buts, ses moyens et se proposait l'étude de diverses méthodes. Un local était prévu à cet effet avec la présence permanente d'éducateurs expérimentés, une organisation centrale se chargeant de résoudre tous les problèmes matériels. Il était convenu d'interrompre le travail au bout de trois ans. Aux Equipes, notre amitié nous engage et nous n'admettons pas le principe d'une coupure, qui signifierait abandon.

2° A Haarlem, l'encadrement fut assuré par des spécialistes qualifiés, des éducateurs spécialement choisis, non seulement pour leurs connaissances théoriques mais pour leurs expériences passées, leur intérêt pour les jeunes, leurs contacts antérieurs avec le quartier. Cette expérience a donc bénéficié d'un travail exécuté avec une précision technique indéniable et, en profondeur, dans certains cas. La prise des observations a occupé la moitié du temps des éducateurs.

3° Un éducateur par gang, tel était le principe appliqué aux U.S.A.

Cette situation nous semble préjudiciable pour diverses raisons :

— La présence de deux ou trois responsables permet un contrôle mutuel du travail ;

— L'individualisation des attitudes est rendu quasiment impossible car, les besoins étant différents pour chacun au même moment, seule la présence de plusieurs responsables résout la question ; cette présence facilite également une amitié plus diffuse et plus souple, limitant les risques d'une affection exclusive ou d'une mise au point pouvant entraîner une rupture temporaire avec l'un ou l'autre ; elle rend plus facile la continuité d'un effort et facilite le décrochage d'un des responsables. Par contre, on peut retenir la suggestion concernant l'intérêt du partage des responsabilités avec des adultes du quartier.

Différences quant à l'optique du travail.

1° D'une façon générale, leur action est plus centrée sur le groupe que sur l'individu. Le travail individuel est rendu difficile par la présence d'un seul éducateur dans la bande. Les responsables passent le double de leur temps avec le groupe ce qui justifie l'utilisation des techniques de groupes, pour lesquelles ils

sont mieux préparés. En caricaturant, on peut dire qu'ils prennent contact avec les jeunes individuellement pour arriver à transformer le groupe, alors que les Equipes d'Amitié ont plus tendance à pénétrer dans le groupe pour rechercher une transformation de l'individu. Il est évident que les deux techniques ne s'opposent pas, elles sont même complémentaires. Cet exemple est très propice pour faire découvrir nos déficiences.

2° L'accent mis sur l'utilisation des moyens et des associations locales, sur la responsabilité et la coopération de la communauté est très intéressant. Cette place donnée d'emblée au problème de l'organisation de la communauté est remarquable. Nous ne l'avons découvert que peu à peu et le caractère individualiste des français est un obstacle à vaincre pour réaliser ce genre d'effort qui nous paraît essentiel actuellement.

Retenons d'ailleurs le caractère ardu d'une telle réalisation, les rapporteurs notent qu'après trois ans, bien que ce fut un de leurs objectifs de départ, les résultats sont bien minimes. Ils paraissent avoir méconnu (tout au moins, ils ne le mentionnent pas ici) "l'aération", la prise de contact avec des éléments n'appartenant pas à la communauté locale. Des relations avec des individus ignorés du jeune asocial facilitent bien souvent sa réadaptation.

En résumé, ces deux actions se différencient sur un point essentiel, l'une est une entreprise pour modifier une petite collectivité, l'autre une action sur les individus au sein de ladite collectivité.

ⓑ SIMILITUDES

Les différences que nous venons de mentionner ne font que rendre plus surprenantes les similitudes des deux modes d'action.

1° Les adolescents qui font l'objet des deux actions ont un ensemble d'attitudes qui définit leur comportement asocial, tant sur le plan de l'individu que sur le plan du groupe. La parenté du vocabulaire est frappante. Les réactions vis-à-vis des éducateurs sont voisines : méfiance, jalousie, besoin d'approbation.

2° L'action est sur bien des points similaire. Il est curieux de constater que parties avec une approche toute différente, les principales réactions des responsables se sont retrouvées être les mêmes : accrochage par la présence permanente, acceptation de la personnalité des garçons, attitude de neutralité vis-à-vis des actes antisociaux, danger des réactions de dépendance, d'hyperidentification, nécessité des dépannages, attitudes éducatives à adopter dans diverses circonstances, etc... Par contre, nous n'estimons pas nécessaire d'adopter leur vocabulaire ou leur façon de se vêtir. Nous constatons dans les deux expériences une idée centrale, la clef de voûte sur laquelle repose toute conclusion : la nécessité de l'amitié, de la chaleur humaine des échanges affectifs, de l'acceptation de l'autre tel qu'il est. Les rapporteurs de l'expérience américaine égrennent : nécessité de se sentir bien avec eux, de se plaire avec eux, de leur faire confiance, de ne pas se décourager, de ne pas chercher de résultats rapides... ; phrases que nous avons tant de fois répétées entre nous. Combien il est suggestif de voir tout au long du livre apparaître la figure de cet Howard qui va plus loin, plus profondément dans les problèmes et récolte des résultats, bien qu'étant à égalité technique et même à égalité de générosité (les autres semblent aussi payer de leur personne) avec les autres. Le commentateur ne cesse de nous signaler ses qualités humaines et son sens psychologique.

Il nous semble que les responsables américains ont eu des difficultés avec ce problème de l'amitié. Ils n'ont pas voulu aller jusqu'au bout et ceci peut-être du fait qu'ils étaient seuls. Ils ont craint de s'engager sur ce terrain, de jouer le vrai jeu,

ils sont restés des professionnels : eux-mêmes et leur vie privée n'étaient pas engagés.

3° Les résultats, autant qu'on puisse faire des comparaisons, en ne considérant que les aspects les plus contrôlables, qui ne sont pas les plus importants, apparaissent assez similaires : baisse des actes agressifs, mais moindre succès sur les actes d'évasion.

Pour envisager une plus grande efficacité, il est instructif, malgré les moyens mis en œuvre, de voir les responsables d'Haarlem insister sur la nécessité d'une formation pratique et théorique, critiquer leur manque de préparation et affirmer le besoin d'une supervision régulière, le superviseur ayant reçu une formation antérieure à la fois théorique et pratique.

Pour conclure, insistons sur la similitude des problèmes que posent d'un pays à l'autre les bandes asociales d'enfants.

— Parenté de ces bandes qui tient au motif commun profond de leur formation : il s'agit de groupes spontanés, primitifs, par leurs modes de constitution. Aucun but n'a présidé à leur organisation, elle s'est faite pour des causes uniquement relationnelles : l'enfant rejeté par la société ne peut vivre seul, il établit des liens avec d'autres semblables à lui et ce groupe lui sert à s'affirmer et à se défendre.

— Analogie entre les mesures prises : du fait même de la séparation du groupe social la bande pose le problème des interrelations humaines sur un plan élémentaire, les réduisant à des relations affectives, où le don inné dépasse toute technique.

Un tel groupe spontané offre donc, du fait de sa reproduction dans divers pays, malgré la variété des circonstances, un sujet d'étude privilégié pour l'approfondissement de la dynamique des groupes.

TÉMOIGNAGES

Nous présentons ici trois témoignages. Rien ne montre mieux la diversité des bandes et la façon très personnelle avec laquelle un responsable se situe et évolue dans son groupe. Chacun a relaté son action à sa manière.

Dans leur exposé, les responsables ont cherché à être objectifs. Ils ont voulu prendre du recul. Ils paraissent parfois avoir décrit des gens et des faits comme des spectateurs et s'être à leur insu extraits de la vie du groupe. Cela peut donner une certaine froideur à leur récit, qui ne reproduit pas alors tous les liens affectifs qui existent.

I

CINQ ANS D'AMITIÉ AVEC UNE BANDE D'ADOLESCENTS DANS UN QUARTIER DE PARIS

I

LA BANDE DES TILLEULS...

..., telle qu'elle m'est apparue, aux premiers temps où je l'ai fréquentée. Voilà sans doute comment vous l'auriez vue si, il y a quelques années, vous aviez pris l'apéritif au café de "l'Oiseau bleu". C'est cette première impression que j'ai essayé d'abord de décrire, sans aucune concession.

Par la suite, en vivant avec eux, j'ai appris à connaître les garçons et les filles des Tilleuls, à les comprendre... et à les apprécier. La réalité profonde s'est alors révélée bien différente de ce que les manifestations extérieures laissaient supposer.

AU CAFÉ

La bande se compose en permanence d'une soixantaine de garçons et filles entre quinze et vingt-cinq ans, qui hantent un café de leur quartier. Elle existe depuis plusieurs années. Les garçons y sont en majorité, les filles représentant un tiers de l'effectif.

Pratiquement, le café, situé place des Tilleuls, n'a pas d'autres habitués que les membres de la bande. A l'heure de l'apéritif, à la sortie du cinéma, il y a bien des clients de passage qui prennent une consommation au comptoir, mais ils sortent aussitôt après. Qui aurait l'idée de s'attabler en compagnie de "voyous" à la parole et aux gestes grossiers, au regard inquisiteur et méfiant ?

La bande forme un groupe fermé. Dans ce café, elle se sent chez elle. Il est son domaine et l'arrière-salle est sa propriété exclusive. Le jour de fermeture hebdomadaire, chacun reste à la maison ou erre comme une âme en peine. Les autres jours, dès le début de l'après-midi, ils sont là en nombre.

Au moins vingt-cinq d'entre eux ne travaillent pas, sans compter quatre ou cinq filles qui vivent de la prostitution. Ils passent donc des après-midi entiers et leurs soirées au café, où ils s'ennuient. Les allées et venues sont nombreuses. Fréquents aussi les conciliabules secrets auprès des billards électriques ou dans les lavabos. A l'arrivée comme au départ, chacun serre la main de tous les autres. Les filles embrassent à peu près tout le monde sur les deux joues. On s'interpelle par son prénom ou son surnom.

Le café n'est pas seulement un lieu de rencontre : c'est le lieu où l'on passe son temps, où l'on échoue quand on ne sait pas quoi faire ni où aller. Dans le café même il y a d'ailleurs quelque matière à distraction. On discute, on raconte ses exploits passés, des histoires de filles ou de bagarres, dont il faut retrancher les deux tiers si on veut approcher la vérité ; on dit du mal des copains et surtout des copines ; du mal des "bourgeois", des "gros", de ceux qui roulent en voiture et peuvent se payer tout ce qu'ils veulent ; du mal des "flics", bien entendu, accessoirement des "curés". Par contre, il est rare que les parents soient l'objet des conversations. Dans ce domaine, il y a comme une certaine gêne. On en raconte aussi de bien bonnes, aussi osées et écœurantes que possible. Mais rarement on y chante des chansons obscènes. L'argot est d'emploi courant. La conversation est émaillée, soit par l'habitude, soit parfois dans le dessein de choquer, de mots grossiers, d'allusions ou de gestes obscènes.

Plutôt que de discuter, on épuise les heures en jouant aux cartes, à la belote et surtout au rami, ou aux dés, au 421. Parfois, on joue de l'argent, même d'assez grosses sommes. On triche volontiers. Le joueur de rami se fait un malin plaisir de "mouiller un œil" sur le jeu de son voisin. Chacun connait les mille et une façons de faire semblant de rouler les dés et d'obtenir à peu de choses près la combinaison désirée. Le tout est affaire de doigté. Tricher pimente un jeu un peu monotone où le hasard a une trop grande part... Caresser les filles, et pour les filles se faire caresser, est aussi une façon de passer le temps. La présence des autres, de l'ancien flirt même, n'est pas pour les gêner. Il y a au fond du café une discrète cabine téléphonique : "Aller téléphoner" a pris ici un sens figuré.

Il y en a qui sont là presque tous les jours, à longueur de journée. Ceux qui travaillent viennent le soir, les samedis et dimanches. Certains disparaissent quelques semaines pour réapparaître ultérieurement. D'autres passent comme des météores.

Les tenues dans l'ensemble sont assez débraillées. Les chevelures sont volumineuses et descendent jusque dans le dos. Les pattes sont taillées très bas. Mais il existe une certaine recherche en ce qui concerne le pantalon et le foulard. Les filles sont très fardées. Elles portent des boucles d'oreilles voyantes, des bracelets. L'ambiance est bruyante et tapageuse, surtout le soir...

ORIGINE

Ils viennent de tout l'arrondissement, principalement des petites rues tortueuses du voisinage, et aussi de trois H.B.M. plus éloignés qu'on désigne ici par leur numéro, sans avoir besoin de donner le nom de la rue, un peu comme on désigne un régiment : "C'est un gars du 116", et tout le monde sait de quel immeuble il s'agit. Quelques-uns habitent l'avenue voisine, mais c'est une minorité. Il est probable que la présence de plusieurs cinémas, de cafés restant ouverts la nuit a favorisé le flux de jeunes dans ce secteur ; pas de Nord-Africains parmi eux, bien qu'il y en ait beaucoup dans le quartier. Par contre, une proportion d'étrangers ou de jeunes d'origine étrangère vraisemblablement plus forte que le pourcentage moyen dans l'arrondissement : Italiens, Arméniens, Gitans. Ces derniers forment un milieu à part, viennent par intermittence, jouissant d'une bonne réputation de "durs"; mais ils ne sont pas complètement assimilés à la bande.

Origines sociales variées, en général prolétariennes ou sous-prolétariennes; il y a des filles qui "débarquent de la campagne", quelques fils de commerçants du quartier, un ou deux étudiants à la recherche d'une "petite amie" ou d'un gagne-pain supplémentaire.

Niveau intellectuel et culturel varié. Peu de débiles mentaux. Ceux qui le sont, sont connus comme tels et, souvent, sont moins bien intégrés à la bande que les autres. La proportion en est peut-être un peu plus élevée chez les filles. Quelques garçons sont non seulement astucieux, mais fort intelligents et organisés. Si presqu'aucun d'eux ne possède de C.E.P. ou de C.A.P., ce n'est pas faute d'intelligence dans la plupart des cas, mais pour avoir fait l'école buissonnière, s'être opposé à tout effort scolaire, ou s'être fait renvoyer de l'école après mille tours pendables, injures et coups au maître, etc... (*).

(*) Citons le cas d'un garçon reçu à l'examen d'entrée au Lycée qui, brusquement affolé par le cadre et le milieu social, a tout abandonné.

RECRUTEMENT

La bande existe depuis des années et il est difficile de dire les circonstances qui ont présidé à sa naissance ; depuis, on y entre par cooptation tacite. Il faut être présenté par un ou plusieurs copains. Les garçons introduisent ainsi leurs camarades d'école ou leurs voisins immédiats. Dans les H.B.M. et les maisons ouvrières, on vit souvent les uns chez les autres et on se connait entre voisins. Plus jeunes, ils partaient et revenaient ensemble de l'école, jouaient dans la même cour ou le même square. Beaucoup ont fait leurs premières armes ensemble dans de petites bandes d'enfants d'âge scolaire. Certains membres actuels se réunissaient déjà au lendemain de la libération pour piller les stocks américains. Il est peu fréquent qu'ils introduisent leurs frères ; en aucun cas ils n'introduisent leurs sœurs. Ce sont leurs petites amies qu'ils présentent. Et celles-ci reviennent un peu plus tard avec une ou deux camarades. Ils recrutent leurs amies là où ils habitent ou, plus souvent, au cinéma ou au bal. La bande adopte assez aisément les garçons ou les filles qui lui sont ainsi présentés. Par contre, elle repère vite et regarde avec soupçon toute personne étrangère. Une certaine inquiétude s'empare de ses membres, surtout de ceux qui ont quelque chose d'important à se reprocher : visages anxieux, silence pesant, attitudes trop dégagées, manifestations hostiles. Un dimanche soir, alors que 35 garçons mènent grand bruit dans le café, entre un agent de police... Silence de mort ! Suspense ! L'agent de police achète un paquet de cigarettes et sort... Murmures de soulagement. Les cartes à nouveau s'abattent sur les tables des beloteurs, à nouveau les dés roulent sur la piste...

L'attitude de la bande est faite pour rejeter par avance quiconque aurait des velléités de s'introduire dans son domaine. C'est ainsi que "l'Oiseau bleu" a perdu la clientèle normale d'un café situé sur une place fréquentée. Chose curieuse, il n'y a pas d'enfants d'âge scolaire. Ce ne sont pas les lois sur la fréquentation des cafés qui en sont cause. C'est une loi tacite du groupe : on n'accepte pas les "mouflets". Les petits camarades ou les petits frères attendront d'être sortis de l'école pour se joindre aux plus grands, complétant ou renouvelant ainsi la composition de la bande. Par contre, il y a des adultes qui, sans faire partie intégrante de la bande, ont affaire à elle: amateurs de filles (pas de souteneurs à ma connaissance) sur le retour et qui trouvent là chair fraîche et désemparée, ou homosexuels qui ne sont pas forcément du quartier, mais qui se sont donné la bonne adresse les uns aux autres ; ils trouvent là, eux aussi, une clientèle à leur goût.

Amateurs de filles et surtout amateurs de garçons sont méprisés. Mais si on les méprise, c'est un prétexte de plus pour profiter de leur présence et surtout de leur argent... On excuse leur "vice" en fonction de leur portefeuille et du luxe ou de la puissance de leur automobile... Parfois, mais ils ne font que passer, des gens du "milieu" viennent chercher des collaborateurs qu'ils paient "à la tâche".

STRUCTURE

Si bande il y a, il ne faut pas s'imaginer une bande organisée et structuree, avec un chef de bande, un code, un uniforme et des activités collectives précises. Rien de tout cela, à "l'Oiseau bleu" tout au moins.

Il y a bande parce que tous s'y connaissent et qu'en général les copains des copains sont des copains ; parce qu'on s'intitule des "Tilleuls" ou de "l'Oiseau bleu" et qu'on a conscience d'en faire partie ; parce que, géographiquement, ladite bande est localisable. C'est le café, lieu de réunion, qui la localise, beaucoup plus que l'endroit où habitent ses membres. La bande des Tilleuls ou de l'Oiseau bleu n'est pas non plus la bande "à Untel", alors qu'il en existe une de ce genre dans le voisinage. Il y a bande parce qu'on y adopte un certain style de vie, une certaine façon de se présenter, un certain vocabulaire ; parce qu'on est accepté par les autres et

tenu au secret vis-à-vis d'eux. Il y a bande surtout du fait qu'on s'oppose à tout le reste : adultes, parents, police, Nord-Africains ; qu'en cas de bagarre avec des gens de l'extérieur, tous les membres, en principe, prennent fait et cause pour les leurs.

La bande entretient des relations avec d'autres bandes de l'arrondissement et du voisinage ; ce sont en général des amitiés personnelles qui les unissent. Mais il y a aussi des bandes rivales avec lesquelles il y a des luttes sanglantes, des règlements de comptes, des sortes de vendettas collectives. On peut fort bien, si l'on veut exercer des représailles contre une bande, rouer de coups un de ses membres, ou enlever une de ses filles.

Donc la bande existe. Mais elle n'a pas, celle-ci du moins, sauf évènement grave, une unité organique. Par contre, au sein de la bande, se forment temporairement de petites équipes mieux structurées, dont les membres sont unis par un lien plus concret : amitié, mauvais coups à faire, loisirs ; le temporaire peut durer quelques jours, plusieurs mois, voire plusieurs années. L'effectif de l'équipe n'est pas fixe. C'est en général l'amitié de deux ou trois copains qui en forme le noyau. D'autres viennent s'y agglutiner pour une durée imprévisible qu'une dispute un peu vive, ou une histoire de fille peut abréger. Ces équipes dépassent rarement cinq ou six membres ; leur composition est fluctuante. Rien n'empêche de commettre des vols avec ceux-ci et d'aller au cinéma avec ceux-là.

A leur tête, en général, il n'y a pas de véritable chef. Le plus astucieux ou le plus expérimenté, ou simplement le plus dynamique, donne le ton, plus qu'il ne dirige. Il y a des personnalités marquantes. Ici, à cette échelle, on entend parler de "la Bande à Tonton" célèbre par ses délits et ses mauvais tours. Peu de caïds véritables ; ils se font respecter à l'intimidation, traînant avec eux une solide réputation de "frappeurs". Ils sont entourés, en général, d'êtres faibles de caractère (même s'ils prétendent être des "durs") qui recherchent leur tutelle. Exemple ce trio qui, ayant perdu son chef, cherche à se faire admettre auprès d'un caïd nouveau venu. Si des filles font parfois partie de ces sous-groupes, elles n'y jouent pas un rôle important.

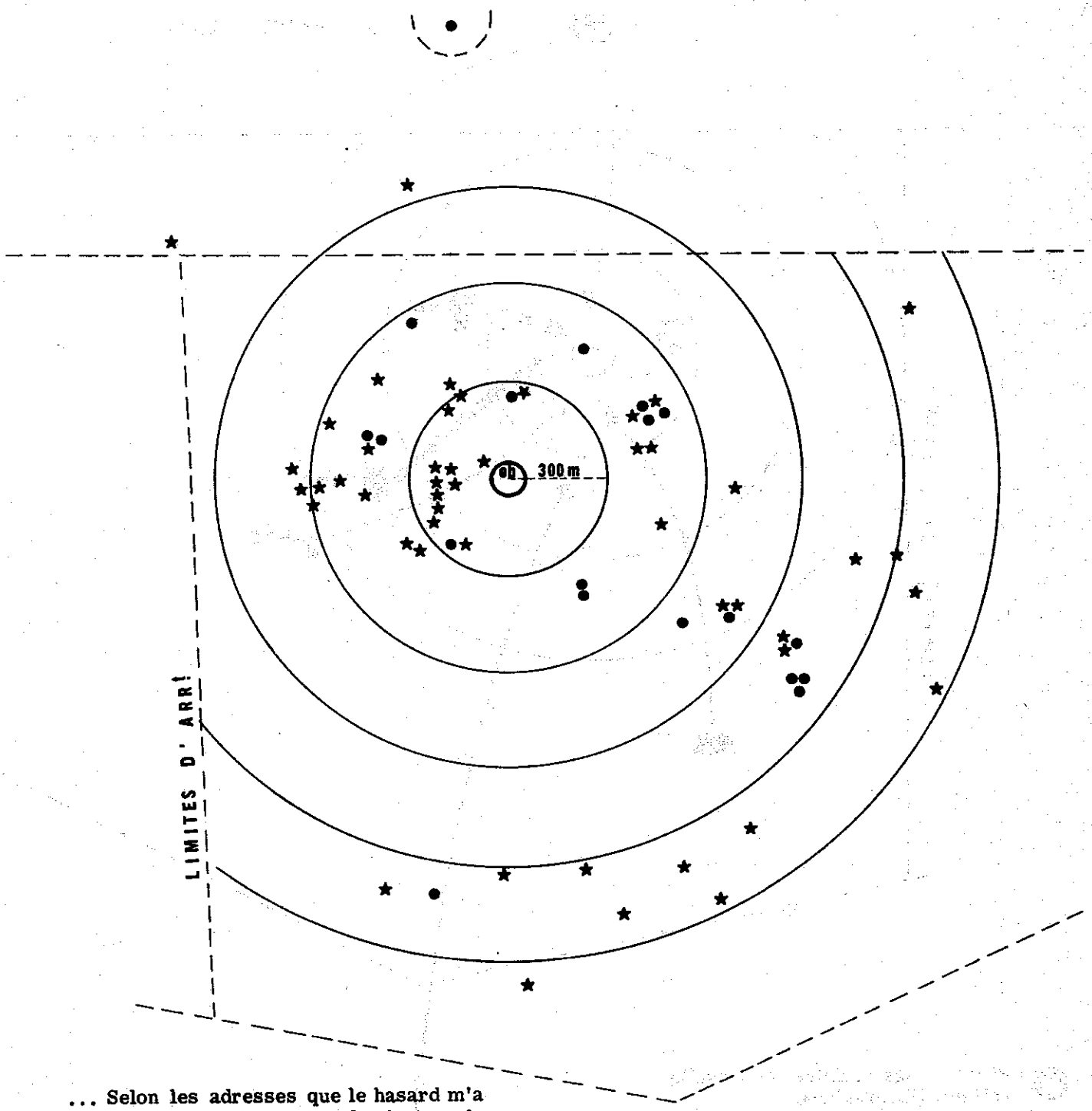
Entre les équipes, il y a beaucoup de garçons et de filles qui ne sont pas intégrés de façon stable ici ou là.

Ces équipes sont capables de s'organiser, de préparer une action à l'avance. C'est à l'intérieur d'un tel groupe que règne une certaine solidarité. Chaque équipe garde un reste de méfiance vis-à-vis des autres membres de la bande ; on ne dit pas tout aux autres. Seuls quelques copains sûrs, qui ont fait leurs preuves, sont tenus au courant. Les filles sont en général les dernières averties ; elles ont la réputation d'être bavardes. Et puis sait-on jamais de quoi elles sont capables, si elles viennent à changer de partenaire ou si elles éprouvent un jour le besoin de se venger d'un garçon ?

LES LOISIRS DE LA BANDE

LE CINÉMA

La plus grande distraction est fournie par le cinéma. On y va quelquefois l'après-midi, et presque tous les soirs. Jamais seul ; jamais avec les parents (sauf très exceptionnellement une fille avec sa mère). Assez souvent par couples, mais surtout en bandes, de cinq ou six, d'une vingtaine occupant près de deux rangs de fauteuils. Le manque d'argent n'est pas un frein, car on peut entrer sans payer : utiliser après l'entr'acte les cartes de sortie subtilisées lors d'une séance précédente, emprunter à un copain, se faire payer sa place par un garçon s'il s'agit d'une fille, par une fille ou l'un des pédérastes habitués du quartier s'il s'agit d'un garçon. A la rigueur, on prend les places les moins chères aux tous premiers rangs du parterre, quitte à en changer discrètement après l'entr'acte, dès qu'il fait à nouveau noir dans la salle.



... Selon les adresses que le hasard m'a fournies au cours des années. Ce n'est pas la répartition géographique de tous les membres de la bande à une époque donnée.

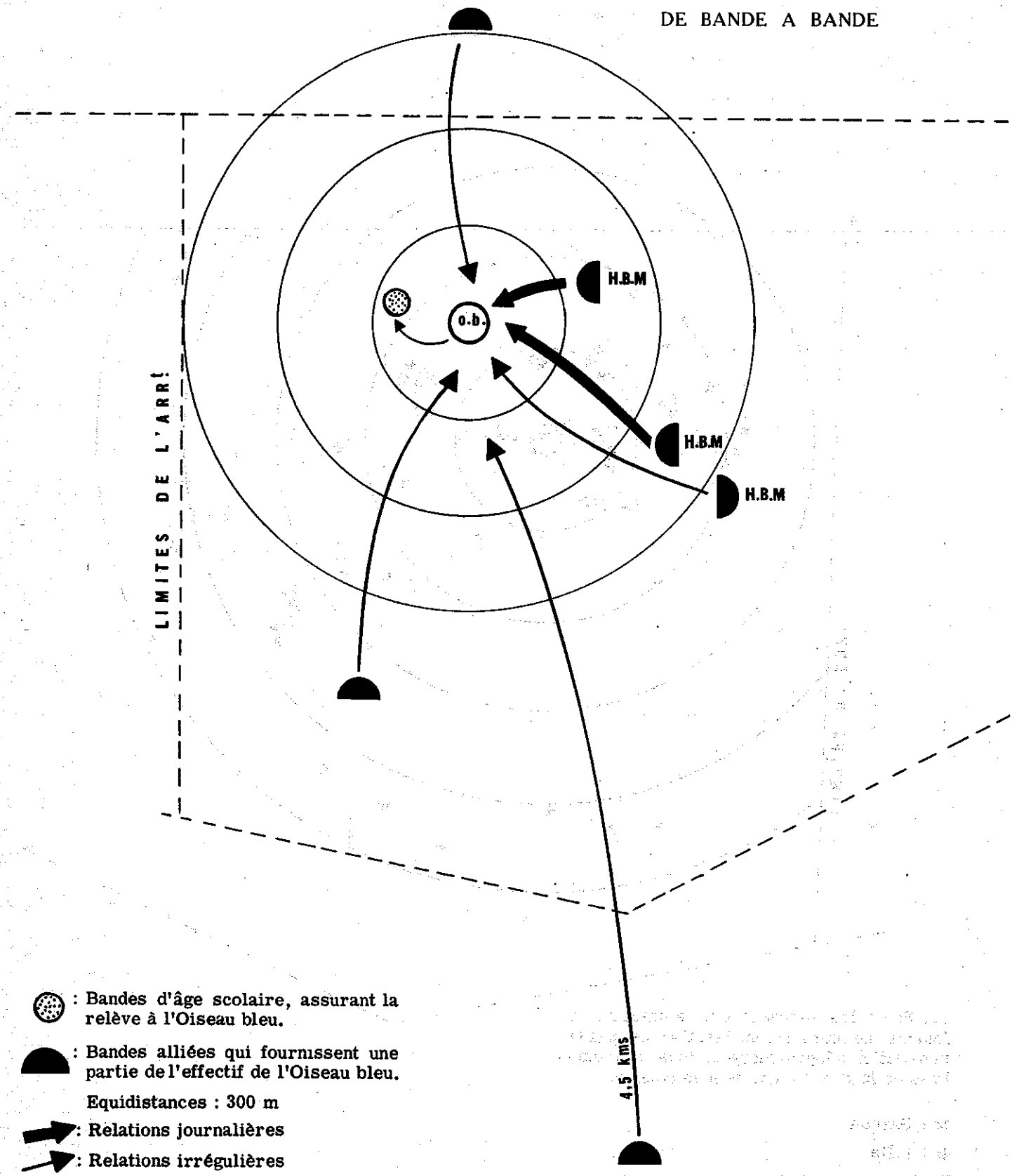
★ : Garçon

● : Fille

Equidistances : 300 m

RELATIONS AMICALES

DE BANDE A BANDE



: Bandes d'âge scolaire, assurant la relève à l'Oiseau bleu.

: Bandes alliées qui fournissent une partie de l'effectif de l'Oiseau bleu.

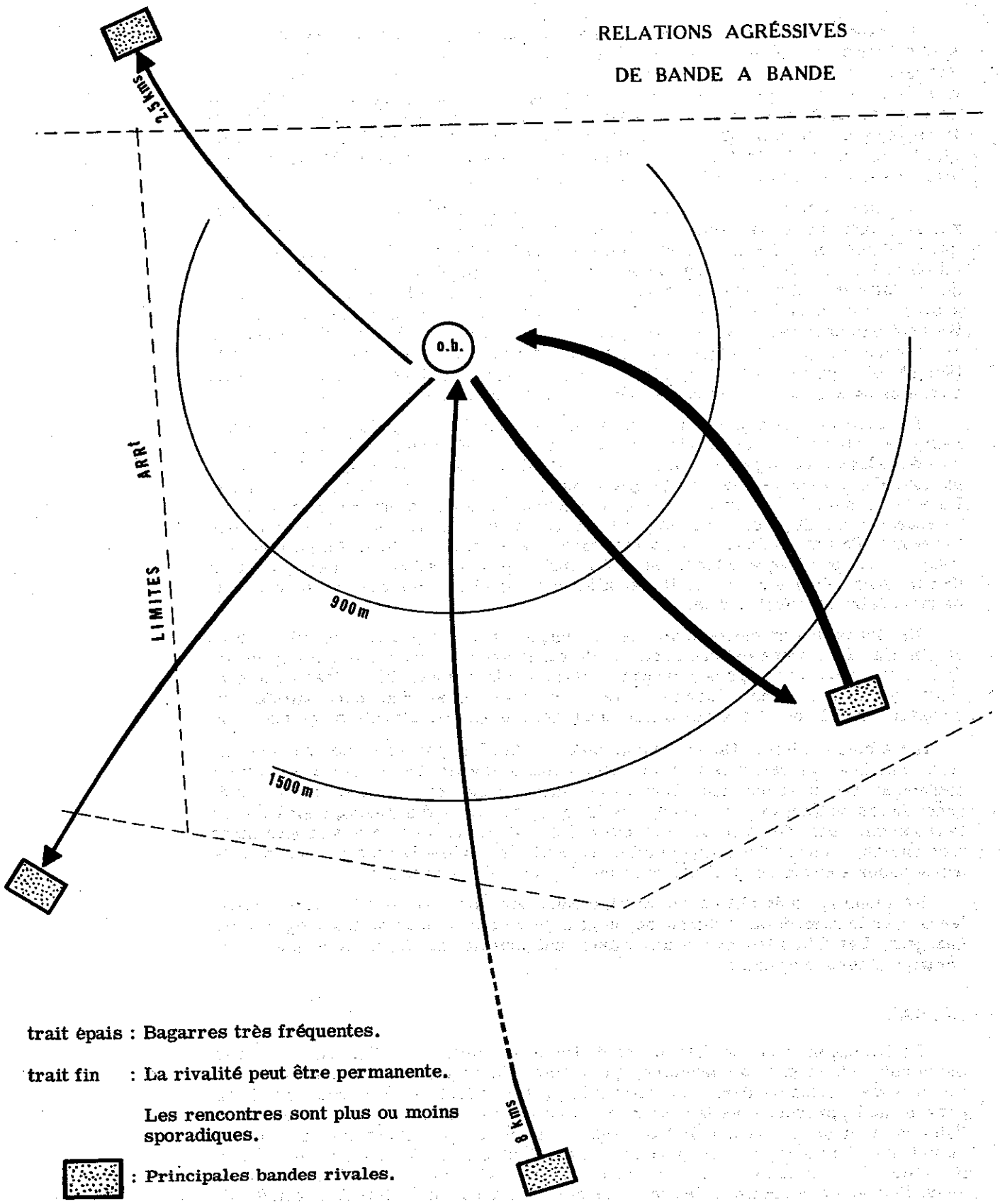
Equidistances : 300 m

: Relations journalières

: Relations irrégulières

RELATIONS AGRÉSSIVES

DE BANDE A BANDE



trait épais : Bagarres très fréquentes.

trait fin : La rivalité peut être permanente.

Les rencontres sont plus ou moins sporadiques.

: Principales bandes rivales.

La bande a élu cinq salles de son quartier, parce que géographiquement elles sont proches du café et parce que socialement ce sont les garçons de la bande ou des jeunes semblables à eux, qui y donnent le ton. Certains jours le spectacle est dans la salle autant que sur l'écran. On s'interpelle, on s'injurie dès le début de la séance ; on manifeste ; parfois on échange des coups. On fume discrètement malgré le règlement. On se moque de l'ouvreuse. Du balcon on envoie des petits pots de glace achetés avant l'entrée. On fait claquer des sacs en papier. Il faut parfois attendre longtemps avant d'entendre les répliques du film.

Les protestations des spectateurs ne font qu'exciter les garçons. Réaction anti-sociale, agressivité vis-à-vis de ceux qu'ils interpellent, plaisir de se faire remarquer. D'autre part, ils ont des réactions un peu infantiles et non contrôlées à certaines scènes du film : le baiser un peu prolongé en gros plan, le moment où le héros, qu'on n'attendait plus, arrive et pourfend le traître sur le point de gagner la partie, provoquent un déchaînement de vociférations. Ils y croient au point qu'ils ne se retiennent pas de crier : *"Vas-y ! Tue-le !"*, comme le font les enfants de six ans aux séances de guignol. L'acteur de cinéma est pour eux à la fois un héros dans le film et celui qui incarne la réussite sociale et financière dans la vie privée. S'ils sont à ce point fascinés, on comprend aisément l'influence du cinéma.

La direction des salles prend des mesures, car elle risque fort de perdre une part de sa clientèle : interdiction des petits pots de glace dans la salle, interdiction du balcon à la plupart des jeunes, interdiction *sine die* de la salle à tel ou tel garçon. Il y a d'autres cinémas géographiquement aussi proches du café de la bande. Mais là, la moindre réflexion à haute voix attire l'attention et un murmure général de réprobation. Et puis, le public y est bourgeois, bien habillé et on se sent un peu "miteux". Pas moyen non plus d'y entreprendre les jeunes filles. En résumé les gens n'y sont pas fréquentables. Quant à franchir quatre stations de métro pour voir un film dans un autre quartier, il n'en n'est pas question : ce serait quasiment s'expatrier, faire un effort inutile.

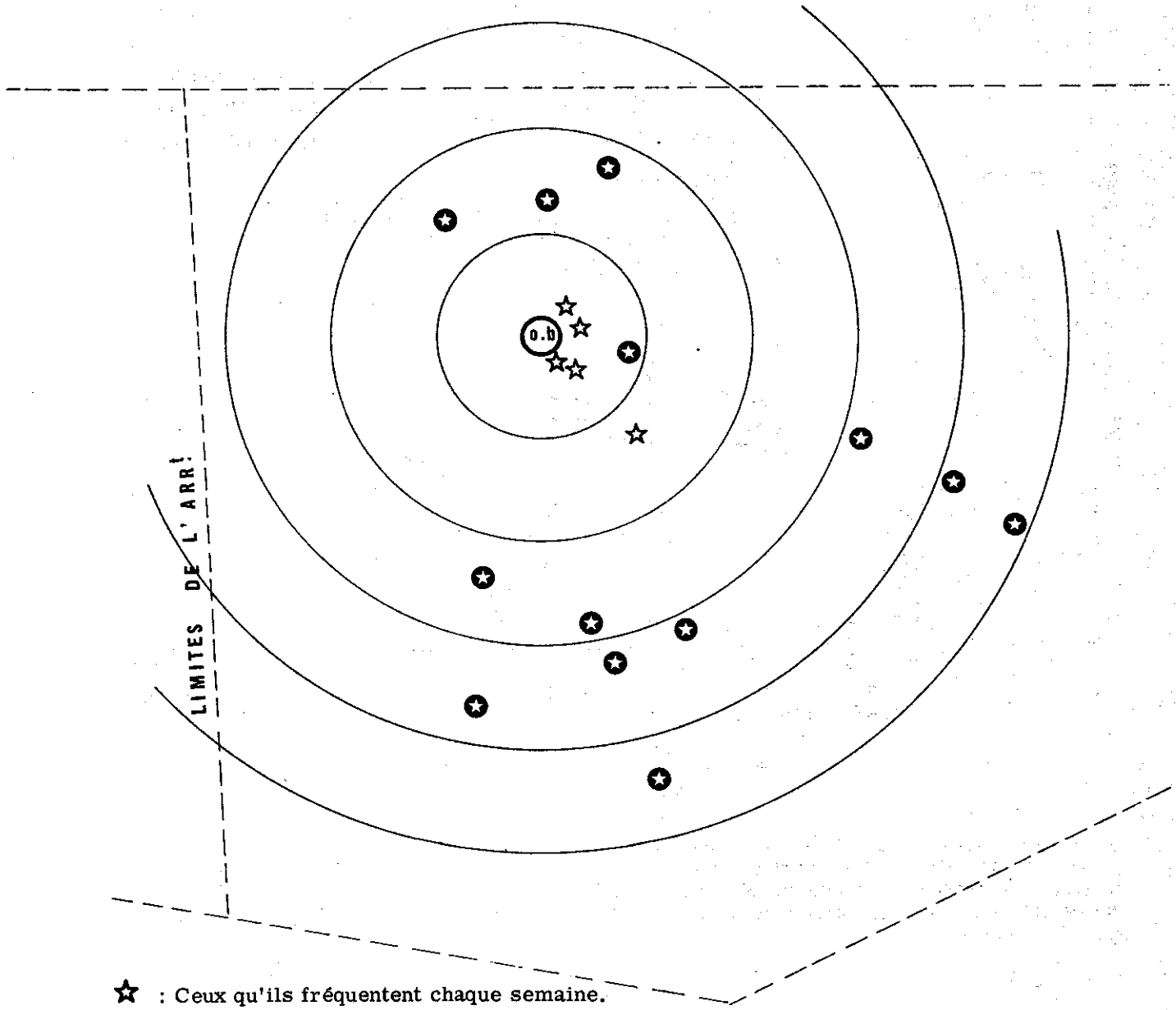
Le cinéma est un moyen d'occuper le temps. On ne va pas voir tel film, on va au cinéma. Le cinéma est une occasion de rencontrer des filles, et pour celles-ci de se faire remarquer par des garçons. Payer la place d'une fille, c'est tacitement s'octroyer le droit à certaines privautés. Tout le monde est d'ailleurs satisfait du résultat : la fille de s'être fait offrir une place, le garçon d'avoir su en profiter.

Il y a cinq cinémas. On va donc au cinéma cinq fois par semaine, parfois six, sept, huit fois ; on retourne voir le même film, soit avec des camarades qui vous entraînent, soit avec une fille. L'un des cinémas donne régulièrement des films du genre Zorro ou Tarzan ; le second, des films de guerre ou d'espionnage américain ; le troisième, des Western. Le plus éloigné de "l'Oiseau bleu" a des programmes très variés, souvent des films comiques. Seul, le cinéma le plus proche du café donne assez souvent ce qu'il est convenu d'appeler de bons films.

Néanmoins, on établit une hiérarchie entre les films. On se réserve les meilleurs pour le samedi ou le dimanche, ou pour le mercredi, jour où les programmes changent. Les films les moins alléchants sont pour le mardi, dernier jour de la semaine cinématographique.

LE BAL

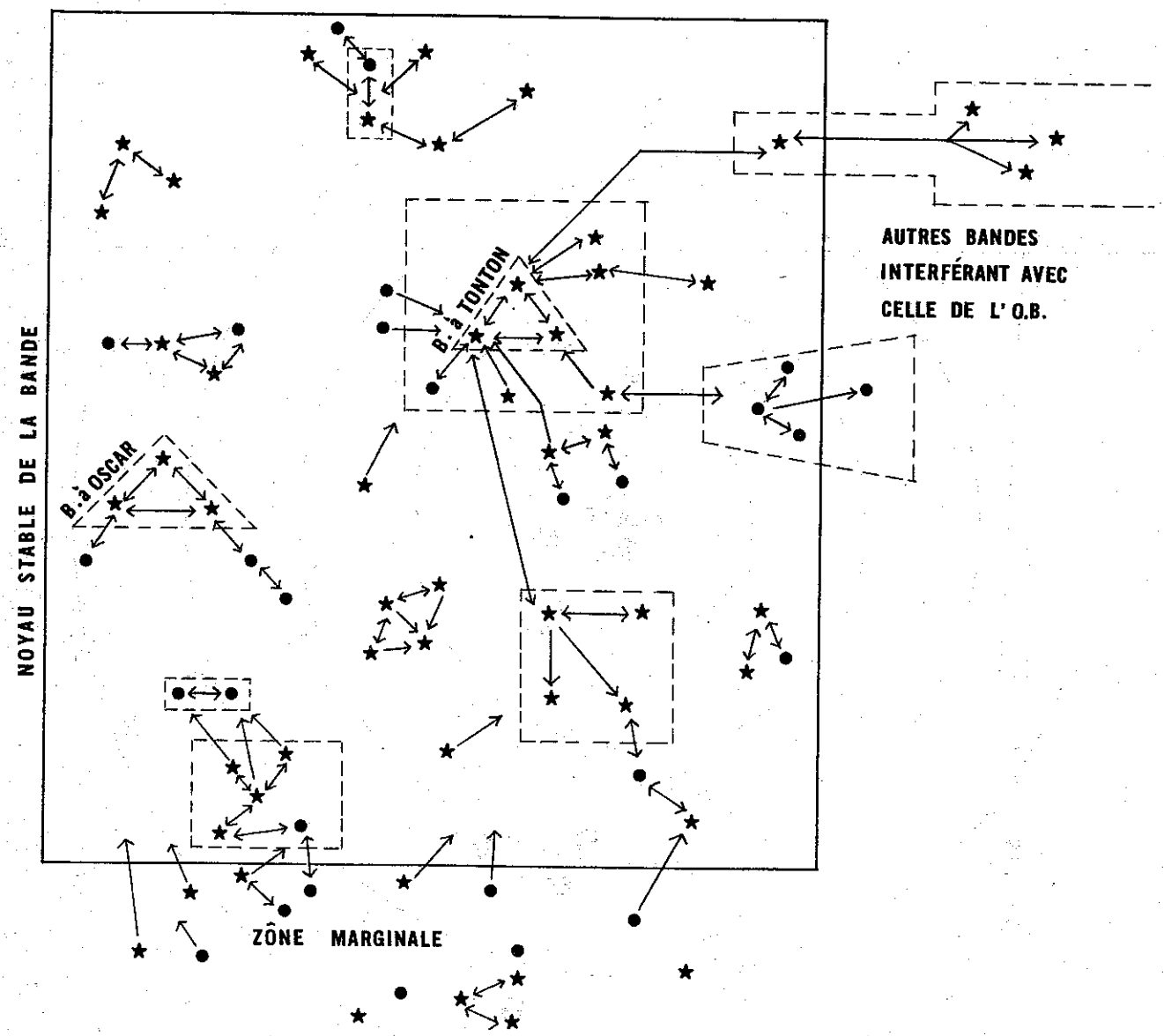
Le bal est surtout une distraction de fin de semaine. On s'habille du mieux qu'on peut, on soigne sa chevelure, qu'on soit fille ou garçon. Ce sont les lieux les plus mal famés de Paris qui attirent le plus de clientèle ; beaucoup de filles dansent mal ; presque tous les garçons savent à peine danser. Sauf pour quelques filles et un ou deux garçons, le bal n'est pas un but en soi. C'est une occasion ou un prétexte à rencontrer des partenaires de l'autre sexe. D'ailleurs garçons et filles de "l'Oiseau bleu" partent chercher aventure chacun de son côté. Le bal est aussi l'occasion, comme toutes les réunions publiques auxquelles ils se mêlent, de "chercher de la frappe" avec n'importe qui et sous des prétextes futiles.



☆ : Ceux qu'ils fréquentent chaque semaine.

✪ : Les autres.

Equidistances : 300 m



Ce schéma n'a aucune prétention à l'exactitude ; il n'est pas le fruit de tests sociométriques objectifs. Il a seulement pour but de visualiser grossièrement la structure de la bande.

● Filles

★ Garçons

⬚ Equipes

⟶ Lien de sympathie unilatéral

⟷ Lien de sympathie réciproque

RAPPORTS FILLES-GARCONS

Il règne au café et hors du café des mœurs difficilement descriptibles. Les garçons n'éprouvent aucune gêne à interpeller les passantes dans la rue, à leur faire des propositions, à les injurier ou à se moquer d'elles. A plus forte raison, s'ils sont dans leur domaine.

La bande de "l'Oiseau bleu" compte un tiers d'adolescentes, en moyenne un peu plus jeunes que les garçons. Elles sont très passives et vont facilement de l'un à l'autre. Ce n'est pourtant pas la licence complète. Certaines règles président, au moins en principe, aux rapports sentimentaux et sexuels. Règles assez proches de celles qui règnent dans le "milieu".

Les garçons changent souvent de petite amie. Avant de s'en défaire, ils l'offrent à un copain, à moins que le copain n'ait pris les devants. *"Tu sais, Simone, elle me plairait bien ; si tu la balances, préviens-moi."* Ces échanges sont gratis et sont facilités par la grande passivité des éléments féminins de ce groupe. Sous n'importe quel prétexte, à la suite d'une scène, une fille est abandonnée par son garçon. En général, celui-ci s'est arrangé pour qu'elle soit dans son tort, par exemple en la prenant en flagrant délit avec un autre, qu'il a lui-même délégué à cet effet. Car il tient énormément à garder le beau rôle ; souvent il lâche la fille de crainte d'être lâché par elle. Le soir même, le copain a pris la succession auprès de la fille un peu désemparée. Dans d'autres cas, la fille abandonnée est entourée, quelques heures après, d'une nuée de vautours qui l'assiègent à tour de rôle ou tous ensemble jusqu'à ce qu'elle ait cédé à l'un d'eux. Si c'est une "bonne copine", en pensant lui rendre service, on va lui dénicher un nouvel amant, gentil, de préférence.

Ce sont en général les garçons qui choisissent les filles. Dans ce choix le physique compte pour beaucoup. L'âge compte peu. Dans tel cas particulier, on passera aussi bien la nuit avec la mère (bien conservée), qu'avec la fille (15 ou 16 ans). Hors de la bande, des rapports sexuels ont eu lieu avec des filles de moins de quinze ans. En tous cas on flirte de très bonne heure. On s'affichait à quatorze ou quinze ans, ou plus jeune encore, au cinéma ou au square avec un partenaire de l'autre sexe.

Pour beaucoup de filles, ces expériences répétées sont le chemin de la prostitution. Quatre ou cinq d'entre elles sont là, maîtresses de garçons du quartier, "professionnelles" ailleurs le reste du temps. On parle de quelques anciennes d'ici qui "travaillent" sur le trottoir rue Saint-Denis ou à la Bastille. En peu de mois, si l'on n'y prend garde, elles franchissent le premier pas qui des bras de l'amant de cœur les mène à ceux de n'importe quel ami à qui l'on... rend service ; puis le second pas : devant la nécessité, elles monnayent le service rendu accidentellement d'abord, puis professionnellement ensuite ; ou bien encore un des garçons les oblige peu à peu à "travailler" pour lui. Ainsi Josiane, fille facile qui accepte les propositions de n'importe quel camarade, se trouve en camping avec plusieurs garçons loin de Paris. Ils n'ont ni les uns ni les autres d'argent pour rentrer. On oblige Josiane à gagner l'argent du retour. Elle rechigne, puis s'exécute.

Ainsi les filles acceptent de coucher avec n'importe qui, sans l'avoir choisi. L'acceptation est de plus en plus passive. "Coucher avec"... devient manière de remercier d'un service, ou d'une place de cinéma offerte.

Mais il y a des couples dont l'union peut durer plusieurs mois. Dès lors la fidélité est exigée de la fille, pendant le temps où on la fréquente. Rencontrer sa fille avec un autre garçon, mène à des scènes, une bonne raclée et à l'abandon. Si elle annonce qu'elle attend un enfant, on l'accuse de l'avoir eu de quelqu'un d'autre. Il est à remarquer d'ailleurs que les garçons du quartier, bien qu'égoïstes

dans leurs rapports avec les filles et fort méprisants à l'égard du sexe faible, tiennent à honneur de ne pas faire d'enfants, même à leurs partenaires d'une nuit. Ils s'en vantent publiquement, et de fait, il y a fort peu de grossesses qui n'aient été désirées ou acceptées à l'avance. Bien des filles se moquent des menaces et risquent la "raclée". Dans certains cas, on peut même se demander si elles ne la recherchent pas. Plutôt que de rompre directement avec un amant, elles s'arrangent pour être rencontrées en compagnie d'un autre garçon, malgré les risques que cela représente.

Beaucoup de filles vont au cinéma, au bal ou au café, dans le but même de trouver des garçons. Leur emballement est rapide ; elles le prennent au sérieux, même après moult déceptions. Cherchent-elles le mariage ou l'aventure ? Il n'est pas toujours aisé de le savoir. Le savent-elles toujours elles-mêmes ? En tous cas, bien qu'elles n'aient plus rien à apprendre et souvent une certaine expérience, elles restent d'une naïveté déconcertante. Leur facilité à céder provient-elle de la curiosité, du besoin d'avoir de l'expérience, d'un besoin physique ou sentimental ? Il semble qu'elles aient surtout besoin de la présence, sinon de l'affection d'un garçon, ou de rapports avec lui. Elles ne supportent pas la solitude affective, veulent pouvoir raconter leurs aventures à leurs amies, et ne pas passer pour plus démunies qu'elles.

L'attitude des familles à l'égard des mœurs légères des filles est variable. Souvent père et mère, tout en se montrant très sévères en paroles, sont assez conciliants en fait. Ou bien ils ferment les yeux, peut-être parce qu'ils se sentent impuissants. Ou bien ils imposent des horaires limites, tolèrent des soirs de sortie à l'exclusion des autres jours, défendent la fréquentation de certains milieux, ce qui n'empêche pas grand'chose. Par contre, les frères se montrent très chatouilleux sur le chapitre de la vertu de leurs sœurs, quelles que soient leurs propres mœurs d'ailleurs. On peut se demander si c'est principe de leur part, amour fraternel, ou le plaisir de flanquer une raclée à une fille, quand elle a fauté.

En fait, on ne tolère pas ici plus qu'ailleurs la liberté sexuelle des filles bien qu'on en profite largement, et qu'on ait plaisir à être l'occasion de leur chute. C'est sur la fille qu'on rejette toute la responsabilité. Invectives et mépris ne vont pas sans mauvaise foi. On établit des nuances : la "fille sérieuse" qui ne cède jamais tout à fait, ou qui ne cède qu'au garçon qu'elle aime, après un temps assez long ; la "fille bien" qui ne cède pas tout de suite, même si elle a par avance l'intention de le faire ; par opposition à la "salope", celle qui s'offre ou cède tout de suite, à qui la veut.

On méprise les filles pour leurs mœurs, pour leur niveau intellectuel, et parce qu'elles cèdent. Mais on se plaint si elles se montrent réticentes ; on les accuse d'être "bêcheuses", d'être fières, de faire leurs "mijaurées", alors que certainement elles ne valent pas plus que les autres, etc... De cette façon, on se sent moins coupables vis-à-vis d'elles. Mais peut-être aussi des expériences trop précoces ont-elles fourni à certains garçons l'occasion de déceptions cuisantes et s'agit-il d'une attitude de revanche.

Quelques-uns s'ingénient à multiplier, à collectionner les femmes, poussant l'astuce jusqu'à en avoir deux ou trois, voire plus, en même temps. Sortes de Don Juan, fiers de leurs exploits, du nombre et de la variété de leurs expériences féminines, et d'autant plus fiers que l'entreprise était plus difficile, la femme plus sérieuse. Seule la femme du copain de la bande a droit à quelque respect, et encore pas toujours. Tromper un camarade est assez mal vu... mais c'est à la fille qu'on attribuera la principale responsabilité ; c'est elle qui en général recevra la raclée.

Le besoin sexuel est insuffisant pour tout expliquer, en particulier pour expliquer les modalités de leurs mœurs. L'un des plus coureurs, des plus Don Juan de la bande, lors des vacances, s'en tiendra pendant un mois à la chasteté du moine

sans que cela paraisse le moins du monde le gêner. Sa vanité seule en a peut-être quelque peu souffert. Pas de nouvelles victimes au tableau de chasse ; et que raconter aux copains au retour ? Courir les filles et se pavaner à leur bras, c'est affirmer sa virilité et son indépendance.

Peut-être aussi est-ce le style de vie de la bande qui impose une telle conduite. On se promène avec des filles ostensiblement ; de préférence, de jolies filles, non pas tant parce qu'elles vous plaisent que parce que cela fait bien et montre votre pouvoir de séduction (comme dans d'autres milieux, la longueur de l'auto est l'indice de votre fortune et de votre réussite sociale). Ce don-juanisme est-il façon, pour les plus inquiets, de se prouver à eux-mêmes aussi leur pouvoir de séduction ? C'est en tous cas, chez les plus doués, une sorte de jeu, de sport, où la vanité, la fierté de l'exploit accompli, du record battu, le sentiment de la bonne occasion qu'il ne faut pas laisser passer (et les occasions sont nombreuses) jouent un rôle capital. Dans ce domaine ils ont l'impression de réussir, alors que partout ailleurs leurs ambitions n'ont rencontré que des échecs. Toutes les méthodes sont bonnes pour arriver à ses fins ; l'alcool, les promesses de mariage, les petits cadeaux, les menaces. Si l'occasion se présente on héberge une fille et on en profite ; ou le camping ; ou bien encore le petit tour en auto ou à motocyclette ; une fois la fille embarquée, on l'emmène, assisté au besoin de deux ou trois copains, à 150 km de Paris, on lui subtilise son sac et le tour est joué.

Il y a aussi ceux pour qui les filles sont une source de rapport. Néanmoins, je ne pense pas qu'un garçon de la bande ait vécu uniquement de la prostitution. On profite largement des prostituées qui viennent au café (peut-être les a-t-on aidées à le devenir). On rançonne d'autres filles,professionnelles ou pas, qu'on connaît ou qu'on rencontre au bal, avec lesquelles on passe la nuit. Parfois, on se contente de se faire entretenir par une petite amie consentante et aux petits soins...

Il ne faudrait pas croire que tout sentiment est exclu, même chez certains durs, mais il leur est difficile de le manifester ou d'en prendre conscience, tant ils sont pris par l'ambiance tenace et envoûtante de la bande. Par contre, une fois maîtres d'eux-mêmes et non plus sous l'emprise du groupe, leurs sentiments pourront se manifester et changer du tout au tout leur attitude sinon vis-à-vis des filles, tout au moins vis-à-vis d'une fille. Le problème est de leur permettre d'échapper, au moins en partie et psychologiquement, aux normes de la bande. L'expérience montre que si le groupe les empêche de laisser paraître de tels sentiments, si les échecs antérieurs dont ils ne veulent pas assumer la responsabilité contribuent à leur donner une attitude froide, méprisante, inaffective, en fait chez beaucoup d'entre-eux, l'affectivité n'est pas éteinte. Elle peut brusquement se manifester, surprenant tout le monde, y compris l'intéressé lui-même.

LES RESSOURCES DE LA BANDE

Il est parfois difficile de dire avec certitude l'origine des ressources des garçons de la bande, à plus forte raison de les chiffrer.

Certains travaillent, de temps à autre ; quelques rares filles ou garçons travaillent tout à fait régulièrement. Presque tous comme manœuvres ou ouvriers spécialisés. Peu sont qualifiés. Les autres sont entretenus par leur famille, ou tout au moins, hébergés et nourris, qu'ils travaillent ou non. Il leur reste à trouver l'argent de poche. D'autres se font entretenir soit par ceux qui travaillent, soit par des filles. Ces filles peuvent être leurs maîtresses, des prostituées clandestines ou des filles en carte. Cette façon de se procurer des subsides permet de compléter l'argent de poche, ou de s'offrir, de temps en temps, quelques fantaisies. Dans d'autres cas, cela touche de bien près au proxénétisme tel que la loi le définit, et permet un bénéfice substantiel. Certes, les filles ne se laissent pas toujours faire par leurs apprentis et candidats souteneurs. Mais elles finissent en général par céder.

Une autre source de revenus, plus grasse encore et plus jalousement gardée par ses détenteurs, est fournie par la prostitution masculine. Plusieurs homosexuels adultes, roulant voiture et dépensant facilement, hantent le café. C'est probablement l'un d'entre eux qui a donné l'adresse aux autres. Petits cadeaux, promenades en voiture, vacances sur la Côte d'Azur, parties fines, avantages divers, grâce aux relations étendues de ces messieurs. Tout cela, le gain facile, la "bonne poire" dont on aurait bien tort de ne pas tirer profit, attire bon nombre de garçons. Les mieux en cours ou les plus intelligents éliminent les autres. Sans doute certains se contentent-ils de "faire marcher" les "pédérastes" et d'en tirer bénéfice sans s'engager à quoi que ce soit. Mais c'est un jeu dangereux, et quelques-uns finalement succombent. Chez d'autres l'homosexualité fait des ravages ; il est difficile de savoir à quel point. Car, en principe c'est assez mal porté, et ce sont des exploits dont on ne se vante guère. Certains sont de vrais garçons entretenus, comme il y a des filles entretenues. Quelques rares garçons, intelligents, ont réussi à se faire admettre auprès d'homosexuels sans se prostituer, bénéficiant de ce que pouvaient leur apporter des gens cultivés, pourvus de relations et fréquentant d'autres milieux.

Mais il existe d'autres "combines" : petits trafics, revente d'objets volés à la sauvette, vente de revues pornographiques, participation active à des campagnes électorales, permettant de compléter l'ordinaire, de s'offrir le cinéma, les consommations au café et autres distractions. Sans compter les emprunts que l'on mendie aux copains avec l'intention de ne jamais les rembourser.

Des équipes sont organisées pour le cambriolage et parviennent, avec des hauts et des bas, à en vivre. Les plus intelligents ne prennent de risques que pour de grosses sommes. Cambriolages, vols de marchandises aux Halles, attaques à main armée. Plusieurs portent revolvers ou couteaux à cran d'arrêt. Il en est qui gardent en permanence leur arme sur eux, peut-être par crainte d'attaque toujours possible par une bande rivale, ou pour donner à eux-mêmes et aux autres membres de la bande l'impression qu'ils sont des "durs". Pas de pickpocket, à ma connaissance. Un seul véritable escroc qui n'a fait qu'un bref séjour. Pas non plus de trafic de drogue, tout au moins à l'époque où j'ai connu la bande. Je suppose que cela avait existé auparavant.

Il arrive parfois à certains de louer leurs services à des gens du "milieu" ; milieu où ils entretiennent des relations. On vient recruter des comparses jusqu'au café même. De semblables affaires ne se proposent pas à n'importe qui ; mais seulement à ceux qui ont déjà une certaine expérience ou un passé judiciaire. On est payé "à la tâche". Ce genre de travail n'est pas prisé, sans doute parce qu'il comporte de gros risques. "Assommer un bonhomme, on ne sait jamais jusqu'où cela va" ... sans doute aussi parce qu'il laisse l'impression de n'être que comparse et d'être exploité par ceux qui vous emploient.

Donc, pour certains, la délinquance est l'activité qui permet de vivre, presque un métier, voire même une philosophie de la vie. Le seul but du vol n'est pas toujours d'ordre pécuniaire, mais il vous pose : on est un "dur" ; on connait des gens du "milieu", cela permet de se vanter, avec discrétion et légère ostentation, de ses relations. De fait, plusieurs ont connu ou connaissent d'authentiques trafiquants, souteneurs, gangsters, ou même ont accidentellement travaillé pour eux. Dans ce genre d'activités, il y a des risques. Le délinquant intelligent et organisé ne les nie pas. Il les calcule. Il sait qu'on se fait arrêter assez rarement à condition de prendre des précautions et d'être sûr de ses complices. La police ne peut vous arrêter qu'en flagrant délit ou avec des preuves. Même si elle est moralement certaine de votre culpabilité, elle ne peut rien faire, quitte à vous mettre sur la conscience tous les méfaits commis dans le quartier, le jour où elle vous prend la main dans le sac.

Ceci présuppose naturellement que vous sachiez nier avec astuce lors d'un interrogatoire de police, et vous taire au cours d'un "passage à tabac". Que vous sachiez

vous méfier même des copains, à plus forte raison des étrangers à l'équipe s'ils n'ont pas fait leurs preuves. Et, direz-vous, si l'on est pris et condamné ? Sans doute un an de prison est pénible. Mais un an de travail en usine aussi ; et cela rapporte moins ; le tout est de bien mesurer les risques.

Pour d'autres, la délinquance est le fruit d'une politique à courte vue, fonction des circonstances ou d'impulsions plus ou moins contrôlées. On a commencé de chaparder, étant fort jeunes, et on continue à se procurer ce dont on a besoin sans penser aux risques, ni aux moyens plus astucieux de résoudre le même problème (par exemple voler une voiture plutôt que de faire de l'auto-stop, pour faire une randonnée gratis aux environs de Paris).

La vanité, la peur du qu'en dira-t-on à un point inimaginable, le désir de ne pas se "dégonfler" devant les copains, sont l'origine de nombreux délits et le point de départ pour beaucoup de jeunes délinquants ; tous seuls, ils n'en auraient eu sans doute ni l'audace, ni l'idée. Une fois le mal fait, le jeune se doit de rester fidèle à son passé ou à sa réputation. Se faire remarquer par des camarades plus âgés dont la réputation est déjà établie, se montrer à la hauteur, épater les filles est aussi à l'origine de certains délits, depuis le chapardage de boucles d'oreilles jusqu'au vol de scooters et d'automobiles. Cela prend figure de jeu et de sport. Le jeu est d'autant plus amusant qu'il y a un risque. A la limite, certains vols ne présentent aucun intérêt. Ils sont provocation de la société et de la Police. Ce n'est absolument plus le moyen de gagner de l'argent. C'est le besoin pour soi et devant les autres d'accomplir des exploits. D'ailleurs, l'engin volé n'a en général d'autre usage que de permettre au voleur de s'y pavaner, de s'y griser de vitesse et d'y embarquer des filles auxquelles cela suffit à tourner la tête. Puis on l'abandonne au bout de quelque temps (l'inventeur de l'antivol absolu rendrait un service considérable, et pas seulement aux propriétaires de voitures et de motocyclettes...).

Il y a, je pense, une grande part d'agressivité dans la délinquance des garçons, même quand il s'agit de simples vols. D'ailleurs, la "frappe" est un besoin fréquent. On prend n'importe quel prétexte pour "sortir dehors" et casser la figure à quelqu'un, connu ou inconnu. Les règlements de comptes entre individus, ou entre bandes, sont sanglants ...

J'ai assisté à une rencontre où les adversaires étaient à peu près quarante de chaque côté, armés de gourdins, morceaux de plomb et crans d'arrêt (le combat n'a pas eu lieu). Et un témoin digne de foi m'a parlé d'une rencontre où l'on était cent dans chaque camp. Pour plusieurs, cela s'est terminé à l'hôpital. Naturellement, le gros de chaque bande ignore le motif de la dispute. On sait seulement qu'il y a de la "pouille", avec la bande à Un tel. Ce sont surtout les garçons de quinze-seize ans qui "cherchent la bagarre" pour prouver leur virilité, et trouver là une revanche aux déceptions que le début de leur vie d'adulte leur a réservées, et quelques caïds qui se font valoir et respecter de cette façon ...

RÉACTION DE L'ENTOURAGE

La bande et ses membres ont une redoutable réputation à subir et à soutenir. Il faut avouer que bien souvent ils ont fait ce qu'il fallait pour la faire naître. Mais parfois cette réputation était déjà établie à l'état implicite. Le fait d'habiter le 116 de la rue des Vieilles Granges est déjà une marque. Une assistante sociale qui a quitté ce secteur il y a plus de vingt ans, entendant parler de la jeunesse turbulente de l'arrondissement, s'écrie : *"Ah oui, le 116 de la rue des Vieilles Granges !"* On vient d'arrêter deux garçons du 116 ; ils ont commis un vol ensemble, et puis, au moment de partager, ils en sont venus à jouer du couteau. Au square voisin, des filles de 14, 15, 16 ans se plaignent : *"On n'a déjà pas une bonne réputation au 116, avec des coups comme ça, on ne pourra bientôt plus sortir dans la rue ..."*. Intégrés à la bande des Tilleuls, voilà des garçons et des

filles étiquetés un peu partout dans l'arrondissement. Les commerçants non sans raison les craignent. Au cinéma, au café, on les tolère parfois, mais on les méprise toujours. Hors de leur quartier, il y a des endroits où ils n'osent retourner parce qu'ils sont "trop connus" ...

Dans leur hôtel meublé, Josiane ou Mado et parfois toute leur famille sont l'objet de critiques continuelles, les autres locataires refusent de leur dire bonjour, de leur rendre service. Le tenancier cherche tous les prétextes pour les mettre dehors. Si un étranger vient voir Josiane, il est tout de suite regardé avec méfiance ou hostilité par les locataires qu'il rencontre dans l'escalier ou le couloir. Si ce même étranger va voir l'assistante sociale, pour lui parler de Mado, on le prendra d'abord pour un ... souteneur.

Beaucoup prétendent être fichés au commissariat du quartier. *"Quand on est pris, ils ne nous font pas de cadeaux"*, disent-ils. Tous sont fort mal vus de la police. L'un d'eux affirme qu'arrêté dans une rafle à l'autre bout de Paris, l'inspecteur en civil lui a dit, au vu de sa carte d'identité : *"Du quartier des Tilleuls ? Ca ne m'étonne pas ; on vous connaît"*. Même si cette anecdote est fausse, elle montre assez bien comment les adolescents des Tilleuls se sentent considérés par autrui.

Les gens bien intentionnés du quartier, même les plus prêts à faire quelque chose pour la jeunesse se sentent découragés d'avance. Ils ont l'impression qu'il n'y a rien à faire, que le problème les dépasse et qu'en tout état de cause, il vaut mieux laisser une certaine distance entre leurs propres enfants et les jeunes des bandes. Leurs anciens camarades de classe aussi les évitent. D'ailleurs déjà à l'âge de l'école beaucoup étaient mal notés tant pour leurs résultats scolaires que pour leur conduite. Les patronages n'ont pu les garder. Depuis des années, ils rencontrent autour d'eux agressivité, mépris, méfiance, parce qu'ils se conduisent mal, sont grossiers et ne travaillent pas, d'autant plus qu'ils sont en bande et que le quartier les ressent comme un danger, une menace à sa tranquillité et à l'ordre établi.

Si les sentiments ne sont pas toujours violents vis-à-vis d'eux, c'est indifférence et éloignement, fatalisme à l'égard de ce qu'ils pourraient devenir. Pourtant, faut-il les juger sur leurs apparences ? ...

II

POURQUOI LA BANDE EXISTE-T-ELLE ?

Il faudrait distinguer ceux qui sont venus à la Bande des Tilleuls parce que leur caractère et leurs activités antisociales les inclinaient à chercher un milieu qui les accepte, les valorise au lieu de les mépriser, et leur facilite éventuellement la tâche ; et ceux pour qui les activités asociales ou antisociales n'ont été que la conséquence de leur entrée dans la bande. Ces derniers paraissent être les plus nombreux. Mais en fait le problème n'est pas si simple.

En principe, on pourrait distinguer deux ordres de causes, ne s'excluant pas d'ailleurs, qui ont motivé l'entrée dans la bande. Ou bien l'on fuit son chez soi, et il faut bien atterrir quelque part ; ou bien on est attiré par la bande elle-même ou par ses activités.

On fuit autant que possible son chez soi parce qu'y règne l'inconfort matériel, ou l'inconfort affectif, ou les deux, (l'inconfort matériel et surtout l'entassement dans un local trop petit, multiplient et enveniment les frictions entre membres d'une même famille).

Imaginez une petite pièce au premier étage d'un hôtel meublé sordide. Vieil immeuble croûlant et sale, hanté par les rats. Pour y accéder, il faut franchir la porte cochère, traverser une sorte de hangar. A droite, un escalier très étroit et abrupt qu'on monte sans difficulté, mais qu'on descend prudemment et en se tenant à la rampe branlante, même quand on en a l'habitude. Un couloir donne pendant une partie de son trajet sur la cour intérieure ; le dernier tronçon est si tortueux, si étroit, si sombre, que le soir, même en connaissant les lieux, on se heurte aux murs ; il faut avancer en aveugle, les mains en avant. C'est le décor idéal pour un film néo-réaliste italien, à ceci près que le soleil n'y pénètre pas. L'hôtel comprend d'autres étages et bien d'autres logements semblables. Tout le monde s'y connait et souvent s'y entr'aide. On entend ce qui se passe, scènes ou éclats de rire dans quatre ou cinq autres familles. On s'interpelle par les fenêtres donnant sur la cour. La vie privée de chacun est connue de tous. Promiscuité d'immeuble avec ses aspects sympathiques et aussi ses dangers. Les gens y sont, en apparence au moins, plus gais qu'on ne pourrait le croire, sauf quand un gros ennui (des enfants malades, par exemple) vient les surprendre. La vie y est d'autant plus intense que la population y est plus nombreuse et qu'il y a beaucoup d'enfants ; d'autant plus intense aussi que l'hôtel donne sur une petite rue et que la vie n'est pas happée par le va-et-vient de l'avenue voisine ...

Une pièce de 16m² délabrée, une minuscule fenêtre sur la cour. La lumière électrique nécessaire presque toute la journée. C'est la pièce unique, qui sert aussi de cuisine et de cabinet de toilette. Pas de gaz, pas d'eau, ni d'évier. Il y a un robinet et une sortie d'eaux sales dans la portion de couloir qui donne sur la cour. Les W.C. sont à l'étage. Un petit poêle à charbon assure le chauffage et la cuisine l'hiver. Un réchaud à alcool (genre réchaud de camping) permet de faire la cuisine l'été. Vivent là : madame Martin, "l'ami" de madame Martin et les trois enfants de madame Martin : Micheline, 17 ans, Jeannot, 14 ans et Annette, 13 ans, A la promiscuité d'immeuble, s'ajoute la promiscuité familiale ...

Comment voulez-vous que la moindre divergence de vue, quand on vit dans une seule chambre, ne prenne pas des proportions considérables ? S'il y avait deux pièces, la vie des adultes pourrait, au moins par moments, ne pas interférer avec celle des enfants ; on se supporterait. Ici,ou bien il faut se résigner et tout admettre ; ou bien imposer sa façon de voir ; ou bien rentrer à la maison le plus tard et le moins souvent possible ... Rien d'étonnant à ce que les enfants désirent mener le plus tôt possible une vie indépendante, fuient les corvées, les courses à faire, les odeurs de cuisine, les pleurs du petit frère, les coups de gueule du père et les gémissements de la mère. Il n'y a que le poste de radio ou de télévision qui puisse faire l'accord de tous, et la lecture le refuge de quelques-uns.

Cependant il ne faudrait pas croire que le fait d'être mal logé soit un facteur constant et unique.

Je n'ai pas de chiffres précis à fournir, mais presque tous les membres de la bande vivent dans des conditions familiales anormales : un seul parent, belles-mères, beaux-pères ou successions d'amis ; parents qui se battent ou qui s'enivrent, parents qui rejettent affectivement leur enfant ou lui rendent la vie fort peu attrayante : telle fille de dix-sept ans reçoit des coups ou est mise à la porte sans un sou quand elle ne rapporte pas sa paye intégralement ; tel garçon de quatorze ans vit dans une minuscule mansarde d'hôtel avec sa mère et traîne les rues et les cafés tard le soir, parce que celle-ci reçoit des "amis".

La surpopulation de l'habitat, les chocs affectifs mènent donc les enfants non pas directement à la délinquance, mais à la fuite de chez eux, de là à la bande, cette dernière étant le lieu de toutes les occasions de chutes. Naturellement, les raisons de fuir sont encore plus grandes si le jeune ne travaille pas (façon de s'opposer à la famille ; raison de plus d'être rejeté par elle) et si ses heures de liberté sont nombreuses.

Cela n'explique pas tout. On a des motifs de quitter son domicile. Mais alors, pourquoi le bistrot ? En fait, il n'y a guère d'autre lieu. Il y a bien le square. C'est là qu'ils allaient quand ils étaient plus jeunes, qu'ils vont parfois encore aux beaux jours. Mais c'est peu confortable l'hiver ; l'endroit est trop public. C'est un pis aller. D'autre part, le café est une promotion. C'est un des signes du passage à l'âge adulte. Il y a aussi les bancs de la place des Tilleuls. Ils ont le mérite d'être gratuits. Ils n'ont de succès qu'en été et sont peu propres aux longues discussions, aux parties de cartes ou aux conciliabules secrets. Le café est le lieu naturel, faute de mieux, où l'on se réunit, où l'on se rencontre, où l'on se donne rendez-vous.

Si les raisons étaient seulement celles-là, on passerait ses loisirs dans le café, en bas de chez soi. Il y a toujours un café en bas de chez soi. Or il n'en est rien. Dans ces cafés-là, il n'y a pas de jeunes, et les garçons de la bande ne songent pas à s'y rendre, pas même quand l'Oiseau bleu est fermé, une fois par semaine. Ce n'est pas par hasard que leur café d'élection se trouve Place des Tilleuls, proche de plusieurs cinémas, et si c'est un de ceux qui restent ouverts jusqu'à deux heures du matin.

Mais cela ne suffit pas à expliquer qu'on vienne de tous les coins de l'arrondissement, régulièrement à ce même café, durant des années, qu'on se sente perdu quand il est fermé ; qu'on ne puisse s'en passer, comme d'une drogue : tels ces garçons qui se jurent bien de ne plus y mettre les pieds et qui (serments d'ivrognes) y réapparaissent quatre jours après. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le besoin d'alcool, ou même le besoin de consommer qui les attire. Il y a certes quelques buveurs invétérés ; il y a ceux qui épisodiquement noient leur chagrin dans la boisson, il y a les samedis soirs tapageurs. Mais en fait (surtout à l'époque où beaucoup ne travaillaient pas) on consomme le moins possible et les boissons les moins chères, comme le café. On se souvient trois ans après des formules telles que *"deux cafés pour cinq", "vous m'apporterez un bol d'air avec une paille",* Maintenant, plus argentés, les mêmes commandent de la bière d'importation, des

jus de fruits ou des cafés crèmes ... Encore profitent-ils souvent du manque de zèle du garçon pour rester attablés sans rien consommer pendant des heures, ou des premières chaleurs pour émigrer de temps à autre sur les bancs de la place des Tilleuls et éviter ainsi de prendre un verre.

La raison est autre. Ils ne se contentent pas de fuir leur chez eux, de trouver un lieu confortable et bien situé pour leurs réunions. Ils sont attirés par la bande (*).

La plupart des adolescents aiment se retrouver, conserver les liens forgés à l'école ; ils se sentent liés entre eux. Ils viennent chercher là, la compréhension et l'ambiance affective qu'ils n'ont pas chez eux. C'est surtout très net en ce qui concerne les filles et les plus affectifs des garçons. La preuve en est que lorsqu'une liaison sentimentale sérieuse se produit, les deux partenaires ne ressentent plus, même lorsqu'ils sont l'un sans l'autre, le besoin de la bande. D'abord, ils s'installent dans un coin du café, ignorant plus ou moins les autres, oubliant de leur dire bonjour (aucun rapport avec leur conduite lors de leurs liaisons sexuelles antérieures). Puis, peu à peu, ils quittent le café, fuient la bande, ou en tous cas ne font aucun effort pour la retrouver. Ils y reviendront en cas de rupture.

Ils puisent aussi une force dans cette participation à un groupe. Cela leur permet de s'opposer avec moins de crainte et de scrupules aux efforts éducatifs de leurs parents. Ils sentent la bande derrière eux. Cela explique en partie pourquoi tant de familles se sentent dépassées. Ils cherchent parfois une valorisation, un rôle d'hommes que leur entourage et sans doute le milieu professionnel leur refusent. Les "grandes gueules", les vantards, certains de ceux qui jouent aux "durs" sont parfois des petits garçons chez eux, filant doux quand leur mère crie un peu fort. Ces garçons ont là un public souvent prêt à les écouter sans trop les contredire ou à admirer leurs exploits ; et les filles, des garçons qui font attention à elles. Et puis ces adolescents se trouvent au bord d'une existence assez semblable à celle de leurs parents, ce qui, cela se conçoit, ne leur paraît pas très enviable. Ils se trouvent en face d'une existence complexe à laquelle il est de plus en plus difficile de s'adapter. La bande leur apporte une atmosphère et aussi un soutien. Ce qui explique que le premier souci du garçon qui sort d'un centre de rééducation ou de prison, ou du soldat en permission, soit de retrouver à la fois les camarades et l'ambiance de "l'Oiseau bleu".

Si la bande leur apporte quelque chose qui leur manque, elle ne leur apporte cependant pas tout. Chacun est trop préoccupé de soi, de son personnage, trop prisonnier de ses propres problèmes, trop soumis aux habitudes du groupe pour apporter beaucoup aux autres. C'est peut-être l'un des éléments de la situation qui explique qu'un étranger, à condition qu'il parvienne à s'introduire dans la bande, puisse y jouir d'une position privilégiée.

Parfois, les motifs sont plus précis. Le café est le lieu de rencontre idéal pour filles et garçons à la recherche d'une liaison sentimentale ou sexuelle. Manifestement certaines filles ne sont venues au café, qu'elles connaissaient de réputation, que pour s'offrir aux invitations des garçons. "L'Oiseau bleu" est un lieu où ce genre de relations est parfaitement toléré et caché aux yeux des familles.

La bande sert aussi de refuge moral, au moins provisoirement, à des garçons et filles en situation irrégulière : jeunes gens sans domicile, fugueurs, ou aux prises avec des difficultés de toutes sortes : garçons sans ressources, sans logement, sans travail, filles enceintes, individus sortant de prison. Ainsi, autour du noyau de la bande, se forme une zone marginale, fluctuante, dont l'effectif variable est difficilement chiffrable.

(*) Malheureusement, je ne sais pas grand'chose sur la formation de la bande et son histoire. Je suppose qu'elle existe depuis longtemps. D'après les témoignages, il y a 30 ou 40 ans, le coin était déjà fort mal famé et de solide réputation. Mais c'étaient des truands ou des noceurs adultes qui peuplaient cafés et cinémas "à cuisse".

Ce n'est donc pas pour entreprendre une vie en marge, pour commettre des délits, pour se frayer un chemin vers la prostitution qu'on vient à la bande, tout au moins en général. Mais je ne crois pas non plus que la réunion de garçons et de filles soit à elle seule génératrice de délinquance. Il y a d'autres groupements de jeunesse et leur style de vie est tout à fait différent. Or ces groupes n'attirent pas du tout, *à priori,* les garçons et les filles de la bande. Ceux qui en faisaient partie les ont quittés vers quatorze ou quinze ans. C'est rarement par hasard qu'ils sont venus à une bande aux activités antisociales. Cela paraît correspondre à une attirance pas toujours consciente chez eux, et non pas nécessairement à un désir de participer à ces activités. Quand le niveau d'adaptation sociale de la bande se sera amélioré, certains n'y trouveront plus l'atmosphère à leur goût et iront chercher mauvaise fortune dans une bande voisine, ou bien se réuniront autour des quelques délinquants invétérés du quartier ou du petit pédéraste - mythomane - excentrique, pour recréer cette ambiance que d'un certain côté, au fond d'eux-mêmes, ils regrettent.

Il y a quelque chose d'assez significatif dans le fait de rechercher non pas la bande, mais cette bande-là et de s'y complaire (*) ; son atmosphère a quelque chose de malsain, de dissolvant, et en même temps d'attirant, de fascinant à la façon d'une drogue. Je me souviens de garçons et de filles simplement venus "pour voir", bien décidés à ne pas se mêler à la bande. En moins de deux mois, ils ont fait le chemin qui mène du comptoir à l'arrière salle du café, de l'attitude spectatrice à la participation active. Dès lors, ils sont pris par l'ambiance. Plus moyen de s'évader, plus moyen d'échapper aux normes de la bande si une très forte raison ne les attire pas hors du cercle dangereux. Ici aussi on pense à la drogue. Plusieurs garçons menant une vie normale, continuant des études même, des filles semblables à bien d'autres s'y sont pervertis en très peu de temps. Par contre, quelques anciens ou anciennes, de passage dans le quartier s'étonnent maintenant d'avoir pu vivre dans une telle atmosphère sans même se rendre compte de l'existence menée et de la pente suivie.

Par ailleurs, je ne crois pas que leur attitude témoigne d'une agressivité de classe contre un certain ordre social. Souvent la délinquance est un geste antisocial par nature et non par accident. Ou bien l'on se refuse à imaginer le tort porté à autrui, on le minimise ; ou bien on s'en targue et on s'en moque ouvertement, et cela s'ajoute au plaisir procuré. Ce n'est vrai que pour les garçons. La forme de la délinquance chez les filles étant teintée bien souvent, au contraire, de masochisme. Les filles prennent inconsciemment plaisir à se placer dans les situations inextricables, à attirer sur elles les conséquences les plus fâcheuses. Nombre de filles paraissent ainsi chercher toutes les occasions de "mal tourner". Cette différence explique peut-être en partie pourquoi les garçons passent bien plus souvent que les filles devant les tribunaux, car ils troublent bien plus l'ordre social ; mais aussi pourquoi les filles sont plus difficiles à réadapter, car elles semblent se complaire dans l'inadaptation que leur apporte des satisfactions dont elles ont un besoin inconscient.

Une fois organisée, la délinquance ne rencontre plus guère de résistance. La bande déculpabilise chacun de ses membres. Les familles ne sont pas au courant ou demeurent impuissantes. Tout contact avec le milieu social normal est rompu. Restent les forces chargées du maintien de l'ordre.

La force de police est une arme à double tranchant. La peur du gendarme existe. Elle joue un rôle positif, il me semble, dans la prévention de la délinquance et, en ce qui concerne les garçons les plus intelligents, dans la prévention de certaines formes de délinquance : on ne se "mouille" plus pour de petites sommes ; on renonce à de bonnes affaires dont les risques sont trop grands ou pour lesquelles les peines prévues par la loi sont trop fortes.

(*) Cette remarque ne vaut que pour quelques-uns. D'autres sont venus là simplement pour y retrouver leurs anciens camarades.

Il y a un petit nombre d'individus pour qui au contraire, au bout d'un certain temps, le jeu du gendarme et du voleur a quelque chose d'excitant, la prison faisant partie des risques du métier et rétrospectivement servant de lettre de noblesse comme les anciens combattants ont leurs "campagnes". Plus fréquent le cas de l'impulsif, de celui qui vole pour sa satisfaction immédiate, et de l'être borné, qui ne calculent pas leurs risques. La peur du gendarme ne joue guère. On ne pense qu'à l'immédiat et non aux conséquences à venir ; on se croit assez fort pour n'être pas pris.

La crainte du gendarme donc n'atteint pas tout le monde. Elle semble d'ailleurs s'amoindrir pour deux raisons :

— la première raison vient du fait que les mailles du filet sont trop larges, surtout s'il s'agit de jeunes garçons intelligents. Pour que la police soit efficace, il faudrait qu'elle intervienne à chaque méfait, et en particulier lors des premiers méfaits ; il faudrait que l'apprenti délinquant, même sans être puni, ait l'impression que toute infraction lui causera des ennuis. C'est le premier pas qui coûte. Si le milieu et les circonstances favorisent ce premier pas, si aucune conséquence fâcheuse ne survient, si la bande est telle qu'elle diminue le sentiment de culpabilité du garçon, la délinquance devient pour le garçon un état normal. De même, s'il a vu ses camarades vivre impunément des années dans l'illégalité, le jour où la sanction survient il est trop tard. Or, soit qu'elle ignore le méfait, soit qu'elle n'ait pas de preuves suffisantes, bien souvent la police intervient psychologiquement trop tard. L'impunité réelle et le sentiment de cette impunité diminuent énormément son efficacité.

— la seconde raison, c'est que la police n'est pas seulement crainte, mais encore haïe par les membres de la bande. On se plie aux exigences de celui qu'on estime, on se rebelle comme à plaisir contre celui qu'on hait ou qu'on méprise. La leçon qu'il vous donne risque fort de n'être pas comprise. La répression engendre donc plus souvent l'agressivité que la peur. Je pense que cette haine a une double origine. D'abord le policier est chargé comme un bouc émissaire de toute l'agressivité que les membres de la bande portent à la société en général et à l'ordre établi ; le personnage ridicule du gendarme bête et brutal que présente si souvent le cinéma fait leurs délices et achève de les déculpabiliser ; il y a ainsi une sorte de mythe du policier. Ensuite il y a les rapports réels entretenus par la bande avec les forces du maintien de l'ordre. Tout n'est pas inventé dans les brutalités subies par les adolescents et dans les témoignages fort discutables relevés contre eux. Cela confirme et renforce le jeune asocial dans ce fâcheux état d'esprit qui fait perdre à la police la moitié de son prestige, donc une part de son efficacité. Pour remonter ce courant, il faudrait que le policier n'ait jamais, dans ses relations concrètes avec les adolescents, aucune ressemblance avec le personnage qu'on lui prête.

III

MON AMITIÉ AVEC LA BANDE

La bande forme une société close et d'autant plus méfiante que des délits graves ont dernièrement motivé l'arrestation de plusieurs de ses membres. Beaucoup de ceux qui restent ont trempé dans l'affaire. Et ceux qui n'y ont pas participé ont d'autres méfaits à se reprocher. Ne pouvant me faire présenter par un membre de la bande (ce qui serait la meilleure solution), je vais essayer de me présenter tout seul ... Cela demandera à peu près six mois.

Un beau jour, je vais m'installer, avec un journal, dans l'arrière-salle, leur domaine réservé, et je commande un café. Je ne suis pas passé inaperçu. Cinq ans après, un garçon de la bande se souviendra mieux que moi de mon intrusion, n'ayant oublié aucun détail de mon costume, ni ce que j'ai fait et dit, ni à qui je me suis adressé cet après-midi-là ! Ils sont quelques-uns là à jouer au rami. J'ai un peu oublié les règles. Comme j'ai fini de lire mon journal, je m'intéresse à la partie... Certains me regardent avec une inquiétude non dissimulée ... Dans un coin, il y a un garçon qui voudrait trouver du travail. Je saisis l'occasion (trop vite, peut-être ... ?) : *"J'ai un ami qui a parfois des adresses de travail. Je lui poserai la question"*. Je prends rendez-vous avec le garçon, au même endroit, pour le lendemain. La glace est rompue. Cela ne veut pas dire que la confiance règne. Je m'en suis rendu compte par la suite : pour eux j'étais sûrement un indicateur de police.

Dès le lendemain toute la bande est au courant de mon intrusion. Je suis soumis pendant plusieurs jours à divers interrogatoires. Certains discrets, amicaux, intelligemment menés ; d'autres très directs, et manifestant l'anxiété de l'interrogateur. Dans une telle position, c'est celui qui interroge qui se dévoile le plus. Une question révèle toujours une intention, une inquiétude, l'intelligence et la finesse de l'interrogateur, l'importance et le degré d'organisation de ses activités. Celui qui répond, au contraire, se trouve dans une position défensive assez confortable. Si je devine leurs inquiétudes à mon égard, je peux les tranquilliser sans avoir l'air de me défendre. Visiblement, ils sont inquiets, d'autant plus qu'ils n'ont pas la conscience tranquille. *"Qui est-ce ?* se demandent-ils. Un amateur de filles ? Un amateur de garçons ? Un "curé en civil" ? Ou bien un indicateur de police ? Pour quelles raisons vient-il ici ? Pourquoi ici, puisqu'il n'est pas du quartier ? (quinze minutes à pied, une section d'autobus). Que peut venir faire ici un professeur - dès le deuxième jour, ils m'ont demandé quel métier j'exerçais - au milieu des voyous ?

Je me fais rapidement des relations, surtout avec ceux auxquels je rends service. Je joue au rami, je fume les cigarettes qu'on m'offre, j'offre les miennes ; je paye le café ; bientôt ce sera réciproque. Je bavarde, je discute, je réponds sans réticence aux questions qu'on me pose. Je n'en pose jamais, je ne leur demande même pas leurs noms ou leurs adresses. Je me contente de ce qu'ils racontent. Etre patient et rester discret sont des précautions indispensables si l'on veut n'être pas rejeté.

Il est facile de comprendre leur inquiétude, leur méfiance et leur prudence à mon égard. D'abord personne ne s'est jamais ainsi introduit dans leur clan. Ma simple arrivée est déjà insolite. De plus, quelle raison attribuer à ma présence quasi-quotidienne ? Ils comprennent difficilement qu'on puisse leur rendre service,

s'intéresser à eux, sans une idée derrière la tête. Or, ils ne me découvrent aucun intérêt matériel ou sexuel. Je ne viens prêcher aucune idée religieuse ou politique. Et même si je prétexte que je préfère l'ambiance jeune de "l'Oiseau bleu" à celle des cafés mornes de mon quartier, je les inquiète. Je les inquiète, je ne les intimide pas. Mon titre de professeur n'impressionne que trois ou quatre, encore en centre d'apprentissage ou à l'école de sténodactylos, mais pas du tout les autres. On méprise un peu les "intellectuels", mais cela n'a pas beaucoup d'importance dans la mesure où je ne joue pas ce rôle, où je romps avec le personnage qu'ils attendent de moi, où je n'étale jamais mes diplômes et mes connaissances, où mon attitude n'est jamais de supériorité vis-à-vis d'eux.

Si, rapidement, je suis adopté par toute une partie de la bande, il faut six mois pour que les chevronnés du quartier ne se méfient plus. Six mois, plusieurs interrogatoires, une enquête sur mon compte pour vérifier ce que j'ai pu dire... et que je ne figure pas parmi les indicateurs de police. Pendant six mois, il y a des hauts et des bas. Certains me considèrent comme un client du café aux idées un peu étranges, mais un brave type dans le fond. Pour d'autres, je suis un vrai copain. Bon nombre restent sur leur réserve, froids, méfiants. Il y en a un qui me fuit chaque fois qu'il m'aperçoit. A deux reprises l'une des équipes au cours de ses activités subit des mésaventures ; quelqu'un a parlé, le nouveau probablement : méprise fâcheuse, qui aurait pu me coûter cher.

Après six mois de présence quotidienne, je fais partie de la bande au même titre que beaucoup d'autres. Je n'y suis pas le chef, ni un chef en aucune manière ; ni quoi que ce soit qui puisse faire ressembler à un chef scout, à un moniteur, à un éducateur ou à un professeur de morale. Mon âge (trente ans), ma profession et surtout ma propre conduite, mon attitude, m'interdisent une assimilation complète. Par exemple, je ne me crois pas obligé, pour être comme les autres, de courir les filles. Je ne demande pas à participer aux affaires louches, ni à tirer quelque bénéfice. Je joue parfois la tournée, aux cartes ou aux dés, mais je ne joue pas d'argent. Réciproquement, jamais on ne me propose un coup ou une complicité quelconque, jamais on n'essaye de me "mouiller" dans une affaire : libre à moi d'exercer une profession mal payée, libre à eux d'agir autrement. Mais cela présuppose que rien dans mes paroles ou dans mon attitude ne soit ressenti par eux comme une désapprobation de leur façon de concevoir la vie, ou comme une approbation de ma propre conception des choses.

Par contre, assez rapidement, certaines filles ont vis-à-vis de moi le même comportement que vis-à-vis des autres garçons : et ceci n'a cessé complètement qu'au bout d'un temps assez long. Cependant, les filles qui se prostituaient et que je suis allé voir sur les lieux de leur "travail" n'ont jamais eu cette attitude.

J'ai mis très longtemps à être invité au domicile de quelques-uns d'entre eux. Mais en cela je ne diffère guère des autres. On ne reçoit que quelques privilégiés et les voisins immédiats. En trois ans je n'ai été admis que dans une douzaine de foyers et encore irrégulièrement. Dans quatre ou cinq, je fais un peu "partie de la famille". On m'y invite à "boire le coup", à jouer aux cartes, à dîner. J'ai aussi assisté au mariage de celui-ci, aux 20 ans de celui-là. J'aurais été parrain d'un enfant, si je n'avais été absent au moment du baptême. On m'emmène au cinéma. Je fais le quatrième à la belote. On insiste pour m'entraîner à des matches sportifs : plus tard pour me faire faire du culturisme. Je discute beaucoup avec eux, et de tous les sujets, même politiques et religieux (*). Peu ont des idées positives sur la politique ou le syndicalisme ; il me faudra beaucoup de temps et saisir les occasions favorables pour aborder ces sujets. Quant à la religion, ils y sont violemment opposés, presque unanimement. Cette opposition vise en fait surtout les formes sociales et les cadres sociaux de la religion. Par contre, des discussions passionnées se sont élevées en abordant ces problèmes en eux-mêmes ou sous leur forme métaphysique.

(*) Il ne s'agit pour moi, en aucune manière, de les convertir à une idée ou une autre, mais de les éveiller à ces problèmes ; et, accessoirement, de les documenter.

Je suis le confident de beaucoup, car on sait que je ne parle pas et que je n'utilise pas ce que je sais à mes propres fins. Plusieurs fois j'ai vu un garçon exiger la parole d'un camarade avec insistance, pour lui confier quelque chose, sans éprouver le besoin de me la demander. Ma discrétion va de soi. A une certaine période, non seulement ils me raconteront volontiers leurs aventures, les bons coups qu'ils ont réussis, mais je serai au courant de ceux qui se préparent, même quand ils sont d'importance (marque de confiance, certes, mais position assez désagréable...). Naturellement, le degré de confiance et d'intimité varie avec chacun ; il a beaucoup varié aussi avec le temps. Au bout de trois ans, je compte parmi les meilleurs camarades de plusieurs et je suis tenu à l'écart par d'autres. La plupart ont compris et admis mon attitude. Ils ont accepté sans nécessairement approuver la façon dont se manifestait mon amitié à leur égard ne croyant pas toujours à son efficacité. Néanmoins, ils me présentent des camarades d'autres bandes à dépanner ou me désigneront copains ou copines qui font des bêtises pour que je tente d'y mettre le hola !

Non seulement je fais partie du paysage mais, comme les amis des amis sont les amis, j'ai pu amener à plusieurs reprises des camarades sans que cela provoque de remous. Pendant six mois, l'une d'elles, Christiane, a pu venir régulièrement, tenant le même rôle, jouissant de la même confiance, témoignant de la même amitié. C'est le mariage de Christiane et son départ au loin qui ont mis fin à cette amitié. Plusieurs années après, on me demande encore de ses nouvelles ; ce qui est l'expression d'un regret ... et aussi d'un reproche, celui de les avoir "laissé tomber".

La question : *"Pourquoi vient-elle ?"* a flotté dans l'air pendant huit ou dix jours. Les garçons ont accepté rapidement l'idée qu'elle n'était ni ma petite amie, ni ma fiancée, mais une copine c'est-à-dire qu'elle entretenait les mêmes relations avec eux et avec moi. Son métier, assistante sociale, malgré mes craintes, n'a pas été un obstacle à son admission dans la bande. Sa position et son attitude étaient très bénéfiques. Elle est devenue rapidement très amie avec beaucoup sans provoquer la moindre tentative ou idée de flirt, de l'aveu même d'un des plus grands coureurs de jupons de la bande. Chez Christiane, ils se sentent très à l'aise. Ils apportent leurs disques pour les écouter sur son pick-up. Ils s'installent confortablement sur les sièges ou sur le lit. Ils acceptent sans aucune gêne la tasse de thé ou le verre de vin qu'on leur offre. Beaucoup de filles se sentent plus libres vis-à-vis d'elle que de moi ...

Dans une telle bande d'adolescents, adultes à certains égards, il n'est pas aisé d'avoir une influence directe. Ni les ordres, ni les défenses, ni les conseils, ni même l'exemple n'ont de valeur en soi. (On suit un exemple s'il incarne déjà votre idéal). Je ne suis au départ qu'un étranger s'immisçant dans une bande qui ne m'a pas attendu pour avoir ses lois, ses habitudes, sa façon de vivre. Chacun s'est bâti un personnage pour lui et pour ceux de la bande. Il n'est plus un enfant qui se cherche. Toute leçon de morale, aussi déguisée soit-elle, ferait renaître à leurs yeux le personnage social qu'ils attendent de moi, celui qu'ils ont fui et renié en venant à la bande, et tout risque d'être rompu. Ils savent bien que je ne suis pas d'accord avec eux ; ils ne me proposent pas d'en faire autant. Ils ont leur opinion, j'ai la mienne. D'où la nécessité d'assister sans rien dire, pendant des mois, à des conversations peu édifiantes, à la perpétration de méfaits. Il ne s'agit pas de mettre sa conscience à l'abri en intervenant, mais de manifester une amitié de façon efficace.

C'est seulement après des mois, s'ils savent qu'ils peuvent avoir confiance en vous, que vous n'êtes pas venu "vendre votre salade" politique, religieuse, morale, qu'une amitié peut naître.

D'un ami, dont on sait qu'il est désintéressé, on écoute volontiers les paroles. Vos paroles pèsent exactement le poids de l'estime qu'ils ont pour vous. Et s'ils

tiennent à votre estime, ils feront peut-être un effort pour la conserver. Vous pouvez leur faire prendre conscience de la pente qu'ils suivent, des raisons pour lesquelles sans le savoir ils la suivent, de l'avenir qu'ils se préparent, des répercussions de leurs actes sur la vie des autres (les membres de leur famille, les filles, etc.) et de leurs possibilités inemployées auxquelles ils ne croient pas. Vous catalysez des réactions mais vous ne les dirigez pas vraiment. Cette influence indirecte peut modifier l'orientation du groupe ou celle de quelques-uns avec lesquels vous avez des relations plus profondes. Modifier l'ambiance, peu à peu, en développant dans le groupe certaines valeurs qui y existent déjà : vous pouvez vous permettre, par exemple, de leur donner des leçons de solidarité, parce qu'ils croient se tenir les coudes. Par contre, ne leur parlez pas de l'honnêteté, puisqu'ils ne sont pas même contre, ils l'ignorent. Faire naître d'autres valeurs, non pas en leur parlant, non pas en les incarnant vous-même, mais en les leur faisant vivre est important.

Etre un ami, ce n'est pas être un chef ou un professeur de morale. C'est d'abord n'être pas une "poire", ni un "dégonflé", ni un empêcheur de danser en rond, ni un être qui se croit supérieur parce qu'il a fait des études et n'a jamais été en prison. Mais c'est surtout ou ce devrait être quelqu'un sur qui on peut compter en toute occasion pour vous prêter cent francs, un bouquin, pour vous remonter le moral, vous crier casse-cou, pour vous héberger provisoirement si c'est nécessaire, pour vous dire la conduite à tenir vis-à-vis de l'employeur, de la sécurité sociale, pour vous faciliter des démarches auprès du Tribunal, des services sociaux, des avocats, pour vous "engueuler", pour vous écrire si vous êtes en Algérie ou en prison, pour aller vous voir si vous êtes à l'hôpital, pour vous écouter quand vous voulez raconter quelque chose. C'est aussi celui qui sait se taire, qui sait accepter une cigarette, une invitation à dîner. C'est celui qui ne vous laisse pas tomber, quoi que vous ayez pu faire, et même s'il vous désapprouve entièrement. C'est celui aux yeux de qui on est quelqu'un, en dépit de tout.

Ne pas être non plus l'ami indispensable. Sans doute ont-ils besoin d'être soutenus pour parvenir à une étape nouvelle de leur existence et d'être assurés qu'ils peuvent compter sur vous en cas de coup dur ; mais il faut, quand c'est possible et dès que cela est possible, les sevrer de votre aide. Il faut qu'ils puissent sans heurt, se passer de vous. L'idéal n'est pas qu'ils vous suivent, mais qu'ils acquièrent leur autonomie.

Cette amitié peut apporter beaucoup, et non seulement sur le plan individuel : elle apporte au groupe un peu d'air de l'extérieur. Elle établit un pont avec le monde social. Or, ces garçons et ces filles se sont retranchés de l'univers social, et la société a consommé la rupture en les rejetant. Un garçon du quartier, ancien camarade d'école de plusieurs membres de la bande, me disait : *"Evidemment, on n'a rien contre eux, mais quand on les voit passer, on change de trottoir"*. Or, ce rejet, les garçons de la bande n'ont pu l'accepter avec indifférence ou seulement résignation. Ils ont été conduits à s'en targuer et à s'y complaire.

Il faut donc à tout prix, si l'on a l'espoir de voir ces garçons et ces filles mener un jour une vie normale, et courir leur chance de bonheur ... ne pas changer de trottoir ... tenter de les comprendre et de les aider.

IV

LE PROBLÈME DU TRAVAIL

Près de la moitié de la bande travaille, mais l'atmosphère est au farniente. Il paraît normal de ne rien faire. Les velléitaires sont bien vite repris par l'ambiance. Au fur et à mesure que le temps passe, la perspective de se remettre au travail, de suivre un horaire régulier, de se lever de bonne heure, leur paraît de plus en plus sombre. Pour les uns c'est une appréhension égale à celle du parachutiste avant le saut. Pour les autres qui s'étirent et qui baillent, cela paraît si loin, et si inutile, et si mesquin. Pour ceux qui sont très fiers d'être des "truands", ne rien faire est un titre de noblesse. Et puis ils se sont fait une existence sans travail ; ils s'y complaisent ou, au mieux, ils s'y font.

La bande n'est pas toujours le seul milieu favorable à leur paresse. Certaines familles acceptent volontiers, ou supportent que l'adolescent ne travaille pas. Elles lui assurent nourriture et logement, se montrant seulement assez chiches sur le chapitre de l'argent de poche. Il aurait fallu connaître alors les familles - ce que je n'ai que rarement réussi à faire - et les inciter à se montrer moins tolérantes.

Certains travaillaient ou poursuivaient un apprentissage quand ils ont commencé à fréquenter la bande et c'est la bande qui leur a donné l'idée de cesser. Mais sans doute d'autres ne faisaient déjà rien et la bande, au contraire, leur fournissait la possibilité d'utiliser leur temps. J'avoue au début avoir été pris de vertige, pensant que si même j'arrivais à convaincre deux ou trois d'entre eux à se mettre au travail, l'ambiance les reprendrait bien vite. Il ne s'agissait pas seulement de leur trouver du travail, mais tout en aiguillonnant quelques-uns individuellement, de créer parallèlement dans le groupe une atmosphère de "recherche de travail". Se comporter avec l'un comme s'il désirait trouver une place : *"C'est bien dans un garage que tu voulais travailler ? Justement je t'ai trouvé une adresse. Tu n'as qu'à y aller tout de suite"*. Et connaître si possible quel levier pourrait soulever leur inertie. A Gaston, qui tient beaucoup à sa petite amie, montrer qu'il n'a aucune chance de se l'attacher s'il ne gagne pas sa vie régulièrement. Parler des vacances prochaines et de l'argent nécessaire à un camp sympathique. Les aider à vaincre certains obstacles que, aisément résignés, ils croient infranchissables. Certaines filles sont paralysées par l'idée d'aller se présenter. Deux garçons n'osent plus même tenter de trouver une place parce que plusieurs fois on leur a demandé un extrait de casier judiciaire.

Découvrir les obstacles pratiques ou psychologiques qui les empêchent de travailler, quel mobile serait susceptible de leur faire accepter un travail. Choisir le moment propice pour le leur proposer ... Il a fallu six mois pour créer une ambiance favorable au travail et plus d'un an pour que presque tous les membres de la bande aient une place rémunérée ; le reliquat était formé surtout d'instables et de quelques garçons opposés à tout travail. Arriver chaque jour, pendant plusieurs semaines, avec des quantités d'adresses, celles que m'ont données des amis, celles que j'ai pu glaner dans les annonces des journaux ou aux vitrines des boutiques. J'envoie ceux qui ont un métier se renseigner à leur syndicat. Ceux qui ne savent rien faire peuvent toujours aller au bureau d'embauche de certaines grandes entreprises où la main-d'œuvre non spécialisée est flottante, ou, si la saison est favorable, dans un chantier de construction.

Au début il est bien difficile de les convaincre. Ils ne vont pas à l'adresse indiquée, ou prennent l'attitude qu'il faut pour n'être pas embauchés. Certains "grillent" cinq ou six places en suivant. Soit qu'ils abandonnent, soit qu'ils soient renvoyés au bout de quelques jours, voire au bout de quelques heures. A la limite, l'urgence vitale même ne fournit plus un motif suffisant pour accepter un travail. Geneviève est sans logement, absolument sans ressources. Elle se laisse mourir de faim et de découragement. Je lui propose, chez des amis, une place, logée, nourrie et rémunérée, elle refuse par lassitude, ou dégoût de la vie et de la société. Seules les places faciles, sans responsabilité, sans surveillance étroite (livreur par exemple), les tentent un peu.

Et puis chacun croit à l'inutilité de tout effort pour changer une situation ou se changer soi-même. J'entends chaque jour : *"Tu voudrais que je travaille ? mais ça ne m'est jamais arrivé. Je ne vois pas pourquoi je commencerais maintenant !.. ou bien : "Tu voudrais trouver du travail à un tel et un tel ? Mais tu es fou, tu n'y arriveras jamais. Ce sont des paresseux, tu ne les changeras pas. Tu t'attireras des ennuis et c'est tout. D'ailleurs, il y a cinquante ans que c'est comme ça dans le quartier, alors, tu vois bien..."* Et de croire à la paresse constitutionnelle, à la fatalité de la délinquance, comme d'autres croient à la fatalité de la guerre ; puisque ça a toujours été comme ça, il n'y a pas de raison que ça change. C'est dans la nature des choses. A vous de n'être pas pris de lassitude et de découragement, à votre tour.

De fait, beaucoup d'obstacles réels sont à vaincre. Ces obstacles ont augmenté du fait même que ces garçons ont vécu des mois ou des années sans rien faire. Se présenter à quinze ans sans certificat de travail, quoi de plus normal. Mais à dix huit ou vingt ans, quand on a travaillé une fois quinze jours, une fois trois semaines ... Pour qui ne fait rien depuis longtemps, la mise en train à une occupation manuelle est souvent épuisante les premiers jours (tête vide, mains abîmées, courbatures, etc...) de sorte que beaucoup de velléitaires abandonnent avant d'avoir passé le cap des huit ou quinze jours après lesquels "on s'y fait". On se fait difficilement aussi à la vie d'usine, enfermée, rythmée, disciplinée, où les horaires sont rigoureux, et les supérieurs sur votre dos. La vie oisive a renforcé des tendances déjà existantes. D'où ce goût pour le métier de livreur ou des métiers provisoires par lesquels on ne se sent pas enchaîné (figurant de cinéma, déchargeurs de camions aux halles...). Même par la suite, ce sont chez les garçons tout au moins, les métiers à l'extérieur qui auront le plus de succès.

D'ailleurs, étant donné leur agressivité, ils se prennent aisément de querelle avec leur supérieur hiérarchique direct : pour un oui ou pour un non, injures ou coups. S'ils ne sont pas renvoyés, eux-mêmes prennent leur compte (exemple de Germain, point paresseux, presque toujours au travail et dans le même métier, mais qui se prend de querelle avec son patron à peu près tous les deux mois et change de maison). Agressivité vis-à-vis du contremaître, du patron, non pas vis-à-vis du capitaliste. Ils ne sont pas revendicatifs, ni communistes, ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs ; j'ai rencontré deux communistes dans le café, ils ne faisaient pas partie de la bande.

Le salaire est aussi un élément important du problème. Les garçons non qualifiés, la plupart des filles travaillant en usine, sont très mal payés. Les inconvénients du travail, 45 heures par semaine, ne sont pas compensés par un changement concret, positif, de leur existence. Le problème est particulièrement aigu chez certains garçons intelligents et ambitieux, qui se rendent compte qu'étant dépourvus de diplômes, de la formation ou de la culture nécessaires, ils ne parviendront jamais à de hauts salaires. Ils ne se résignent pas à la petite vie prolétarienne de leurs parents ou de leurs amis, ou même à une petite vie bourgeoise étriquée. Ils veulent dépenser largement, mener la grande vie. Ils jouent leur existence à quitte ou double. Plutôt les risques de la prison, que la certitude d'une existence mesquine. D'autant plus que dans certaines familles on garde la paye, et on laisse

au jeune un argent de poche dérisoire. C'est le cas de Germaine : quand elle travaille toute une semaine elle ne dispose, le dimanche, que de 1, 50 F, c'est-à-dire juste assez pour s'offrir une place dans un cinéma bon marché. Son travail ne lui apporte donc aucune satisfaction. Pourquoi travaillerait-elle ? D'une certaine façon, même en cessant son travail, elle a le moyen de se venger de sa famille.

Par contre, l'espoir d'une motocyclette, voire d'une auto d'occasion, la possibilité de s'acheter des vêtements élégants, de s'offrir des vacances ... et de payer une tournée aux amis, voilà un mobile souvent suffisant pour travailler et même faire des heures supplémentaires ...

L'expérience montre qu'au métier anonyme de l'usine ou du grand chantier, ils préfèrent le travail en équipe, où un lien personnel unit le jeune travailleur à sa tâche, à condition encore que les coéquipiers soient sympathiques et compréhensifs : le livreur qui est soutenu par le conducteur de son camion, "ouvrier du bâtiment aux ordres d'un "compagnon" pas trop âgé, l'équipe volante des maçons qui travaille "à la tâche" et fait les chantiers, solidaire, autonome, et intéressée collectivement à la bonne marche du travail. Solution d'autant meilleure :

— que d'autres garçons de "l'Oiseau Bleu", fort hésitants jusque-là, se laisseront tenter par l'idée d'aller travailler avec des camarades et accepteront de s'intégrer à une telle équipe ;

— qu'un hasard les place avec des ouvriers qu'ils ne connaissent pas ou un contremaître un peu exigeant ; ils se sentent perdus, ne luttent pas ; ils abandonnent tout de suite et prennent leur compte le soir même ;

— que le chef de l'équipe, un copain, père de famille, veuille travailler pendant l'été ; par solidarité, les autres gênés de l'abandonner, se passeront de vacances.

Pour certains, ceux pour qui la délinquance représente un métier rémunérateur, ce qu'il faut trouver, ce n'est pas tant du travail qui rapporte - l'escroquerie et le vol rapportent plus - qu'un travail qui, en soi, les intéresse ou les flatte, ou les pose socialement. C'est bien malaisé, parce qu'en général pour obtenir de tels postes il faut des diplômes ou un niveau d'études qu'ils ne possèdent pas et n'ont pas le courage d'acquérir. C'est d'autant plus malaisé qu'ils sont intelligents : c'est-à-dire qu'ils ont de grandes ambitions et claire conscience qu'ils n'y atteindront pas, par les moyens normaux tout au moins.

Il faut alors amener les garçons et les filles de la bande à choisir une place, non au hasard, mais en fonction de leurs goûts et de leurs capacités, les pousser à suivre des cours du soir ou un stage de formation professionnelle pour adultes (F.P.A.). Je n'ai pu le tenter et avec des succès divers qu'au bout de bien des mois. Mais, dans beaucoup de cas, j'ai voulu aller trop vite ; sur quatre qui ont suivi des stages de F.P.A. au cours des trois premières années, l'un s'est fait mettre à la porte au bout de trois mois, il fallait tenir six mois. Psychologiquement c'est pire que s'il n'avait jamais essayé.

Au cours du soir, les filles ont tenu avec plus de persévérance que les garçons. Le cours du soir n'est payant qu'à la longue, et aux garçons de la bande, il leur faut des réussites rapides. Le cours du soir a lieu à l'heure où les camarades vont au bal et au cinéma. Et même, en prenant intérêt à leur travail, en les y encourageant fréquemment, en donnant quelques leçons de grammaire, ou un coup d'œil à leurs problèmes de mathématiques, on ne parvient pas toujours à vaincre la lassitude qu'on sent s'accroître de jour en jour.

V

LOISIRS

LES CONDITIONS CONCRÈTES

Ici, comme pour d'autres problèmes, il vaut mieux ne pas avoir trop d'idées à priori, ni de projets précis tout montés à l'avance. Ce qui ne signifie pas absence de tout principe. On est contraint de partir de la bande telle qu'elle existe, de ses intérêts à elle, de ses activités propres ; on peut ensuite chercher à faire éclore toutes sortes de possibilités qui sont en elle, inutilisées. En tâtonnant et prudemment, lancer dans la conversation, par exemple, ses propres souvenirs de vacances, de camping, de spectacle théâtral, comme ballon d'essai pour voir s'il y a quelque écho, si cela éveille l'intérêt. Si non, ne pas y revenir avant longtemps. Si oui, avancer, un peu plus tard, que vous faites tel projet, comme si vous le faisiez pour vous-même, et ne proposer à Pierre ou à Paul de vous accompagner que si vous le sentez attiré. Un tel test n'a pas de valeur absolue : certains enthousiasmes sont vite refroidis, alors que parfois on peut forcer la main à un garçon réticent. Il ne faut pas emmener n'importe quel garçon à n'importe quel spectacle. Mais, si vous les connaissez un peu, si vous avez vu leurs réactions devant la machine à disques, au cinéma, vous devinez, avec une large marge d'erreur, qui cela risque d'intéresser, ou tout au moins, ceux que cela ne dégoûtera pas à tout jamais.

Aux "Tilleuls", il s'agit de jeunes sans culture, sans doute, mais dont beaucoup sont intelligents, cela facilite la tâche. Par contre, ils sont déjà résignés, comme des adultes, dans leurs petites habitudes. Ce qu'on peut faire ou dire les atteint superficiellement, ne les "marque" pas comme s'ils avaient douze ans. Je peux leur proposer des activités, ce sont eux qui disposent. A l'idée de quelque chose de nouveau, ce ne sont plus des enfants qui s'excitent, mais des adultes méfiants. Sans compter un fort sentiment d'infériorité, qui leur fait croire que certains loisirs sont réservés aux "gens bien", aux riches ou à ceux qui ont fait des études, et que ce n'est pas, ce ne sera jamais pour eux.

Une autre difficulté vient de moi-même. D'abord, on ne peut être partout à la fois. De plus, on peut faire aimer surtout ce que l'on aime et ce que l'on connait. On a beau avoir plusieurs cordes à son arc, on ne les a pas toutes. Il est dommage que je ne sois pas apte, par goût et par formation, à leur faire apprécier des spectacles et des formes de loisirs plus proches d'eux. C'est, à mon sens, une grosse lacune. Il aurait fallu non seulement camper avec eux, aller au spectacle avec eux, mais danser avec les filles au bal, faire des poids et haltères ou du football avec les uns, parler de jazz avec d'autres ; avoir des connaissances techniques étendues pour discuter les films à la sortie du cinéma.

La présence de Christiane qui avait d'autres atouts que moi dans son jeu était fort utile.

ÉVOLUTION

Au début, je me suis contenté de suivre le mouvement : c'était pour moi le moyen le plus simple et le plus naturel de participer à la vie de la bande. D'autres problèmes plus urgents m'empêchaient de voir clairement quel parti on pouvait tirer de l'utilisation des loisirs. De plus, je ne connaissais pas assez les clients de "l'Oiseau Bleu" pour même deviner qu'on pouvait remonter le courant et comment le remonter.

Au bout de plusieurs mois seulement, j'ai fait quelques essais, j'ai surtout rencontré des échecs (ai-je été trop vite ? ou fallait-il de toutes façons en passer par une phase préparatoire ?).

Peu à peu quelques tentatives prennent corps - souvent sans suite -. Puis, pour certaines activités, la machine, une fois mise en branle, après un an ou plus, d'efforts répétés, tourne toute seule, d'un mouvement bien fragile et irrégulier. Il y a des initiatives qui viennent d'eux, les plus valables en réalité, et qui se font de plus en plus nombreuses. Au bout de trois ans, ils s'ennuient moins qu'autrefois.

L'ennui est devenu un phénomène sporadique et individuel, ce n'est plus la caractéristique permanente du groupe. Le café est à peu près vide les dimanches et jours de fête, au lieu d'être régulièrement plein.

LE SPORT

D'abord comme spectacle.

Pas de fanatiques des gradins du stade, mais ils savent apprécier une compétition ou un match, surtout s'ils ont pratiqué le sport en question étant plus jeunes. Ils peuvent être sensibles à l'aspect esthétique de certains sports, comme le basket-ball et les sports sur glace ("Holiday on ice" - Match de Hockey à Chamonix).

Depuis plus d'un an tout un groupe va assez régulièrement assister à des matches de catch ; cela se traduit par un déchaînement de l'agressivité et une excitation tout à fait extraordinaire : les filles reviennent avec des griffures, des bretelles cassées, et parlent de certains catcheurs qu'elles connaissent par leurs noms avec une animation qui dépasse celle des garçons quand ils parlent de Martine Carol ou de Gina Lollobrigida. Et pour telle fille, il ne s'agit pas d'admiration seulement platonique. Les garçons, dans l'admiration qu'ils ont pour les athlètes, puisent l'envie de les égaler en force et en beauté physique. "Apollon-Vénus", revue des culturistes, est l'un des rares journaux qui circulent dans la bande. L'élection de "Monsieur France" ou de "Monsieur Univers" est un plus grand évènement de l'actualité que celle de "Miss France" ou "Miss Univers".

D'autre part comme activité.

C'est l'un des rares domaines où ils mettent un peu de continuité. Depuis que la bande a acquis un peu de stabilité, deux garçons font assez régulièrement du football, six ou sept pratiquent le culturisme et leur nombre paraît devoir s'accroître. Le plaisir d'atteindre tant de centimètres de tour de bras ou de tour de poitrine compte pour beaucoup chez le culturiste. On peut se faire photographier dans des poses athlétiques et caresser l'espoir de "tomber les filles" plus facilement, l'été prochain sur les bords de la Marne ou sur la Côte d'Azur.

Mais cela leur fournit un intérêt qui, somme toute, n'est pas malsain ; le culturisme exige d'eux de la persévérance, un certain ascétisme - moins de cigarettes, peu ou pas d'alcool - de la modération en ce qui concerne les filles et les nuits dehors. Le résultat obtenu leur fait prendre conscience de la maîtrise qu'on

peut obtenir de soi, du fait que l'on peut devenir autre que ce que l'on est. Dans cette mesure cela me paraît positif, mais je crains, qu'à la longue surtout, cela ne favorise chez eux un certain narcissisme, ce dont ils n'ont vraiment pas besoin.

A la fin de la deuxième année quelques filles allaient parfois patiner. Quelques mois plus tard c'est devenu une des activités préférées de tout un groupe de garçons et de filles. C'est d'autant plus intéressant que le patinage est un sport un peu aristocratique et qu'ils ne se sentent plus gênés dans un milieu social différent.

Succès sporadique et limité de la piscine. Mais aux beaux jours on va "à la Marne" ; et quand on campe, le bain est l'activité la plus appréciée. Le ping-pong aussi a quelques adeptes.

Sauf pour quelques-uns le sport ne fait pas partie intégrante de la vie. L'énergie qu'il demande se tarit progressivement. Mais je pense qu'en commençant plus jeunes, en les aidant à passer le cap des 15-16 ans avec la pratique du sport, beaucoup persévèreraient davantage.

CAMPING ET PLEIN AIR

Je ne suis pas un ancien scout, mais je crois quand même aux vertus du camping. Ce n'est pas seulement une distraction et l'occasion d'une vie saine, c'est une école d'initiative, d'entr'aide, de camaraderie, l'occasion de vivre collectivement des problèmes et de changer psychologiquement d'atmosphère.

On ne peut organiser un camp du type "camp-scout" dont les garçons ne pourraient supporter ni la discipline, ni le rythme, ni comprendre le sens. A l'inverse je n'ai pas voulu me contenter du simple week-end sous tente, où l'on traîne du matin au soir, où l'on se nourrit de tartines de pâté et qui se termine par l'apéritif au bistrot et la partie de cartes. Or, il s'agit d'adolescents, voire de jeunes adultes, et je ne suis pas leur chef. Si je lance l'idée du camp je peux peut-être indiquer l'esprit, les conditions dans lesquelles il se déroulera ; mais c'est tout. Il faut au début tolérer leur façon de voir, et puis peu à peu les entraîner à un camping plus dynamique. N'oublions pas pour autant que ceux qui travaillent dans le bâtiment, n'ont peut-être pas tellement envie, ni besoin de se remuer beaucoup le samedi et le dimanche. Le camp de fin de semaine ne représente pas pour eux la même chose que pour celui qui travaille assis à son bureau ou pour les enfants qui vont à l'école. Si la passivité sous la tente, la partie de cartes et "l'apéro" sont un courant difficile à remonter, il est probable qu'à des enfants plus jeunes, on pourrait imposer un style différent. Peut-être le camp crée-t-il aussi un milieu nouveau qui permet des relations plus profondes, moins soumises aux habitudes sociales ou aux normes de la bande, moins stéréotypées.

Je n'ai jamais fait autant partie de la bande, psychologiquement parlant, que pendant les camps. L'amitié est plus vraie, la conversation plus sincère. Tout n'est pas sans difficulté ; il faut éviter que ne se forment des clans ou des couples, s'il s'agit d'un camp mixte, que certains se défilent pour les corvées, que les filles veuillent se faire servir par les garçons et, plus encore, que les garçons ne se fassent servir par les filles. Et tout cela sans faire acte d'autorité.

Si l'été le camping nous transporte au loin, et en particulier, de l'autre côté des frontières, c'est pour eux une sensationnelle découverte. Non seulement ils découvrent des paysages nouveaux et des mœurs différentes, mais à l'étranger, ces garçons se sentent des hommes neufs : ils n'ont plus le sentiment d'être rejetés, ils se lient aisément avec les jeunes qu'ils rencontrent et en éprouvent un plaisir certain. A condition, bien entendu, que la différence de langue ne soit pas une barrière insurmontable. Au retour, on en parle aux copains ; bien longtemps après , on leur montre des photos, on les incite à en faire autant. Ils découvrent aussi qu'ils peuvent faire de grands voyages, même si c'est en auto-stop, visiter

des pays étrangers, ce qui leur paraissait un rêve irréalisable et un exploit réservé à d'autres qu'eux : camp au Tyrol, camps en Italie, Alpes du Mont Rose, Venise, Lac de Garde, Naples, Rome et la Riviéra Italienne, camp en Espagne, excursions en montagne, nuits en refuge de haute altitude, auberges de la Jeunesse où l'on se crée des relations, visites de monuments et de musées, croisières en mer ou sur un lac, dégustation des mets et vins du pays : moisson de souvenirs extraordinaires !

Dès la première année, j'ai pu aller camper avec eux, soit en week-end, soit l'été. Plusieurs avaient déjà campé ou goûté à la vie de plein air en colonies de vacances autrefois. C'est avec ceux-là que je suis parti les toutes premières fois. Deux ou trois fois d'ailleurs je me suis retrouvé tout seul au départ du train ou au lieu de rendez-vous. Mais très rapidement ce fut un succès : une quinzaine de membres de la bande à peu près sont partis chaque samedi camper aux environs de Paris. Ermenonville, Vernon, l'Isle Adam, Fontainebleau, Moret-sur-Loing, la vallée de Chevreuse et pour quelques autres, motorisés, Deauville, le Tréport furent les lieux favoris.

Il faut d'abord leur prêter du matériel puis, peu à peu, ils s'en procurent ou établissent des plans pour en acheter ; l'un d'eux gagne l'argent de son duvet au 421 ... Ceux qui travaillent font des heures supplémentaires pour payer la Vespa ou la 125 cm³ Peugeot, achetée d'occasion ou à crédit. Très rapidement, ils partent camper d'eux-mêmes, par petits groupes ou par couples. L'été, presque tous les garçons et plusieurs filles passent leurs vacances sous la tente. Cette activité s'est maintenue, sauf au printemps de la troisième année, très pluvieux il est vrai, pendant lequel les sorties de fin de semaine ont été fort peu nombreuses.

Tous les camps, auxquels j'ai participé - sauf un week-end - ont été sympathiques et sans incidents notables. Cela ne veut pas dire que cela soit de tout repos pour celui ou celle qui désire maintenir l'ambiance et veiller au "grain".

Le camping est la seule activité non-passive qui ait eu un succès durable et continu et qui ait touché presque tous les membres de la bande. On en parle, on fait des projets longtemps à l'avance ; fait nouveau important pour des gens habitués à vivre dans le présent ou l'avenir immédiat, et dans le cercle restreint de leur quartier.

LE BAL

Vont surtout au bal les garçons qui veulent séduire, et les filles qui veulent se faire séduire. Pourtant il y aurait quelque chose à faire. Ceux qui savent vraiment danser prennent finalement plaisir à la danse elle-même. Alors qu'autrefois ils se rendaient au bal, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, il s'est formé peu à peu un groupe mixte qui part ensemble le samedi soir ou le dimanche, abandonne le bal mal famé, le bal à bagarres, pour le bal où il y a un bon orchestre, un bon batteur en particulier. Dernièrement même, certains ont loué une salle, apporté des disques et quelques bouteilles, organisé une surprise-partie qui s'est mieux terminée qu'on ne pouvait craindre.

LE CINÉMA

Lutter contre la tentation passive du cinéma :

Il ne s'agit pas d'imposer ses propres goûts ou ceux de son milieu aux autres. Il s'agit de leur faire découvrir ce qui leur plaît vraiment et aussi des spectacles nouveaux ou des aspects différents de l'art cinématographique ; de leur permettre de juger par eux-mêmes et de secouer la passivité qui engendre la lassitude et la désillusion. S'il ne faut pas imposer ses goûts, il ne faut pas non plus les laisser s'enliser dans un âge mental inférieur à ce qu'ils sont capables d'atteindre. Ne

s'intéresser qu'au Western n'est pas, dans bien des cas, seulement une question de goût, mais un signe d'infantilisme ou de réaction infantile de la part d'un adolescent qui mène, par ailleurs, une vie d'adulte.

Pendant des mois, je me suis contenté d'aller voir avec eux les films du quartier, en essayant seulement de modifier peu à peu leur attitude devant le spectacle cinématographique. Plusieurs moyens furent employés :

— discuter les films à la sortie, ou, plus tard, à bâtons rompus. Un film stupide, un film "osé" peuvent alors présenter de l'intérêt, ne serait-ce que pour souligner ce qui est "faux" et absurde ou son effrayante banalité. Evidemment, mon manque de documentation technique m'a gêné ;

— refuser de temps en temps, et cela au bout d'un an seulement, de les accompagner voir un film particulièrement stupide ou enfantin, en insistant sur le temps et l'argent gâchés ;

— avoir l'Officiel des Spectacles pour qu'ils puissent choisir. Il semble alors que le genre du film ou le nom des acteurs leur servent de critères de choix.

On pourrait dire que plus de la moitié d'entre eux "préfèrent" presque tous les films. Cette possibilité d'adhésion à n'importe quoi, d'une façon assez passive il est vrai, m'a frappé très vite. Néanmoins, il semble que les trois quarts de ceux des "Tilleuls" s'intéressent aux films policiers, films mouvementés où ils trouvent des héros à leur convenance, assez de suspense pour soutenir l'intérêt, et, très souvent, le type du policier bête ou brutal pour alimenter leurs commentaires agressifs. Plus de la moitié apprécie les Western ; ce sont surtout les plus jeunes, les moins intelligents et les plus infantiles. Ils sont très nombreux à goûter les films d'aventure ; beaucoup moins les films sentimentaux, trop fades et ne ménageant pas assez leur surprise. Les trois quarts d'entre eux au moins apprécient les films comiques, plutôt le burlesque français ou américain que l'humour anglais.

Si le film historique attire, ce n'est pas parce qu'il est historique, mais parce qu'il s'accompagne souvent d'une imposante mise en scène et d'une distribution éclatante. Les films musicaux-opérettes, vie d'un grand musicien- ont toujours eu un public nombreux et enthousiaste. Un tiers peut-être est capable de comprendre, donc d'apprécier les films à thèses, un peu plus s'il s'agit de thèses sociales à la façon du néoréalisme italien. Un petit nombre seulement supporte le film documentaire ; mais la présentation attrayante ou non importe beaucoup, la qualité des images aussi. Pas de règle générale pour les dessins animés : mais "Popeye" et autres courts métrages comiques américains provoquent l'enthousiasme et le déchaînement des rires. Notons que le caractère "osé" ou pornographique d'un film ne les attire pas particulièrement.

Ils renoncent presque tous à voir un film en version originale ou quittent la salle si par hasard ils s'y sont fourvoyés, exaspérés sans doute par un dialogue qu'ils ne comprennent pas, trop pris par les images pour regarder les sous-titres et trop inhabiles lecteurs. Le cinéma est une distraction passive (il n'est pas question d'y faire un effort, un effort intellectuel surtout).

Nous sommes allés, en petit groupe, voir sur les boulevards, des films d'une certaine valeur ou en tous cas très différents de ce qu'ils avaient l'habitude de voir. Cela permit des comparaisons. Là encore le dépaysement s'avère salutaire. Le plus grand bénéfice n'est pas d'ordre intellectuel, mais plutôt social. D'une part, ils font des efforts pour choisir un film et se rendre hors du quartier ; d'autre part ils consentent, pour voir ce film, à pénétrer dans une salle où l'ambiance est entièrement dictée par le spectacle présenté avec un public souvent "bourgeois", ce qui implique de se plier aux normes de ce milieu. Autrefois, ils se seraient sentis étrangers. A un moment donné, même, le petit groupe en question ne voulait plus se rendre que dans les cinémas des "grands quartiers", attitude guère souhaitable non plus.

Pour les intéresser, il faut tenir compte de certains aspects du film qui leur importent beaucoup. Il est difficile d'ailleurs de préciser ce qu'ils apprécient. Certes, la mise en scène a une grosse importance à leurs yeux, mais le jeu des acteurs en a plus. Beaucoup savent apprécier, discuter, comparer, juger de la "présence" d'un acteur, de son naturel, de ses qualités acrobatiques et même de sa beauté physique. Ils remarquent assez peu le dialogue, sauf la réplique cinglante, le tac-au-tac, le trait d'humour ou d'ironie et, à cette occasion, l'art avec lequel l'acteur les décoche.

Sans suspense, sans intérêt dramatique, les films perdent presque toute leur valeur. Si l'on sait "comment ça finit", l'attention spontanée est détruite, et suivre le film demande beaucoup d'efforts ; or, ils ne viennent pas au cinéma pour faire des efforts.

Beaucoup s'intéressent au fond, et surtout à la vérité des thèmes d'un film, beaucoup plus aujourd'hui qu'autrefois. Ils aiment connaître ou reconnaître les aspects de la vie. Ils savent comprendre et apprécier des œuvres difficiles.

Je regrette de n'avoir pas enregistré les conversations à la sortie de *"Le Défroqué", "Marcellin, pain et vin", "Chiens perdus sans collier", "La Grande Prairie"*, ou le débat après *"Huis clos"* où j'avais emmené l'un d'eux en même temps que les élèves d'une classe de "Philosophie". Ils font la différence entre un film qui a un "sens" et les autres, marquent de l'intérêt pour l'humain, le social, tout autant que pour le rythme du film, le suspense ou la bagarre. Ce qui paraît leur être plus difficilement accessible c'est la finesse, la nuance morale ou psychologique, la touche discrète, non pas la profondeur. Certains films ont été l'occasion de discuter de problèmes sociaux *(films italiens)*, religieux *("Le Défroqué")*, ou même de problèmes épineux, telle la justice *(films de Cayatte - "Chiens perdus sans collier")*.

Christiane a essayé d'entraîner deux ou trois au ciné-club qu'elle fréquentait. Il semble que la formule en soi puisse les intéresser ; mais le niveau de culture cinématographique des membres de ce ciné-club était trop élevé pour eux.

Si lentement se dessine un résultat positif, si certains vont un peu moins au cinéma et choisissent un peu plus leurs films ; s'ils savent en discuter et en tirer quelque chose de plus que deux heures d'oubli, de "rigolade" ou d'émotions fortes, s'ils n'hésitent plus à entrer dans les salles "bourgeoises" du quartier ou même à sortir de l'arrondissement, il n'en reste pas moins que la majorité de la bande retombe bien vite dans la facilité et la routine.

LA MUSIQUE

Les premiers temps, il m'a fallu suivre leurs goûts ; rien que le nom de "grande musique" les aurait fait fuir. Ce qui compte pour eux, c'est la qualité de l'interprétation, au moins autant que l'œuvre écoutée. Ainsi, demi-échec avec le *"Barbier de Séville"* à l'Opéra-Comique parce que certains chanteurs étaient "très moyens", enthousiasme pour le concerto de violon de Tchaïkowsky, interprété en virtuose dans le film *"Rapsodie"*, pour la sonnerie *"Aux morts"* dans le film *"Tant qu'il y aura des hommes"*.

Dans la mesure où ils sont pris par l'exécution ou par la mise en scène, il leur est possible d'écouter et d'apprécier différentes œuvres. Par contre, il leur est difficile de prendre goût à des œuvres qui demandent un certain apprentissage préalable, puisque l'effort continu, sans résultat immédiat, les rebute.

On peut utiliser la machine à disques du café. Mais il y a peu de bons enregistrements et l'ambiance du bistrot est rarement assez calme pour qu'on puisse écouter vraiment. Nous sommes allés plusieurs fois écouter des disques chez

Christiane : chansons, jazz, classique ; lors de certaines séances, il était question de se mettre à un instrument de musique, d'apprendre le solfège. Jusqu'ici ces beaux projets n'ont pas été suivis d'exécution, mais cela prouve une certaine attirance.

Un des moyens de les initier à la musique me paraît être le spectacle, où la musique tient une place, mais pas la seule. En deux ans nous avons entendu, en général avec un public très restreint, un à six participants : quelques films musicaux (Tchaïkowsky. R. Strauss. Jazz), *les Indes Galantes et Obéron* (à l'Opéra), *le Lac des Cygnes* (ballets russes), *le Barbier de Séville* (à l'Opéra-Comique), un concert d'orgue dans une église, deux concerts classiques. Notons qu'à la suite d'un concert, un des garçons, qui n'avait pas encore de pick-up, s'achetait l'enregistrement intégral des Concertos Brandebourgeois qu'il venait d'entendre. Mais je me suis retrouvé tout seul à un récital de B. Gigli.

D'autres, de leur propre initiative ont été voir soit des opérettes *"Mon p'tit pot", "A la Jamaïque", "La Route Fleurie"*, soit des spectacles à l'Olympia ou à Bobino pour y entendre les chanteurs et musiciens en vogue : *S. Bechet, Lionel Hampton, G. Bécaud.*

En fait cela ne touche qu'un petit groupe d'une douzaine ou d'une quinzaine de personnes.

LE THÉATRE

Un garçon et une fille avaient déjà été au théâtre, et c'est tout. Différents obstacles se dressent entre eux et ce genre de spectacle.

Obstacles matériels : le prix des places (ils s'imaginent que le théâtre ou l'Opéra ne sont pas à la portée de leur bourse), l'éloignement des théâtres, la location des places (ce qui demande de prévoir une sortie), la tenue correcte de rigueur ...

Obstacles culturels réels : leurs goûts et leur absence de formation intellectuelle les éloignent de certaines formes d'expression théâtrale.

A tout cela, s'ajoutent les préjugés sociaux et un sentiment d'infériorité, souvent injustifié d'ailleurs. Ils ont l'impression que le théâtre "ça n'est pas pour eux", c'est pour les bourgeois, ou les intellectuels. Et puis les règles sociales sont bien plus strictes au "poulailler" de n'importe quel théâtre que dans les cinémas de leur quartier. Aller au théâtre ce serait participer à une activité socialisée, accepter les façons de se conduire d'un milieu avec lequel ils ont coupé les ponts et dans lequel ils se sentent étrangers. Plus encore que ce qui se passe sur les planches, c'est le public qui leur fait peur.

J'ai cependant tenté l'expérience. Les premières fois où je propose de prendre des places pour une représentation, en même temps que pour moi, on me sourit, qui avec indulgence, qui avec ironie, qui avec gêne. Alors je propose non pas d'aller au théâtre, non pas d'aller voir *"La manière forte"*, mais bien d'aller voir *Robert Lamoureux* dans *"La manière forte"*. La tentation se fait plus vive, plusieurs acceptent de venir, et ne sont pas déçus.

Si le démarrage a été difficile, beaucoup maintenant désirent goûter à la chose. Dans ce domaine, les filles ont plus de curiosité et moins de préjugés défavorables. Bientôt le succès dépasse ce que je pouvais espérer.

En deux ans, nous avons vu : *La manière forte* (gros succès). *-Les Sorcières de Salem* (grand intérêt). *-La Cuisine des Anges* (déception). *-Pygmalion. -Histoire de Rire. -Ornifle. - Cyrano de Bergerac (nombreuse* assistance, gros succès). *-Système deux et Zamore. -L'amour des quatre colonels* (nombreuse assistance,

gros succès). -*Isabelle et le Pélican.* -Spectacle du *mime Marceau* (un peu long et abstrait pour certains, grand intérêt pour deux autres). -*Le Bourgeois Gentilhomme* (à la Comédie Française avec deux garçons particulièrement aptes à apprécier). -*Coriolan* (à la Comédie Française, échec). -*Topaze* (gros succès). -*Virginie.*

Chaque fois, nous nous retrouvons de six à quinze spectateurs. Bien souvent, ceux qui avaient loué et payé leurs places se décommandaient à la dernière minute.

A noter que :

— le comique paraît plus accessible, mais que, même au départ, certaines pièces dramatiques, d'une certaine intensité, les ont vivement intéressés. Il est d'ailleurs difficile de prévoir les réactions de chacun. Il y a ceux qui ne s'intéressent guère qu'au comique facile. Mais il y a aussi Gérard qui comprend et apprécie un spectacle du mime Marceau, une pièce de Molière à la Comédie Française, qui critique Robert Lamoureux de faire "son numéro" lorsqu'il interprète "*Faisons un Rêve*" de Sacha Guitry.

— l'aspect matériel des théâtres, par comparaison avec les cinémas, les déçoit beaucoup : places peu confortables, d'où l'on voit mal, etc ...

— depuis qu'ils travaillent, la question d'argent n'a jamais été un obstacle : pour aller voir "*Patate*" plusieurs ont pris des places à 12 F - ils m'ont parfois reproché de prendre des places trop médiocres. Souvent, ils viennent et ils repartent en taxi.

— ils sont très exigeants en général quant à la qualité de l'interprétation ; il faut donc éviter d'aller voir des amateurs ou des troupes médiocres. La présence d'un acteur ou d'une actrice connus les attire. Si un acteur qu'ils ont déjà vu à l'écran est cette fois en chair et en os sur la scène et s'ils peuvent même lui demander des autographes après la représentation, ils sont au comble de la joie.

— à la fin de la troisième année, plus de trente-cinq garçons et filles ont découvert ou pris goût au théâtre. Certains, et surtout certaines, y vont régulièrement. Il y a même trois filles qui ne font plus partie de la bande et un garçon qui ne vient plus guère au café et auxquels je dois, à leur demande, faire signe dès qu'il y a une sortie théâtrale envisagée.

Beaucoup demandent "*Quand est-ce qu'on y retourne ?*" ou : "*Que va-t-on voir la prochaine fois ?*". Il en est qui y vont d'eux-mêmes, y entraînent leur mère ou des camarades ; mais il en est également qui n'iront probablement jamais... De sa propre initiative, un petit groupe a été voir : "*Anastasia*", deux spectacles de chansonniers - '*Le mari ne compte pas*" "*La chatte sur un toît brûlant*" et "*Le Demi-Monde*" '(à la Comédie Française).

Indépendamment de la distraction qu'il procure, je pense que le théâtre, pour eux plus inhabituel que le cinéma, est aussi un spectacle moins passif. Le jeu des acteurs sur scène les fait participer davantage. Mais, sauf pour le comique grossier, cette participation demande une certaine maturité ; il faut être capable de saisir la réplique au vol, de comprendre l'allusion, d'admettre la part de conventions, bien plus large au théâtre qu'au cinéma. Peu se montrent capables d'apprécier le théâtre classique ou le mime ; je n'ai d'ailleurs pas toujours été assez prudent dans le choix des spectacles où ils venaient pour la première fois.

C'est le dépaysement et l'acceptation de participer hors de la bande à une activité sociale "élevée", intellectuelle, qui sont le bénéfice le plus important. S'asseoir sur les mêmes bancs, si j'ose dire, que les dames en robe du soir, les bourgeois, les riches, les gros, tous ceux qui appartiennent à ce monde inaccessible et détesté, représente pour eux un progrès notable. Mais n'allons pas conclure qu'ils ne firent aucune réflexion agressive contre lesdits spectateurs. Se sentir capable d'entrer dans un jeu qui leur paraissait tout à fait fermé, les revalorise à leurs propres yeux.

Nous avons tenté de monter une pièce avec les garçons et les filles de la bande, mais ce fut un échec à deux reprises (*"Les jours heureux"* de Cl. A. Puget et *"Le Cambrioleur"* de Tristan Bernard). La première fois, il n'y a eu aucune répétition. La seconde on a répété deux fois par semaine, durant six semaines mais jamais avec tout le monde ; les rôles étaient à peu près sus et les répétitions étaient vraiment des séances de travail dans une ambiance mixte fort sympathique. Puis, brusquement, l'un a lâché et deux autres trois jours après, sans raison valable à ma connaissance. Il en restait deux avec lesquels, pour des raisons particulières, je n'ai pas voulu continuer. On peut mettre cette débâcle en partie sur le compte de leur instabilité. On peut leur demander un gros effort ; ils sont capables de s'intéresser, mais ils ne sont peut-être pas encore capables de se soumettre à un effort continu et prolongé, de s'intéresser longtemps à la même chose. Comme si tout avenir un peu lointain leur paraissait comme chez les jeunes enfants, rejeté à l'infini.

LES MUSÉES

Dans l'ensemble, ce fut un échec. Notons : avec un garçon s'intéressant à l'astronomie une visite du Palais de la Découverte, avec un autre une visite des Musées de Peintures à Venise, avec trois autres une visite du Musée de Naples. Durant les vacances, signalons plusieurs visites d'églises anciennes. Toute autre tentative fut sans succès.

LA LECTURE

De prime abord, on a l'impression qu'ils ne lisent pas du tout, ou presque... Ils ne lisent jamais les quotidiens, sauf pour les évènements exceptionnels et les faits divers ... (crime ou délit sensationnel, récits de leurs propres exploits, etc...). Je ne leur ai à peu près jamais vu d'illustrés entre les mains. Mais je suppose que, chez eux, ils lisent ceux de leurs plus jeunes frères et soeurs. Bien des garçons s'intéressent à la revue culturiste "Apollon-Vénus" qui comporte surtout des photographies d'athlètes, quelques jeunes filles se passent "Intimité" et "Nous deux". Ils lisent également quelques romans policiers qui par hasard leur tombent sous la main et quelques rares romans d'aventures ; peu, semble-t-il, de littérature pornographique.

Un garçon s'intéresse à l'astronomie et à la science-fiction, qu'il ne distingue d'ailleurs pas l'une de l'autre ; un autre à la sculpture, lui-même sculpte sur bois pour son plaisir et possède plusieurs beaux volumes sur la sculpture ou l'architecture. Une fille est passionnée de récits de voyages et de romans exotiques.

En fait, la plupart ont lu à l'âge de l'école et, depuis, ont cessé. Quelques-uns même continuent à lire un peu, mais n'en parlent pas parce que cette activité n'est pas prisée du groupe.

Ceux qui sont légèrement débiles mentaux ne lisent pas du tout ou se contentent de feuilleter des revues en regardant les images. Parmi ceux qui sont d'intelligence normale, un certain nombre ne savent pas vraiment lire (dyslexiques). Ils savent lire les lettres, les mots, ils enchaînent les sons, mais sont à peu près incapables de comprendre le sens de ce qu'ils lisent.

Il ne faut pas toujours prendre au sérieux les prétextes qu'ils donnent : *"La lecture ne m'intéresse pas... "Je n'ai pas le temps ... "Je ne peux pas acheter de bouquins"*. Ce sont les mêmes qui ne pourront pas suivre un film en version originale, car ils n'ont pas le temps de lire et de comprendre les sous-titres.

Donc, il y a ceux qui ne lisent pas, par incapacité, ou tout au moins parce que l'effort énorme que cela leur demanderait est disproportionné avec le plaisir procuré. Mais il y a ceux qui ne lisent pas parce qu'ils n'ont pas pris intérêt à la lecture, parce que d'autres modes "d'information" plus à leur portée s'offrent à eux, parce que c'est contraire au mode de vie de la bande ; ainsi, ceux qui pourraient lire n'en ont-ils aucune envie, la lecture ne fait pas partie de leur univers.

Par contre, le sentiment de leur "montée" sociale, ou même simplement le désir de cette montée sociale, s'accompagnera souvent d'un effort vers la lecture.

Ce ne sont donc pas nécessairement les plus instruits ou les plus intelligents qui lisent le plus. De plus, le jeune asocial se prive du moyen le plus pratique de se procurer des livres : s'inscrire à une bibliothèque, se plier à un horaire, rendre les volumes à date fixe, sont autant de règles exigeantes auxquelles ils craignent de se soumettre.

Donner le désir et la possibilité de lire aux garçons et aux filles d'une bande, ce n'est pas seulement alimenter leurs loisirs, mais c'est aussi les faire participer à une activité dont ils se croient exclus ; c'est leur permettre d'accéder à d'autres intérêts, à une nouvelle forme de culture. Leur ouvrir les yeux sur d'autres pays, d'autres milieux, d'autres mœurs, d'autres problèmes.

Comment susciter cette envie de lire ?

On peut discuter d'un livre à propos d'un film ou de tel sujet qui les intéresse, mais j'ai rarement eu du succès de cette façon. On peut, quand ils se plaignent de s'ennuyer, leur suggérer d'aller à la bibliothèque : échec complet. En fait, ce qui a le mieux réussi, c'est le prêt à titre personnel que j'ai pratiqué systématiquement pendant un an et demi, et que je pratique de façon sporadique à l'heure actuelle. J'ai toujours dans ma serviette une demi-douzaine de volumes, je les propose aux uns et j'attends des autres qu'ils viennent me les demander.

Leurs relations personnelles avec moi et le fait que j'étais un "intellectuel" ont, sans doute, facilité les choses. A moi, ils osent avouer qu'ils lisent ou qu'ils ont envie de lire. Devant les copains ils se sentent un peu gênés (comme si, en société, vous lisiez une partition musicale, du grec ou de l'hébreu). Et puis, dans la mesure où, en discutant avec moi de tous sujets, ils ne se sentent pas en état d'infériorité, ils ont l'espoir de pouvoir lire ce que je leur prête ou leur conseille, voire ce que je lis moi-même...

Simone m'emprunte souvent des livres qu'elle lit avec intérêt. On sent chez elle le désir de se cultiver, et aussi un peu de snobisme. Un jour, sur les quais, elle avise un tome dépareillé de la *"Critique de la Raison Pure"* de Kant. Elle pense : *"C'est de la philosophie, ça doit être intéressant"*. Et, comme il ne vaut que cinquante francs, elle l'achète. Elle ne parvient pas à en lire cinq pages, bien entendu, et se trouve très marrie de ne rien y comprendre. Je n'ai pas eu trop de peine à la réconforter.

Ce sont ceux qui lisaient déjà un peu qui sont les meilleurs clients. Même parmi les autres, quelques-uns, timidement, se mettent à lire. En général, ils lisent le livre jusqu'au bout. Parfois cependant, ils le rendent avec un commentaire ironique, sans avoir dépassé la dixième page. Il m'a fallu un certain temps pour me rendre compte que l'une des filles, qui m'empruntait régulièrement des volumes, ne les lisait jamais, mais n'osait pas m'avouer qu'elle n'y comprenait rien.

Parfois, le livre fait le tour de la famille avant d'être rendu. Les frères, les sœurs, les parents peuvent ensuite en parler entre eux. Les premiers temps, les livres reviennent en piteux état ; par la suite, quelques-uns me sont rendus recouverts. Il faut souvent harceler le lecteur pour récupérer les volumes prêtés ; par négligence, certains ne reviennent jamais. Mais le risque de perdre des livres n'est pas plus grand ici que dans n'importe quel autre milieu...

Si quelqu'un a apprécié un livre, il le vante et le conseille à tel de ses camarades. Ils aiment ensuite discuter des personnages ou des situations, du pays et du milieu où l'action se passe. La lecture, sujet tabou, est devenue, au bout d'un an à peu près, monnaie courante de la conversation. Peut-être même chez certains s'y mêle-t-il une pointe de snobisme.

Mais, à la fin de la troisième année, il s'en faut de beaucoup que tous se soient mis à lire, même le journal. Malgré mon insistance, très peu sont inscrits dans une bibliothèque : trois ou quatre à ma connaissance. Ils lisent surtout dans la mesure où quelqu'un qu'ils connaissent leur apporte à pied d'œuvre et sans procédure officielle aucune, de quoi satisfaire leur curiosité.

Je prête un peu de tout. Peu de journaux et de revues, sauf peut-être des *"Science et Voyage"* ou *Science et Vie"* à des malades qui s'ennuyaient à l'hôpital. Aucun roman policier. Par contre, beaucoup de romans d'aventures ou de mœurs, français et étrangers. Le roman d'analyse à très peu de succès. De même il est apparu que, sauf exception, les pièces de théâtre, à moins de les avoir vu jouer auparavant, leur étaient d'une lecture difficile. Le vocabulaire précieux, ancien ou technique les rebute. Je prête parfois des livres scolaires à un garçon en prison qui veut se perfectionner en français ; à un autre, dans les mêmes conditions, qui se prend d'une passion subite pour l'histoire ; à une fille qui, au cours de son stage d'esthéticienne, s'intéresse à la biologie humaine ; à un garçon qui veut se trouver au niveau de sa future fiancée, laquelle prépare le baccalauréat.

Voici, à titre d'indication, quelques noms d'auteurs et d'ouvrages parmi les plus lus : *Van der Mersch, Cronin, Dostoïewsky, Pearl Buck, Koenigsmark, Jane Eyre, La grande crevasse, La symphonie pastorale, Terre des hommes, le Casabianca, Le petit monde de Don Camillo, La condition humaine, La peste, etc...*.

Echec total, par contre, avec *Duhamel, le Faust de Goethe, l'Odyssée* (traduction de *V. Bérard).*

Il ne faut pas se.contenter de prêter des livres "en général", à des garçons et des filles "en général". Il faut, autant que possible déceler leurs intérêts propres et leur proposer des lectures en conséquence.

Voici aussi, à titre d'indication, quelques exemples :

Isabelle, en même temps qu'elle suit des cours pour être employée de banque, vient régulièrement aux sorties théâtrales et se met à lire de la poésie de Ronsard à Prévert en passant par Musset, Rimbaud, Baudelaire et Aragon. Dans les tous premiers temps, peut-être y avait-il un peu de snobisme. Aujourd'hui,elle ne fréquente plus "l'Oiseau Bleu" ; elle achète des livres et en échange avec ses collègues de bureau : *Les fleurs du Mal, Les mandarins, La peste.*

Raoul, ancien trafiquant au service d'un gang d'adultes, puis vendeur à la sauvette, puis vendeur sur les marchés, s'intéresse à la politique : livres sur Marx, le marxisme, le syndicalisme, etc...

Lucien, qui aurait du poursuivre ses études s'il n'avait connu la bande et les filles de la bande, lit des romans, mais aussi des livres de la collection *"Que sais-je ?"* sur le syndicalisme, la vie ouvrière, les pays étrangers.

Catherine, tricoteuse en usine, fait six mois d'études comme esthéticienne, m'emprunte le *Manuel de sciences naturelles du Baccalauréat.* Son père, qu'elle méprise et qui est parti de la maison depuis plusieurs années, est d'origine indienne ; elle s'intéresse aux écrits sur l'Inde, à Gandhi, etc ...

Gustave, monteur en chauffage central, dévore les "Que sais-je ?", les livres sur Marx, sur Gandhi et Rama'krishna. Jean Rostand, Racine, Molière, Balzac sont encore ses auteurs préférés.

Tonton, ancien "chef" d'une équipe, spécialiste de l'attaque à main armée, m'emprunte les *"Pensées"* de Pascal. Mais il trouve l'ouvrage un peu décousu et pas toujours très clair.

Simon, instable et opposant par principe, suit des cours aux P.T.T. rien que pour faire enrager ses camarades de travail. Il lit nombre de *"Que sais-je ?"* sur la construction, les Etats-Unis, etc ...

VI

CINQ ANS SE SONT ÉCOULÉS

LE TRAVAIL

Trois ou quatre garçons sont encore un peu instables dans leur vie professionnelle. Deux ne se sont jamais mis au travail : l'un est actuellement en prison, l'autre est un handicapé physique. Bien que son handicap ne le gêne pas pour trouver un travail à sa convenance, ce dernier remet de mois en mois son entrée dans un bureau ; il joue beaucoup de cet handicap et sa famille l'entretien dans cette attitude en pourvoyant à tous ses besoins.

Plusieurs, par la voie du compagnonnage, de la Formation Professionnelle pour Adultes (F.P.A.) ou avec l'aide de cours du soir, ont acquis un vrai métier ; ils sont devenus maçons, couvreurs... ; une fille est parvenue à un échelon supérieur, dans une banque ; une autre a passé son diplôme d'esthéticienne. Tonton (comme beaucoup d'autres, il ne veut plus qu'on le désigne par son surnom), l'un des anciens "chefs d'équipe", parmi les plus redoutables, suit par correspondance, avec persévérance, les cours d'une école de techniciens-radios (niveau de mathématiques et physique du baccalauréat) ; l'an prochain, il poursuivra les mêmes études aux cours du soir. Deux filles suivent des cours de langues. Un garçon se perfectionne au conservatoire des Arts et Métiers. Une autre fille fait du dessin industriel par correspondance.

Certains ont fait des projets pour l'an prochain : langues, culture générale, F.P.A., formation mathématique en vue d'une spécialisation technique, cours de l'école des Travaux Publics.

Le décalage entre leurs ambitions et leurs possibilités était considérable autrefois : c'était un prétexte de plus à ne rien entreprendre. Au contraire, au fur et à mesure qu'ils se normalisent, ils acceptent mieux la réalité. Ils font plus, et paradoxalement ils ont moins d'exigences ; ils règlent leurs ambitions sur leurs capacités qu'ils utilisent mieux, au lieu de faire, d'ambitions démesurées, une fuite et un refuge. Dominique rêvait d'être pilote, mais n'envisageait pas de faire le moindre effort en vue de quoi que ce soit ; son rêve était d'autant plus exaltant qu'il était inaccessible. Maintenant, il accepte l'idée de devenir aide-typographe et mène de front un travail provisoire rémunérateur et la préparation d'un concours difficile.

Mais d'autres, à mon sens, restent, du point de vue professionnel, au-dessous de leurs possibilités, et du même coup au-dessous du standard de vie et de la position sociale qu'ils peuvent accepter sans se sentir en état d'infériorité. Reste aussi le problème de deux ou trois filles, sans profession véritable, mères célibataires, prises entre l'obligation d'accepter un travail mal rémunéré et la charge de leurs enfants : dilemme qui devient insoluble pour peu que l'enfant tombe malade et que la crèche, de ce fait, en refuse la garde. On sent trop bien que la lassitude dans une lutte sans espoir pour "en sortir" vraiment, ou la moindre défaillance, risquent d'être des chemins vers la prostitution.

LES LOISIRS

La bande est bien dispersée aujourd'hui pour pouvoir faire valablement le point sur le problème des loisirs.

Il semble que l'attrait passif pour le cinéma ait beaucoup baissé, de même que l'attachement à leur café. La moyenne s'établit autour de deux séances par semaine ;

certains n'y vont presque plus, d'autres trois fois par semaine peut-être. Au fur et à mesure qu'ils se sont fait une vie familiale ou professionnelle, qu'ils se sont trouvé d'autres intérêts (déjà autrefois, aux beaux jours, ils fréquentaient moins les salles obscures), l'envoûtement du cinéma a cessé. La formation cinématographique, la découverte d'autres spectacles, n'ont vraiment joué un rôle efficace que dans ce contexte.

Quarante ou quarante-cinq garçons et filles ont été au moins une fois ou deux au théâtre. Mais je prends de moins en moins d'initiatives. Certains continuent à y aller de leur propre chef et en entraînent d'autres. Voici la liste des spectacles auxquels nous avons assisté durant ces deux dernières années :

— *Thé et Sympathie, Le pain des Jules* (échec complet...et justifié), *Sergent, je vous aime, Romanoff et Juliette, Bobosse* (très gros succès), *Le Journal d'Anne Frank* (gros succès), *Amphitryon* (à la Comédie-Française, avec deux garçons particulièrement aptes à apprécier), *La mégère apprivoisée* (échec dû en particulier à la rapidité et à la complication de l'action), *Vue du pont* (gros succès).

— Spectacles de variétés : *Brassens, Bécaud* (ce sont eux qui m'ont emmené) ; une opérette : *Valses de Vienne* ; des Opéras : *Faust* (succès), *La Tosca* (à Rome, pendant les vacances).

— Un récital de *chants napolitains* (en vacances, aux environs de Naples, gros succès), *danses et chants andalous* (en vacances en Andalousie, pas d'enthousiasme).

— Des concerts classiques : *Mozart, Bach, Brahms, Vivaldi.* Trois concerts donnés dans l'arrondissement par un bon orchestre d'amateurs.

De leur propre initiative, ils sont allés voir : *Virginie, Bobosse, Les sorcières de Salem, le Journal d'Anne Frank, La brune que voilà, Œdipe, le carrosse du St-Sacrement* (au T.N.P.), *Meurtres en fa dièze, la tête des autres, le grand couteau, Patate* (gros succès), des spectacles de variétés : *Les Platters, Yves Montand, Jacques Douai* ; des opérettes : *Baratin, le pays du sourire, Naples au baiser de feu* (déception), *les ballets tchécoslovaques.*

J'ai l'impression que, si l'occasion se présente, beaucoup demeureront prêts à se laisser tenter. Mais combien, d'eux-mêmes, persévèreront à aller au théâtre ? Sans même parler de cinq ou six qui ne renouvèleront pas une première expérience qui fut une déconvenue.

Sans doute plusieurs, parmi les jeunes ménages en particulier, ont un pick-up ; et dans leur collection de disques on trouve : *les Platters, Edith Piaf, Brassens, du Beethoven, du Bach, du Schubert, du Ravel* (le boléro), des opéras italiens.

C'est bien souvent l'opérette et le spectacle de variétés qui continueront à les attirer régulièrement.

Je constate que, sans doute, à l'occasion de l'élévation du niveau de socialisation des membres de la bande, plusieurs se sont inscrits soit à la bibliothèque municipale, soit à des abonnements de lecture. D'autres ou les mêmes empruntent régulièrement des volumes à des camarades, en achètent, ou s'en font offrir comme cadeaux.

Je ne prête plus guère de livres, sauf quand ils me demandent tel titre particulier. En effet, maintenant, presque tous les membres de la bande ont une existence autonome et sont capables d'initiatives. Je ne tiens pas à les "guider" plus qu'il n'est indispensable. C'est à eux maintenant de faire part de ce dont ils ont besoin ou envie. Je mets à part ceux qui sont en prison. Ce qui importe maintenant, ce n'est pas de discuter littérature ou de prêter des volumes ; ils liront s'ils ont un vrai métier, s'ils se croient au niveau des autres, s'ils ne sentent plus de barrières entre la société et eux.

Cependant, j'aimerais réapprendre à lire à quelques-uns qui, bien qu'intelligents, en auraient besoin. Mais je ne sais par quel biais le leur faire accepter ; mes tentatives en ce sens ayant échoué jusqu'ici .....

En résumé, ils ne s'ennuient plus. Ils savent qu'il y a d'autres distractions que le "421" et le "Western" et ils se donnent souvent la peine d'y aller. Ils sont capables de "prévoir", de se préoccuper à l'avance (quatorze jours pour le théâtre, bien plus pour les vacances d'été) et de se distraire en groupes mixtes (cinéma, bal, patins à glace, et même camping) sans que ce soit prétexte à divertissements sexuels.

Le fait qu'une activité soit soumise à des règles sociales ou soit d'un certain niveau intellectuel ne les arrête plus, je dirais même au contraire. Ceci est vrai tout au moins pour la majorité d'entre eux.

Je suppose qu'il y a une corrélation entre une certaine "maturité sociale" et cette évolution sur le plan des loisirs. Il serait peut-être intéressant de savoir dans quelle mesure c'est la maturité sociale qui permet d'accéder à un certain niveau de loisir culturel et organisé ... et dans quelle mesure les loisirs eux-mêmes favorisent cette maturation sociale.

LE COMPORTEMENT

... Mais c'est surtout le comportement de la bande qui a évolué.

Déjà, *au bout de trois ans,* on constate une diminution de la délinquance ; elle est rarement une façon de vivre ; elle demeure un accident toujours possible. Un changement très net dans le style de la bande, ouverte aux influences extérieures, plus respectueuse des filles. Une bande qui a perdu à peu près tout contact, aussi bien sur le plan amical que sur le plan agressif avec les autres bandes des environs. Une bande pour qui le travail est une activité normale. Ses membres utilisent le principal de leur temps libre à des loisirs sains. Ils sont devenus capables de participer aux activités d'un milieu social normal (cinémas de toute catégories, théâtre, patins à glace). Capables aussi, mais dans une certaine mesure seulement, de mieux concevoir l'avenir et de s'y préparer : préparation des vacances, amélioration de leur situation, économies en vue d'un logement convenable chez les jeunes couples ou futurs couples. Capables de sortir de leur quartier, voire de leur pays.

Mais si l'atmosphère générale est méconnaissable et fournit, non pas un milieu éducatif, mais au moins une ambiance non dissolvante aux jeunes qui viennent à chaque saison s'agglomérer à la bande, il s'en faut que la réalité corresponde aux apparences.

D'abord, individuellement, certains membres n'ont pas ou guère changé dans le fond d'eux-mêmes. Ensuite, il suffit qu'apparaisse dans le quartier un être un peu en marge (délinquant un peu influent, homosexuel, fille par trop aguichante, petit névropathe) pour qu'autour de lui se groupe tout un noyau, que l'ambiance d'antan renaisse, et en même temps le danger de nouveaux coups durs.

Enfin, si l'atmosphère de la bande est meilleure, ce n'est pas toujours parce que chacun de ses membres s'est modifié ; c'est aussi parce que le recrutement a changé. Beaucoup, en trois ans, sont partis, les uns parce qu'ils ont trouvé ailleurs des intérêts valables ou se sont mariés, d'autres ont disparu sans qu'on sache pourquoi, ni ce qu'ils sont devenus. Mais d'autres ont, semble-t-il, quitté la bande au fur et à mesure que son niveau de socialisation s'élevait, parce que justement ils n'y trouvaient plus le milieu complaisant, approbateur ou complice dont ils avaient besoin. Il est probable (mais comment le vérifier ?) que de la même façon s'est opérée une très relative sélection des nouveaux arrivants, certains parmi les plus avides de vie en marge ne pouvant se satisfaire d'un milieu trop policé. Le fait me paraît surtout vraisemblable en ce qui concerne les filles. Moins de filles qu'autrefois ; plus aucune prostituée.

Sur certains points, l'échec est total : en ce qui concerne les adultes délinquants ou homosexuels du quartier (sauf si on considère comme succès le fait d'en avoir éliminé quelques-uns), en ce qui concerne certains jeunes délinquants récidivistes bien décidés à garder leur personnage. Sur d'autres points l'échec est partiel : les loisirs passifs tenant encore une trop grande place dans la vie de certains, l'espoir de dissoudre peu à peu la bande s'estompant, l'espoir de voir des garçons de la bande non seulement prendre en main leur propre avenir, mais celui de leurs camarades, ayant fait en grande partie fiasco. Ceux qui se rangent quittent la bande, et jusqu'à présent aucun n'a été tenté de s'occuper, sur un plan général, de ses camarades en difficultés ou des jeunes voyous du quartier.

Mais, c'est sur plus de cinq ans maintenant qu'il faut faire le point.

La bande en tant que bande a disparu. Quelques copains ou quelques couples se retrouvent encore à "l'Oiseau Bleu", le samedi soir en particulier, pour se rendre ensuite au cinéma, ou à la patinoire, ou pour prendre des nouvelles d'un ancien. "L'Oiseau Bleu" ne se distingue guère des autres cafés du voisinage. On ne parle pas beaucoup des exploits du passé ; ou, si l'on se remémore le temps d'autrefois, c'est en minimisant les choses : *"Nous, on n'était tout de même pas comme les jeunes de maintenant" (sic)*. Certains avouent que pour rien au monde ils ne recommenceraient l'aventure. Il y eut quelques-uns pourtant pour regretter : *"Aujourd'hui les Tilleuls, c'est mort"*.

On vient de moins loin qu'autrefois. Et surtout, alors que la triste célébrité de la bande de "l'Oiseau Bleu" avait fait de ce café le point de contact des bandes de l'arrondissement (c'est la bande d'un H. L. M. à l'autre extrémité de l'arrondissement qui joue maintenant ce rôle) et du voisinage, aujourd'hui toute relation est rompue, même avec la petite bande voisine qui se réunit à moins de cent mètres de là. Ceci pour deux raisons : si des bandes d'adolescents viennent parfois encore Place des Tilleuls, c'est parce qu'il y a là des cinémas et des cafés. Mais l'ambiance de "l'Oiseau Bleu", les gens trop "rangés" (moi compris) qui y consomment, ne les intéressent plus. Réciproquement, ils y seraient fort mal vus. Les anciens de "l'Oiseau Bleu" ne tiennent pas du tout à avoir quoi que ce soit de commun avec ces "Zonards" qu'ils regardent de haut aujourd'hui (ce qui est sans doute une réaction de défense)... auxquels ils reprochent de se mal tenir, de ne pas travailler...

Quelquefois, pourtant, on entend des réflexions de commisération à l'égard de ces "jeunes qui risquent de tourner mal" ; mais si je suggère que nous pourrions peut-être y porter remède, non seulement je ne rencontre pas d'écho, mais je perçois aussitôt un mouvement de repli et un sentiment de gêne.

Si, de temps à autre, une tête nouvelle fait une apparition à "l'Oiseau Bleu", c'est celle d'un garçon ou d'une fille sans histoire. Sans doute, dans le quartier y a-t-il des garçons et des filles qui ont des "histoires" ? Parfois même le plus jeune frère d'un ancien. Mais c'est ailleurs, dans une autre bande, qu'ils échouent, il y a eu en effet plusieurs bandes dans l'arrondissement. Ici, ils ne trouveraient plus ce qu'ils cherchent.

Les couples qu'on voit sont stables : jeunes gens mariés, fiancés, ou vivant maritalement de façon régulière. Je ne garantis pas que certains n'aient pas d'aventures ; mais en tout cas cela se passe ailleurs, et sur un plan purement individuel.

J'ai moi-même espacé progressivement mes stations au café, réduit leur durée, jouant un rôle de plus en plus effacé. Ma position a évidemment évolué en même temps que la bande. Je suis aujourd'hui, pour certains, plus officiellement l'homme de bon conseil, l'adulte raisonnable, voire le professeur. Beaucoup d'anciens savent maintenant que si j'ai été le client attitré de "l'Oiseau Bleu" pendant plus de cinq ans, ce n'est pas uniquement parce que j'en appréciais le café-crème. Et l'un d'eux, parmi les plus influents, a bien voulu relire ce "témoignage" et en appouver la publication.

Dans la mesure où je fais "partie du paysage", vis-à-vis de tous ceux que je connais bien dans le quartier, cela ne présente pas d'inconvénients, au contraire. Il n'en est pas de même en ce qui concerne les plus jeunes, et d'une façon générale ceux des autres bandes. Certes, je ne risque plus de passer pour un indicateur de police, mais je suis étiqueté.

Mon amitié est restée du même type peut-être avec ceux qui sont en prison, avec un certains nombres d'isolés ou de familles qui ont encore de gros problèmes à résoudre. Par contre, mes rapports sont assez différents, plus détendus, plus réciproques, plus d'égal à égal avec tous ceux qui n'ont plus besoin de moi et à qui je n'ai rien de particulier à apporter.

Plus aucune crainte de les empêcher de devenir autonomes, d'autant que nous nous voyons de loin en loin. Si j'ai eu des difficultés à être admis dans les familles, aujourd'hui je suis invité tout naturellement à aller dîner ou passer la soirée chez les jeunes ménages. Fait curieux, ce sont eux qui aiment à me donner des conseils. Parfois sur le mode plaisant, Véronique me sermonne : *"Comment tu ne manges qu'un sandwich ? Mais ce n'est pas raisonnable... Tu ne devrais pas te coucher si tard... Tu n'as pas honte d'aller voir ce film qui est interdit au moins de seize ans ?...*.Sur le mode sérieux et convaincu, Dominique m'assure que je devrais bien me marier, qu'il est grand temps, qu'au lieu de m'occuper des autres, je ferais bien de m'occuper de moi, etc...

Et puis, manifestement, certains d'eux-mêmes prennent du large avec moi. Ils se sentent assez mûrs pour voler de leurs propres ailes. Si je leur propose de venir en vacances, ils éludent, mais organisent eux-mêmes un voyage équivalent. Ils font la moue, quand je parle d'une sortie au théâtre, mais y vont entre eux, invitent Pierre ou Paul qui n'a jamais vu un tel spectacle et viennent me conseiller quelques jours après d'aller voir la pièce, qui est très drôle, bien jouée et ne peut manquer de me plaire.

Mais il y a le revers de la médaille. Trois sont en prison, dont deux pour longtemps encore ; je n'aurai pas loin de la cinquantaine quand l'un d'eux sortira... Le plus jeune garçon de la bande s'est suicidé. L'ancienne amie d'un garçon de "l'Oiseau Bleu" se prostitue et ne semble pas décidée du tout à changer d'occupation. Quelques-uns ont émigré dans une autre bande, sans que je parvienne à les en empêcher. Et, parmi ceux qui ont quitté le quartier et dont je n'ai pas de nouvelles, sans doute ...

D'autre part, certains qui ont quitté le chemin de la délinquance ou de la prostitution sont loin d'avoir une existence leur permettant un véritable épanouissement humain... Et c'est très angoissant quand on les voit pères et mères à leur tour, aux prises avec les mêmes difficultés matérielles et morales,que leurs propres parents. On peut se demander alors si, dans quinze ans d'ici, les mêmes problèmes ne vont pas, à nouveau, se poser.

Enfin, si les difficultés des clients de "l'Oiseau Bleu" n'ont plus rien d'aigu ou de dramatique, si chacun a trouvé une raison de vivre valable et compatible avec la vie sociale, si un noyau de "pourrissage" a disparu, par contre, cela n'a pas résolu le problème sur le plan du quartier. Parce que d'autres bandes existent, et parce que beaucoup de problèmes fondamentaux restent sans solution véritable. Loin de moi donc l'idée que le contact humain, si nécessaire, soit à lui seul suffisant.

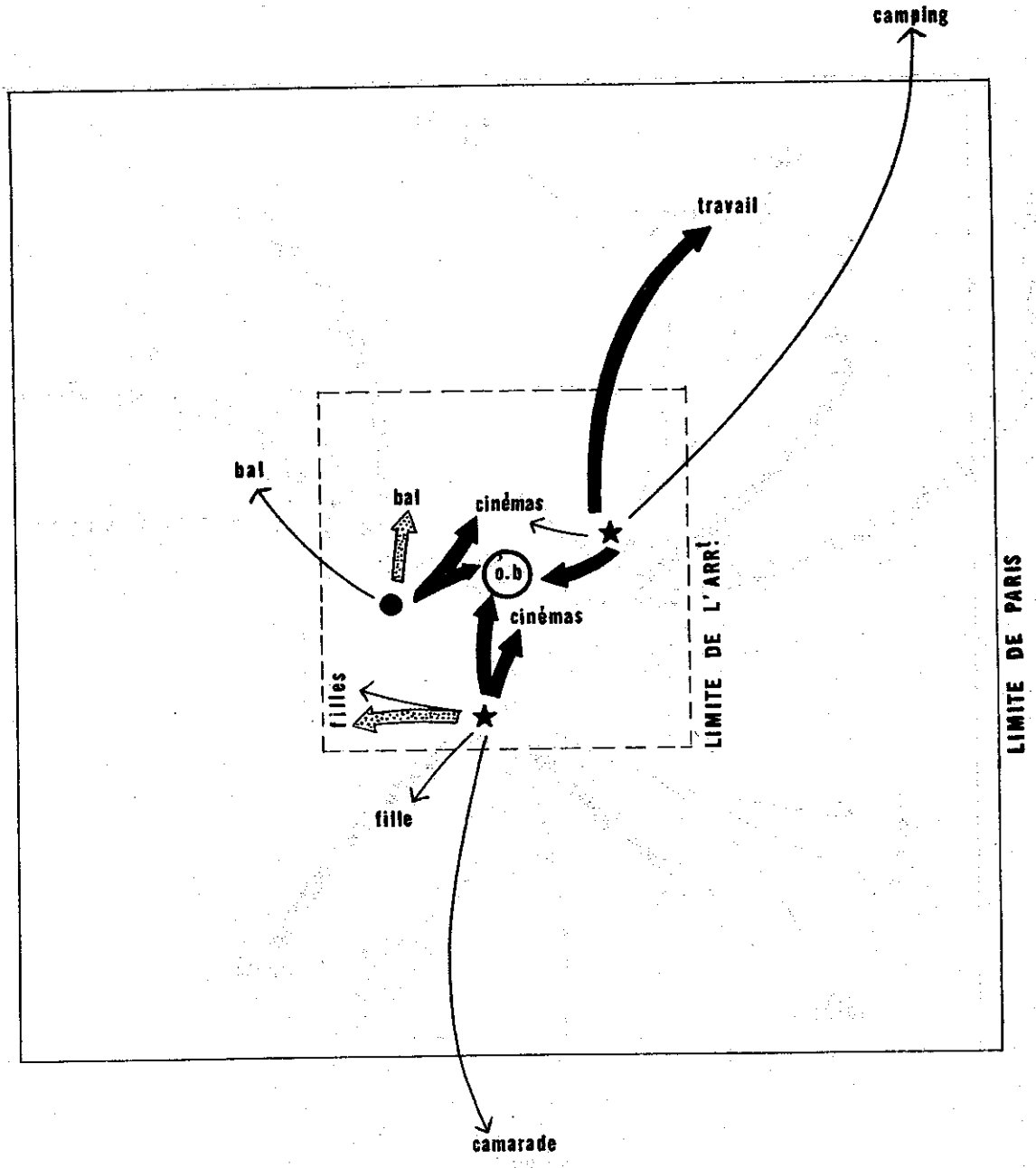
POUR CONCLURE

Il serait imprudent de généraliser les réflexions suggérées par une seule expérience. Chaque garçon, chaque fille, chaque bande, chaque quartier diffère, et de façon considérable, du voisin. Chacun d'entre nous a ses propres façons de penser et d'agir, et une situation psycho-sociale différente vis-à-vis d'un jeune ou d'une bande de jeunes.

UNIVERS GÉOGRAPHIQUE

D'UNE FILLE ET DE DEUX GARCONS

LORS DE LA PREMIÈRE ANNÉE



● Domicile d'une fille.

★ Domicile d'un garçon.

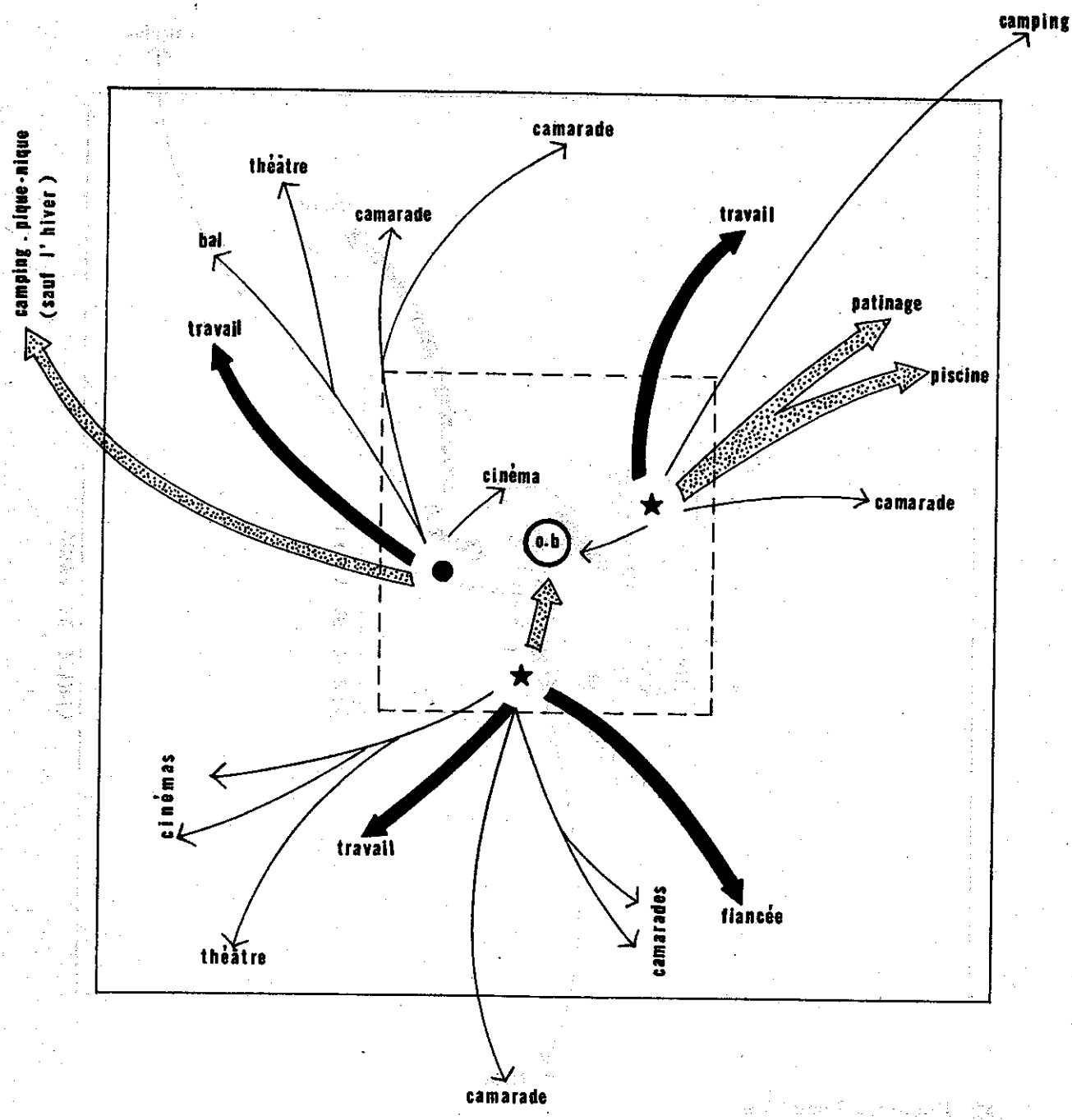
➡ Trajets journaliers.

⇨ Trajets hebdomadaires.

→ Trajets exceptionnels ou saisonniers.

UNIVERS GÉOGRAPHIQUE

LES MEMES 5 ANS PLUS TARD



On peut retenir que :

— Sous des dehors amoraux, antisociaux, répugnants même se cachent bien souvent toutes sortes de virtualités, difficiles à déceler et à mettre au jour, mais qu'il serait bien dommage pour eux et pour la société de laisser perdre.

— Le loisir peut être un facteur de réadaptation sociale comme le travail, mais pas au même degré sans doute. Ce n'est pas une condition nécessaire, la meilleure utilisation du temps de loisir étant souvent une conséquence ou le signe, et non la cause, d'une attitude nouvelle devant la vie. Ce n'est pas une condition suffisante bien entendu : on peut s'initier au théâtre et en même temps pratiquer le vol à main armée.

— Le loisir culturel ne doit pas être conçu comme simple distraction, mais aussi comme un moyen d'acquisition d'une nouvelle dimension de la personnalité, comme participation à une activité socialisée, ou comme effort de "montée sociale". Encore faut-il que l'activité de loisir soit soutenue par un lien humain et personnel.

— Donner son amitié à des garçons et des filles de quinze à vingt-cinq ans, c'est arriver bien tard. Ils ont déjà un passé. Ils ont fait leurs premières armes dans la bande de leur rue, de leur H. L. M. ou du square voisin. Ils ont beaucoup fait, beaucoup subi. Ils sont marqués. Certes, la plupart d'entre eux sont tout à fait capables de reprendre une vie normale. Mais c'est avant qu'il faudrait s'en occuper. La tâche ne serait pas moins ardue, mais elle serait plus rentable. Elle consisterait à éviter les expériences fâcheuses au lieu de se contenter d'en effacer les traces, à éviter que le fossé ne s'entr'ouvre entre les garçons et les filles qui ont des difficultés à s'adapter, et le reste de la société.

— Il est très important, si l'on veut apporter quelque chose aux membres d'une bande, qu'un lien humain concret, de personne à personne, qu'on pourrait appeler l'amitié, s'établisse. Certes c'est vrai déjà de toute pédagogie ; mais ici c'est le seul lien possible ; aucune autorité n'étant conférée de l'extérieur, par un rapport social préétabli. Si ce lien est nécessaire, il n'est pas toujours suffisant ; même avec du temps et de la bonne volonté, on ne saurait se lier également avec tous.

Ce qui importe, ce n'est pas tant les activités elles-mêmes (loisirs - travail - études), mais la signification qu'elles prennent dans leur existence. Ainsi, il ne s'agit pas seulement de leur apprendre techniquement un métier, mais de leur faire entrevoir une existence où le travail professionnel a sa place. De même, ce n'est pas ce que nous faisons ou disons, mais le sens que nous donnons, et surtout celui qu'ils donnent à nos actes et à nos paroles qui comptent. C'est pourquoi nos "bonnes paroles" sont perdues d'avance. Par contre, la moindre attitude de compréhension ou de sympathie, quelle que soit la forme sous laquelle elle s'exprime, peut, à tel moment, avoir un retentissement profond.

Je dirais même qu'à force de vouloir résoudre les problèmes (dépannages matériels, loisirs, travail) on risque d'être ressenti par eux comme le "banquier", le moniteur de colonie de vacances, le "bureau de placement". Alors qu'au contraire, à travers ces problèmes et malgré ces problèmes, il faut rester pour eux, tout soi-même, un être humain. Le danger est très grand quand on est aux prises avec une situation à résoudre d'urgence, par exemple le problème de la remise au travail. Même danger si une activité marche bien : on est alors tenté de la considérer en elle-même ; il est si rare que quelque chose réussisse !

Nous devons avant tout leur permettre de développer leur personnalité, de devenir des êtres autonomes, au lieu de ces individus rétrécis, à l'horizon social et temporel borné, envoûtés par l'atmosphère de la bande, et de trouver hors de celle-ci des intérêts nouveaux, de faire en sorte qu'ils puissent se prendre en charge eux-mêmes.

VII

LA BANDE A OSCAR

Avant mon arrivée, "la bande à Oscar" devait être assez nombreuse et avait beaucoup fait parler d'elle. Je l'ai connue, réduite à trois membres.

Il y a Oscar : vingt ans, garçon nerveux et impulsif, d'intelligence moyenne. Quelques bagarres et beaucoup de petites escroqueries à son actif. Il lui est arrivé de travailler, mais cela lui a mal réussi, car il en a profité pour abuser de la confiance qu'on lui faisait. Deux séjours en prison. La famille est fort mal logée. Une mère sympathique, un peu dépassée par un fils qui a toujours été difficile et qui, maintenant, est un "dur". Un père qui travaille régulièrement, mais qui, sans doute, se montre très rigide. Des petits frères et sœurs qu'Oscar aime bien. Oscar joue les durs, mais il paraît ne pas manquer de tendresse.

Pourquoi ne travaille-t-il pas régulièrement ? Sans doute à cause de ses premiers échecs : renvoi pour escroquerie, échange d'injures avec le patron. Sans doute aussi par souci d'indépendance. Le travail en usine, avec ses horaires fixes, ses contremaîtres qui ont l'air de vous espionner, lui répugne. Il n'a pas encore compris que ce sont une certaine ambiance et certaines conditions de travail qui lui déplaisent. Il croit que c'est le travail en lui-même.

Mais il n'y a pas que cela. Sans doute Oscar escroque-t-il pour se procurer de quoi vivre et surtout de quoi se distraire. Mais il en faisait tout autant quand il travaillait. En fait, il a connu des "gens du milieu", il a été séduit par le type "truand". Et comme cela se porte beaucoup parmi les camarades de la bande, qu'il a le dynamisme et l'audace nécessaires, il cherche à réaliser un personnage analogue. Bien que dans le détail de ses actes il soit indépendant et joue le rôle de leader, dans sa petite équipe, dans sa façon d'être il se laisse modeler par le milieu extérieur.

Il est très audacieux et tente des coups très risqués (y a-t-il chez lui une attitude sportive, un goût du risque, dans ses actes délictueux ? je ne sais...), de la même façon qu'il roule à grande vitesse et prend des risques à motocyclette. Peu avant que je le connaisse, il a fait sur une route verglassée une chute sur la tête. Pas de fracture, mais plusieurs heures de coma. Depuis, disent ses camarades, il est plus nerveux qu'avant.

Cependant il n'a pas, me semble-t-il, l'étoffe du gangster en herbe (il y en a dans la bande). Il organise ses coups, certes, et ne les tente que s'ils rapportent. Pas de vol à la sauvette. Mais il ne calcule guère ses risques, monte une affaire quand l'occasion se présente, utilise les circonstances. Il vit dans le présent et l'avenir proche. Les garçons de la "bande à Oscar" n'organisent pas le vol en industrie. Ce n'est pas leur profession, si j'ose dire, ni leur raison de vivre.

Oscar aime raconter ses aventures et les raconte avec esprit. Il ne paraît pas les enjoliver outre mesure, ni s'y donner nécessairement le beau rôle. Il se complaît dans l'aspect romanesque plus que dans l'aspect délictuel, mais prend un plaisir évident à être écouté. Il y avait peu de semaines que j'étais entré dans la bande, plusieurs se demandaient encore qui j'étais et j'en savais déjà beaucoup sur son compte de sa propre bouche.

Pendant longtemps, ses rapports avec les femmes paraissent être purement physiques et absents de sentiment . Ce n'est pas un homme à femmes. On a plutôt l'impression qu'il fait ses expériences : filles toutes jeunes de la bande, prostituées de bas étage, femmes mariées.

Vis-à-vis des garçons il a la réputation d'être un bon copain, régulier en "affaires", mais à qui il est bien risqué de prêter de l'argent. Ses deux meilleurs "potes" sont Pierrot et Gaston.

Pierrot a quinze ans, mais paraît plus âgé. Intelligence assez vive. Il vit misérablement avec sa mère et deux frères plus jeunes dans une pièce minuscule dont les murs se lézardent. La mère est souvent malade. Je ne crois pas que Pierrot mange toujours à sa faim. Sous des allures martiales et une voix de stentor, il cache une certaine timidité. Il manque un peu de personnalité? Il n'est pas tellement audacieux. A lui seul, il ne ferait sans doute rien.

Mais, devant les autres, il ne se "dégonfle" pas ; il suit volontiers qui a plus d'initiatives que lui. En fait, il a un net sentiment de ses infériorités par rapport au milieu et ses faits et gestes sont presque toujours des activités de compensation. Il s'arrange, et son physique l'y aide, pour se faire passer pour plus âgé qu'il n'est. Le truand qui réussit au cinéma comme les personnages à la Eddie Constantine ou Danté Spada ou Lucky Luciano, dans la réalité excite son admiration. Il a peu de scrupules, du moment qu'il y a de l'argent à gagner. En effet, devant l'argent comme devant la nourriture, il paraît manifester une avidité un peu infantile et mal contrôlée. Il ne fume pas. Très pris par l'ambiance de la bande, il est cependant capable, à de rares moments, de prendre conscience de l'importance de certaines de ses conduites et d'en mesurer la portée à longue échéance. Par ailleurs, il porte beaucoup d'affection à sa mère et à ses deux frères. Mais la bande exerce sur lui une fascination extraordinaire.

Malgré son jeune âge, il a déjà accumulé les "gaffes" : fugue de chez lui, coups et blessures, participation à un important vol d'argent, à divers vols de voitures, diverses bagarres et règlements de compte avec une bande voisine. Il a en permanence un couteau à cran d'arrêt sur lui, autant pour se tranquilliser que pour en imposer aux autres.

Il a travaillé comme groom dans un grand hôtel. Là, vols et trafics, alors qu'il se faisait en pourboires beaucoup plus d'argent que la plupart des garçons de son âge. Mis à la porte de l'hôtel, il participe à d'autres vols et escroqueries en compagnie d'Oscar. Il ne travaille pas et ne veut pas travailler. Il emprunte aux copains et ne rembourse jamais. Il se fait entretenir plus ou moins par un pédéraste, habitué du café. Cependant, il n'a pas encore été jusqu'au tribunal pour enfants, sa mère s'étant entremise à chaque fois.

Oscar et Pierrot sont toujours ensemble, en particulier pour faire des bêtises, mais aussi pour leurs activités de loisirs.

Gaston se trouve dans une toute autre situation. Ses parents l'entretiennent et admettent qu'il ne fasse rien. La jeunesse est l'époque où il faut s'amuser, pensent-ils. Les soucis viendront assez tôt... De sorte que Gaston ne fait rien. Il a dix-huit ans et, sauf quelques jours comme garçon de café, il n'a jamais travaillé. Déjà, à l'école, il n'a pas dû faire grand chose. Il a un peu honte de son ignorance. Il se dit paresseux et cela lui sert d'excuse. Il paraît doué pour le dessin. Au dire de

la plupart des filles du quartier, il est beau garçon, le visage un peu efféminé. A plusieurs reprises, à la demande de ses camarades, il s'est déguisé et grimé en femme et c'était très réussi. Cette trop parfaite réussite, son absence de barbe, lui donnent même de fortes inquiétudes en ce qui concerne sa virilité. Il a pourtant beaucoup de succès auprès des filles. Mais là il faut distinguer (il fait la distinction lui-même d'ailleurs) : son amie de cœur est Suzanne, qui a à peine dix-sept ans, qu'il aime et qu'il respecte (ses copains se moquent de lui) et dont il ne faut rien dire de mal, sans quoi, il se met hors de lui.

Suzanne est fort timide. Elle vient souvent au café voir Gaston, mais elle est toujours accompagnée d'une copine, qui habite près de chez elle et travaille dans la même usine. Toutes deux sont ouvrières spécialisées.

Suzanne et Gaston s'aiment vraiment, semble-t-il. Mais ils sont fort orgueilleux tous les deux. D'où des disputes et des ruptures, de plusieurs mois parfois. Chacun sait que cela se raccommodera, la question étant de savoir qui fera le premier pas. Suzanne est fine et intelligente, mais assez capricieuse aussi. Elle est une des très rares filles du café à être à peu près respectée des autres garçons avec lesquels elle garde toujours ses distances. Aussi la qualifient-ils de "bêcheuse".

Il y a donc Suzanne. Et puis, il y a les autres. Et les autres ne sont que matière à flirt, à plaisanteries blessantes et à plaisir physique de "bête", dit-il lui-même, exprimant avec lucidité ce que cela représente d'insatisfaisant pour lui. Pourtant, ces flirts l'occupent beaucoup et sans guère de retenue. Il prend des filles fort jeunes et sans expérience qu'il séduit, traite non en maîtresses, mais en prostituées, et abandonne sans remord dès qu'elles s'accrochent. Il a cependant le souci de ne pas leur faire d'enfants. Il agit de même avec les "femmes" des copains (ce qui ne se fait pas beaucoup ici) pour se prouver, d'une part que toutes les femmes sont des garces qui ne valent pas cher, et d'autre part qu'il est un Don Juan auquel aucune ne résiste. Il ne montra pas plus de retenue avec l'une de mes camarades que j'avais amenée un jour au café et auprès de laquelle il fut si entreprenant que je dus intervenir. Il est devenu écarlate et n'a jamais recommencé.

Ses parents lui donnent peu d'argent de poche. C'est aussi auprès des filles qu'il trouve des subsides : il se fait offrir le cinéma, l'entrée du bal et les consommations. Parfois, il quitte Paris à motocyclette, car il possède une vieille, vieille 125 cm^3, avec cinq cents francs en poche. Il revient quinze jours après. Il a trouvé, à deux cents kilomètres de la capitale, des jeunes filles pour l'héberger et le nourrir. En retour, il les a perfectionnées dans l'art de flirter et leur a appris quelques danses qui n'étaient pas encore parvenues jusqu'en cette lointaine province.

Il n'a rien d'un souteneur. Il n'est pas non plus un homme entretenu. Mais dans des circonstances favorables, ou si le jeu dure un peu trop longtemps, il a tous les éléments pour devenir l'un ou l'autre.

Il aime beaucoup parler de lui, s'admire facilement, se contemple dans les glaces, se repeigne six fois dans la soirée. Son physique paraît être son intérêt majeur.

Par contre, dans les domaines où il ne se sent pas supérieur, il éprouve une timidité, un sentiment d'infériorité considérables. Il en est ainsi devant tous ceux qui ont fait un peu plus d'études que lui : *"Oh, moi, tu sais, l'école..."*, dit-il d'un petit air très gêné... et j'ai eu beaucoup de chance que cela ne nuise pas à notre camaraderie. De même devant ceux qui font un travail régulier ou qualifié, il se sent déclassé, même dans la bande, parce qu'il pense ne pouvoir jamais être qu'un coursier ou un manœuvre et il est assez intelligent pour se rendre compte que cela lui pèsera plus tard. Raison supplémentaire sans doute de retarder ce moment où ce sera fini de la jeunesse et de la liberté. Il ressent aussi ce sentiment d'infériorité devant tous les milieux qu'il croit supérieurs au sien (son père est serveur et gagne fort bien sa vie) et en conséquence devant toutes les activités propres à ces milieux.

C'est pourquoi, par exemple, il refuse de venir au théâtre avec les autres, dont certains sont moins intelligents et moins "intellectuels" encore que lui, et malgré mes objurgations : *"Oh ! tu sais, le théâtre, ce n'est pas pour des gars comme moi"*.

A part son propre corps et les filles, il s'intéresse aux chanteurs, en particulier aux bons ténors (Benjamino Gigli, pas aux ténorinos à la mode) aux acteurs de cinéma et à leur jeu. Il a de bons copains et il y tient. Le jour où Oscar a eu un accident, il a enfourché la grosse motocyclette de son frère ainé et, Pierrot en selle, à tombeau ouvert sur la route verglassée, il a refait le chemin en sens inverse; lui en larmes, et comme fou, Pierrot derrière, vert de peur.

Gaston est donc un bon copain pour Oscar et Pierrot. Mais sa situation n'est pas la même. Sa famille est aisée et lui autorise une jeunesse libre. Il est bien accepté chez lui, tel qu'il est, et puis il y a Suzanne.

Il ne semble pas avoir participé d'une façon active aux délits de ses copains. Ni jamais en avoir eu bien envie. Pas de bagarres extraordinaires non plus à son actif. Quant à ses relations avec les homosexuels de "l'Oiseau Bleu", elles sont restées certainement platoniques, et ne lui ont procuré que peu d'avantages. Je pense pourtant qu'à un moment, s'interrogeant avec inquiétude sur ses propres tendances, il a couru quelque danger. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le tranquilliser.

Oscar, Pierrot et Gaston ont été parmi les premiers à m'accorder une certaine confiance et à me considérer comme un copain. Nous bavardons souvent autour d'un café-crème ; Oscar a rarement de quoi payer la tournée et il se sent un peu gêné vis-à-vis de moi. Je ne sais si Pierrot a de quoi payer, mais en tous cas il ne paye jamais et ne se trouve nullement gêné. Le rami est notre jeu favori. Parfois aussi je joue aux dames avec Oscar, qui se défend mal. Au début il trouve "marrant" qu'un professeur se plaise avec des voyous, joue, fume, bavarde avec eux, sans jouer les hommes supérieurs.

D'une part, il me conte, sans pudeur, ses hauts faits ; d'autre part, l'idée d'une vie différente de celle qu'il a vécue jusqu'ici ne le laisse pas indifférent. Il paraît partagé entre sa réputation et ses succès de "dur" et l'impression que cela ne le mènera pas loin. Mais il faudra bien des semaines avant que je puisse lui proposer du travail. La première fois que je tente de le faire, il refuse sous prétexte que le travail ne lui convient pas. Le lendemain, je viens avec deux autres adresses. Mais, cette fois, ce n'est pas du travail en usine. Il va voir... pas très convaincu. Quatre jours dans la même place (il ne demande même pas son compte), une semaine dans la seconde, trois dans la troisième. Je l'engueule : *"Un dur, ça ? Pas même foutu de faire un boulot à la portée du premier "minable" venu !"*. La quatrième place sera plus stable. Mais parfois il se prend de querelle avec les contremaîtres. Et le soir il est sur le point de tout lâcher. Il faut à nouveau l'encourager.

Peu à peu, Oscar paraît se stabiliser : plus, à ma connaissance, de délits ni d'indélicatesse. Oh ! j'ai tout de même eu bien du mal à récupérer cinq cents francs que je lui avais prêtés. Il boit un peu moins d'alcool. Mais cela n'empêche pas les "javas" du samedi soir. Très susceptible, il a souvent des coups à échanger avec des gars du quartier, des Nord-Africains, et surtout des garçons d'une bande voisine et rivale.

Il "fréquente" maintenant Raymonde, une fille de dix-sept ans timide et douce, autant qu'il est brutal et brusque. Il ne l'a pas "balancée" comme les autres au bout de huit ou dix jours. Mais la présence de cette fille n'a pas beaucoup changé ses habitudes de vie, jusqu'à présent. Un incident va modifier la situation. Profitant de l'absence d'Oscar, les garçons d'une bande rivale voisine vont essayer de lui jouer un mauvais tour. Enlever Raymonde pour "lui faire faire un tour dans le bois de Vincennes". Ils sont une dizaine dans une traction-avant qui stoppe devant "l'Oiseau Bleu". Deux restent dans l'auto ; trois se précipitent dans l'arrière-salle où

Raymonde est assise, tandis que les autres distraient le patron, les garçons de café et les quelques clients du comptoir. Les trois garçons de l'arrière-salle entourent Raymonde et tentent de l'entraîner dehors. Elle résiste. J'interviens. Les trois énergumènes, me prenant sans doute pour Oscar, ont une seconde d'hésitation, relâchent Raymonde, qui en profite pour prendre le large. Revenus de leur erreur, ils sont furieux et sont prêts à me faire un mauvais parti. Sur ces entrefaites, les garçons de café surviennent, et on met tout le monde dehors.

Deux heures après, Oscar, mis au courant, arrive. D'une part mon intervention a certainement renforcé le lien de camaraderie entre Raymonde et Oscar, et moi. D'autre part, Oscar est fou de rage contre ses rivaux. Cela semble ranimer une sorte de vieille vendetta entre bandes dont l'origine est perdue depuis longtemps. Il établit un plan de vengeance. Rassembler tous les durs qu'il connaît, "descendre" dans le quartier de ses adversaires, casser la figure à quelques-uns, mettre à mal deux ou trois filles. Il fait le compte : quelques forts des halles de ses amis ; les copains du café, ceux des deux H. L. M. voisins. En tout il peut en mobiliser soixante à quatre-vingts *(sic)*. Il me faudra des talents d'avocat pour le dissuader d'une telle entreprise. L'important étant de retarder l'expédition. Si elle n'a pas lieu dans les deux jours qui suivent, la passion ayant beaucoup baissé, le danger de la voir se réaliser sera à peu près écarté.

L'expédition n'a pas lieu. Mais Oscar a découvert d'une part que Raymonde n'était pas une "garce" qui se laisse entraîner par le premier garçon venu, d'autre part qu'il était jaloux et tenait à elle beaucoup plus qu'il ne croyait. Peu à peu sa conduite change. D'abord il garde sa place de travail. Ensuite, il paraît préoccupé. Il dit à peine bonjour aux copains, collectivement quand il arrive au café, au lieu de serrer la main à tous. Avec Raymonde, il va s'isoler dans un coin du café. Une fille, pour lui, est devenue plus importante que les copains, alors qu'avant c'était bien entendu l'inverse. Ses camarades d'ailleurs sont surpris et choqués de ce changement d'attitude. Maintenant, il va chercher Raymonde à la sortie de son travail. Il est cette fois vraiment décidé à changer sa façon de vivre. De temps en temps il m'invite à prendre un café et nous discutons tous les trois de l'avenir et des problèmes sérieux de l'existence. Je les emmène entendre le *Barbier de Séville* à l'Opéra-Comique. Raymonde lit les livres que je lui prête. Oscar tente d'en lire quelques-uns, mais le succès est mince.

Malheureusement, tout n'est pas fini. Il y a une vieille histoire qui traîne depuis des mois devant les tribunaux. Et ça l'ennuie bien. La première communion de ses deux frères lui permet de reprendre sa place dans sa famille. Il présente sa fiancée à ses parents. Elle est fort bien accueillie. Progressivement tous deux quittent le café ; en tous cas, on ne les y voit jamais l'un sans l'autre.

Oscar est condamné. Mais cette fois cela ne le rejette pas du sein de sa famille. On cache à tout le monde qu'il est en prison. On dit qu'il est en déplacement... Je vais chez lui de temps à autre. Raymonde est souvent là, accueillie comme la fille de la maison. Quand Oscar sort de prison, il semble reparti du bon pied. Il ne revient jamais au café, semble avoir voulu rompre complètement avec tous ses anciens copains. Il travaille régulièrement.

Pierrot a moins de personnalité. C'est un faible, relativement. Au lieu, comme Oscar, d'avoir à opter radicalement pour un chemin, ou le chemin inverse, il subit des fluctuations, toujours à la merci de l'ambiance, d'une forte tête qui l'entraîne, d'une tentation ou de la peur du gendarme. Je ne sais pas pourquoi, rapidement, nous avons été bons copains. Cela paraissait le soulager de me raconter certains soirs, toutes les bêtises qu'il avait pu faire. Mais de là à changer vraiment de conduite ! Pour une fois, je pense que si le tribunal avait pu intervenir, le sanctionner, ou tout au moins suspendre l'épée de Damoclès au-dessus de sa tête, dès le début, cela lui aurait été profitable. Mais les choses s'étaient, à chaque fois, trop bien arrangées pour lui.

Au bout d'un certain temps pourtant, comme tout le monde commence à travailler autour de lui, il cherche à gagner de l'argent. Cela ne dure jamais bien longtemps : coursier à bicyclette pour une entreprise, garçon de bureau, figurant de cinéma, et puis il est repris par les activités de quelques copains, ou se fait plus ou moins entretenir par un homosexuel adulte.

Pour préparer ses vacances, il travaille dans le carrelage. C'est fatigant, mais il tient le coup plusieurs mois. D'ailleurs il est doué et son patron n'a qu'à se louer de lui.

Nouvelle interruption, nouveaux vols. Vente de journaux pornographiques à la sauvette. Participation à la campagne électorale d'un parti extrémiste... Pourtant il commence à prendre conscience de l'avenir que lui réserve une telle façon de se conduire. Il refuse sa participation à de nouveaux vols, rompt avec l'homosexuel, et devient livreur. Il n'a pas tout à fait perdu la main. Sa nouvelle place lui permet parfois de sortir des marchandises sans les payer. Puis cette habitude se perd. Il essaie aussi d'élargir son horizon (c'est une façon de manifester son désir de changer sa façon de vivre). Il lit un peu, fait du culturisme, va au cinéma sur les boulevards, à des matches de catch. Il se laisse même entraîner au théâtre, qu'il apprécie à condition que ce soit très comique. Entre temps, un de ses complices d'autrefois s'est fait prendre et parle. Il a des ennuis avec le tribunal. Il m'en parle fort peu. Et même prend quelques distances avec moi. Ce qui ne l'empêche pas de se recommander de moi lorsqu'on enquête sur son compte.

D'une façon générale, il paraît plus stable et pour le moment nullement désireux d'avoir à nouveau affaire avec la police et les tribunaux. Il ne porte plus d'arme sur lui, travaille pendant un an dans la même place, tout heureux de "tenir le coup", se couche de bonne heure. Mais l'avenir reste incertain. Il garde, par exemple, une forte admiration pour un caïd sorti depuis peu de prison et reste dans son sillage. Il triche volontiers au jeu si cela rapporte. Il n'est pas plus généreux qu'il y a trois ans, tout au moins, avec ses camarades. Il lui manque donc une ou deux dimensions qui feraient de lui un garçon adapté et valable.

Gaston ne pose pas les mêmes problèmes que les deux autres. D'une part il a moins de raisons de se mettre au travail. D'autre part son farniente présente moins de risques. Aussi je m'en suis peut-être moins préoccupé, pris au début par l'urgence des problèmes. Et puis, pour bien faire, c'est sur les parents qu'il aurait fallu agir d'abord. Or, les parents, je ne les connaissais pas. Et "son ami Olivier" (moi, en l'espèce) ne pouvait trahir Gaston en allant directement les trouver.

Gaston est préoccupé de lui-même, préoccupé de sa moto, préoccupé des filles. Mais il aime discuter. Nous discutons beaucoup ensemble. Il veut avoir mon avis sur tous les problèmes ; il voudrait surtout avoir mon approbation.

Il parle fort peu de Suzanne ; il en est assez jaloux semble-t-il, il ne tient pas du tout à ce que ses camarades aillent la voir à l'hôpital quand elle est malade. Elle faisait partie de la distribution de la pièce de théâtre que j'ai tenté de monter. Je suppose que c'est lui qui s'est opposé à ce qu'elle continue (et c'est son départ qui a occasionné l'échec de la tentative). Gaston est jeune et sa jeunesse lui permet ses succès féminins. Ses parents lui ont représenté la jeunesse comme l'âge heureux dont il faut profiter. Il se complaît dans ce présent. Il songe donc peu, il ne veut pas songer à l'avenir.

Le seul pont avec l'avenir pourrait être Suzanne dans la mesure où il pense à l'épouser sans doute un jour. Je ne nomme pas Suzanne. Mais je lui parle de l'époque où il aura envie de se marier, où il lui faudra gagner sa vie pour sa femme et pour lui. Du fait qu'il souffrira d'exercer un métier de coursier ou de manœuvre, parce que mal payé, ennuyeux, au-dessous de ses possibilités et de ses ambitions.

Sans doute l'idée fait-elle lentement son chemin. Quand l'été vient, je parle à lui et à d'autres,de l'intérêt à mettre un peu d'argent de côté pour les vacances. Effectivement, il travaille un mois et demi, part en vacances et revient quand l'argent est épuisé. L'année suivante, il fait d'autres tentatives, comme coursier à bicyclette en particulier. Mais cela ne dure jamais plus de quelques semaines. Je lui propose, un jour, une place intéressante chez des amis à moi. Cela le tente : il hésite, et refuse. Il craint de ne pas y rester bien longtemps et ne tient pas à me jouer ce tour-là.

Quand on lui demande quel métier lui plairait vraiment : "La barbouille", répond-il, c'est-à-dire la peinture en bâtiment. Vu son habileté en dessin, je le vois assez bien se spécialiser dans le dessin en lettres ou à la peinture décorative. Je le pousse à passer six mois dans un centre de Formation Professionnelle pour Adultes ; il se laisse convaincre. Mais sans doute, était-ce prématuré ; au bout de trois mois il se fait mettre à la porte à la fois pour négligences répétées et pour insolences vis-à-vis d'un contremaître. Il reste de nouveau des mois sans travailler...

Il s'est mis au culturisme. Il fait des poids et haltères presque chaque jour. C'est son principal intérêt, son principal sujet de conversation. Il parle pendant des heures de son tour de bras, son tour de poitrine, de ces biceps, triceps et pectoraux, se fait photographier en bikini dans des poses athlétiques. Même, un jour, il vend sa photographie à une de ses petites amies. Et, comme le maître de musique du "Bourgeois Gentilhomme", il en vient à affirmer que d'être beau et d'atteindre à telles mensurations est la chose principale de l'existence ; on peut alors être fier de soi, parader sans ridicule, et voir à ses genoux toutes les filles des bords de la Marne ou de la Côte d'Azur. Comme s'il trouvait là compensation à un sentiment d'infériorité (en général non fondé) qu'il éprouve dans d'autres domaines, il est difficile de lui faire entendre raison, et de ramener et son excès d'orgueil, et son excès d'humilité à de justes proportions, en essayant de lui montrer que si, à la rigueur, ses muscles d'athlète lui valent des succès féminins, ce n'est pas cela qui a conquis Suzanne et qui puisse être un gage de bonheur pour l'avenir. Difficile aussi de lui faire cultiver ses autres goûts : dessin, musique et chant. Il est venu une fois à l'Opéra. Cela ne lui a pas déplu. Mais il n'a jamais récidivé. Chaque fois que je lui propose d'aller au théâtre, il prend toujours un air gêné pour me répondre que cela ne l'intéresse pas et que ce n'est pas un spectacle pour lui...

Comme tout le monde travaille autour de lui, même Pierrot, et que Suzanne et l'avenir commencent à prendre une certaine importance dans sa vie, il se remet au travail. Cette fois il a envie de tenir. Mais si c'est pénible (terrassement) , il abandonne au bout de deux jours. Si le contremaître est tâtillon, il abandonne au bout de deux semaines. Comme livreur, par contre, en équipe avec un camionneur sympathique, il tient des mois. Le travail ne lui pèse pas. Il est même assez fier de travailler comme tout le monde. Le culturisme passe au second plan, et Suzanne au premier. Il a pris un peu de maturité et de sérieux.

Cinq ans se sont écoulés.

Oscar a épousé Raymonde. Son existence paraît sans histoire. Il ne revient que très rarement dire bonjour aux anciens de "l'Oiseau Bleu". Ils ont, depuis peu, une petite fille.

Pierrot s'est laissé entraîner par le "caïd" dans le sillage duquel il se trouvait depuis quelques temps et par l'appât d'un bon coup à faire. Ils sont tous les deux en prison, pour plusieurs années. Pourtant tout espoir ne paraît pas perdu. Il est décidé à apprendre un vrai métier, en prison... Je corresponds régulièrement avec lui.

Gaston végète du point de vue professionnel ; il paraît pourtant satisfait. Il vit maritalement avec Suzanne ; ils attendent pour se marier officiellement d'avoir

trouvé un logement. Ils font des projets de vacances, des projets d'avenir. Depuis quelques temps, Gaston a troqué sa vieille, vieille motocyclette contre une deux chevaux. Il a plaisir à y promener ses copains (moi compris) le dimanche, quand il fait beau.

Je crois que si, aujourd'hui, je leur parlais de "la bande à Oscar", ils me regarderaient avec des yeux étonnés, en me demandant de quoi je veux parler.

CAMP DE PENTECOTE

Les deux années précédentes, souvent je campais avec des garçons de la bande. Cette année, jusqu'ici le temps pluvieux et froid n'a guère été favorable, mais cette fois il y a trois jours de vacances. Christiane et moi voudrions organiser un camp un peu dynamique et assez loin de Paris pour éviter la cohue.

Nous commençons à en parler, moi à quatre ou cinq garçons, Christiane à deux ou trois filles que nous voudrions bien emmener. Une douzaine de garçons au moins et cinq ou six filles sont tentés, car l'idée a parcouru le café plus vite qu'on ne le voulait. C'est un peu trop à notre gré, mais certains déclarent : *"Si Jacques vient, nous ne viendrons pas"*, d'autres se désistent parce qu'il y aura des filles ou que l'on sera trop nombreux. Il y a quelques garçons enthousiastes ; Jean-Claude est très excité et fait de la propagande parmi ses copains et copines pour qu'ils viennent tous en bande avec nous. D'ailleurs, il connait des tas de coins épatants, bien qu'il n'y ait jamais campé.

J'apporte des cartes de la région parisienne et on discute. Tout le monde donne son idée, même ceux qui n'ont pas l'intention de venir. Et chacun de raconter des souvenirs de camp qui se rattachent à tel ou tel nom sur la carte étalée. On opte finalement pour une petite ville au bord de l'eau à près de quatre-vingts kilomètres de Paris.

Ce problème résolu, vient celui des finances. Certains pensent que cela coûtera cher : l'un parle de mille francs par jour, plus le transport dont le prix leur paraît astronomique, mais un autre prétend qu'avec mille francs on ne peut pas s'en tirer, qu'il faut le double. Quand je prétends que pour quatre-vingts kilomètres le billet week-end coûte tant... ils ne veulent pas me croire et il faut que je fasse le calcul devant eux pour qu'ils me croient. A ce moment-là d'ailleurs deux ou trois protestent. Une heure de train ne leur paraît pas supportable. *"Ah ! s'il faut aller en chemin de fer, autant rester ici"*. Il n'en faut guère plus pour les décourager. Jean-Claude a réponse à tout. Il a une petite motocyclette et fera plusieurs voyages avec le matériel de camping et avec les campeurs, deux vendredis soir et deux ou trois samedis matin. Et, alors que je n'ai rien demandé, il me propose de venir me chercher samedi dans la journée puisque je travaille le samedi et ne peux me libérer avant. Il n'a pas l'air d'avoir les pieds tout à fait sur terre et l'idée de faire de la route, en particulier de rouler avec une fille en croupe, entre pour beaucoup dans son enthousiasme pour le camping. Réciproquement, il y a deux ou trois filles que la ballade en moto tente, bien plus que l'idée de se promener au grand air et de coucher sous la tente. Mais je me méfie : Jean-Claude a déjà campé avec d'autres camarades. Ils se sont très bien amusés et le week-end s'est terminé chez les gendarmes.

Il faut résoudre ensuite le problème du matériel et de la participation financière, mais non pour autant leur faciliter la tâche à tel point qu'ils n'aient plus qu'à venir les mains dans les poches.

Ce doit être leur camp et non pas mon camp.

Jean-Claude peut une fois de plus, dit-il, nous fournir tout ce qu'on veut. Il a un cousin ou un copain qui peut prêter duvets, réchaud à butane, grandes tentes (car il prévoit qu'on sera au moins vingt et que par conséquent il faudra de la place

pour trente)... Quand j'objecte que le volume et le poids du matériel qu'il nous propose peuvent un peu nous paralyser, il me promet qu'avec sa moto, on s'arrangera. Je me montre sceptique et je freine : *"Es-tu certain que le copain pourra te prêter le matériel sur lequel tu comptes ? - Oui, c'est tout à fait sûr... enfin presque ! "*.

Quatre jours avant le départ, Jean-Claude tout penaud m'annonce qu'il n'aura pas de matériel du tout, pas même pour lui, ni de motocyclette, laquelle est au garage : il n'a pas les vingt mille francs nécessaires pour payer les réparations faites. Non seulement il ne fait plus le vantard, mais baisse la tête et gémit comme s'il avait perdu père et mère. Comme je lui dis que cela n'a pas beaucoup d'importance, qu'on peut s'arranger autrement, il me répond que sans moto on ne peut pas faire de camping. J'affirme m'en être passé dans tous mes camps et n'être pas le seul. Il n'a pas l'air de m'entendre et je me moque de lui. *"Ce n'était pas la peine d'avoir une "grande gueule", de pousser les autres à venir si c'est pour se dégonfler sous un prétexte aussi faible"*. Enfin j'éclate. Pourquoi a-t-il promis ce qu'il savait très bien ne pas pouvoir tenir ? Il savait qu'il lui fallait vingt mille francs pour payer les réparations et il savait qu'il ne les aurait pas ! Je l'accuse de n'avoir voulu venir au camping que pour faire de la moto, ou faire le joli cœur auprès des filles avec ladite moto, mais que des copains, il s'en moque, qu'il leur préfère son engin ! et qu'il n'entend rien à la camaraderie ! etc... Il est vexé, mais il ne viendra pas, ainsi que deux filles qui paraissaient pourtant en avoir envie. Je me moque un peu d'elles et leur souligne en passant, le danger de leur attitude : *"Alors, il suffit d'avoir une moto, pour qu'un garçon vous emmène n'importe où ? Que ne ferait-on pas pour faire de la moto" etc...*

Finalement, le groupe s'est restreint. Nous avons le matériel nécessaire, chacun porte quelque chose : pas question que les filles se fassent "trimballer " leur chargement, comme l'une d'entre elles au moins, voudrait que cela se produise !

Il y a Danielle qui travaille dans la couture ; très flirt, elle aimerait bien voir les garçons à ses pieds. Elle joue avec eux, mais évite de s'y attacher. En fait, elle doit avoir le cœur moins sec qu'elle ne le laisse apparaître. Isabelle, elle, vient un peu pour se changer les idées, et parce qu'elle a trouvé amitié et confiance en Christiane qui vient aussi. C'est la première fois qu'elle campe, aussi a-t-elle peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas savoir, de gêner. Employée de bureau, bonne grosse, sujette à de nombreuses plaisanteries qu'elle supporte bien, c'est une fille intelligente, mais capable d'élans incontrôlés qui la font se jeter dans les bras de n'importe qui avec sincérité... ce qui ne dure d'ailleurs que quelques mois. Ses expériences n'ont pas l'air de lui avoir servi de leçon.

Côté garçons : Daniel, l'ami actuel de Danielle, est venu camper pour la retrouver (ils ne seraient certainement pas venus séparément) ; il a vingt-trois ans et pose un peu. René travaille dans le bâtiment, aime s'amuser, dans tous les sens du terme. Gérard, garçon fin et spirituel, boute-en-train et sportif, un peu flemmard comme il l'avoue lui-même, est couvreur de son métier. Grégory, quatorze ans, porte ce surnom à l'américaine parce qu'il pense que ça lui donne un genre ; très intelligent, sa maturité fait oublier au bout d'un quart d'heure de conversation qu'on n'a pas affaire à un adulte, de fortes tendances homosexuelles, tout le monde se moque de ses cheveux décolorés ; pendant le camp, il consentira à ne pas se mettre de fond teint sur le visage ; mythomane invétéré, il est pourtant conscient des bobards qu'il construit pour s'assurer du succès dans la bande. Et moi.

Toute l'équipe, sauf Christiane et moi, part le samedi par le train du matin. C'est un effort héroïque de se lever de bonne heure, un jour de congé. Ils se sont donné rendez-vous et vont ensemble à la gare.

A pied d'œuvre, contrairement à ce qu'on pourrait craindre, ils ne se sont pas arrêtés à la première place libre, ou au terrain officiel de camping ; ils ont déniché assez loin de la ville un terrain de camp fort agréable : des arbres, de la

verdure, la Seine à cent mètres ; pas de route, pas de bruit. Ils ont monté la grande tente sans nous attendre et acheté du ravitaillement. Ils ont même essayé de faire un peu de cuisine, mais n'ont pas réussi à mettre en marche le petit réchaud à vapeur d'essence. Ils viennent nous chercher tous ensemble à la gare et nous font signer une carte postale destinée à un camarade actuellement au service militaire.

Jusqu'au lundi soir, nous profitons ensemble de l'air pur et d'un soleil radieux, sinon chaud. Pas d'incidents notables, pas "d'engueulades", mais de temps en temps des sueurs froides pour Christiane et moi. Il n'y a aucune raison pour que nous jouions les moniteurs de colonie de vacances ou les chefs scouts : donner des ordres impératifs ou des défenses, faire une leçon de morale serait hors de saison et risquerait de rompre la camaraderie d'égal à égal qui existe entre nous.

Le premier soir, comme si cela allait de soi, je déclare : *"Le mieux, puisqu'elles ne sont que trois, c'est que les filles prennent la petite tente. Nous, nous prendrons la grande"*. Ainsi est fait sans protestation ; je ne sais pas si tout le monde avait envisagé la chose de cette façon-là ... Le lendemain matin, le problème se repose : les garçons sous prétexte de réveiller les filles et de les faire se lever plus vite, vont chahuter sous la petite tente. Je croyais que dans ce domaine, ce serait Isabelle qui jouerait le plus les allumeuses. En fait, c'est Danielle ... et pas seulement avec son ami ! Elle a besoin de la présence des garçons et non d'une présence platonique ! J'hésite, puis j'interviens : *"A force de chahuter comme des gosses vous risquez à la fois de mettre la tente ... et l'ambiance de camp par terre"*. Je suis un peu étonné ; j'ai dit ça gentiment, sans trop avoir l'air, mais tout le monde a compris. Il n'y aura plus un mot à dire de tout le camp (deux jours et demi seulement, il est vrai). Si cela avait échoué, tout était compromis, car il fallait soit admettre qu'un camp mixte est occasion à jeux sexuels, soit pousser un coup de gueule, invoquer la morale et rompre le lien, reprendre le masque du personnage éducatif, obtenir momentanément l'obéissance, mais perdre pour l'avenir toute chance d'influence réelle, de confiance réciproque. *"Si Olivier et toi n'aviez pas été là, diront-ils à Christiane, ça ne se serait certainement pas passé aussi bien"*. Cela prouve qu'ils ont tiré quelque chose de l'expérience.

Pour ce qui est besognes matérielles, pas d'ordres, ni de "tour" institué. Chacun met la main à la pâte. Isabelle est pleine de bonne volonté, comme si elle ne se sentait pas sans cela, tout à fait digne de partager notre camp et avait conscience qu'il s'agissait pour elle d'une expérience hors de l'ordinaire et bénéfique.

Grégory, lui, si avide de vie superficielle, de rôle à jouer, range soigneusement les tentes, sans qu'on le lui demande, aussi zélé qu'un boy-scout. Par contre, Gérard aimerait bien se promener dans la nature à l'heure de la vaisselle et Danielle prendre un bain de soleil en maillot deux pièces aussi "bikini" que possible. Mais il suffit de les inviter à nous aider pour qu'ils s'exécutent. C'est en général Christiane qui fait la cuisine. Le résultat n'est pas mauvais. Chacun a apporté quelque chose, boîte de conserve ou autre, dans son sac. Le tout arrosé de bière et de limonade. Pas de vin ! *(sic,* pourtant je n'ai donné aucune consigne à Daniel qui se chargeait des achats).

On ne s'ennuie pas. Il y a les courageux (ni Christiane, ni moi) qui vont se tremper dans la Seine encore bien froide. Les garçons ont trouvé une barque. Ils l'utilisent. Je ne suis pas d'accord, le dis, mais ne m'interpose pas. Ce sera l'une de leurs distractions. Pas d'incident. Et ils la remettent en place à l'heure du départ. On musarde et on bavarde. Il y a des courses à faire à la ville. Le soir, on joue au ballon (c'est l'un des garçons qui l'a apporté). Gérard, une heure durant, fait le pitre souvent de façon spirituelle. On rit beaucoup, à s'en couper la respiration. Après le dîner, promenade digestive à la ville. On passe devant le cinéma. Hésitations ... mais la nature a plus d'attrait. J'avais lancé l'idée d'une grande ballade ; il y a un joli point de vue et les ruines d'un château féodal à quelques kilomètres, mais il n'y a pas d'écho. Je n'insiste pas.

Le dimanche après-midi, pendant que les autres vont ramer, Christiane, l'un des garçons (je ne sais plus lequel), Isabelle et moi partons nous promener dans les bois. C'est assez fatigant. Isabelle est très mal chaussée et n'a aucune habitude de la marche. Elle ne se plaint pas, l'effort même paraît lui plaire. On trouve des fleurs et dès ce moment, rechercher des fleurs devient l'un des agréments de la promenade, presque son but. Et lundi après-midi, par monts, par vaux, le long de chemins assez raides, nous partons tous cueillir des fleurs, pour en ramener un gros bouquet chez nous. On revient un peu harassés. Dans le train du retour, on ne sera pas bavard. Deux ou trois auront envie de dormir.

Pendant ce camp, on a bavardé et discuté. On a parlé cinéma et musique. Grégory a essayé de convertir Christiane aux interprétations vocales de Gloria Lasso, sans succès. On a comparé les mérites respectifs de Marilyn Monröe et Gina Lollobrigida. La mise en scène américaine et les autres. L'intérêt du fond d'un film... Et puis, un lien plus personnel s'est noué. En particulier, entre Isabelle et Christiane. Confidence, inquiétudes, amitié. Isabelle a conscience de sa faiblesse. Peut-être sent-elle confusément qu'une amitié avec une fille plus âgée et plus forte, et sur qui on peut compter, pourrait l'aider à "tenir" contre ses emballements, à l'empêcher de trébucher. Entre Daniel et les autres : au lieu de "poser" dans le vide, il a joué au garçon raisonnable, organisé une partie du camp ; de sorte qu'il est remonté un peu dans l'estime de ses camarades. Même chose pour Grégory : au café c'était le "cas" dont tout le monde riait et qui cristallisait autour de lui toute une ambiance malsaine ; ici, c'est un garçon comme beaucoup d'autres. On a presque oublié le Grégory d'il y a trois jours.

Cinq ans se sont écoulés

Que sont devenus les participants de ce camp ? ...

Danielle s'est assagie peu à peu. Elle a épousé un garçon de la bande, rangé lui aussi, maçon de son métier. Ils paraissent heureux tous les deux, bien que la vie matérielle soit dure. Ils ont une petite fille ; et Danielle, poussant la voiture d'enfant, fait très "mère de famille".

Isabelle ne veut plus fréquenter le quartier. Elle y revient parfois pourtant, pour demander des nouvelles des uns et des autres. Elle reste très bonne camarade avec certains anciens et, pendant un certain temps, elle est encore venue aux sorties théâtrales. Après avoir suivi des cours, elle est montée en grade dans la banque où elle travaille. C'est dans son milieu professionnel qu'elle recrute maintenant les amis et amies qu'elle fréquente. Elle sort peu, lit beaucoup : de la poésie, Simone de Beauvoir, etc... Cette année, elle a suivi des cours d'allemand. Ses camarades de travail l'apprécient ; ils sont venus la voir, lui apporter des livres et des fleurs quand elle est tombée malade.

J'ai noté aussi une de ses réflexions à propos du film "Les Tricheurs"... *"Quand j'étais un peu plus jeune, moi aussi je me souviens d'être passée par des phases analogues"...* Mais elle a rompu avec le passé et ne tient pas à ce qu'on lui en reparle. Pourtant, elle continue à écrire et à envoyer de l'argent à un des garçons de la bande actuellement en prison, et qui ne lui était rien, sentimentalement parlant.

Daniel a rencontré une jeune fille de milieu plus aisé. Depuis, on ne le voit plus guère. Il fait des économies pour payer son futur appartement... et ses dettes. Il consacre ses heures de loisirs à aménager son logement. J'ai assisté à son mariage, en compagnie d'un seul autre ancien de la bande (*).

(*) Fait curieux, qui marque peut-être le besoin de rompre plus complètement avec le passé. A un autre mariage récent, j'étais le seul présent de la bande ; à un autre, nous étions deux à être invités.

Le caractère de René n'a pas beaucoup changé. Il vient de partir au service militaire, non sans s'être préalablement fiancé.

Gérard est toujours aussi boute-en-train. Il fait très régulièrement du culturisme, prend part à des compétitions où il fait excellente figure. Son but ? Sans doute remporter des championnats ; mais aussi faire son service militaire au bataillon de Joinville si ses succès le lui permettent. Il dépanne des copains sans métier fixe et tente avec persévérance et plus ou moins de succès suivant les cas, d'en faire comme lui des ouvriers couvreurs. Il fréquente platoniquement une jeune fille souriante, sympathique et timide, qui ne faisait pas partie de la bande. Il aime aller voir un bon film et va de temps en temps au théâtre où il apprécie avec finesse et profondeur tant le fond de la pièce que la maîtrise des acteurs. Il tente d'entraîner, au théâtre ou en vacances, plusieurs de ses camarades. *"Il faut les cultiver, ces jeunes"*, dit-il en souriant, et sans vouloir se prendre au sérieux.

Grégory, sitôt le camp fini, a repris son personnage. Il a passé ses vacances dans la famille de Christiane qui, avec moi, avait envisagé de le faire admettre dans un établissement où il pourrait continuer ses études intellectuelles et surtout être soigné mentalement. Mais, depuis, il est parti en province, à deux cents kilomètres de Paris. Son état mental paraît avoir rapidement empiré, un médecin a diagnostiqué une schizophrénie. Un jour, il s'est suicidé... sans qu'on ait jamais su s'il y avait eu un motif précis à ce geste. Il avait dix-sept ans.

EXTRAITS DU CARNET DE BORD

Comme il s'agit d'une reconstitution, et non de notes prises au jour le jour, je ne garantis pas la chronologie des faits ici relatés.

Mardi...

Suis au mieux avec Oscar et Gaston. Joué au rami presque toute la soirée. Gaston m'a montré des photos de filles ; et la sienne, en tenue de culturiste dans une pose athlétique.

J'offre un pot à Tonton, il a refusé. Je fais semblant de croire qu'il n'a pas soif. En fait, c'est parce qu'il se méfie toujours de moi et qu'il ne veut pas se commettre avec un flic. Au fond, il a du caractère.

Entrevu Pietro. Mais, dès qu'il m'aperçoit, il tourne les talons et disparaît, l'air tendu et inquiet. C'est ainsi chaque fois qu'il me voit. Il m'inquiète beaucoup, autant que je l'inquiète, peut-être.

Jojo et " La Grande gueule " (je ne lui connais pas d'autre nom) ont échangé Sylviane (dix-sept ans). C'est la troisième fois qu'elle change de partenaire en dix jours. Elle ne réagit pas. Le moral paraît pourtant très mauvais. Je bavarde quelques minutes avec elle. Je ne dis rien de particulier, mais il faut qu'elle sente que je ne me désintéresse pas de son sort... Je dois d'autre part rester prudent : il ne faut pas que mon amitié avec les filles d'ici soit ressentie par les garçons comme une concurrence.

Mercredi...

Vu avec une quinzaine de garçons et de filles : *"Les femmes s'en balancent"*. A la sortie du cinéma, je bavarde avec Odette, l'une des trois filles que Pietro "protège" ou veut protéger et qui font le trottoir tantôt à la Bastille, tantôt rue St. Denis. C'est la première fois que je peux avoir une conversation un peu longue et sérieuse avec elle. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose à faire. Je paye la tournée, elle m'offre des cigarettes. On en est presque aux confidences. Pietro survient, l'air très ennuyé de nous voir en tête à tête. Il fait un signe ; Odette et ses camarades sortent avec lui.

Jeudi...

L'après-midi à "l'Oiseau Bleu". Les trois principaux membres de la "bande à Tonton" jouent distraitement, trop distraitement, au billard électrique. Cà, c'est un coup qui se prépare. J'espère que je n'ai pas l'air de me douter de quoi que ce soit.

Revu Sylviane, en larmes. Elle se désespère sur son propre compte. Elle se croit incapable d'aimer vraiment quelqu'un, s'estime une fille perdue... J'essaie de tirer les choses au clair. Elle a l'air très contente qu'un garçon s'occupe d'elle. Aussi je mets les points sur les i pour qu'elle ne se trompe pas sur mes intentions.

René, "l'Italien", qui m'a fait passer un interrogatoire sérieux il y a deux mois, vient s'asseoir en face de moi et m'offre le café : *"Voilà ; il y a un gars qui me propose un coup à faire. J'ai juste à assommer un bonhomme et il me paye 150 000 francs. Qu'est-ce que t'en penses ? ".* - *"Ca me paraît risqué. S'il n'y avait pas un très gros risque, le gars le ferait lui-même et il ne te ferait pas cadeau de 150 000 balles... moi, ça ne me dirait rien... Pourquoi ? tu n'as pas de travail ? tu n'as pas de métier ?"* - *"Je suis soudeur ; c'est un bon métier ; j'ai déjà été me faire embaucher dans deux usines. Chaque fois, j'ai réussi mon essai ; ils m'ont dit : on t'embauche, reviens demain matin avec tes papiers et ton casier judiciaire. Alors, tu comprends, j'ai fait deux ans de tôle pour une grosse affaire. J'y suis pas retourné ; et maintenant je n'ose plus aller me présenter nulle part.*

Je lui promets de ne pas le laisser tomber. Ai passé la fin de l'après-midi à téléphoner à tous les amis et connaissances. Pas de place de soudeur en ce moment...

20 h 45... De nouveau à "l'Oiseau Bleu" ; René est très anxieux. Je l'interroge. N'a-t-il pas d'autres cordes à son arc ? Il a son permis de conduire et connaît un peu la mécanique. Nouveaux coups de téléphone. Ouf ! une place. On ne lui demande pas son extrait de casier judiciaire. Il est soulagé ; moi aussi.

Pendant ce temps, j'ai aperçu les membres de la bande à Tonton s'engouffrer dans une voiture qui n'appartient à aucun d'eux et démarrer rapidement pour une direction inconnue... Cela confirme mon diagnostic de cet après-midi.

Germain me salue de loin et ajoute : *"Ce qu'on s'em... "* ; c'est son refrain journalier. Cela exprime aussi le sentiment général. Puis il s'approche : *"Alors, tu veux toujours que les gars d'ici travaillent ? Tu es fou. Regarde, depuis le temps que tu trouves des places à Charlot ? Hein ? A quoi ça a servi ? Ca va t'attirer des ennuis ; c'est tout... Et Micheline ; la blonde que t'as essayé de dépanner la semaine dernière ? Tu sais ce qu'elle fait en ce moment ? Elle fait la pute avec des Nord'Af. Tu vois bien, elle a ça dans le sang. Ses mioches, elle s'en fout".*

Je n'ai pas grand'chose à répondre, sinon qu'à chacun, si l'on peut, il faut donner sa chance ; que d'être copain ça ne consiste pas seulement à payer à boire... que j'ai connu des gars qui n'avaient rien foutu jusqu'à leur service militaire, et qu'après ils étaient devenus des gens comme tout le monde.

C'est peut-être parce qu'il est deux heures du matin et que je suis fatigué, mais ça ne me met pas de baume dans le cœur.

Vendredi...

Pas vu la bande à Tonton. Par contre dans le journal de ce soir, il y avait un petit entrefilet sur l'attaque et le vol commis sur la personne d'une passante, par trois jeunes gens paraissant entre dix-huit et vingt ans...

Pas vu non plus les trois protégées de Pietro.

Rami, café-crème, cigarettes de 21 à 23 heures.

Claudine, l'arménienne, me demande si je lui paie le coup. D'accord !. J'ai rarement rencontré des garçons aussi grossiers que cette fille de dix-sept ans... En même temps, elle joue les allumeuses avec beaucoup de garçons, moi compris. Elle m'annonce qu'elle a l'intention de se marier. Tiens, c'est nouveau, elle m'a toujours prétendu qu'elle ne se marierait jamais, que les hommes la dégoûtaient. Je la questionne sur son futur mari ; il a quarante ans, il est souteneur et... homosexuel (un oncle de Claudine est lui-même souteneur et lui a fait connaître ce milieu). Je commence à deviner les raisons de son choix. Mais je ne réagis pas. Ce n'est pas de moi que la réaction doit venir : c'est d'elle... Dans trois ou quatre jours, je prendrai le problème à rebours et j'irai au fond des choses.

J'apprends par elle que Totor est en prison pour vol, que deux autres l'ont échappé belle, hier au soir. J'apprends aussi que sa mère l'a abandonnée quand elle avait quatre ans ; que son père est un buveur et un coureur de jupons.

A minuit passé, coup de téléphone angoissé d'Yves. Il a rencontré son amie du moment en train de se faire embrasser par un autre. Il est fou de chagrin. Il veut se jeter à l'eau... ou casser la gueule à tout le monde. Il faut absolument que je vienne tout de suite...

Je quitte "l'Oiseau Bleu" et rejoins Yves... Arpentons des heures durant les rues désertes de l'arrondissement. Je me rends compte, au fur et à mesure que je les prononce, de la vanité des paroles que je lui adresse.

Samedi - Quinze heures...

Ils sont une vingtaine... et ils s'ennuient. Une douzaine d'autres font la queue au cinéma voisin. C'est un film avec Kirk Douglas. Et puis ils ont repéré des filles. D'autres sont déjà partis au bal. Je serre vingt mains, sans compter celles du patron et du garçon de café. M'installe dans l'arrière-salle. Suis tout de suite happé pour faire un rami. J'accepte. Je dépose sur la table mon paquet de cigarettes : chacun se sert. Tout à l'heure, c'est Jacky qui fera circuler le sien. Mado a commandé un café. C'est sans doute le quatrième ou le cinquième de la journée. Elle s'intoxique au café quand ce n'est pas à l'alcool. Je commande un chocolat. Quand le garçon nous sert, je subtilise la tasse de Mado, et lui passe la mienne.

Pierrot essaie de plonger son regard dans mon jeu. Je le fixe des yeux. Il comprend que je ne suis pas dupe et cesse. André, l'ami actuel de Mado, bougonne contre sa malchance, mais joue très intelligemment et triomphe sans modestie.

Tout à côté, trois garçons font un " 421 ". Les deux plus intelligents sont manifestement de connivence pour rouler le troisième qui est bête et vaniteux, et lui soutirer en trichant, une assez jolie somme.

Les deux premiers ne travaillent pas depuis des mois. Le troisième est manœuvre. Les deux premiers ont commandé une "Marie Brizard" qui est une consommation chère ; le troisième un café-crème. Le vaincu devant payer de surcroît, la tournée. Un peu plus loin, Riton flirte avec Lucette.

Gaston paraît au mieux avec une nouvelle venue, jolie fille, au rire peu discret. Il a mis la main sur le sac de la demoiselle et, malgré, des protestations, peu convaincues d'ailleurs, en soutire argent et photographies. Je connais l'oiseau. Il n'a pas l'intention de rendre quoi que ce soit. Cela ne l'empêchera pas, ce soir, de se pavaner devant tous les copains aux bras de la jolie blonde, et de l'emmener passer une partie de la nuit dans sa chambre.

Dix-neuf heures : N'ai rien fait d'autre que de jouer au rami et de fumer des cigarettes.

Un garçon survient ; il cherche anxieusement Henriette (Henriette est un monsieur de quarante-cinq ans auquel ses mœurs particulières ont valu ce surnom). Sans doute, est-il à court d'argent. Mais personne n'a vu Henriette aujourd'hui. Sur ces entrefaites, je quitte "l'Oiseau Bleu".

Après le dîner, je vais retrouver Yves à qui j'ai donné rendez-vous. Vu ensemble un film idiot. Puis, à nouveau, déambulons. Aujourd'hui, il a plus besoin de me parler que de m'entendre. A une heure du matin, je le raccompagne devant sa porte. A deux heures un quart, j'ai bien du mal à prendre congé.

Dimanche...

Je vais faire ma partie de rami en fin d'après-midi. Rien d'autre. Mais j'apprends qu'hier soir, pendant que j'étais avec Yves, trois garçons complètement ivres (après avoir alterné les Pernods et les Rhums) se sont pris de querelle avec le patron du café. Ils sont mis à la porte de " l'Oiseau Bleu" *sine die.*

Deux autres ont cassé la figure à deux algériens dont l'un est à l'hopital. La police est arrivée... tout le monde avait disparu ; les garçons de "l'Oiseau Bleu" ont juré qu'ils n'avaient rien vu. Mais depuis hier soir, deux groupes d'algériens se relaient discrètement aux abords du café.

Vingt et une heure : courte apparition à "l'Oiseau Bleu". Deux des membres de la bande à Tonton sont là, habillés de neuf des pieds à la tête. Costumes "Prince de Galles", souliers pointus, à "l'italienne", cravates de soie, foulards de même... Tonton paie sa consommation avec un billet de dix mille francs... Dominique, son second, m'offre un pot et insiste pour que je prenne quelque chose de cher....

Mais les trois prostituées que protège Pietro n'ont pas reparu depuis plusieurs jours. Je commence à m'inquiéter... et à comprendre. J'ai fait une fausse manœuvre en entrant visiblement en contact avec Odette. Pietro doit, je suppose, leur interdire de venir ici.

Je n'ai qu'une solution, essayer de les retrouver (Odette tout au moins ; les autres ne me connaissent que de vue, cela ne servirait à rien), là où elles travaillent. Métro jusqu'à la Bastille. Déambulation dans les rues les plus mal famées. Stations dans quelques cafés. Puis j'abandonne. Je reviendrai demain.

Lundi.	Rami - Vittel-cassis.
Mercredi.	Cigarettes - Cinéma - Lait-grenadine.
Jeudi - 15 heures.	Belote - Café-crème - 421 - Bavardages.
Jeudi soir.	Ce soir, n'ai pas prononcé une parole ; ai assisté à une partie de rami.
Vendredi.	Café-crème - Oscar me raconte des exploits peu édifiants.
Samedi.	Julien ne travaille plus - Josiane mène à nouveau une vie dissolue - Cigarettes et rami jusqu'à deux heures du matin.
Lundi.	Vu un film d'anticipation stupide - Tonton a accepté que je lui offre un café-crème - Avons discuté à propos du film.
Mardi.	Rami- Café-crème - Cigarettes.
Mercredi.	Cigarettes - Diabolo-grenadine - Bavardage - Rami.
Vendredi.	Rami - Café-crème - Cigarettes.
Samedi.	Lassitude, pas allé à "l'Oiseau Bleu".

Dimanche. Rami - Café-crème - Cigarettes - Je crois que Gaston ira à la place que je lui ai indiquée.

Lundi... Jacques et François que je croyais remis au travail pour de bon, ont quitté à nouveau leur place...

Riton et Charlot viennent de se faire prendre, quelques jours après avoir réussi un cambriolage important. *"Tu ne trouves pas que c'est c...* (réflexion d'un des plus jeunes de la bande). J'approuve : *"Ah ! ça, tu peux le dire"..... "D'avoir réussi un si beau coup et de s'être fait prendre si bêtement après".* Je n'ai rien trouvé à répondre.

Rami - Cigarettes - Café-crème.

Après dîner, visite à la famille de Sylviane. J'ai été voir sa mère à l'hôpital et je lui apporte les dernières nouvelles. On m'offre un verre.

Mardi...

C'est le frère de Sylviane, seize ans, qui veut venir maintenant à "l'Oiseau Bleu". J'interviens. Je lui en montre les dangers, lui parle des "Auberges de la Jeunesse"... Il ne veut rien entendre. C'est une gaffe de ma part. Car, en me mêlant de ce qui ne me regarde pas, en jouant les conseilleurs, les adultes raisonnables, j'ai, sans doute, perdu tout crédit auprès de lui.

Avec un garçon que je connaîtrais très bien, avec lequel je serais lié, j'aurais pu, peut-être, avoir ce rôle. Avec lui, c'est une grosse erreur. Je me rends compte, en même temps, combien il est illusoire de tenter d'éloigner un garçon ou une fille de ce piège qui les attire.

Vingt-trois heures : Surprise ! C'est Germain, Germain le cynique, l'incrédule, le fataliste, qui m'amène plusieurs de ses camarades pour que je les dépanne. Une fille qui s'est échappée d'un centre de rééducation ; trois garçons, qui au cours d'une bagarre, ont mis à mal "deux jeunes qui leur cherchaient de la pouille". Les garçons comme la fille font partie d'une bande de l'arrondissement. Mais Germain nous rassure mutuellement sur la confiance que nous pouvons avoir les uns dans les autres.

Mercredi...

J'ai obtenu de la fille que m'a présentée Germain, l'autorisation d'aller voir l'assistante sociale.

Vu *"Le Défroqué"*. Nombreux commentaires ; au sujet du film, et aussi sur les problèmes qu'il pose.

Jeudi...

J'engueule Oscar qui vient de quitter son travail. Nous nous connaissons assez pour que je puisse me le permettre. Il me promet de chercher quelque chose d'autre dès demain matin.

Belote - 421 -

Vendredi...

Ma démarche auprès de l'assistante sociale s'avère inutile. La copine de Germain a disparu. Il faut retrouver sa trace. Dix-sept ans, en situation irrégulière, pas de famille pour s'occuper d'elle, vertu peu farouche. Elle court un gros danger...

Je paie une tournée ; le petit Dédé, lui-même s'est mis au travail. Ca s'arrose.

Discuté un long moment avec trois garçons et une fille de l'existence de Dieu. Passionnant et passionné.

Vingt-deux heures trente : Jusqu'à une heure du matin. J'ai écouté Gégène, il avait besoin de parler à quelqu'un.

AUTOCRITIQUE

Il est peut-être bon d'ajouter qu'au cours de ces cinq années les difficultés rencontrées ne sont pas venues seulement d'obstacles réels et des sentiments des membres de la bande à mon égard ; mais aussi de mes propres sentiments et de mes réactions.

Bon de noter aussi les réflexions suggérées par quelques fausses manœuvres que je n'ai pas su éviter ou que je n'ai évitées que de justesse. Cela pourrait être utile à qui voudrait tenter de lier connaissance avec une bande d'adolescents.

Bien entendu, il ne s'agit là que d'impressions et de réactions personnelles, chacun ressentant les évènements et les êtres suivant son expérience propre et son caractère. Il n'est pas question de généraliser.

L'appréhension

... Avant de prendre contact, et les tous premiers temps, l'appréhension de pénétrer dans un milieu inconnu, où l'on a tout à apprendre ; un milieu hostile probablement, auquel on risque de se heurter avant même d'en connaître les réactions, les points forts et les points faibles.

... L'appréhension des questions auxquelles on aura à répondre, des situations imprévisibles auxquelles on aura à faire face, de l'attitude générale qu'il faudra prendre : sachant parfaitement que la moindre "gaffe" non seulement obligerait à abandonner la place, mais en renforçant la méfiance et l'hostilité de la bande, rendrait l'accès impossible à quiconque pour des années à venir. Par moments, la crainte de voir l'agressivité de la bande se retourner contre soi : par exemple, le jour où, ayant senti depuis quarante-huit heures la fièvre monter et ayant entendu des menaces à peine déguisées proférées à mon égard, l'un de nous a été cordialement invité à "une petite promenade en automobile".

... Appréhension qu'il faut éviter de manifester, bien entendu.

Le sentiment "d'errer dans le brouillard"

Au début, du fait qu'ils sont nombreux, vont, viennent, disparaissent, c'est surtout la difficulté de les repérer tous, de les reconnaître, de les situer. Par la suite, étant donné qu'il n'est pas possible de leur poser des questions, d'établir le moindre "dossier", c'est la difficulté à se faire une image d'eux et du contexte sur lequel ils se détachent. J'ai pu ignorer des mois ou des années, leur nom, leur âge, leur adresse, leur famille, leur mode de vie, leur passé et bien d'autres éléments qu'il m'aurait pourtant été bien utiles de connaître. Et pour certains, je l'ignorerai toujours.

C'est le hasard de la conversation, et plus tard le lien d'amitié, qui m'ont permis de connaître d'eux autre chose que ce qui apparaissait au sein de la bande. C'est l'une des raisons pour lesquelles ces "Années d'Amitié" ne sont qu'un témoignage et ne peuvent avoir les prétentions et la rigueur d'une étude scientifique (*).

L'incertitude sur l'opportunité et l'efficacité

... De ce qu'on dit, de ce qu'on fait, ou de ce que l'on s'abstient de dire ou de faire.

C'est souvent très longtemps après qu'on s'aperçoit si l'on a eu raison ou tort. Et encore, le bénéfice obtenu n'est-il pas toujours celui qu'on escomptait.

L'échec répété (sauf avec beaucoup de recul) peut aussi bien être le début de l'échec définitif (alors il ne faut pas s'entêter) ou n'être que provisoire (alors il ne faut pas se décourager). Inversement, des résultats superficiels peuvent donner le change. Ainsi, j'ai eu le sentiment, à un moment donné, non seulement que Pierrot remontait sérieusement la pente, mais que son camarade Paul, rangé depuis longtemps, plus solide que lui, l'aidait dans son effort, En réalité, leur rapprochement avait la signification inverse. Et Pierrot, lui-même entraîné par un troisième, entraînait Paul dans une sombre aventure. J'aurais peut-être pu m'en douter en sentant que Paul, avec lequel j'étais très lié, s'était un peu éloigné de moi.

D'ailleurs, même rétrospectivement, même d'un changement spectaculaire, il est rare qu'on puisse déceler la cause (ou les causes) à supposer qu'il y en ait une ; et juger ainsi de l'efficacité de son attitude. On a plutôt l'impression de leur fournir les occasions de se changer eux-mêmes ; de leur laisser les voies ouvertes ou d'en entr'ouvrir de nouvelles ; de leur montrer un univers plus vaste, de leur apporter une matière plus riche où ils puisent, pour résoudre leurs problèmes et pour prendre une attitude devant la vie.

La mauvaise conscience

... Parce qu'on ne fait rien. Ce qui peut paraître paradoxal. Mais c'est un sentiment qu'on a à maintes reprises (Il ne faut pas oublier que les trois-quarts de mon temps je les ai passés à fumer des cigarettes, boire le café-crème, ne rien dire, aller au cinéma, jouer aux cartes...). C'est un sentiment pénible à supporter, bien plus que celui de ne pas "avoir de résultats". L'instituteur, l'éducateur qui ont de mauvais résultats, ont au moins la conscience tranquille. Ils ont fait ce qu'ils avaient à faire. Là, rien de tel. C'est un sentiment dangereux, car on est alors fort tenté de faire quelque chose, et de rompre un équilibre fragile.

... Parce qu'on assiste sans rien dire à des délits et à des actes répugnants. On a un peu l'impression d'être lâche ; celle d'être le complice d'actes qu'on réprouve et que la loi réprouve ; l'impression aussi que chaque délit, auquel on ne s'oppose pas, peut être pour tel garçon l'occasion d'être pris, de faire des années de prison et de gâcher sa vie.

Je ne parle pas, bien entendu, des catastrophes après lesquelles, on peut toujours se demander : *"Si j'avais fait çi, si j'avais dit ça ? peut-être que..."*.

(*) Une seconde raison c'est qu'en pénétrant dans une bande, tout observateur modifie ce qu'il observe. A plus forte raison ici puisque je n'avais pas l'intention d'observer, de rester neutre, mais justement d'agir et de modifier.

Il faut à la fois ne pas trop se sentir coupable des évènements passés (ou supporter ce sentiment) et garder le sens de sa responsabilité quant aux évènements à venir. J'aurais peut-être pu empêcher Pierrot de commettre ce délit important, en étant plus lucide, admettons. Mais si je me sens trop coupable vis-à-vis de lui, je risque d'en rester là ; c'est-à-dire à moi-même, à ma propre position dans cette affaire. Or, ce qui importe maintenant c'est de l'aider à supporter la détention, d'empêcher qu'il ne se sente isolé et rejeté ; plus tard, de ménager sa sortie.

Il va sans dire, que, s'il faut ne pas trop s'en vouloir à soi, des échecs, des récidives ou de l'agressivité qu'on provoque, pour pouvoir continuer, il faut aussi éviter d'en vouloir à celui auprès duquel on a échoué, au récidiviste, ou à celui qui aurait essayé "d'avoir votre peau".

La lassitude

... Après des efforts renouvelés et infructueux, devant les échecs répétés, lorsqu'on croit un garçon tiré d'affaire et que, soudainement il rechute.

Découragement aussi, parfois, devant le fait que tant de soucis et d'efforts ne servent à soulever qu'une goutte d'eau dans la mer et qu'il y a trop peu de gens pour soulever les autres gouttes. Devant le fait qu'on demeure impuissant à résoudre des problèmes essentiels, celui du logement par exemple.

Ces sentiments rendent plus dangereuses les impressions de réussite, quand réussite il y a ; car on risque fort de s'attacher par trop, par compensation, là où l'on a réussi, et de négliger le reste. L'euphorie peut aussi masquer les aspects plus sombres que l'on ne voit plus ou que peut-être on ne veut plus voir.

Attirances et répugnances

Il n'est pas possible bien entendu, de se lier également avec tous. Il est d'ailleurs tout à fait normal de ressentir plus de sympathie pour certains que pour d'autres. Il faut y prendre garde. On risque de se laisser accaparer au détriment des autres. Cela m'est arrivé, un temps, pour un groupe de garçons intelligents et dynamiques avec lequel il était agréable de discuter. Alors que justement ils avaient moins besoin de moi que beaucoup d'autres. La difficulté était d'autant plus grande que cette sympathie était réciproque et qu'ils étaient les premiers à me vouloir à eux, à l'exclusion des autres. Car la jalousie en amitié de certains adolescents est un élément dont il faut tenir compte.

Il est sans doute naturel pour un garçon de ressentir une sympathie particulière pour les filles. Mais là aussi, il est important de maintenir la balance égale sous peine de modifier complètement, voire de rendre impossible, les liens d'amitiés avec tout un chacun (je ne parle pas des risques sentimentaux que cela comporterait). La difficulté me paraît d'ailleurs aussi grande, sinon plus, pour une jeune fille vis-à-vis des garçons de cet âge-là.

S'il y a des attirances à contrôler (je n'ai pas dit qu'il fallait se montrer froid ou rejeter les filles et les garçons sympathiques), il y a aussi des répugnances à surmonter. Personnellement, je suis peu sensible à ce sentiment, mais j'ai eu quand même plus de mal à me lier avec certains garçons à la fois bêtes et vaniteux, ou dont le cynisme me hérissait...

La solitude et ses inconvénients

Pendant ces cinq années, je me suis trouvé presque continuellement seul... au milieu de soixante autres. Et cela présente beaucoup d'inconvénients... Les coups durs, les échecs, les déceptions sont plus durs à supporter. Le sentiment de responsabilité paraît écrasant.

De plus, on ne se lie pas également avec tous ; le registre de ce qu'on peut apporter aux autres reste toujours limité ; on n'est pas toujours là, ou même présent, on n'est pas toujours psychologiquement disponible. Il y a des moments de lassitude, de fatigue. Des moments où les préoccupations personnelles vous paralysent. On risque un jour de flancher, d'être obligé de partir prématurément sans que personne soit là pour assurer la continuité et la succession.

Il n'est pas non plus très facile de rester à chaque moment tout à fait lucide et objectif ; sur soi-même, et sur la situation (d'autant que je ne suis pas très intuitif). La confrontation avec un autre témoin aurait sans doute évité des erreurs et surtout permis de sentir à temps ce que souvent j'ai découvert trop tard.

Etre présent et rester lucide.

Il faut être très présent. La présence n'est pas tellement une question d'heures hebdomadaires passées au milieu de la bande ; c'est plutôt question de persévérance. Une fois qu'un garçon compte sur vous, il n'est plus question de lui faire faux-bond. Abandonner serait pis que de n'avoir rien commencé. Dans certains cas, surtout si l'on est seul, cela peut être inquiétant. C'est aussi le fait de répondre autant qu'il est possible à ce que chaque garçon ou fille peut attendre de vous. Cela est imprévisible et indéfini...

A l'inverse, il y a le danger de vouloir en faire trop, puisque dans un certain sens on n'en fait jamais assez. Danger pour soi : danger du " coup de pompe ", danger accru de la lassitude morale qui conduirait à tout abandonner. Danger pour les membres de la bande de recevoir ce dont ils n'ont que faire, ou de recevoir de moi ce qu'ils sont capables d'acquérir par eux-mêmes.

En même temps que présent et disponible, il faut s'efforcer, autant qu'on peut, à rester lucide. Faire son auto-critique, ne pas se donner trop facilement de bonnes excuses (plus faciles à trouver ici que n'importe où ailleurs), faire le point sur soi, faire le point de la situation et de l'évolution de la bande, contrôler ses impressions subjectives au moyen de repères objectifs. Ne pas en rester à des impressions valables six mois auparavant, dans la mesure où la bande évolue, sans qu'on s'en rende bien compte sur le moment d'ailleurs, parce qu'on est soi-même au sein de la bande et de son évolution. Ne pas stéréotyper ses conduites et ses attitudes...

II

1955 - 1961

Avant de parler de cette entreprise, il est nécessaire de préciser les caractères propres du secteur dans lequel elle se situe, caractères qui déterminent, pour une grande part, le comportement de la bande de garçons dont il va être question.

Dans une grande ville - un quartier où les milieux sociaux sont très divers et assez mélangés - de nombreux centres culturels, d'où une certaine imprégnation intellectuelle, que l'on constate facilement ne serait-ce qu'en écoutant des conversations dans les cafés ou les rues. Quelques grandes artères où les appartements sont parmi les plus luxueux de la ville, donc habités par une catégorie sociale très élevée. Et, à côté, un grand nombre de petites rues sombres où les immeubles sont vieux et sales, où les appartements sont sans confort, souvent surpeuplés ; de nombreux petits hôtels, nord-africains en particulier, occupent parfois des rues entières.

Quant à la population, elle reflète évidemment l'habitat. Les gens se connaissent peu ou pas, les rues sont toujours pleines de monde, quelle que soit l'heure du jour et de la nuit. De plus, la plupart des gens ne vivent pas dans le quartier. Ils ne font qu'y travailler ou s'y distraire. Il est important de souligner le caractère anonyme de cette population, qui favorise beaucoup l'oisiveté et les délits de toute sorte.

De très nombreux centres d'attractions favorisent également l'oisiveté :

— les cafés pullulent, toujours remplis par une population aux horaires irréguliers. Les "appareils à sous" y sont très nombreux. Il faut aussi ajouter un certain nombre de "boîtes" spécialisées, fixes ou ambulantes ;

— les squares et les espaces verts sont nombreux, permettant les réunions et les regroupements de bandes qui souvent sont chacune "propriétaires" de leur square ;

— enfin, les cinémas sont, dans leur ensemble, permanents à partir de 14 heures.

I

ACCROCHAGE

J'ai pris contact pour la première fois à la fin de l'année 1954. La mise en route a demandé dix mois environ. N'habitant pas le quartier, il a fallu me faire connaître, me montrer, m'adapter et me faire accepter par la population. Cela a été facilité par le fait qu'un membre des Equipes d'Amitié tenant une maison de disques dans le quartier était connu d'un certain nombre de gosses.

C'est chez ce disquaire que j'ai pris contact avec André E... Un soir, je bavardais dans la boutique lorsqu'il est entré. Nous ne nous sommes pas parlé, mais je l'ai repéré et écouté. Un autre soir, me promenant intentionnellement dans sa rue, je l'ai rencontré ; nous nous sommes dit simplement bonjour, sans nous arrêter, sans nous serrer la main. Puis, je l'ai revu à la boutique où nous avons fortuitement parlé de camping, et immédiatement André, très confiant, m'a demandé si j'aimais camper. Sur mon affirmative, il m'a proposé d'aller camper à la fin de la semaine.

Le dimanche suivant, l'accrochage était réalisé. Ce jour-là, nous avons fait plus ample connaissance. Entre un jeu de gansters et de policiers (à deux !!!), l'escalade d'un arbre et une partie de baby-foot, j'ai appris qu'André avait 10 ans, que chez lui on vivait à six dans une pièce, que son père rentrait saoul tous les soirs et que lui n'allait à l'école que le samedi, jour où l'on faisait du cinéma. J'ai appris également que son frère aîné lui avait cassé la cheville un jour où il était en colère (d'où une légère claudication) et qu'il passait ses journées à s'ennuyer dans les rues ou dans un square du quartier.

Par la suite, je devais le revoir régulièrement jusqu'à Noël, époque à laquelle il m'accepte définitivement. Pendant ces deux mois, nos contacts se sont limités aux bavardages du soir et à des sorties le dimanche. Ce n'est qu'à Noël que j'ai fait connaissance avec sa famille, pour demander à ses parents l'autorisation d'emmener André réveillonner avec moi.

C'est à peu près à cette date qu'André m'a présenté à l'un de ses camarades, Jacques D..., âgé de 10 ans, vivant avec sa mère et l'ami du moment, dans une chambre d'hôtel.

J'avais projeté, au début de l'année 1955, de m'introduire dans le square J... où se réunissaient tous les jeudis beaucoup de gosses du quartier. Ce square ayant la réputation d'être "mal famé", je pensais qu'en y pénétrant, connu déjà de quelques garçons, je pourrais y faire la connaissance de groupes d'inadaptés.

Il me fallait d'abord connaître les quelques garçons nécessaires à mon introduction (car on n'entre pas au square J... comme dans un café). J'avais déjà André et Jacques, mais cela me semblait insuffisant. Dans ce but, un jeudi, j'ai organisé un jeu dans les rues avoisinant le square J... avec, comme seuls participants au début, André et Jacques. Quelques heures plus tard, je récoltais 5 à 6 garçons de 7 à 13 ans qui, s'ennuyant dans la rue, avaient accepté de jouer avec nous. La journée s'est terminée dans le square J... où j'ai fait de nouvelles connaissances.

Les jeudis suivants, je suis revenu au square J... pour y faire jouer les gosses qui de plus en plus nombreux, acceptaient de passer l'après-midi avec moi ; mais cela m'était facilité par mon âge, n'étant que de peu leur aîné (17 ans).

Pendant plus de trois mois, je n'ai fait aucune discrimination : jouaient ceux qui le voulaient ! Je n'essayais pas encore à ce moment de repérer les inadaptés. Ce que je désirais, c'était me faire connaître, me faire accepter en tant que copain, au même titre que les autres. C'est pourquoi, tous les jeudis, j'arrivais avec mon lot de foulards, un ballon, des billets de monopoly, etc... Ces jeudis après-midi n'étaient pas de tout repos, car beaucoup voulaient jouer mais peu acceptaient de se plier aux règles, ce qui a tout coup donnait lieu à des bagarres, des échanges de cailloux - quand ce n'était pas de pavés -, des discussions avec le garde, parfois suivies d'amendes.

Les autres jours, je me balladais dans le quartier, disant bonjour aux uns et aux autres, faisant connaissance des parents, frères, sœurs, au hasard des rencontres.

Petit à petit, les jeudis, en faisant jouer les gosses, je suis arrivé à bavarder, à les faire se départir de leur réserve. C'est alors que j'ai pu commencer le "tri", car il m'était impossible de suivre personnellement la centaine de garçons dont j'avais fait la connaissance en trois mois. Aussi, le dimanche, je proposais à ceux qui me semblaient les plus défavorisés, de venir faire des sorties dans les bois ou d'aller au cinéma. Ainsi s'est constitué un groupe d'une dizaine de garçons que j'ai recrutés isolément au square J..., groupe auquel se sont ajoutés quelques autres, glanés par-ci par-là, dans les rues ou les cafés.

Les critères de ma sélection étaient en gros les suivants :

— les gosses jouissant d'une exceptionnelle liberté pour leur âge.

Un samedi soir, j'ai proposé à Paul T..., qui jouait avec nous le jeudi au square J..., de se joindre à notre groupe le lendemain, car à une heure du matin, Paul, qui n'avait que treize ans, jouait encore au billard électrique dans un café. Par la suite, j'ai appris qu'il vivait seul avec sa mère, n'allait en classe qu'épisodiquement et avait volé une mobylette l'année passée.

Un dimanche, nous allions partir lorsque Jacky L... que je n'avais jamais vu, croisa notre groupe et dit à l'un des garçons qu'il ne voulait pas rentrer chez lui ce jour-là et qu'il ne savait que faire (Jacky L... avait également treize ans). Les autres lui ont proposé de passer la journée avec nous. Il a accepté, et il s'est avéré par la suite que Jacky était un "client sérieux".

— les gosses que je rencontrais à des heures où ils auraient dû être en classe.

— les assidus des cafés.

C'est surtout par la connaissance de chacun que j'ai pu me faire une idée du caractère et de la manière de vivre de tel ou tel ; et ce n'est que progressivement, par la connaissance des familles, par les réflexions des uns et des autres, que j'ai pu distinguer les inadaptés réels.

Ainsi s'est constitué un groupe où j'étais vraiment intégré, et dont le caractère majeur était d'avoir été formé par un ensemble d'éléments isolés, se connaissant peu auparavant. J'ai donc créé une bande, dont j'étais l'animateur. Etant son origine, je la menais sans conteste et profitais de tous les avantages de cet élément social : vie en communauté, éducation de l'un par l'autre, émulation, etc..., sans en avoir les inconvénients : inaction en commun, origine de nombreux délits, complexe de supériorité, etc...

Cette bande, je l'ai soudée en l'emmenant camper quelques jours à Pâques et trois semaines en juillet.

J'ai fait connaissance avec la plupart des familles et avec quelques employeurs. En septembre 1955, j'étais connu et définitivement admis dans le quartier. Un contact vraiment personnel était réalisé avec une quinzaine de garçons et leurs familles.

Pendant l'année 1955-1956, j'ai interrompu mes jeudis au square J..., pour me consacrer exclusivement à la bande. L'âge des garçons variait de 10 à 15 ans.

Jacky L..., impulsif, très bagarreur, pratiquant l'école buissonnière à temps complet; son frère Charles, 15 ans, pas méchant, mais extrêmement paresseux bien qu'intelligent; vivant dans une pièce avec leur mère, femme cultivée mais aigrie, et leur sœur, une prostituée. Leur vie se passait dans la rue.

Paul T..., de père inconnu, vivant seul avec sa mère, très intelligent, mais bagarreur et voleur, passant lui aussi la plupart de son temps dans les rues et les cafés.

Georges et Jean-Claude V..., 15 et 12 ans, deux garçons parfaitement normaux mais vivant dans une famille divisée et dans laquelle la vertu n'était pas spécialement à l'honneur : père suicidé l'année précédente, un frère perpétuellement en prison et un autre sporadiquement, une sœur fille-mère, une autre divorcée.

Louis D..., 14 ans, ancien scout et vivant dans une famille très convenable (la seule que j'ai connue en sept ans), mais d'une bêtise rare et se laissant facilement entraîner.

Gérard H..., 10 ans, et son frère Michel, 14 ans, épileptique, vivant avec une mère perpétuellement ivre et un beau-père qui les battait à coup de chaîne.

Claude B..., 15 ans, cardiaque, vivant seul aussi avec sa mère, prétextant sa maladie pour ne rien faire et traîner dans les rues ou au square J...

Jean-Paul G..., 11 ans, habitant chez des gens qui à la suite de remariages successifs, n'étaient plus ses parents réels. Calme et intelligent, mais fugueur et voleur.

Durant cette année, mon activité a consisté en contacts personnels et journaliers avec les garçons et leurs familles, sans trop de problèmes graves à résoudre. Bien sûr, il m'a fallu pousser peu à peu les paresseux vers l'école ou le travail, entreprise qui a été couronnée d'un succès très relatif ; mais, à part cela et des conseils administratifs, moraux ou autres, rien de bien extraordinaire. Pas de vols sensationnels, pas d'attaque à main armée : seulement des oisifs.

J'ai également essayé cette année-là d'orienter les loisirs des garçons dans ce qui leur était le plus familier : les spectacles et le sport. Le cinéma avant tout. En général, quand ils vont au cinéma, ils ne choisissent pas leur film et vont voir ce qui se joue dans le quartier : le jour du changement de programme, ils vont voir celui qui les attire le plus et, au long de la semaine, ils épuisent les cinémas du quartier par ordre d'intérêt décroissant. C'est encore ce qui se passe bien souvent à l'heure actuelle. Aussi ai-je essayé de les amener à choisir leurs films : le dimanche ou le samedi soir, j'arrivais avec un programme de spectacle en poche et nous choisissions ensemble notre film. Pour la plupart, ils ont admis que, lorsque le film était choisi, il était autrement plus intéressant que ceux sur lesquels ils tombaient par hasard. Mais il a toujours été difficile de leur inculquer pratiquement cette notion, la routine restant bien souvent la plus forte.

En matière de sport, il m'est arrivé bien souvent de les emmener le dimanche dans les bois sans cependant aller jusqu'à constituer une équipe. Le camping les a beaucoup attirés et, par la suite, il est arrivé plusieurs fois que les garçons partent camper sans moi, à l'occasion d'un week-end ou de vacances.

J'ai essayé aussi le ping-pong. Quelques-uns ont accroché, deux ou trois jouent maintenant très bien ; mais, devant le peu de progrès réalisés en séance d'entraînement, la plupart ont abandonné, car ils sont peu combatifs, sauf en paroles et à la bagarre.

En août 1956, j'ai organisé un camp itinérant en vélo, en Auvergne. Camp fort sympathique et où ils ont eu l'occasion d'avoir de nombreux contacts avec les habitants des pays que nous traversions. Ces contacts ont été très profitables pour eux qui sont si peu sociables, non seulement pour les connaissances folkloriques, historiques, ou géographiques qu'ils ont pu en retirer, mais surtout au point de vue humain. Je pense en particulier à cette famille d'Orcival dont la générosité et l'amabilité ont profondément touché les garçons.

Tenant ce groupe depuis près de deux ans, il m'a semblé possible à la fin de l'année 1956, de contacter d'autres gosses : en effet, mes premiers efforts m'avaient donné un peu d'aplomb et il m'était possible d'envisager l'élargissement de mon champ d'action.

Une assistante sociale du quartier m'avait, quelques mois auparavant, signalé l'existence d'une bande de 10 à 15 garçons de 12 à 16 ans, sévissant du côté de la Place de V... ; quelques-uns de ses membres avaient eu maille à partir avec le tribunal pour enfants à la suite d'une affaire de mœurs. Il s'agissait d'une bande formée d'un noyau homogène de 7 à 10 garçons, menés par un certain Claude Romet (la bande était connue dans le quartier sous le nom de "la bande à Romet"), autour de laquelle gravitaient une quinzaine d'autres dont quelques Nord-Africains et gitans; au total 25 garçons environ.

J'ai d'abord repéré le lieu de réunion de la bande en me promenant intentionnellement du côté de la Place de V... Plusieurs fois les garçons m'avaient dit : *"Tiens, il y a Untel dans le café,"* et, quand je demandais des précisions, souvent ils me répondaient : *" Il est de la bande à Romet".*

Sachant que certains garçons connaissaient des membres de la bande à Romet, j'ai décidé de me faire introduire par ces derniers. J'ai donc procédé comme deux ans auparavant, en faisant jouer mes "relations". En effet, la meilleure méthode, la plus sûre et la plus rapide pour pénétrer dans une bande est de s'y faire introduire par un de ses membres ou, à défaut, par un copain d'un de ceux-ci.

Un samedi soir, donc, nous projetions une sortie pour le lendemain, lorsque Jacques D... m'a parlé d'Antoine Romet, le frère de Claude, le meneur de la bande. Antoine, âgé de 12 ans, était maintenu hors de la bande par Claude à la suite de bagarres entre les deux frères, et s'ennuyait d'être ainsi mis à l'écart. J'ai saisi l'occasion en proposant à Jacques de faire venir Antoine le lendemain. Pour ce faire, il fallait rencontrer Antoine le soir même. Nous nous sommes donc rendus chez lui, directement. Par chance il était là, ce qui lui arrivait rarement ; il fut évidemment très étonné de notre visite et de ce que nous lui proposions, mais Jacques D... lui ayant vanté l'intérêt de la sortie projetée, il accepta.

Le lendemain Antoine n'était pas là et il fallut envoyer Jacques le chercher, et une fois de plus Antoine se laissa convaincre.

Dans les semaines qui suivirent, j'ai vu journellement Antoine, qui, très méfiant au début, s'est ouvert petit à petit. Pendant trois mois je n'ai vu qu'Antoine.

Ma première rencontre avec Claude, celui qui m'intéressait particulièrement, eut lieu chez lui, pendant les vacances de Pâques, alors que nous partions camper pour quelques jours. Nous nous sommes dit bonjour, d'aussi loin que le permettait la pièce et, sans faire plus ample connaissance, j'ai proposé à Claude de venir avec nous. Il a refusé, sans prétexte, me disant que cela ne l'intéressait absolument pas. Je n'ai pas insisté. Par chance, la soeur aînée est arrivée, et nous avons également fait connaissance, car c'était la première fois que j'étais reçu dans cette famille où mon nom commençait cependant à être connu. Apprenant que je partais camper pour quelques jours, Jacqueline a aussitôt entrepris Claude en lui disant : *"Pars donc camper, ça nous fera de la place ! "* et Claude est venu de force avec nous. Je n'étais pas partisan de ce genre "d'accrochage", mais Jacqueline insistait à un tel point qu'il nous a fallu, Claude et moi, nous plier à sa volonté.

Jusqu'à la gare nous ne nous sommes pas parlé ; car je devais également m'occuper des autres, qui en général parlent tous à la fois, et auxquels il faut répondre personnellement sous peine de les vexer. Pour ne rien faciliter, Claude a été d'un mutisme absolu pendant ce premier jour. Le lendemain, il a proféré quelques paroles, mais était toujours aussi obstiné dans son isolement.

Durant tout le camp, il s'est toujours refusé à jouer avec les autres. Accroupi sur ses talons, il passait ses journées à mettre du bois dans le feu, à pousser une braise, à siffloter. Il est certain que pour un garçon de son âge (13 ans) il était un peu intimidant de se retrouver seul dans un groupe, où certes personne ne lui était inconnu (presque tous étant de ses camarades de classe), mais qui n'était pas le sien habituellement.

Et Claude est rentré à Paris aussi muet qu'au départ.

Le lendemain, je passais rue de la L..., près de la place de V..., lorsque je me suis entendu appeler : c'était Claude qui venait vers moi en courant : *"Alors, quand retourne-t-on camper ? C'est drôlement marrant de coucher sous la tente, et puis qu'est-ce qu'on s'est amusé. J'en ai parlé aux copains ; la prochaine fois, faudra les emmener"* J'avoue que j'étais un peu stupéfait et que je ne m'attendais pas à cette réaction, mais il y a des phénomènes sur lesquels il ne faut pas trop réfléchir. Bien sûr, j'ai accepté, trop heureux de l'aubaine, et le soir je prenais un demi avec toute la bande à Romet dans un café de la place de V..., "L'étoile verte", leur Q.G.

A "L'étoile verte" en général on ne fait rien : les garçons restent debout, tassés à cinq ou six sur chacun des quatre billards électriques, regardent jouer celui qui a mis la pièce. On y trouve aussi un appareil à disques, quelques "pédérastes" de service, des grands billards et quelques ivrognes, l'ensemble formant le côté distractif de "L'étoile verte". La plupart du temps, on bavarde, on prend un café, on écoute un disque, on joue sa partie, on entre, on sort. Cela, surtout l'hiver ; l'été, il y a moins de monde, le Q.G. se déplaçant dans le square P.B.

Petit à petit, je fis la connaissance de tous les garçons fréquentant "L'étoile verte".

Claude Romet, particulièrement fin et intelligent, reçu à 10 ans à l'examen d'entrée en sixième, mais vite revenu à l'école communale où il se sentait plus dans son cadre ; ayant de nombreuses connaissances dans bien des domaines et servi par une excellente mémoire ; de plus, fort et spirituel, mais nonchalant et paresseux, méprisant la plupart des membres de sa bande. Son frère, Antoine, également fin et intelligent, mais paresseux, bagarreur, vandale et terriblement voleur. Leur famille : un père ivrogne, dangereux, lançant parfois des couteaux à la tête de sa femme et de ses enfants. Une mère bien gentille, mais négligeant ouvertement ses garçons au profit de ses deux filles. De plus, l'exiguïté de leurs deux pièces obligeait Antoine et Claude à traîner dans les rues et les cafés.

Jean-Jacques B..., 13 ans, d'origine hongroise, bagarreur, instable, paresseux mais intelligent, vivant avec un père aussi instable que lui, ivrogne par surcroît et une mère d'une naïveté extraordinaire, ce dont Jean-Jacques abuse fréquemment.

Pierre J..., lui aussi très intelligent, travailleur et foncièrement honnête, mais joueur et vivant dans une famille où le père et la mère se haïssent à un tel point qu'ils ne peuvent plus vivre l'un sans l'autre; comme chez les Romet, on vit dans deux petites pièces (bien que le père et la mère rapportent à eux deux 2 500 NF par mois). Pierre passe son temps dans la rue pour ne pas subir les éternelles scènes de ménage.

Dominique Z..., 14 ans, l'aîné de huit enfants dont la mère vit avec un Nord-Africain ; d'une politesse parfaite, mais voleur et particulièrement influençable.

Etienne O..., vivant entre un père fou et une mère trop faible avec lui, intelligent mais hypocrite et ayant un instinct de destruction très poussé.

Philippe A..., le souffre-douleur de la bande, ayant à l'époque 14 ans alors qu'il en paraissait 10, très influençable et grand amateur de petits vols sans grands risques.

Alfred L..., orphelin, vivant avec son frère.

Jean K..., 13 ans, n'allant jamais à l'école et ayant toujours de l'argent plein les poches.

Au total, une bande de garçons n'ayant pas encore fait de grosses bêtises, mais attendant seulement de vieillir un petit peu pour passer de la maraude au hold-up.

Autour de ceux-là, tournaient, comme je l'ai dit plus haut, d'autres garçons dont par la suite je me suis également occupé au même titre que ceux du "noyau", mais que je n'ai accrochés que progressivement.

A la Pentecôte, nous sommes partis camper quelques jours et, en juillet, je les emmenais trois semaines dans le Jura.

En un an, la bande de "L'étoile verte" était accrochée. En septembre 1957, je me trouvais donc à la tête d'un premier groupe contacté en 1955 (et qui d'ailleurs commençait à s'émietter) et d'un deuxième que formait une bande structurée avec un centre de ralliement connu.

Quand cette bande s'est-elle constituée ? Deux ou trois ans auparavant alors qu'ils avaient tous 10 à 11 ans. Le recrutement s'était fait à l'école, parmi les élèves d'une même classe, qui en dehors se retrouvaient dans le quartier, traînant les rues. Claude Romet s'était imposé comme meneur, par son intelligence beaucoup plus que par sa force physique, ce qui est assez rare. En effet, Claude était toujours celui qui avait les meilleures idées pour se distraire ; c'était lui également le plus entreprenant de la bande. Mais, en réalité, ce n'était pas la personne de Claude qui cristallisait le regroupement, mais un ennui commun entre garçons du même milieu. La bande pouvait très bien se passer de Claude pour vivre et agir (actuellement, Claude est en sana depuis deux ans et son absence n'a rien changé à la vie de la bande), mais, lorsqu'il était là, lui seul la prenait en charge.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis quatre ans, j'ai suivi tous ces garçons presque journellement, en m'employant à faire oublier qu'un jour j'étais "entré" dans la bande, et à n'être plus pour eux qu'un ami, de longue date, agissant comme tel.

II

LE QUOTIDIEN

Après avoir montré de quelle manière avait eu lieu l'accrochage du groupe, il me faut maintenant parler du "quotidien", c'est-à-dire des contacts que j'ai eus avec les garçons, et de ce à quoi ils ont abouti.

Rien n'est plus décevant, au début, que ce qui fait l'essentiel de notre action. Il est certain que, pour un amateur de "coups fumants", ce n'est pas du tout ce qu'il pourrait imaginer. En effet, si je fais le compte des heures passées avec les garçons, je constate que 90 % du temps s'est écoulé à ne rien faire de bien précis.

Tous les soirs ou presque, je suis dans le quartier vers six heures et demie et il me suffit de faire le tour des cafés de la place de V... pour trouver la bande. Au café, on ne fait rien. Lorsque j'arrive, je serre les mains et je m'installe comme les autres, soit contre un pilier en verrerie, à côté du juke-box, soit contre un billard électrique, soit au comptoir. Et là, on bavarde, on joue, on discute de tout et de rien, on prend son café, on continue une conversation commencée la veille, on discute des films à voir ; de temps en temps on joue une partie à laquelle cinq ou six s'intéressent immédiatement (en cas de partie gratuite !) ; parfois on est pris dans une rafle... et puis vers huit heures, huit heures et demie, on va dîner chacun de son côté... Et cela, depuis maintenant plus de quatre ans. En somme, je suis avec eux comme avec d'autres amis que je rencontrerais chaque soir au café.

De temps en temps, on dîne ensemble, à cinq ou six, rarement plus (cela dépend de leur état de fortune) dans un petit "troquet" du coin où nous sommes connus. Après quoi, souvent, nous allons au cinéma. D'autres fois, nous sortons un dimanche entier en ballade, faire du rocher par exemple. D'autres fois encore nous allons à la piscine.

On souhaite en commun les anniversaires et les grands moments de la vie de l'un ou de l'autre, etc...etc... De plus, je vois souvent les familles que je connais presque toutes ; je bavarde avec les mères et me fais inviter de temps en temps. Tout cela est absolument indispensable si l'on veut être efficace. Il n'est pas question d'apparaître uniquement lors d'un coup dur et, si l'on veut avoir la confiance des garçons, il faut savoir ne rien faire... avec eux et comme eux.

Aux vacances, nous partons camper. Le camp est un élément très utile pour bien connaître les garçons, et c'est là seulement qu'on peut les voir vivre réellement, toute la journée, en dehors de leur milieu. Le camp a également l'avantage de créer de nombreux souvenirs communs, facteur d'amitié qui n'est pas des moindres. De plus, avant les camps, ma position vis-à-vis d'eux est légèrement modifiée ; s'ils sont entièrement libres de leur temps, je n'en suis pas moins le responsable du groupe et surtout l'animateur. Cela me confère une certaine autorité qu'ils sont les premiers à réclamer et qui leur fait accepter beaucoup plus facilement les conseils qu'il m'arrive de donner. En outre, au camp, nous vivons tous à égalité, dans les mêmes conditions, ce qui diminue la différence qui peut exister entre eux et moi.

En dehors de cela, je me suis efforcé de faire progressivement la connaissance des adultes avec lesquels ils sont en relation.

Leurs instituteurs, pour ceux qui vont à l'école ; l'un d'entre eux m'a été présenté, au cours d'une confrontation dans les bureaux de la brigade criminelle, un de ses élèves qui faisait partie de la bande et l'un des nôtres ayant été compromis ensemble lors d'une fugue ; un autre m'a communiqué des renseignements scolaires sur l'un des garçons qui devait subir un examen psychiatrique.

Leurs employeurs : le plus souvent, à l'occasion des vacances, les garçons n'ayant pas fait remplir leurs billets de congés payés.

Leurs "filles" : que tous connaissent mais que tous refusent de voir pénétrer dans la bande. Ce sont elles qui ont été les plus difficiles à contacter.

Les patrons des cafés, enfin, qui se demandent visiblement ce que je viens faire là, car il est malgré tout évident que je ne suis pas un membre de la bande comme les autres, mais qui n'hésitent pas à me mettre à la porte, comme les garçons, quand ça chahute trop (ce qui me rassure à l'occasion sur mon intégration dans le groupe).

LES DÉPANNAGES

Les nombreux contacts ont créé tout naturellement une amitié solide entre les garçons et moi, amitié qui doit se solder et se solde effectivement, par un certain nombre de dépannages et interventions dans de nombreux domaines.

— *Dans les affaires familiales*. Fréquemment, il m'est arrivé d'avoir à jouer le rôle d'arbitre entre les parents et les enfants. Plusieurs fois, j'ai du raccompagner chez lui un garçon qui refusait d'y retourner à la suite d'une discussion plus ou moins violente avec ses parents. En général, c'est le garçon lui-même qui me l'annonce ; je l'invite à prendre un café et on discute. Bien souvent, il s'agit de peu de choses et il n'est pas trop difficile de le convaincre. Il est cependant arrivé que, malgré tous mes efforts, celui-ci refuse systématiquement toute tentative de réconciliation avec ses parents. Un soir à "L'étoile verte", je bavardais avec la bande lorsque Dominique est entré, m'annonçant qu'il comptait passer la nuit dehors et qu'il ne remettrait plus les pieds chez lui. Dominique était en "liberté surveillée" depuis quinze jours (attaque à main armée) ; à la suite de quoi, ses parents, passant d'un extrême à l'autre, lui avaient interdit toute sortie. Après une violente discussion, il s'était sauvé. Malgré mes conseils, Dominique refusait ce soir là de rentrer chez lui. Devant cette obstination, il me fallait néanmoins lui trouver un gîte car, s'il s'était fait ramasser, c'en était fini de sa liberté surveillée. J'ai donc téléphoné à des amis qui ont accepté de le loger et je suis allé prévenir ses parents pour qu'ils ne s'inquiètent pas. Ce n'est qu'au bout de trois jours que Dominique a accepté de retourner vivre dans sa famille.

Une fois cependant, un autre garçon Louis... est parti définitivement de chez lui. En accord avec l'assistante sociale du quartier, je l'ai placé dans un foyer de jeunes travailleurs. Mais là encore, il a fallu discuter longuement avec madame D... et avec Louis.

Bien souvent, j'ai du servir de joint entre les familles et les assistantes sociales, entre les familles et les employeurs et entre les membres d'une même famille.

Plusieurs fois il m'a fallu orienter les uns vers telle ou telle administration, remplir des papiers auxquels ils ne comprenaient rien ; aiguiller les autres vers un médécin... Lorsque Claude Romet est parti en sanatorium il y a deux ans, je me suis occupé d'un certain nombre de formalités administratives dans lesquelles sa mère s'était complètement perdue. Par la suite, je me suis mis en relation avec le médecin-directeur de l'établissement pour obtenir des précisions sur l'état de

Claude. Lorsqu'il a été question de pratiquer une intervention chirurgicale, j'ai fait demander une nouvelle observation, ce qui a permis d'éviter cette intervention, etc... et par ailleurs j'essayais de remonter le moral de Claude en allant le voir de temps en temps, (son sana était à trois cents kilomètres) et en lui écrivant régulièrement.

— *Dans les problèmes du travail.* Le travail est un problème quotidien, délicat, et qui doit être abordé très discrètement, car on risque de devenir rapidement le grand inquisiteur à qui on ne dit plus rien. En effet, il m'arrive presque chaque jour de demander à au moins un des garçons s'il a trouvé ou non du travail, et, comme de ce côté ils n'ont pas toujours la conscience très tranquille, il ne faut pas les fermer en leur rabâchant sans cesse *"Et ton travail ?"*.

Néanmoins c'est le problème n° 1, le problème à résoudre, car il est à l'origine de tous les autres. Un garçon, sans travail, traîne dans les cafés. Et là, pour se distraire, il faut de l'argent et quand on ne gagne pas d'argent on s'en procure comme on peut...

De plus, un garçon qui ne travaille pas, pour moins s'ennuyer, débauche les autres, et il m'est arrivé plus d'une fois d'avoir six à dix garçons à la fois en chômage. Cela arrive fréquemment après les vacances où bien souvent on a vanté dans des discussions les mérites du travail. Il leur est pénible en effet de reprendre le collier après trois semaines d'inaction, et il n'est pas rare de retrouver toute la bande sans travail après un camp. Il faut donc leur faire trouver un emploi le plus rapidement possible. Personnellement, je préfère ne pas trop leur faciliter la tâche.

S'ils prennent l'habitude de ne plus faire un effort pour leur embauche, ils risquent fort d'être encore plus inadaptés qu'avant. Mais, bien qu'estimant qu'ils ne doivent pas perdre le sens de leurs responsabilités, j'ai fréquemment des démarches à faire pour l'un ou pour l'autre, car, lorsque plusieurs sont sans travail, ils mettent en commun leur "flemme" et leurs idées néfastes.

En vue de les aider, je me suis mis en rapport petit à petit avec un certain nombre de personnes susceptibles de participer à leur réadaptation sur ce plan : orienteurs professionnels, employeurs, auxquels j'ai expliqué à chaque fois la situation du garçon..

Paul T..., qui changeait de place tous les quinze jours, est depuis trois ans dans une entreprise de plomberie, dont le patron avait été mis au courant de la situation.

Antoine R..., incapable de se fixer pendant plus d'un mois est depuis six mois dans une maison connue de l'orienteur auquel je l'avais envoyé.

Jean-Claude V..., est resté deux ans dans une entreprise de construction dont je connaissais l'architecte.

Charles L..., est depuis un an et demi dans une maison de confection à laquelle je l'avais adressé, etc...

Il est certain que pour beaucoup d'autres je n'ai obtenu aucun résultat et qu'ils continuent à changer de place au bout d'un mois, avec, entre chaque emploi, un intervalle de deux mois à un an. Il est certain également que le fait de travailler ne les a pas empêché de commettre des délits, mais lorsqu'ils travaillent ils sont considérés comme des individus normaux et non comme des asociaux. Dans tous les cas il faut discuter, convaincre les uns et les autres... et ne pas se faire trop d'illusions.

— *La délinquance.* Problème moins grave dans mon groupe, à mon avis, que celui posé par le travail, mais qui n'en a pas moins une grande importance.

Tous sont délinquants ou presque, à quelque titre que ce soit. Les uns sont des vandales, d'autres commettent de petits vols par-ci par-là, d'autres enfin, commettent des délits beaucoup plus importants. Néanmoins, je n'ai jamais fait de distinction entre celui qui saccage, celui qui chaparde, ou celui qui vole un

scooter. Devant chaque délit je leur ai montré que je n'étais pas d'accord avec eux, et le fait de les avoir connus très jeunes pour la plupart m'a permis d'avoir une certaine rigidité sur ce plan.

Bien sûr, il m'est arrivé de laisser passer certaines choses (pas toujours les plus minimes) lorsque je sentais qu'une attitude de ma part serait inutile. Lorsque Dominique R... est sorti du tribunal, en liberté surveillée, il en voulait à tout le monde : au juge, à sa mère, à la police, à son complice et surtout au gosse qu'ils avaient attaqué pour le voler. Lorsque je l'ai vu, j'ai senti très vite qu'il allait tout faire pour retrouver sa victime qui l'avait dénoncé, et qu'il ne voulait écouter personne. Il était inutile que je le blâme une fois de plus. Cette attitude n'aurait fait que le fermer à une personne supplémentaire. Je ne l'ai ni plaint ni excusé bien sûr, je ne lui ai pas parlé de ce qu'il avait fait. Nous avons seulement discuté de son travail, de la manière dont il allait falloir s'y prendre pour se faire réembaucher ; nous avons pris un café, et ce n'est qu'à la fin de la journée que nous avons bavardé de son acte, calmement. Il a alors admis qu'il serait stupide pour lui de se faire reprendre et que le mieux était d'oublier tout cela. Depuis plus d'un an que cette histoire a eu lieu, Dominique n'a plus eu une seule fois affaire à la police ni au tribunal pour enfants.

A l'opposé, il m'est arrivé d'être particulièrement dur avec certains, quand je sentais que c'était le seul moyen efficace. Une année nous campions au bord de la mer... Un soir, je suis convoqué au commissariat et j'apprends que trois des garçons avaient dévasté un verger alors que je leur avais expressément interdit de toucher aux fruits des jardins environnants. Estimant qu'ils avaient l'estomac suffisamment plein, je les ai privés de repas pendant toute la journée du lendemain, après quoi les fruits de la région ont continué à mûrir en paix.

Au cours d'un autre camp particulièrement mouvementé, nous étions déjà bien connus de la police locale à la suite d'un certain nombre de délits commis par les garçons. A la fin d'une journée émaillée de vols, actes de vandalismes et autres, je fais savoir que le prochain qui commettra la moindre chose, ne volerait-il qu'une boîte d'allumettes, je lui ferai passer l'envie de recommencer pour un certain temps. Le lendemain soir, une voiture de police m'attendait près de ma tente. Deux des garçons avaient été arrêtés pour un motif assez futile, et les gendarmes m'ont simplement recommandé de bien les surveiller. Après une bonne raclée, j'ai enfermé les deux délinquants chacun sous une tente, pendant une journée et une nuit, sans leur permettre d'en sortir. Cela remonte à près de deux ans ; ni l'un ni l'autre n'ont volé depuis cette date.

Je tiens à préciser que ces sanctions sont toujours prises en accord avec le reste de la bande.

Mais ces exemples sont malgré tout des extrêmes et par ce fait des exceptions. Le plus souvent, je n'interviens pas de façon aussi directe, je ne veux être qu'un ami. Je ne veux pas jouer un rôle de policier ou de moralisateur. En général, je laisse à la bande le soin de sanctionner elle-même un délit commis par un de ses membres. Lorsque j'apprends qu'un garçon a commis un délit, c'est au reste de la bande que je m'adresse et que je fais savoir que je ne suis pas du tout d'accord avec le délinquant en question ; et la bande, qui a la conscience tranquille, est unanime pour blâmer le fautif. Naturellement le voleur est tenu à l'écart pendant un certain temps, méprisé.

Je préfère laisser l'ensemble de la bande juger le fautif, c'est elle le meilleur tribunal et le seul qu'ils craignent réellement. Pour ma part, je me contente d'orienter ce tribunal vers la condamnation et non vers l'admiration (le délinquant ayant la plupart du temps tendance à embellir son histoire et à se faire passer pour un héros vis-à-vis des autres).

Dans d'autres cas, mon rôle consiste à limiter totalement ou partiellement les dégâts. Lorsque je sais qu'un garçon veut voler une mobylette par exemple, il est assez facile de le raisonner avant, alors qu'après cela devient pratiquement impossible.

Lorsqu'un garçon est arrêté et s'il s'agit de sa première grosse bêtise, il est souvent laissé en liberté surveillée. Dans ce cas, il faut le réadapter à une vie normale, lui faire comprendre que tout n'est pas perdu pour autant, qu'il a encore sa place dans la société, et que personne ne lui en tiendra rigueur. Il faut l'aider à retrouver du travail, à se réintégrer dans sa famille, dans la bande. Dans chaque cas, il faut étudier le problème avec le juge des enfants, le délégué permanent auprès du tribunal, le centre d'orientation professionnelle. Là encore, le problème particulier de la délinquance ne peut être réglé, que si l'on est vraiment un ami. On peut être dur parfois avec un ami et jamais aucun ne m'en a jamais tenu rigueur ; d'un autre côté, on n'abandonne pas un ami lorsqu'il a commis une bêtise, si grosse soit-elle.

Mais il est des cas où il faut se garder d'intervenir. Il ne faut pas que les garçons aient l'impression que, du fait que nous sommes là, tout leur est permis. Plusieurs fois il m'est arrivé de laisser un gosse se dépêtrer tout seul, en cas de récidive surtout. Un petit séjour en centre peut être aussi éducatif. Ce qu'il faut dans tous les cas, c'est ne pas les laisser tomber.

LES LOISIRS

Ce chapitre a trait à un problème éducatif, bien souvent secondaire car on ne l'aborde que quand on en a le temps, mais en fait tout aussi capital que les précédents.

En effet, perpétuellement, on pare au plus pressé. Un garçon qui ne sait où coucher pose un problème autrement plus urgent qu'un autre qui veut lire. Un garçon qui n'a pas de travail exige que l'on s'en préoccupe plus que d'un autre qui voudrait aller au théâtre.

Et pourtant leur éducation intellectuelle est, à mon avis, tout aussi importante pour leur réadaptation à une vie sociale normale. Elle est, pour la plupart, absolument insignifiante. Parmi la trentaine de garçons dont je m'occupe actuellement, quatre ont leur certificat d'études, et deux seulement ont poursuivi un enseignement technique.

LES SPECTACLES

Avant tout, et de façon à peu près exclusive, tous vont au cinéma ; à trois ou quatre généralement, rarement en bande. Ils assistent en moyenne à quatre films par semaine : deux le dimanche, un le samedi soir et un dans la semaine. Certains y vont plus souvent et assistent parfois à deux séances consécutives ; s'ils n'y vont pas, c'est uniquement par manque d'argent.

La proximité de la salle est le critère principal de leur choix. Ils sortent rarement de leur périmètre habituel, sauf dans les grandes occasions où alors ils prennent un taxi et vont aux places les plus chères. Lorsqu'ils passent en revue les salles du quartier pour choisir un film, c'est le titre qui les détermine, puis le genre (dans l'ordre : aventure, comique, policier), avec pour chaque film une préférence pour ceux qui sont interdits aux moins de seize ans, en espérant "avoir du pornographique". Ensuite intervient ce qu'on leur a dit du film et des acteurs. Ils apprécient avant tout le gag ou la bagarre ; puis l'intérêt dramatique, la mise en scène, le jeu des acteurs.

Lorsque je les accompagne, j'essaie de les emmener voir un bon film, car ils sont très influencés par ce qu'ils voient et, bien souvent, ils s'efforcent d'incarner tel ou tel héros, ou de se mettre dans telle ou telle situation analogue à celle du dernier film. Plusieurs fois, des bagarres parfois sanglantes ont éclaté après avoir assisté à un film un peu mouvementé. D'autres fois, ils mettent en pratique telle séquence d'un film pornographique. D'autres fois encore, ils singent geste pour geste tel héros de film. Ainsi Philippe A..., après avoir vu les *"quatre cents coups"*, a déclaré en larmes à son patron que son père venait de mourir, que sa mère était gravement malade et qu'il lui fallait un peu d'argent. Le patron, homme de cœur, fit faire dans son établissement une collecte qu'il remit à Philippe. Huit jours après, le pot aux roses fut découvert, et Philippe s'est vu menacé d'une plainte déposée par son patron.

Jacky L..., qui venait de voir un film où le gangster menaçait ses victimes avec sa cigarette, a peu de temps après utilisé cette méthode d'intimidation pour dévaliser un passant, etc...

Jusqu'à présent, il m'a été très difficile d'élever leur niveau en matière cinématographique, mais j'ai constaté plus d'une fois qu'un garçon qui devenait stable dans ses relations de travail ou dans son milieu familial se mettait petit à petit à apprécier des films qui, jusque-là, lui avaient foncièrement déplus, et *vice-versa*. Claude B..., qui a un caractère très versatile, m'en a donné plusieurs fois la preuve. Lorsqu'il est sans travail, il n'aime que les films de bagarre, de gangsters, de guerre. Par contre, lorsqu'il est dans un emploi depuis un certain temps, son intérêt se porte sur des films ayant une certaine profondeur. Inversement, lorsque Claude travaille et qu'il commence à ne plus aller voir que des films stupides, on peut être presque certain qu'il va quitter sa place ou qu'il va faire une bêtise. Le cinéma peut donc être un bon moyen de développer leur intelligence et par là de les affirmer, de les rendre moins asociaux.

Le theâtre : ils ne vont jamais au théâtre, car pour eux, c'est un luxe réservé aux riches.

Le sport : fréquemment, ils sont assister à des matches de catch, car là encore il y a de la bagarre et des héros à admirer.

Les spectacles constituent un secteur important des loisirs où je n'ai hélas obtenu que de maigres résultats.

LA LECTURE

Ils ont beaucoup mieux accroché de ce côté-là et actuellement, dans la bande, quatre garçons lisent régulièrement : Pierre qui est dans une école technique, Jean-Jacques B... qui travaille épisodiquement et qui a commis quelques délits dont certains assez graves, Jean K... perpétuellement sans travail, et Claude Romet enfin qui est en sana. Sur ces quatre, trois ont leur certificat d'études.

A l'origine, le mot *lecture* était un mot que l'on ne prononçait pas dans la bande, et celui qui lisait était considéré par les autres comme un pauvre type pas très fréquentable. Et pourtant, tous avaient l'habitude de lire des illustrés qu'ils volaient en général aux pinces à linge des kiosques et qu'ils s'échangeaient par la suite sous le manteau.

Pendant longtemps, je n'ai pas abordé ce problème, jusqu'au jour où, au cours d'un camp, un garçon qui me voyait lire me demanda de lui prêter quelques livres. Par la suite, d'autres s'y sont mis, et la lecture est devenue, au café, un sujet de discussion comme un autre : Bazin, Malraux, Green, Mauriac, Zola et même... Daninos ne sont plus des inconnus et celui qui avoue n'avoir jamais rien lu est maintenant considéré avec un certain mépris. Un des garçons est très intéressé par des revues scientifiques ou articles de journaux ayant trait aux recherches spatiales, fusées, satellites et autres. Il s'est même proposé dans une lettre qu'il a envoyée à un grand quotidien parisien pour être le premier homme à quitter la terre.

Mais la plupart continuent à ne lire que des illustrés.

Quant à la peinture, la musique... je n'ai absolument rien tenté... peut-être cela viendra-t-il un jour ?

ANECDOTES

Ces courts récits ne sont que des faits divers sans aucun lien entre eux. Ils n'ont la prétention ni de démontrer, ni de juger, ni même de choquer, mais seulement de décrire quelques traits de caractères, quelques réflexions, quelques moments de la vie de la bande.

Jeudi. Comme tous les jeudis, la bande dîne à "La Pomme", nous sommes dix ce soir-là. Un généreux client règle toutes nos additions et offre la limonade. L'homme parti, les suppositions les plus variées sont émises sur sa nature, mais tous les garçons s'accordent sur le fait que la générosité est une belle chose.

Entre dans le bistrot une mendiante qui joue du banjo.

Je suggère : on nous a payé le dîner ce soir, on a économisé cent à deux cent cinquante francs par personne, on pourrait bien lui donner quelque chose. Deux garçons fouillent leurs poches quand elle nous tend la main. Les sept autres, s'ils avaient été polis, lui auraient dit "Tu nous embêtes"...

Mais ils ne sont pas polis...

Antoine, douze ans et demi, passe sa vie dans la rue. Il mange où il veut, rentre quand il veut et va avec qui il veut.

Jeudi : il discute avec Jacques, treize ans, sur la manière dont il roule son père pour avoir de l'argent. Antoine a peu d'illusions sur la loyauté et le monde. De plus, sur bien des points, la rue lui a fait voir à douze ans ce que d'autres attendent seize ou dix-sept ans pour connaître.

Vendredi : je rencontre Antoine, tout seul, dans une rue en pente du quartier. Il est sur patins à roulettes et tient ouvert au-dessus de lui, un vieux parapluie.

"Tiens Antoine ! Que fais-tu avec ce parapluie ?" Le plus sérieusement du monde, il me répond : "J'essaye de m'envoler, mais je ne vais pas encore assez vite".

Jeudi soir. Toujours à propos du généreux client de "La Pomme", Louis dix-sept ans : *"C'est beau les types riches comme lui. Au moins, ils ne sont pas "bêcheurs". Ils font profiter de leurs richesses d'autres qui sont moins favorisés qu'eux, et ils sont sympas même avec des types comme nous" ... et se tournant vers moi : "C'est comme toi, dans le fond, tu vis autrement que nous, et pourtant tu es un de nos meilleurs copains ! C'est drôle ! ".*

Mercredi. Jean-Jacques, treize ans, Claude, treize ans et Dominique quatorze ans, sortent de l'école. Je suis en vélomoteur.

Jean-Jacques : *"Tu nous prêtes ta mobylette pour faire un tour ?". D'accord, faites chacun le tour de la rue".*

Chacun fait son tour et je reprends mon vélomoteur.

Jeudi. Je retrouve les mêmes dans la rue.

Jean-Jacques : *"Tu nous prêtes ta mobylette ?". "Aujourd'hui, je n'ai pas le temps et je n'ai plus beaucoup d'essence".*

Jean-Jacques : *"T'es salaud ! ".*

Samedi. Chez Monsieur G.... qui me connaît depuis six mois et dont le fils Jean-Paul, treize ans et demi, est déjà venu en sortie avec nous, le dimanche.

— *"Monsieur, nous partons camper quelques jours pour Pâques, Jean-Paul aimerait venir avec nous".*

— *"Non, non, nous partons avec Jean-Paul en famille, ces jours-là".*

En revenant du camp, le petit frère de Jean-Paul nous dit qu'il n'a jamais été question d'aller en famille et que Jean-Paul a passé les jours de camp à traîner dans les rues.

N'importe quel jour : Chez Monsieur et Madame D... parents de Louis.

— *"Tiens, vous voilà ! entrez donc, comment allez-vous ? Et vos examens ?".*

Dimanche. Claude, treize ans et demi, siffle deux pages de partition du "Boléro" de Ravel.

— *"Tu connais le "Boléro" Claude ? C'est un disque que tu as chez toi ?".*

— *"Non, c'est un morceau que j'ai entendu l'autre jour à la radio".*

Mardi. La bande joue au square P.B. En partant on discute sur la récupération et Georges, quinze ans et demi, donne son opinion : *"Avec un type, dans la maison d'électricité où je travaille, on récupère des plaques de cuivre et c'est moi qui les vends. On me les prend pour quatre cents francs et je dis à l'autre que je les vends deux cents ; on partage, ça lui fait cent francs et moi trois cents.*

Tout le monde apprécie et pense ouvertement que Georges est très astucieux et sait profiter des circonstances.

Mercredi soir. Avant d'aller au cinéma, j'achète un paquet de caramels et je le tends à chacun qui en prend un. Georges en prend une poignée et la garde.

Aussitôt, Louis lui dit : *"On partage ! ". "D'accord, dit Georges, comme je n'en ai pris que deux, je t'en donne un".*

L'opinion des garçons : Georges est un salaud.

Dimanche. Georges et Louis se sont associés pour le trafic du cuivre, mais, l'argent ils ne le gardent plus pour eux, ils le gardent pour le camp, pour ceux qui ne pourront pas payer.

Mercredi, à "L'étoile verte". Je discute avec Jean-Jacques et Claude sur le racisme. Jean-Jacques est hongrois.

"C'est bête d'être raciste, dit Claude, *un homme c'est un homme ; Jean-Jacques, il est pas différent des autres. Qu'on soit blanc ou noir, ça ne change rien. Et les américains avec leurs nègres, c'est honteux ; et pourtant ils se disent chrétiens ces gens-là ; le Christ il n'a pas dit : Aimez-vous les uns les autres ? ".*

Entre un Nord-Africain que nous connaissons bien. Il s'asseoit à côté de Jean-Jacques qui lui dit : *"Tire-toi de là, je n'aime pas les bicots, moi ! ".*

Vendredi. A propos de Philippe, seize ans, qui à la suite du film *"Les quatre cents coups",* a raconté à son patron que son père venait de mourir.

Je suis avec Etienne lorsque j'apprends qu'une plainte a été déposée contre Philippe pour escroquerie.

Etienne à Philippe : *"Tu n'as rien compris au fond du film, pauvre imbécile, tu as bien vu que son coup, il avait pas marché".*

Pendant les vacances. Georges, dix-sept ans, qui n'a jamais rien lu, pas même un illustré, trouve sous ma tente *"Les mains sales"* de Jean-Paul Sartre. Il le prend et le lit en entier.

Une fois terminé, il me le rend et me dit : *"C'est bien ce bouquin, c'est facile à lire, c'est toujours : Hugo, une ligne, Jessica, une ligne, Hugo, une ligne, Jessica, une ligne... Tu n'as rien d'autre à me prêter ? "*.

Avant le camp dernier. Etienne, quinze ans, est arrêté pour avoir volé une bouteille de rhum dans un Prisunic. Amené devant le commissaire de police, il se défend en disant : *"Vous comprenez, monsieur le commissaire, mon père est un ivrogne. Il m'a demandé de lui rapporter du rhum et, si je ne le fais pas, il me battra ; et comme il ne m'a pas donné d'argent ! "*.

Emu le commissaire l'a relâché. Il ne savait pas bien sûr, que la bouteille de rhum allait être vidée le soir même et qu'Etienne avait encore trois mille francs en poche.

Pendant deux ans, Charles n'a pas commis la moindre bêtise. Il était en liberté surveillée pour vol de scooter à quatorze ans.

Jeudi. Il est convoqué par le juge des enfants qui le félicite pour sa bonne conduite et lui annonce que, dans un an, il lèvera la mesure de liberté surveillée.

Vendredi. Charles ne va pas travailler et ne rentre pas coucher chez lui.

Lundi. Je monte chez les R... ; monsieur R... est complètement saoul ; il m'avoue néanmoins que ça ne va pas bien du tout.

Je dis alors à madame R... :" *Votre mari n'est pas dans un bien bel état et il risque de lui arriver un accident un de ces jours ". Janine, douze ans, sort de la pièce voisine et, toute réjouie, me demande : " Alors dis, c'est bientôt qu'il va crever ? "*.

Dimanche après déjeuner. C'est l'anniversaire de Paul. Il a seize ans aujourd'hui.

Sa mère, qui change de "mari" tous les trois mois, vit en ce moment dans un hôtel plus que borgne, avec un Nord-Africain. Pour l'anniversaire, elle a invité quatre copains du Nord-Africain et une femme qui habite l'hôtel. J'arrive au dessert. Par terre, des assiettes sales, des morceaux de viande, des mégots, du vin renversé. Sur le lit, un tourne-disques braille une musique "d'ambiance". Et autour de la table les cinq types "s'amusent" avec les deux femmes. Paul évolue au milieu de tout cela. En sortant, il me dit :

— Tu as vu la femme qui était là avec ma mère et les Nord-Africains, tu sais ce qu'elle fait ?

— A la voir cinq minutes, on s'en doute !

— Exactement, sur le trottoir de la gare ; et pour mes seize ans, elle m'a dit qu'elle allait m'offrir un cadeau ; je pense que tu vois ce que c'est ?

— Evidemment, le cadeau d'une prostituée, je vois ce que c'est et tu vas accepter ?

— Si j'étais seul, je crois que je refuserais. Mais si je dis non, ma mère sera furieuse... Et puis, après tout, je ne vois pas pourquoi je refuserais un cadeau.

Nuit de Noël. Nous avons réveillonné ensemble jusqu'à quatres heures du matin. En rentrant, place de V..., nous croisons une rue célèbre par le nombre de ses

prostituées. Quelques garçons veulent l'emprunter. Alors tous les autres se récrient : *"Pas le soir de Noël, tout de même ! "*.

Voilà exposée brièvement cette action menée depuis sept ans. Il serait très difficile et même présomptueux d'en tirer des conclusions. Ai-je vraiment orienté l'évolution de ces garçons ? Les ai-je empêchés de devenir des êtres asociaux ? Il est très difficile de le dire. Il est bien évident que la seule vraie méthode serait de vivre avec eux, dans leur quartier, comme eux, dans les mêmes conditions matérielles, de travailler en usine.

Mais je pense, toutefois, que cette amitié, qui s'est créée entre eux et moi n'a pas été inutile ; car, même si ma présence n'a pas modifié le cours de leur vie, les bons moments que nous avons passés ensemble, les sorties, les vacances sont autant de souvenirs heureux qui les dédommagent un tout petit peu de la grisaille habituelle de leur existence.

III

UN CLUB: 1958 - 1965

Le quartier d'implantation du club et les conditions concrètes de son installation ont été présentés dans III Bilan-1-b "Les clubs de quartier en prévention - Paris I ".

I

LA CLIENTÈLE

Il nous faut distinguer trois groupes :

a) Un noyau de jeunes normaux qui recherchent au club une bonne ambiance de camaraderie ; ceux-ci permettent par leur présence un certain équilibre et ils nous aident à assumer les garçons ou filles difficiles au cours des conflits dans le club et dans le quartier.

b) Les bandes, dont certains membres souhaitaient le dialogue avec les éducateurs.

c) Les isolés, qu'il nous faut prendre en charge totalement, sur les plans matériel et affectif.

Nous cherchons toujours à ce que notre action auprès de ces trois différents groupes de jeunes ne soit pas elle-même divisée, mais qu'il y ait complémentarité et harmonie. En effet, ces groupes ont tendance à se rejeter. Continuellement il faut rendre accueillant chacun à l'égard des autres, et l'aider à comprendre la souffrance et l'isolement de ses camarades moins favorisés et les réactions souvent inattendues et agressives des bandes asociales et des isolés.

Nous faisons comprendre aux jeunes des bandes qu'ils peuvent retrouver un épanouissement dans l'amitié des autres jeunes ; quant aux isolés, pendant plusieurs mois ils n'acceptent le dialogue qu'avec nous ; petit à petit nous sommes les intermédiaires nécessaires qui les aident à reprendre contact avec les autres.

Certaines personnes du quartier, qui nous rejetaient au départ commencent à se rendre compte de notre utilité et acceptent à leur tour de rediscuter avec les jeunes du club dont l'étiquette de voyou commence à disparaître. Notre insertion dans le quartier et nos rencontres quotidiennes avec les adultes commençent à porter leurs fruits ; aussi plusieurs familles acceptent de prendre en charge des isolés.

Par exemple : Avec l'accord du tribunal pour enfants une famille a accepté de prendre en placement temporaire une jeune adolescente de 15 ans continuellement en fugue de chez ses parents ;

— un jeune Nord-Africain de 16 ans a été pris en charge pendant plus d'un an par deux familles ;

— un jeune venu de province à la suite d'un conflit familial a été hébergé pendant plus d'un an par une famille ;

— un autre a été pris en charge par un responsable JOC.

L'ensemble de ces jeunes âgés de 13 à 20 ans de nationalité italienne, espagnole, nord-africaine appartient au milieu prolétarien et sous-prolétarien.

Nous avons constaté que environ 70% des jeunes venus au club ont des difficultés d'ordre familial : conflits avec le beau-père, ou la belle-mère, absence d'un des parents, (abandon de foyer ou décès dus aux accidents du travail : 7 familles), alcoolisme, logement trop étroit obligeant les enfants à rentrer le plus

tard possible pour éviter les disputes ; familles d'origine étrangère ayant après leur arrivée en France perdu toute autorité sur leurs enfants (ceux-ci s'adaptant plus facilement qu'eux à leur nouvelle vie).

A partir de 1962, beaucoup de familles ayant été relogées à l'autre extrémité de la ville et même dans d'autres banlieues, nous nous trouvons plus disponibles pour accueillir au club une quarantaine de Nord-Africains d'âge scolaire qui habitaient dans des locaux insalubres à six ou sept personnes par pièce.

Il faut noter en dix ans une évolution considérable dans la façon de vivre des jeunes. Les observations qui suivent sont valables en général mais plus particulièrement pour cette banlieue limitrophe de Paris : son attrait particulier a contribué à l'éclatement des bandes. D'autre part, ce genre de banlieue est celui qui a été le plus remanié par les plans d'urbanisme.

Il n'y a plus rien de commun entre les groupes d'aujourd'hui qui se constituent au hasard des rencontres, et les bandes structurées qui existaient il y a encore six ans. C'étaient soit des bandes soudées autour d'un leader qui régnait sur elle pendant plusieurs années, (même lorsqu'il était en prison ses remplaçants ayant à cœur de rester fidèles à la ligne tracée) ; soit des bandes liées à un secteur géographique (par ex : la bande de la mairie) dont les chefs changent, mais où chaque nouveau leader reprend le flambeau,soucieux de maintenir "la bonne réputation" des gars de la mairie.

Progressivement, les bandes ont éclaté, les liens se sont relâchés. Quelle surprise pour les sortants de prison de retrouver leur quartier rasé avec des H.L.M. en construction.

Mais plus encore que la transformation de l'habitat, la mobylette et l'automobile ont amené un grand relâchement dans les liens entre jeunes, ce qui semble vrai pour tout le monde. On a des amis partout à 5, 20 ou 200 kms, mais on a plus de vrais copains. Cette rapidité des moyens de transport a également entraîné une instabilité, qui rend les gens malheureux et qui les diminue faute d'affrontement authentique. C'est particulièrement vrai dans le domaine du loisir : des groupes vont le samedi soir et le dimanche de bal en bal, de boîtes en bistrots ; à peine sont-ils depuis une heure ou deux au même endroit qu'ils repartent à l'autre bout de Paris ou même en province : *"Ici c'est moche, on va aller à X.... c'est drôlement plus chouette"* et la ronde continue.....

Il y a aujourd'hui chez les jeunes davantage de solitude profonde, un manque de joie, et un certain déséquilibre dû à l'instabilité, à l'insatisfaction (puisqu'on pense qu'ailleurs c'est mieux...), et ils se tournent vers les biens matériels espérant y trouver une compensation.

Il n'y a plus de beuverie collective spectaculaire à l'occasion d'un départ à l'armée, de l'enterrement d'une vie de garçon... etc, entraînant des bagarres et des échanges d'injures où chacun a sa part, mais, en fait, peu dangereuses ; cela s'est transformé en un "alcoolisme distingué" qui fait de gros dégâts sur le plan moral... et celui de la circulation automobile.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre qu'en méditant cette phrase prononcée par Henri Kegler au stage de Jambville 1963. *"Nous devons regarder ceux qu'aujourd'hui la société condamne pour deviner ce qu'elle exigera demain".*

II

LES PRINCIPAUX PROBLÈMES

I) *Etablir une relation individuelle avec chacun* ; il est illusoire de prendre une position autoritaire devant une telle masse de jeunes ; en prévention, l'autorité ne repose pas sur une position hiérarchique de l'éducateur mais dépend du respect mutuel qui s'établit entre lui et les adolescents, dans la connaissance et le désintéressement. Cette relation, nous devons l'établir, à la fois dans le club et dans le quartier : la rue et les différents cafés fréquentés par les jeunes, sinon, nous nous trouvons rapidement dans une situation conflictuelle grave : par exemple: les jeunes ne nous connaissant pas au début, souhaitaient être chez eux au club, mais en se passant de nous ; ainsi certains soirs quand nous décidions de partir et de fermer, ils faisaient blocus et nous obligeaient à attendre une heure ou deux de plus.

II) *Faire respecter les valeurs essentielles* et montrer que nous ne sommes ni dupes de ceux qui commettent des délits, ni leurs complices, et cela sans les rejeter.

III) Si nous les respectons en tant que personne, nous devons les amener à se respecter les uns les autres, de la même manière, surtout dans les rapports garçons-filles.

IV) *Le respect des locaux* ; nous ne voulons pas agir en propriétaires, mais leur faire comprendre que c'est un "bien commun", qu'ils doivent le respecter en tant que tel, sinon ils en seront privés.

V) *Nous faire admettre par le quartier,* car tout rassemblement de jeunes fait peur et les adultes nous rejettent au même titre que les jeunes. Accepter avec le sourire de passer pour des bons à rien, des pédérastes et des flics en civil, incapables de calmer tous ces "voyous". En fait, les gens du quartier n'ont jamais vu un éducateur et ne savent vraiment pas à quoi cela peut servir. De plus, certains soirs, le bruit des mobylettes empêchent certains de dormir et cela ne plaide pas en notre faveur.

Là encore, les contacts individuels entre les responsables et les personnalités marquantes du quartier : patrons de café, concierges d'usine ou d'immeubles et celles qui déterminent l'ambiance, sont indispensables. On discute avec eux des réactions des jeunes :

— Roger qui voulait tout le temps se battre... c'était sa façon à lui de rechercher le dialogue avec les adultes car, rejeté trop de fois dans son enfance (6 nourrices, 7 centres, 5 fugues), il ne savait pas faire autre chose que de rejeter à son tour, blessant parce que blessé ;

— Pierre qui buvait pour se donner du courage et parler haut en public, car autrement il avait peur...

— Raymond très dépressif puis très agressif, allant jusqu'à affronter un Algérien armé d'un couteau sans raison ; parce que livré à lui-même très jeune à la suite de la mort de son père d'un accident du travail.

Des adultes, ayant compris l'utilité de notre action, acceptèrent de nous aider à interrompre trois bagarres où il y aurait eu des blessés ; sans leur aide nous aurions été débordés.

C'est toujours aux éducateurs de faire le premier pas, de récréer des liens en faisant connaître à chacun le vrai visage de l'autre, celui qui existe réellement quand le "masque" est tombé, grâce à l'amitié.

Chacun de nous a besoin pour vivre de considération, et c'est ce qui manque le plus aux inadaptés et à tous les pauvres, que leur pauvreté soit d'ordre psychologique, matériel ou intellectuel.

VI) *La guerre d'Algérie :* la communauté algérienne du quartier représentant près de 20% de la population, beaucoup de jeunes de ce groupe sont particulièrement asociaux étant donné la tension entre communautés ethniques ils n'arrivent pas à se situer dans l'une plus que dans l'autre, car beaucoup sont nés en France. De plus, certains garçons français, à l'approche de leur départ à l'armée pour l'Algérie, admettaient très difficilement que nous accueillions au même titre qu'eux les jeunes Algériens. La solution de facilité, pour nous, éducateurs, eut été de ne pas prendre position, et les Algériens auraient été éjectés du club avec des répercutions graves et certaines violentes. Nous avons pris position fermement : *"Vous ne désirez pas que la guerre continue ?* La réponse fut unanime : *"Bien sûr non !" "Alors si vous voulez la paix, il faut la construire ici et si vous n'êtes pas capables de vous réconcilier dans votre quartier, ne venez pas critiquer : le gouvernement, l'armée, les pieds-noirs...* Les grandes théories ne suffisent pas ; les rencontres au club sont le plus sûr moyen de préparer l'avenir.

VII) La clientèle est composée de jeunes d'une même banlieue ; de nombreuses bandes d'autres banlieues voulant envahir le club pour en faire leur chose, il y eut une période critique de plusieurs mois où lesdites bandes vinrent se mesurer aux responsables ; ceux-ci gardèrent une position très ferme, sur la tenue à l'égard des filles et des gens du quartier, mais toujours accueillante. C'était nouveau pour eux de rencontrer des adultes qui ne les rejetaient pas. Il est certain que pendant cette période difficile, si nous n'avions pas été aidés par des jeunes du club, eux-mêmes persuadés avec nous qu'un club doit être ouvert à tous et que la présence d'éducateurs pouvant dialoguer avec eux était indispensable, nous n'aurions pas fait le "poids" : les luttes d'influence des divers groupes en présence étant très fortes.

Là encore, les difficultés furent dépassées par une véritable coopération entre les responsables, les jeunes du club et ceux des bandes extérieures. Si les responsables avaient voulu, par une position autoritaire, imposer leur point de vue, de nombreuses bagarres n'auraient pas été évitées. Ainsi, par exemple : un dimanche après-midi une bande de X..., d'une vingtaine de garçons (3 voitures), vint au club pour danser, bien décidée à "emballer les filles du club". Les jeunes du quartier reviennent du cinéma et trouvent la bande en question bien installée dans le club et dansant avec leurs "filles". Devant la tension grandissante, les deux responsables réunissent les leaders du club et ceux de la bande X... et les aident à entreprendre un dialogue fort mal entamé... en partant des faits :

— incorrection de la bande qui vient envahir un club avec la ferme intention de s'imposer, ce qui est forcément mal admis...

— les jeunes du club sont fort peu accueillants et ils auraient intérêt dans l'avenir à modifier leur point de vue, sous peine de devenir des "petits bourgeois égoïstes", nous ne pouvons absolument pas accepter cette tendance, et nous pensons les jeunes capables de se rencontrer pacifiquement et de prouver ainsi aux adultes qu'ils ne tombent pas automatiquement dans toutes les bassesses dont ceux-ci les accusent. (A cette époque, la presse s'en donnait à cœur joie sur les blousons noirs).

En conclusion, il est décidé que la surprise-partie est interrompue, au grand regret des filles qu'une bagarre en leur honneur aurait flattée ; que les jeunes de X.... rentrent chez eux, ce qui se fait dans la demi-heure suivante ; que nous les invitons à revenir par petits groupes afin de faire connaissance.

Pendant les mois suivants, ils reviennent nous voir toutes les semaines par groupes de 5 à 10 et invitent les jeunes du club à des sorties avec eux.

Les jeunes du club et de l'extérieur ont accepté de coopérer avec nous, car ils nous sentent engagés dans les décisions prises en commun.

VIII) *La transformation du quartier* a entraîné l'éclatement de tous les groupes humains habitant là depuis des décades, et la disparition de structures sociales souples, ainsi par exemple : l'épicier du vieux quartier connaissant ses clients, quand un père de famille était malade, il faisait crédit pendant un mois, quelquefois deux. Cela permettait à la famille de récupérer et de ne pas basculer dans la misère.

Aujourd'hui, les structures deviennent plus rigides, les prisunics ne sont plus les banquiers des jours difficiles. Avec les loyers trop élevés, un retard de deux ou trois mois peut entraîner l'expulsion, surtout si les difficultés de la famille se prolongent (un garçon qui part à l'armée et c'est un salaire de moins...).

Toutes ces transformations entrainent continuellement la rupture des liens que nous nous efforçons de tisser entre les uns et les autres pour les aider à vivre en communauté et à s'épauler.

IX) *La réconciliation d'un jeune avec lui-même et avec les autres,* après un délit et une arrestation. Ce problème, propre à tous les éducateurs (et à tous les parents face aux erreurs de leurs enfants) est le plus important en prévention : il comporte davantage d'exigences, puisque le club et le quartier attendent nos réactions. (Par exemple, en cas de vol, circonstance où le jeune est rejeté pour longtemps par les adultes du quartier). La mobylette, puis la voiture donnent aux jeunes l'occasion de trafiquer, de voler pour revendre. Il est difficile de résister à la tentation, puisque des commerçants patentés, ferrailleurs, casseurs, "Puces", sont très intéressés par les pièces détachées et accessoires. Il est absolument certain qu'il y aurait un moins grand nombre de ces vols, si tous ces recéleurs-revendeurs n'existaient pas, car les jeunes volent infiniment peu pour eux-mêmes.

Quand un voleur est arrêté, cela rassure la société, mais il est aussitôt remplacé si le recéleur n'est pas lui aussi découvert.

Il ne faut pas oublier non plus que chaque fois que la société frustre un individu dans ses besoins fondamentaux, elle fabrique UN voleur et UN recéleur, soit deux parasites car l'un ne peut exister sans l'autre.

Alors, quand un jeune se retrouve en prison, chargé de tous les méfaits dont on l'accuse, il ne comprend plus : le commerce d'objets volés est florissant, c'est lui qui a couru le plus de risques, qui a gagné le moins d'argent et il est le seul à être arrêté.

Le jour où l'éducateur retrouve le jeune au parloir de la prison, il y a face à face, deux hommes "gênés dans leur peau". L'un qui est coupable, mais qui ne comprend pas ce qu'est la justice, l'autre qui est innocent mais qui se sait au fond de lui-même coupable d'avoir laissé commettre tant d'injustices sans rien faire, sans rien dire.

Et pourtant, dire à un jeune "Tu es innocent, c'est la société qui est coupable" ne serait pas vrai, ce serait lui retirer sa part de responsabilité, donc nier sa liberté ce qui est la pire injure faite à l'homme ; parler ainsi au jeune, l'entraîne à se situer hors de la société, à le rendre irresponsable donc incapable de la vouloir meilleure.

L'éducateur doit donc lui montrer, en partant d'exemples précis, que si il y a dans la vie des gens honnêtes, il y a aussi des truands et que pour s'en protéger, il faut des lois : lui, il est puni par les uns et exploité par les autres. Que sa seule chance d'être heureux, c'est de refuser d'être enfermé par la police des uns et la malice des autres ; sans lui cacher, une fois qu'il a purgé sa peine, que s'il souhaite mener une petite vie tranquille "sans s'occuper des autres" il deviendra comme tant d'autres, coupable par complicité des injustices commises autour de lui.

Si tout cela, le jeune doit le comprendre (entre autres choses), pour se réconcilier avec lui-même et avec les autres, les adultes qui condamnent doivent aussi le comprendre pour que la réconciliation soit possible et totale.

III

LA VIE AVEC LES JEUNES

Parmi les jeunes de 14 à 20 ans, il y a des Italiens, des Espagnols et des Nord-Africains, certains sont très intégrés et naturalisés français (leurs parents sont eux-mêmes bien intégrés). D'autres le sont moins ; leurs parents restent isolés car ils n'ont pu s'adapter au rythme de vie d'une grande cité industrielle et sont handicapés par leur méconnaissance de la langue française. Le fait pour beaucoup d'habiter dans un bidonville ne prépare évidemment pas une intégration facile. Les seuls liens unissant ces différents groupes entre eux et la population française sont créés par l'école, le centre d'apprentissage, la communauté des problèmes professionnels et de logement. En fait, les uns et les autres sont davantage en état de rivalité dans ces différents domaines plutôt qu'en état de confiance et de coopération. Le rôle des responsable est donc de créer des liens positifs véritables avec chaque individu puis d'aider celui-ci à en établir avec les autres. Ceci n'est guère facile car 40 à 80 jeunes passent chaque soir au club. Des conflits éclatent sans arrêt car les rivalités continuent dans le quartier, concrétisés par des vols de mobylette, de scooters,et des bagarres.

Petit à petit la notion de "club no man's land" s'impose à chacun . On vient s'y expliquer devant les responsables qui selon les circonstances défendent l'un, condamnent l'autre, obligent un troisième à s'expliquer loyalement ou à réparer le tort qu'il a causé.

Il est impossible d'éduquer ou de vouloir réinsérer des jeunes asociaux si on ne se trouve pas au coeur de leurs conflits et difficultés. Chaque jeune qui passe au club se sent reconnu et attendu, sur ce terrain difficile il n'est pas possible de faire semblant, les jeunes ne s'y trompent pas et savent tout de suite si l'adulte est vraiment engagé dans cette rencontre ou si c'est une attitude superficielle.

Nous avons franchi un grand pas, lorsque nous avons pris nos repas du soir au club ; ainsi nous y vivons d'une manière plus naturelle. C'est indispensable pour les isolés vivant chez l'un ou l'autre d'une façon irrégulière ou seuls à l'hôtel ou en dépannage chez l'un ou l'autre des éducateurs. Cela permet une vie de famille, on invite les fiancées, les permissionnaires, on parle de ceux qui sont en prison, des potins du quartier et des bagarres, vols ou viols. Certains ayant déjà dîné chez eux se mettent autour de la table. Il est possible d'analyser en groupe les situations individuelles ; les responsables sont toujours là pour faire des mises au point ou calmer les uns et les autres, car plus d'une fois les assiettes passent au ras des têtes (il y eut même une bagarre au couteau au-dessus du potage...) On passe ainsi beaucoup de soirées d'hiver à discuter, à aider chacun à s'exprimer, à se raconter. Cet affrontement permet à beaucoup de jeunes de se "défouler" au club au lieu de se défouler dans la rue où cela se termine le plus souvent par des bagarres et des attitudes injurieuses à l'égard des adultes.

Par cette vie de "famille" nous apprenons chaque soir les nouvelles : "X" a plaqué son patron, "Y" est mis à la porte par son père, "Z" s'est battu avec *des Algériens...* Chacun raconte ce qu'il sait, cela ne ressemble en rien à un mouchardage, et donne aux éducateurs une grande efficacité. Nous pouvons quitter le club immédiatement, nous rendre sur le lieu d'une bagarre (nous avons pu ainsi désamorcer plusieurs bagarres dont deux au couteau) et calmer les combattants en les ramenant au club s'y expliquer ; nous évitons ainsi que les adultes s'en mêlent.

D'autres fois, les jeunes viennent nous prévenir qu'un tel est en train de se soûler dans un café à la suite d'un coup de cafard, c'est leur façon de nous demander d'intervenir. Ils n'admettent pas que nous n'intervenions pas.

Mais nos interventions ne sont valables que parce que nous obligeons les jeunes eux-mêmes à se "mouiller" pour les copains. Dans chaque bagarre et beuverie nous avons demandé et obtenu l'aide des anciens pour ramener le calme et aider ceux qui vomissent, les laver et enfin les reconduire chez eux.

Après une série de "viols collectifs" sur la personne d'une fille de treize ans, en fugue d'un centre de rééducation, qui couchait dans un hangar à charbon, ce sont les garçons et nous qui avons pris la décision de la sortir de là et de la protéger. Nous nous sommes engagés également vis-à-vis d'elle et vis-à-vis des jeunes à aller trouver le juge pour enfants (il était clair pour tous que nous ne ferions rien sans l'accord de celui-ci) afin de lui demander l'autorisation de la laisser habiter dans une famille qui acceptait de la recueillir. Si nous, les responsables, avions voulu la retirer de sa vie de clocharde-prostituée, sans l'accord des jeunes qui profitaient de la situation, nous allions à un échec certain.

Un soir, nous avons donc réuni vingt des jeunes les plus impliqués dans l'affaire et avons examiné les faits : les risques courus par la gamine sur le plan physique (elle était couverte de poux...) juridique et moral ; les risques qu'eux-mêmes couraient sur le plan médical (le risque des maladies vénériennes impressionne encore beaucoup), juridique (détournement de mineure si la famille porte plainte). De plus, nous leur avons donné notre point de vue de "mâle" en faisant remarquer "qu'à vaincre sans périls on triomphe sans gloire". Après une heure de discussion ardue mais riche en échanges, il est décidé "de rendre à cette fille sa liberté", de la laisser vivre dans une famille amie d'un responsable en attendant la décision du juge. Mais cette gamine restait une proie facile dans le quartier ; nous l'avons fait protéger par un "délégué bénévole à la liberté surveillée" en l'occurence un garçon de 19 ans, large d'épaules et promu à ce rôle par ses camarades, au suffrage universel ; nous ne sommes intervenus que pour suggérer sa candidature...

Voici retracées quelques-unes des tranches de notre vie avec les jeunes. Que ce soit pour les Noëls, jour de l'An que nous fêtons, heureux d'être ensemble, que ce soit pour les coups durs, maladies graves, décès. Pour nous, c'est la vie de tous les jours qui se déroule simplement.

Nous vivons au milieu d'eux avec, bien sûr, un rôle social à remplir (et tout rôle est souvent une entrave) mais ce qui nous soutient toujours dans les moments de découragement, c'est de vivre les situations, les évènements non pas "du dehors" mais avec eux.

CONCLUSION

Tous les déracinements dus aux changements de la vie moderne sont inévitables, mais l'ambiance insécurisante dans laquelle ils se déroulent entraîne un état de compétition absolument néfaste à la reconstitution d'une communauté de vie à échelle humaine. Cette compétition rétablit la "loi de la jungle" contraire au progrès de la civilisation. Chaque fois que les structures sociales se durcissent, il y a "cassure avec l'homme", seuls les très forts font face, il n'y a plus de place pour les moins forts et le nombre des inadaptés augmente.

La solution de facilité sera de fabriquer des éducateurs en série, la sagesse serait plutôt de penser les structures en fonction de l'homme et non pas d'un profit à court terme.

De toutes façons, les éducateurs ne manquent pas de travail et ils doivent aider les communautés à se récréer, pour que tous puissent mieux lutter contre la solitude angoissante qui envahit les grandes villes.

INDEX ANALYTIQUE

Accueil (Activités d'-) 111
— (Attitudes d'-) 116
— (du jeune isolé 113
— (temporaire) 15

Accrochage 15

Acte antisocial 70-73
— d'évasion 133

ACTION ÉDUCATIVE 31,65-80,133,134 102-107,112-123 126-127,153-156 166-167.
— auprès des adultes 43,78
(Echec de l'-) 133
— auprès des familles 41,78,107,108
— des groupes 76,78,109,165
— de l'individu 65-75,86,175
— du milieu 77
— du quartier 78,79,107,108
— (Résultats de l'-) 134, 130-135

Activités 153-156,69,70,110,111,138
— d'accueil 111
— de la bande 59
— au club et à l'extérieur 111
— (Contacts) 13,111
— (Loisirs) 17-18

Adaptation au travail 23

ADULTES 39,61,124,147-169,161-164
— inadaptés 134
— du quartier 42,43,105,132,134,165

Affection 55
— (Besoins d'-) 83,125-126

Age des membres d'une bande 16,58

Agressivité 52,59,131

Aide matérielle 70
— pour le travail 22
— psychologique 85,137

Alcoolisme 75,133

AMITIÉ 14,65-69,82,84,87,88,149

Analyse personnelle 110
— des relations 137
— des situations 109

Antisocial (voir acte)

Anxiété 54

Appartenance à un groupe 56
— à un quartier 61

Argent 12,31-32
— (Prêt d'-) 32
— (Utilisation de l'-) 31

Art dramatique 20,142

ASSISTANTE SOCIALE 44,143

Asocialité 13,52-55,149,153

Attitudes de la famille d'accueil 122-126

ATTITUDES DES JEUNES 13,19,21,52-55,70,77
— (à l'égard du responsable) 81-83,113 114,167

ATTITUDES DU RESPONSABLE 10-80,84,85 87,108-111 112-122,166
— (Accueil) 116
— vis-à-vis actes antisociaux 70-75
— (quotidienne) 68-69
— (Dialogue) 113
— avec le jeune isolé 117
— avec les parents des jeunes 78,79
— (spontanée) 71

Authenticité 68

Autorité (L') 114

Autorités (Les) 132,134

Bagarres 73

BANDES 9-88,56-61,70-73,148,132,164-167
— d'adolescents 59
— (Age des membres des -) 58
— (Apports psychologiques des -) 57
— (Comportement des -) 59
— (Dynamisme des -) 59
— (Emprise sur l'adolescent) 58
— (Existence des -) 56,164
— de jeunes adultes 59
— isolées 61
— (Organisation des -) 58
— (Phénomène collectif) 61
— (Physionomie des -) 11
— (Repérage des -) 12
— de scolaires 58
— (Types de -) 62-63

BÉNÉVOLE (Le) 124,134,136-139,143
— (Rôle du -) 137

Besoins affectifs 83,125,126
— d'évasion 54
— individuels 52-55

Biologique (voir Troubles)
BLOUSON NOIR 149, 160-163
Boisson 33
BUTS des Equipes d'Amitié 130
— de la prévention curative 154-155
— de la prévention éducative 154-155
— des patronages 156
— des mouvements de jeunes 156
— de l'O.M.O. 130

Camps, camping 17, 18, 20
Centre social 156
Chambre-dépannage 120, 127
Cinéma 53
CLUB 102-112, 153-156, 165
— (Action du -) 110
— (Discipline au -) 109
— (Clientèle des -) 108
— (Construction d'un -) 102
— (Mixité) 109
— (Utilisation du -) 110
Collaboration du responsable avec
— éducateurs d'internat 115, 116
— famille d'accueil 120, 123, 127
— quartier 110, 165
— services locaux 79, 108, 166
Compagnons de travail 41
COMPORTEMENT DES JEUNES 11-47, 52-55
— en bande 59
— en camping 18, 19
— en famille d'accueil 120, 121, 126
— en groupe 132
— individuel 130
— sexuel 52, 75
(voir Attitudes)
Complicité 72
Compréhension 71, 135
Conditions de l'action éducative 133, 135, 142
— de vie 119, 134, 147, 153, 164
Confiance 66, 117
Conflits 109
Connaissance du groupe 76-77
— du milieu 108
— du quartier 102
Conscience d'être asocial 55
Construction d'un club 102
CONTACT 141, 155
— (Activité) 13, 111
— personnel du responsable 109
— (Prise de -) 12-14
Conversations 11, 74
Culture (sorties culturelles) 20

Déconditionnement 110, 114, 116, 117
Découragement 26
Défoulement 109
Délégué permanent 158
Délinquance 51, 59
Dépannage 69, 120, 127
(voir aussi Foyer)
Dépendance 122, 147
Désœuvrement 11
Dialogue 113, 114, 115
Discipline 102
Discrétion 67
Disponibilité 41, 117, 118
Durée 66, 118

ÉDUCATEUR 136-143, 156, 161, 165
— (Collaboration entre -) 46
— (Définition de l'-) 136
— en internat 115, 116, 138
— professionnel 136-143
— (Recrutement des -) 140
— (Responsabilité) 109, 142
— (Rôle de l'-) 137-139
Education sanitaire 33, 34, 35
Effectif de la bande 58
Employeurs 23
Equipe de responsables 15, 110, 149
ÉQUIPE-RUE 153
Equipement 133
Entretien (Technique d'-) 123
Evolution des bandes 60, 132
— des jeunes 39, 131, 132
— des responsables 87-88
Evasion 133
Exigences de la profession d'éducateur 139
— sociales 114

Familles (Action sur les -) 78, 107, 108
— des jeunes 39-41, 78-80
— d'accueil 28, 110, 120-127
Financement 143, 155

Formation de l'éducateur professionnel 141, 142
— humaine 141
— technique 138, 142
Foyer de dépannage 28, 110, 120-127
Frontières du quartier 61
Frustration 54
Fugue, fugueur 52, 116

Gestion 143, 157
Grands ensembles 79
Groupe (voir : Action éducative
Appartenance
Bande
Comportement)

Hébergement 54, 117, 118, 119, 120, 122
Hospitalisation 35, 36
Hygiène alimentaire 33
— de vie 18, 33-37

Idéalisation 83
Identification 83, 84
Implantation (club) 102
Impulsivité 52, 59, 131
INADAPTATION 54, 55, 134
(Causes, Facteurs d'-) 147-149
Influence individuelle 77
Instabilité 52, 131
Instituteurs 41
Intérêt 53, 131
Intervention (voir Action éducative)
Introduction de responsable dans les familles 39
ISOLÉ (Jeune) 112-122

Jalousie 126, 159
Jeux 18, 75, 164
Journalisme 160-163
JUGE 45, 117, 158
Jugement (Notion de -) 71

Liberté 66, 117, 126, 127
LOGEMENT 25-30, 133, 134, 164
— (Rôle du -) 26
LOISIRS 16-20, 124, 142

Méfiance 14, 166
Ménage (Jeune) 29
MÉTHODE 65-79, 84, 86, 87, 88, 102
106, 109-110, 112-122, 134
155, 165, 166
Milieu asocial 61, 78, 162
— isolé 79
— ouvert 130
— de vie 21, 108, 154, 155
Mixité au club 109
Mouvement de jeunesse 156

Natation 20
Niveau de vie 31-32

OBSERVATION en milieu ouvert 130
— personnelle 134
Offres d'emploi 23
Oisiveté 131
Organismes gestionnaires (voir Gestion) 3, 157
Organisation 157-159
— (Auto-) 77, 111
— de la bande 58
— (Educateur-organisateur) 137
Orienteurs professionnels 46

Parents des jeunes (voir Famille)
PARTICIPATION des adultes du quartier 105, 132
— des jeunes (activités) 76, 138
— (construction club) 102
— des responsables à la vie des jeunes
16, 9-46, 69, 138
Passivité 52
Patronage 156
Patrons 44
Permanence 66
Personne (La) 65, 80, 87, 141
Physiologie (Evolution) 130
Police 43, 158
Pont social (Educateurs) 85
PRÉSENCE 13, 15, 66, 68, 76, 117
Presse 160-163
Prêt d'argent 32

PRÉVENTION 153-159
— curative 139, 153-156
— éducative 149, 153-156
Principes d'action 65-67, 69-70, 84, 87, 88
Prise en charge morale 119
Promiscuité 25
Promotion 23
PSYCHIATRE 46, 55, 143
PSYCHOLOGIE de la bande, du groupe 56-61
— individuelle 51-55
— du quartier 61
Psychologique (Evolution) 130
PSYCHOLOGUE 46
Psychonévrotiques (Troubles) 51
Psychopathologiques (Traits) 51
Psychothérapie 56

Quartier 61, 78, 132, 156, 157-158
— (Action sur le -) 78-79, 107, 108
— (Adultes du -) 42, 43, 78, 105, 132, 134
— (Appartenance au -) 61
— (Collaboration du -) 110
— mixte 79
— (Prise de conscience du -) 79

Réactions des adultes 43
— des jeunes (activités) 19
— des jeunes (police) 43
(voir Attitudes)
Réadaptation 132, 133
Rééducation 155
Réintégration 155
RELATION éducative 109, 112, 114, 118, 136, 137
— des jeunes avec les adultes 35, 39, 40
— des jeunes avec leur famille 39, 41
— du responsable avec les adultes du quartier et les autorités 41-47, 78, 132, 134
Rencontre avec la bande 11-15
— (Lieux de -) 12
Repas 18, 33
Repérage d'une bande 12
Répression 148, 149
Resocialisation 110
RESPONSABLE 13, 15, 19, 31, 35, 39, 41 42, 65-88, 121-125, 130 132, 134, 136-144
— (Définition du -) 134
— (Evolution du -) 87, 88
— (Equipe de -) 72, 73, 77, 110
— (Fonction du -) 79, 80, 81-86, 109, 118
— (Représentation par les jeunes du -) 81-83
— (Rôle du -) 83-86, 130, 132
Responsabilité des jeunes 71, 85, 124-125
— du responsable 109, 142
Restructuration 119
Résultats 67, 130-135, 160
Rue (voir Equipe et Travail)

Sanitaire (Education) 33, 34, 35
Sanctions 71
Satisfaction immédiate 52, 131
Scolarité 21
Sécurité 112, 114, 121
Services hospitaliers 35
— locaux 108, 166
— officiels 41-47, 79
Sexualité 52, 75
Socialité 57
SOCIOLOGUE 143
Sociothérapie 144
Soins médicaux 35-36
Sport 17, 18, 20, 142
STAGIAIRE 103
Standing 31
SUPERVISION 69, 73, 110, 144, 149

Transfert affectif 83
TRAVAIL DES JEUNES 21-24, 121, 133
TRAVAIL-RUE 10-47, 65-87, 102, 106, 110, 157
Troubles biologiques 51

Valeur 21, 88, 161
Vérité 65
Vêtement 34
Violences sexuelles 52
Vols 52, 73, 74

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 3

INTRODUCTION 5

I - LA VIE AVEC LA BANDE

LA RENCONTRE 11

a) Physionomie d'une bande 11
b) Prise de contact 12
c) Présence 15

LES LOISIRS 16

a) Nous participons à leurs loisirs 16
b) Nous proposons d'autres activités 17
c) Comment les jeunes réagissent-ils aux activités proposées 19

LE TRAVAIL 21

a) Comment leur apparaît le travail 21
b) Comment les aider à trouver du travail 22

LE LOGEMENT 25

LE NIVEAU DE VIE ET L'ARGENT 31

L'HYGIÈNE DE VIE 33

a) L'alimentation - la boisson 33
b) Toilette et tenue vestimentaire 34
c) Les consultations et les soins médicaux 35
d) L'hospitalisation 36

LES RELATIONS AVEC LES ADULTES 39

a) Les familles 39
— les jeunes et leur famille 40
— notre action auprès des familles 41
b) Les instituteurs 41
c) Les patrons ou les compagnons de travail 41
d) Les adultes du quartier 42
e) La police 43
f) Les assistantes sociales 44
g) Les juges 45
h) Les psychiatres, les psychologues, les orienteurs professionnels 46
i) Les éducateurs 46

II - ASPECTS PSYCHOLOGIQUES

COMMENT ILS NOUS APPARAISSENT 51

a) Caractéristiques psychologiques individuelles 51

— troubles psychonévrotiques ou biologiques ne sont pas caractéristiques 51
— la délinquance n'est pas un critère 51
— l'ensemble des attitudes, des besoins en rapport avec leur inadaptation sociale 52

b) Caractéristiques socio-psychologiques du groupe " bande " 56

— la bande et son existence 56
— apports psychologiques de la bande 57
— emprise de la bande sur l'adolescent 58
— aspects divers de la bande 58
— dynamisme de la bande 59
— évolution psychologique d'une bande 60
— remarque sur l'évolution générale des bandes de 1948 à 1961 60

c) Caractéristiques socio-psychologiques du quartier 61

— les jeunes appartiennent à un quartier 61
— influence du quartier sur l'individu 62
— influence du quartier sur la bande 62

SIGNIFICATION PSYCHOLOGIQUE DE NOTRE ACTION 65

a) Ce que nous cherchons à être 64
— action sur le plan individuel 65
• exigence de notre amitié 65
• attitudes pratiques qu'elle engage :
attitude quotidienne, 67
dépannages et activités, 69
attitude vis-à-vis des actes antisociaux 70
— action sur le groupe 76
• présence
• participation
— action sur le milieu 78
— action sur le quartier 78

b) Comment ils nous voient 81
— pour le groupe que représentons-nous ? 81
• une énigme
• celui sur qui on peut compter
• ils nous admettent tels que nous sommes
• l'amitié est inchangée
— pour chacun d'eux qui sommes-nous ? 83
• objet d'identification
• " pont social "

c) Notre évolution 87

III - BILAN

I - RÉTROSPECTIVE DES GROUPES 91

a) Les équipes-rues 91

b) Les clubs de quartier en prévention 102
— Historique et caractéristiques d'implantation 102
• Paris I 102
• Paris II 104
— Buts 107
• présence au club 107
• présence au quartier 108
• connaissance du milieu 108
— Méthodes 109
• relation individuelle 109
• problème de la mixité 109
• action-rue 110
— Les activités 110

c) Les isolés 112
— accueil et premier dialogue 113
— prise en charge sur le plan moral 117
— les familles d'accueil 120
— le jeune isolé et la famille d'accueil 120
— attitudes éducatives 124
— le jeune isolé et son apprentissage de la liberté 126
— bilan 127
• pourquoi croyons-nous en cette formule ? 128
• nos projets 128

II - RÉSULTATS D'ENSEMBLE 130

a) Leur évolution 130
— comportement individuel 130
— comportement du groupe 132
— les adultes du quartier 132

b) Nos déficiences 133
— sur le plan de l'individu 133
— sur le plan du groupe 133
— sur le plan du quartier 134
— sur le plan général de notre organisation 134

III - LES RESPONSABLES

a) L'éducateur professionnel et le bénévole 136

b) Les responsables en prévention curative 139
— les bénévoles 139
— l'éducateur professionnel 139
• exigences du travail 139
• formation humaine 141
• formation technique 142
• conditions du travail 142
— les autres responsables : psychiatre, assistante sociale, sociologue 143
— supervision 144

CONCLUSIONS 145

POINTS DE VUE

I - LA PRÉVENTION 153

a) Rapports entre l'action de prévention éducative et l'action de prévention curative 153
— leur objet 154
• la prévention curative s'adresse à l'individu
• la prévention éducative a pour objet un milieu socio-géographique
— leur but 154
• cure, traitement
• prévention
— leurs moyens 155
• en prévention curative : établir un contact
• en prévention éducative : des activités
— en conclusion 156

b) Rapports entre l'action des clubs de prévention éducative et les organismes traditionnels de jeunes : patronages laics ou confessionnels, mouvements de jeunesse, centres sociaux 156

c) Essai d'organisation 157
— sur le plan du quartier 157
• action sur les structures
• rôle particulier de certains services ou personnalités : police, juge des enfants, délégué permanent
— sur un plan général 159

II - LE MYTHE DU BLOUSON NOIR (la presse et les adultes) 160

a) Influence néfaste sur le public 160

b) Préjudice porté à tous les jeunes ; fausse-valorisation 161

III - COMPARAISON AVEC UNE EXPÉRIENCE ÉTRANGÈRE 164

a) Différences 164
— tenant aux caractères propres du pays
— tenant aux caractères des solutions apportées
— quant à l'optique du travail

b) Similitudes 166

TÉMOIGNAGES

I - CINQ ANS D'AMITIÉ AVEC UNE BANDE D'ADOLESCENTS DANS UN QUARTIER DE PARIS 171

La bande des tilleuls 173
— au café 174
— origine 174
— recrutement 175
— structure 175
— les loisirs de la bande 176
• le cinéma 176
• le bal 180
— rapports filles-garçons 183
— les ressources de la bande 185
— réaction de l'entourage 187

— Pourquoi la bande existe-t-elle ? 189

Mon amitié avec la bande 194

Le problème du travail 198

Les loisirs 201
— les conditions concrètes 201
— évolution 202
• le sport 202
• camping et plein air 203
• le bal 204
• le cinéma 204
• la musique 207
• le théâtre 207
• les musées 209
• la lecture 209

Cinq ans se sont écoulés 212
— le travail 212
— les loisirs 212
— le comportement 214
— pour conclure 216

La bande à Oscar 220

Camp de Pentecôte 227

Extraits du carnet de bord 231

Autocritique 236

II - 1955-1961 241

Accrochage 243

Le quotidien 249
— les dépannages 250
— les loisirs 253
• les spectacles 253
• la lecture 254

— anecdotes 255

III - UN CLUB : 1958-1965 259

La clientèle 261

Les principaux problèmes 263

La vie avec les jeunes 267

Conclusion 268

INDEX ANALYTIQUE 269

TABLE DES MATIERES

© E.A.M. 25 rue des Ecoles - Paris 5e
Dépôt légal : 4e trimestre 1965